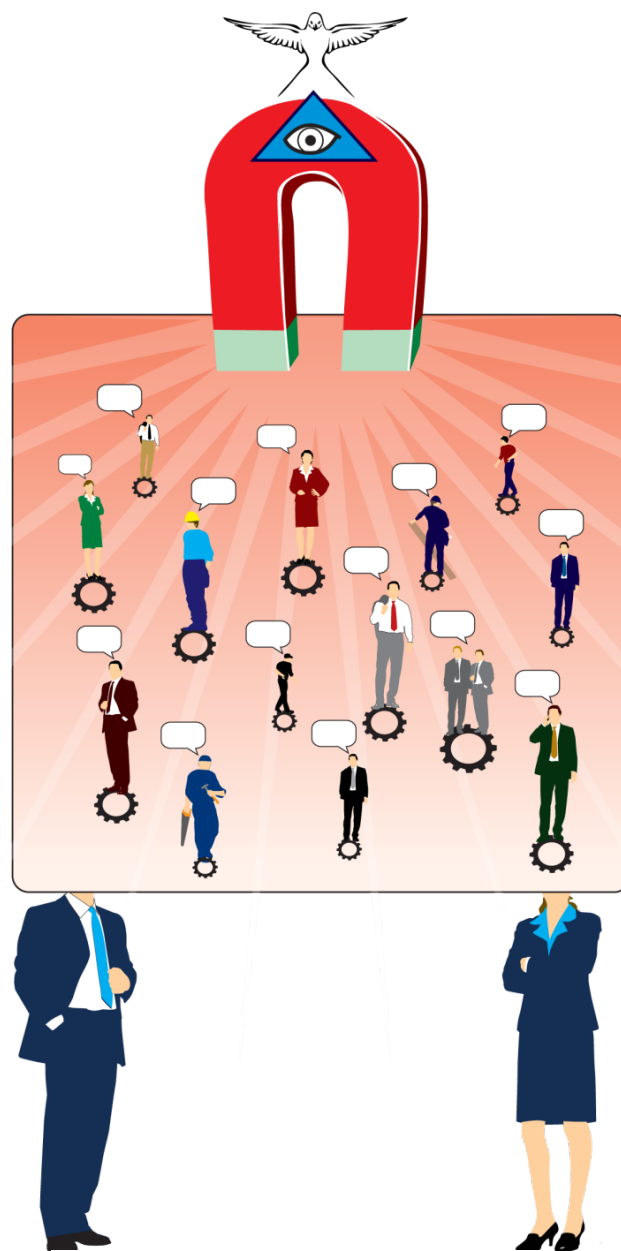


# Franco Troiano

## Travail : lexique familial

Les activités des créatures  
dans la Création  
avec les mots pour le dire



TCG Édition  
Bruxelles 2013

# Franco Troiano Travail : lexique familial

Les activités des créatures dans la Création  
avec les mots pour le dire



La mise en page et l'illustration de ce livre  
ont été assurées par la filiale multimédia  
du Groupe Eurologos, Littera Graphis  
[www.litteragraphis.be](http://www.litteragraphis.be)

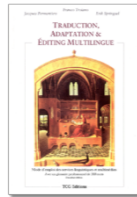
## L'auteur



En 1977, à Bruxelles, Franco Troiano (1944) fonde le Groupe Eurologos, qui est constitué aujourd'hui de trois agences pilotes (Eurologos, Littera Graphis et Telos) et d'une quinzaine de sièges «glocalisés» sur quatre continents.

Il a écrit plusieurs livres de traductologie appliquée, publiés (aussi sur Internet) à partir des années 1990. Catholique pratiquant, il est toujours à la tête de son groupe de communication multilingue qui, naturellement, ne cesse de créer des nouvelles agences dans le monde entier. Actif dans la lutte contre le nihilisme et le relativisme de notre époque, il donne plusieurs conférences, également dans les universités européennes, dont certains textes sont publiés sur les sites web de ses sociétés.





## Du même auteur

### *Traduction, adaptation et édition multilingue*

avec J. Permentiers et E. Springael  
TCG Éditions, Bruxelles, 1994,  
édité en 5 langues  
(EN, DE, IT, ES et NL)

### *Destra, sinistra o centro? Sopra*

TCG Éditions, Bruxelles, 1994



### *Traduttori, Tre racconti*

deux éditions en italien,  
et traduit en français, anglais,  
espagnol et néerlandais  
TCG Edizioni, Milan, 1994 et 1996



### *Jérôme*

écrit en italien  
et traduit en anglais, allemand, français,  
néerlandais, espagnol et grec  
TCG Éditions, Bruxelles, 1998



### *Dialogue imaginaire entre Gutenberg et saint Jérôme*

et

### *Dialogue imaginaire entre Gutenberg, Berners-Lee et saint Jérôme*

écrits en français et traduits en cinq langues  
TCG Éditions, Bruxelles, 2006



### *Glocal*

écrit en français  
et traduit en cinq langues  
TCG Éditions, Bruxelles, 2007

### *Les services multilingues trahis par le monocalisme* *L'honneur de l'industrie des langues sauvé par le « glocalisme »*

écrit en français  
et traduit en italien, anglais, néerlandais et espagnol  
TCG Éditions, Bruxelles, 2010



### *Entrepreneurs et petite entreprise moderne* *L'entrepreneurialité comme devoir et vertu salvatrice*

écrit en français et  
traduit en italien, anglais et espagnol  
TCG Éditions, Bruxelles, 2011

### *Travail : lexique familier*

### *Les activités des créatures dans la Création avec les mots pour le dire*

écrit en français et traduit en italien et en espagnol  
TCG Éditions, Bruxelles, 2013



**À mes deux enfants  
Didier et Odile,  
qui travaillent tous les deux.  
Librement,  
à la recherche  
de leur vocation.**



## Note de l'éditeur

(Quatrième de couverture)

### Un triptyque sur le travail qui se veut complet et non, naturellement, exhaustif

Les crises économiques récessives de notre époque dépendent des crises culturelles et anthropologiques qui ont touché toute la civilisation moderne du monde occidental. Ceci est le troisième livre d'une triade qui a déjà vu publier deux autres essais :

- *Les services multilingues trahis par le monolocalisme (2008) ;*
- *Entrepreneurs et petite entreprise moderne (2010).*

Le sujet principal abordé est toujours celui du travail, dans ses dimensions générales et spécifiques.

Et dans son format aussi bien eschatologique que salvifique et factuel. Dans ce troisième essai, outre une introduction sur les activités humaines (des créatures) dans le monde (de la Création), on présente 275 mots raisonnés composant le lexique familier, dont aujourd'hui le sens doit être reconstruit, même sémantiquement.

La crise concerne aujourd'hui également la signification culturelle et ponctuelle des mots du travail. Et des activités économiques.

La dimension géopolitique de référence est toujours celle (surtout) européenne et, à cause des racines personnelles de l'auteur, plutôt belges et italiennes.

# Sommaire

Note de l'éditeur Un triptyque sur le travail qui se veut complet et, naturellement, non exhaustif

## 1. Introduction au Lexique

- 1.1. L'Église moderne a choisi la continuité christocentrique dans sa grande Tradition
- 1.2. La contribution décisive de la *Doctrine sociale de l'Église* (DSE) sur le plan salvateur
- 1.3. Le travail personnel en tant que valeur ajoutée à celle de la Création continue
- 1.4. Le sens sacré de la vie, à fondement du travail, face au manque de téléologie du nihilisme
- 1.5. L'opposition présumée entre raison et foi : le bien-fondé du travail
- 1.6. Le travail chrétien générateur d'une culture comportementale de civilisation
- 1.7. Une nouvelle doctrine sociale, pourtant vieille de plusieurs millénaires
- 1.8. La continuité opérationnelle du travail dans la tradition innovatrice
- 1.9. La fonction salvatrice de la beauté dans le travail
- 1.10. La persécution des Chrétiens provoquée par leur réalisme rationnel
- 1.11. La lutte contre l'athéisme nihiliste de la sécularisation, aussi dans le travail, est le premier devoir même social de tous les Chrétiens
- 1.12. Un glossaire raisonné de 275 mots sur le travail qui ouvre la porte à plus de mille autres, formulés dans la sagesse chrétienne de deux millénaires
- 1.13. La dévastation de la civilisation sur le plan culturel et économique pendant un développement global sans précédent. Comment cela a-t-il été possible ?
- 1.14. Les déficits dits « souverains » des États de plus en plus en banqueroute
- 1.15. Le pillage colossal et immoral du *welfare* à gogo à la base des récessions économiques
- 1.16. Du Léviathan de Hobbes au « meurtre de Dieu », jusqu'à l'esclavage de l'étatisme
- 1.17. Le syndicat antagoniste, surtout européen, avant et après les protestations des mouvements dits de 1968. Et sa perverse mutation finale qui s'autocélèbre
- 1.18. Les valeurs incontestables des syndicats jusqu'aux années 1960
- 1.19. Les infinies revendications d'un syndicat autoréférentiel et dégénéré
- 1.20. La dernière mystification syndicale : le choix substantiel du non-travail au lieu d'une plus grande production de richesse dans l'abondance
- 1.21. Le spiritualisme, aussi bien par absence qu'activiste, fonctionnel au laïcisme
- 1.22. Le laïcisme actif des Chrétiens eux-mêmes
- 1.23. La copulation hédoniste, réductive et productrice (depuis un demi-siècle) de dénatalité : c'est-à-dire l'écroulement de la demande interne dans les marchés de l'Occident comme autre grande cause de crise économique
- 1.24. Les mots pour le dire et pour chercher Dieu. Et surtout dans l'œuvre du travail
- 1.25. La culture des mots précis, préalable au dialogue

## 2. Lexique familier

- 2.1. Les mots pour le dire
- 2.2. Les 275 mots en entrée

## 3. Postface. L'inversion et la liberté

## 4. Index des noms

## 5. Bibliographie

**« Le travail est l'essence de l'homme »**

*Paolo Del Debbio (Professeur universitaire, Milan 1958 - )*

**« Celui qui croit en moi accomplira les  
mêmes œuvres que moi. Il en accomplira  
même de plus grandes »**

*Évangile, Jean, 14, 12-15*

**« La victoire sur le sous-développement exige  
l'ouverture progressive à des formes  
d'activité économique caractérisées par la  
gratuité et la communion »**

*Benoît XVI (Joseph Ratzinger, Marktl, 1927-)*

**« Voilà la valeur du travail, de l'étude, du  
devoir, voilà la valeur du dévouement de ses  
propres énergies, gratuitement... »**

*Mgr. Luigi Giussani, Milan, 1986 (1922 † 2005)*



## 1. Introduction au Lexique

### 1.1 L'Église moderne a choisi la continuité christocentrique dans sa grande Tradition

À la fin du II, le théologien français Jacques Maritain<sup>1</sup> a déclaré que « l'Église risquait de devoir s'agenouiller face au monde ».

Cette déclaration craintive et plutôt alarmante – citée début 2013 par le brillant et profond évêque de Ferrara, Luigi Negri, disciple milanais de Monseigneur Giussani<sup>2</sup> – aurait pu s'avérer être une prophétie réelle sans l'action magistrale, rigoureuse et efficace des trois derniers pontificats.

En effet, une débandade substantielle à l'intérieur du Concile a été combattue et très atténuée, surtout du point de vue théologique, culturel et ecclésiologique, à travers d'innombrables interventions dans la lignée de la grande Tradition et de la centralité du Christ dans l'histoire.

Ce combat de quarante années a été réalisé avec ténacité de la part de Jean-Paul II, de Benoît XVI et, actuellement, aussi de la part du pape François (et même, comme nous verrons, du pape Paul VI, déjà depuis longtemps, juste après la clôture du Concile).

Habituellement, j'ai tendance à ne pas tenir compte de l'importance mystérieuse, objectivement peu évaluable, du pape prédécesseur du très grand pontife Jean-Paul II : le patriarche de Venise devenu pape pour seulement quelques semaines avec le nom de Jean-Paul (Ier). Sa mort soudaine et très précoce avait laissé même stupéfié tous les fidèles du monde entier.

D'où jaillit-elle cette conception religieuse, simple et si radicale, qui a miraculeusement réussi à mettre de côté la vision qui, surtout dans les suites du Concile, avait presque attiré l'orthodoxie catholique sous son hégémonie désaxée, dans un dangereux changement, qui se voulait intellectualistiquement « laïc » et excentrique à l'incarnation de Dieu ?

Sans avoir peur d'exagérer et de diminuer les mérites de l'intervention du Saint-Esprit, c'est-à-dire le protagoniste éternel dans la vie de l'Église et de la Création dans l'histoire humaine, cette nouvelle et très ancienne conception a été rendue possible par deux acteurs majeurs. Principalement grâce à l'exceptionnel charisme opérationnel de foi du futur Béat Luigi Giussani et de son mouvement CL.

Mais également par le mouvement, articulé et spontané, dit des « traditionnalistes ».

Il n'en déplaise à tous les catholiques soi-disant « progressistes » qui devraient commencer à remercier ces deux mouvances ecclésiales pour avoir vraiment permis de l'échapper belle par rapport à leurs finalités déchues. Et ceci, du moins dans les limites internes à l'Église.

<sup>1</sup> Jacques Maritain (1882-1973) a été l'un des principaux philosophes catholiques du XX<sup>e</sup> siècle. Il a influencé des grands écrivains, et pas uniquement français. Pendant plus de cinquante ans, avec sa femme Raïssa, il a été le centre d'un important cénacle de penseurs européens.

<sup>2</sup> Luigi Giussani (Desio 1922 † Milan 2005) est le plus grand éducateur moderne de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle (fondateur du mouvement ecclésial CL, Communion et Libération). Il a été un ami personnel, pendant des décennies, au moins des deux derniers papes. Il est considéré comme un rénovateur radical du christianisme dans la Tradition catholique : son mouvement (CL) est présent dans plus de 80 pays.

Naturellement, dans l'histoire de l'Église, la multipaternité des processus salvateurs est toujours de mise. Même l'œuvre diabolique de Satan sert au Mystère de l'histoire du Saint-Esprit.

Mais il faut bien identifier la source clairement intelligible, et la polarité réelle et salvatrice, qui a donné voix au mouvement très complexe et vivificateur propre à la grande Tradition spirituelle de l'Église.

Fondamentalement, il s'agissait, et il s'agit encore aujourd'hui, d'une grande lutte contre le mouvement massif, qu'on pourrait définir « catho-progressiste ou catho-protestant » qui, à partir des années 1960-70 (mais aux racines, comme nous le verrons, de plus de deux siècles), a été induit, presque « silencieusement » dans l'intimité du souffle ecclésial. Jusqu'au point d'être reconduit en grande partie et théoriquement à l'intérieur de la continuité du Magistère romain.

Le pape Ratzinger poursuit, encore aujourd'hui – même à travers et après ses démissions – cette action fortement pastorale, conformément à une riche ligne interprétative du Concile : celle de la Continuité et non de la Rupture.

Aujourd'hui, le pape François, admirateur profond de don Giussani (ainsi que les deux papes qui l'ont précédé et qui lui étaient même personnellement dévoués et amis), poursuit la ligne théologique et pastorale qui a déjà quelque peu déçu tous les catholiques qui ont une dévotion pour le christianisme désincarné, en sourdine, moraliste, vaguement rebelle et très limité dans sa tiédeur. Contre cette conception du christianisme très désincarnée, insignifiante et médiocre, don Giussani a lutté efficacement et sans répit toute sa vie.

La profonde crise intellectuelle, dite surtout nihiliste et laïciste, de la contemporanéité n'est évidemment pas étrangère à cet éclatement ecclésial qui est toujours présent. Cependant, de l'« hérétique » *théologie de la libération*, qui s'est développée dans les années 1960-70, jusqu'à l'actuelle idéologie relativiste et hyperindividualiste de beaucoup de communautés (surtout dans l'Europe du Nord), l'Église catholique semble tout de même s'éloigner, ou se redresser de l'agenouillement si craint par Maritain.

En fait, même Paul VI, le deuxième pape conciliaire lui aussi provenant de Milan, surtout à travers son encyclique de 1968, *Humanae vitae*, a été l'un des protagonistes de cette réaffirmation de la centralité du Mystère et du Magistère pétrinien, dans la continuité christocentrique de l'histoire catholique.

## 1.2 La contribution décisive de la *Doctrina sociale de l'Église* (DSE) sur le plan salvateur

Dans ce petit livre, je n'ai aucune prétention vraiment doctrinale en proposant son glossaire culturel et raisonné : je ne suis qu'un petit entrepreneur qui cherche à réfléchir sur les sujets liés surtout au travail, trop souvent traités par la catholicité selon les généralités de l'eschatologie universelle et de la catéchèse globale. Sapientes et géniales, mais souvent non spécifiques.

D'ailleurs, je partage complètement la position de Gianpaolo Crepaldi<sup>3</sup>, rigoureux responsable à la tête de la *Doctrina Sociale de l'Église* (DSE), selon qui la dénomination *Doctrina* devrait être modifiée afin de la soustraire à cette formulation qui pourrait paraître, très apparemment, trop *dogmatique*.

Et pourtant, jamais la *Doctrina sociale de l'Église* n'a fait des pas de géant aussi impressionnants que pendant les vingt-cinq dernières années. Et ce, après avoir presque écrasé – amplement, du moins sur le plan théorique – les tendances ecclésiologiques, auto satisfaites et autonomistes, tellement craintes par Maritain.

À présent, la DSE attend d'être bien connue et appliquée davantage par tout le peuple de Dieu.

Au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, différents pontifes avaient déjà contribué – avec plusieurs encycliques – à l'approfondissement de la Doctrine Sociale de l'Église.

<sup>3</sup> Gianpaolo Crepaldi (1947 -), archevêque de Trieste et président de l'Observatoire international sur la *Doctrina sociale de l'Église*.

En 1991, Jean-Paul II célébrait le centième anniversaire (avec sa *Centesimus Annus*) de la publication de la très célèbre *Rerum Novarum* du pape Léon XIII. Cette encyclique s'était déjà chargée de la tâche de fonder la pensée de l'Église par rapport à la modernité des problèmes sociaux et économiques de l'ère industrielle, déjà dans le dix-neuvième siècle.

Ensuite, c'est en 2005 que le *Compendium de la Doctrine sociale de l'Église* a été publié dans de nombreuses langues chez les éditions du Vatican. Il résume, dans un volume synoptique avec plusieurs entrées (dans plus de 550 pages), tous les sujets traités par le Magistère ecclésial dans l'histoire : une œuvre d'une profondeur considérable et, en même temps, facile à consulter et à lire.

Finalement, on a eu l'encyclique capitale de Benoît XVI, actuel pape Émérite, *Caritas in veritate* : il s'agit, comme toujours, d'une réflexion aigüe du souverain Pontife, très haut théologien et pasteur rigoureux, à propos des sujets de la Gratuité, de la Justice et de l'Amour, notamment dans les rapports socio-économiques.

Dans quel sens toute cette pertinente production théologique et philosophique, si précise et intégrée dans la catéchèse évangélique, continue à se manifester comme contribution décisive dans la mission moderne de l'Église ?

Tous les matins, plusieurs milliards d'hommes contemporains, situés à toutes les latitudes et appartenant à tout type de culture, doivent faire face – explicitement ou implicitement – à ce même problème : comment ajouter, par notre travail, de la valeur à la merveilleuse Création qui nous entoure ?

### 1.3 Le travail personnel en tant que valeur ajoutée à celle de la Création continue

Déjà Paul VI, dans son encyclique *Populorum Progressio*<sup>4</sup>, avait attribué à l'homme la fonction de « créateur », dans le sens que, grâce à son travail, il participe à la Création continue dans le monde dont Dieu a été – et par définition sera toujours – le grand Auteur.

Ainsi, comme nous avons pris conscience de l'évidence d'avoir été créés, et donc d'être seulement – voire merveilleusement – des créatures, nous avons également constaté l'existence concrète des auteurs factuels nos deux parents et, nous devrions le faire d'un Artisan absolu duquel tous et tout dérivent.

La simplicité de la constatation de ce double fait, de cet événement toujours personnel et directement relevé (relevable), constitue le premier acte qui le rend aussi universel que commun à tous les êtres humains : dans le sens que tous les hommes en sont conscients, sans même devoir rationnellement en douter. Il s'agit de la simple acceptation libre par raison et foi du plus grand Mystère de l'histoire.

Comme de la part de la mère de Dieu elle-même, Marie, avec son « oui » clair et concis à l'annonce de Dieu et de son plus grand et total Dessenin.

C'est ce que l'on décrit couramment comme une « évidence » dogmatique, car non définissable et jamais compréhensible complètement par la seule sagesse humaine.

Mais ce fait, justement, découle de la téléologie, c'est-à-dire de la finalité intrinsèque propre à tous les hommes de devoir quotidiennement « faire » quelque chose. De l'impératif catégorique, de l'obligation ontologique, naturelle, de produire une activité utile ou nécessaire.

Non seulement pour se procurer la récompense ou le prix pour sa propre subsistance. Mais aussi et surtout pour réaliser intrinsèquement le sens et le destin de chacun, d'embellir et de fonctionnaliser l'existant et l'existence.

La juste rétribution pour son travail n'est qu'une composante, quoiqu'importante et décisive, de celles qui concrétisent n'importe quelle activité. Cette dernière est tout d'abord gratuite : aucun salaire ou profit ne pourra jamais vraiment récompenser la totalité des énergies, des tentatives, des passions, de la recherche

<sup>4</sup> *Populorum progressio*, 1967, « L'homme è un artisan », 27.

de sens et des fatigues prodiguées même dans l'œuvre la plus petite et modeste, réalisée toutefois dans sa plénitude.

Qu'on soit occupé dans une modeste tâche de nettoyage (même dans les endroits que personne ne voit immédiatement) ou qu'on soit occupé à fabriquer des canapés beaux et solides, ou encore à mener des recherches scientifiques extrêmement complexes, chaque personne est consciente de son propre destin sacré de produire toujours de la valeur, ainsi que de la signification intrinsèque dans le travail à réaliser. Comment ne pas penser, alors, que le salut mondain et éternel de chacun ne réside à l'intérieur de cette dimension si commune, permanente et universelle ?

La Doctrine Sociale de l'Église ne peut qu'avoir comme objet de fond la recherche sacrée et factuelle de cette efficacité élémentaire, pratique et, en même temps, sublime.

#### 1.4 Le sens sacré de la vie, à fondement du travail, face au manque de téléologie du nihilisme

D'où vient-elle cette tendance au travail, spontanée et naturelle, à laquelle même les fainéants dans l'acédie ne sont pas étrangers ? Que l'on pense, par exemple, au travail sans cesse très fatigant et épuisant, auquel les paresseux autoprogrammés doivent se soumettre pour éloigner et nier leur occupation refusée mais toujours nécessaire évidemment à tout le monde, dans sa socialité.

Pour commencer à répondre à cette simple question, il peut être utile de faire référence au mot le plus classiquement associé au travail : celui d'*artisan*. Le mot est pris ici dans le sens le plus originel du terme, dans l'acception de producteur de compétences et activités ayant un but justement utile, artisan (comme adjectif).

Puisque l'homme vit dans un monde où le Malin existe et agit depuis toujours, l'idée sacrée du travail – malgré son universalité – n'est ni unique ni incontestée.

Dans notre époque dite nihiliste qui, de plus, croit avoir atteint l'affirmation prétendue gagnante de la « pensée unique », l'idéologie qui est de plus en plus proclamée affirme – explicitement ou, le plus souvent, implicitement – que la vie n'a ni de sens ni de finalité.

Déjà Nietzsche<sup>5</sup>, célébré de façon ambiguë en tant que père du nihilisme, l'affirmait dans une bonne partie de sa production philosophique et littéraire (pendant la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle).

L'homme primitif, religieux « naturaliste », n'est plus vraiment de mise. À partir de la « société massifiée » du XX<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>, cette thèse sur le non-sens de l'existence, de simplement théorique, a fini par être de plus en plus diffusée, rendue très politique et sociologique, dans sa dimension quantitative et banalement quotidienne.

Toute la société moderne sécularisée est devenue largement nihiliste dans la plupart de ses manifestations non seulement publiques. On dirait que c'était le destin qu'une telle issue se réalise. La sécularisation, débutée avec la confiscation des biens ecclésiastiques de la part de la Révolution française, s'est poursuivie dans toute l'Europe à partir du XIX<sup>e</sup> siècle en concernant surtout les domaines idéologiques et culturels. On a eu ainsi ce que nombre d'historiens ont défini le « siècle bête », l'époque de l'évidage du sens et de la séparation extensive – bien plus radicale de la simple distinction entre César et Dieu – de la religion de l'État défini laïc (en réalité, comme nous le verrons, déjà très laïciste).

Au-delà des analyses détaillées et approfondies, le nihilisme – en synthèse – est l'absence et le refus de Dieu. Donc du sens.

<sup>5</sup> Friederic Nietzsche (1844 † 1900) a été sans doute le plus grand philosophe allemand du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>6</sup> Dans la *Révolte des masses* d'Ortega y Gasset (*La rebelión de las masas*, titre originel dans la première publication de 1930).

Pourquoi travailler et créer de la richesse, économique et spirituelle, si Dieu est mort (comme Nietzsche le répétait sans cesse) ? Et donc en l'absence d'un vrai but ?

*Travailler fatigüe* est le titre d'un célèbre livre de Cesare Pavese édité en Italie en 1936 : pourquoi peiner et se fatiguer si la vie n'a pas de sens ? En réalité, en essayant de répondre à cette question, le grand écrivain piémontais remplit de sens toute sa vie, au moins celle strictement artistique.

Toute l'actuelle crise économique récessive de l'Occident dépend de cette implicite hérésie intellectuelle devenue réelle et de masse déjà pendant le siècle passé.

Même l'art est devenu une création étrangère à la vie, au lieu de « percevoir la profondeur du réel », comme Jean Daniélou l'écrivait dans son remarquable livre de 1972 (*La culture trahie par les siens*)<sup>7</sup>.

On est arrivé ainsi aux « surréalistes qui, à la création de Dieu, qu'ils repoussaient, ont opposé une création imaginaire », affirmait pertinemment toujours Daniélou. De cette manière, le travail comme essence du rapport avec la réalité n'est plus une chose évidente et naturelle. Intrinsèque à nos existences.

Le développement, déjà exceptionnel, de la DSE surtout pendant le dernier siècle et dans son clair Magistère de sagesse, constitue la réponse – unique et très originale sous différents aspects – à ce gouffre d'aveuglement élémentaire dans lequel se plaît l'homme contemporain moderniste.

## 1.5 L'opposition présumée entre raison et foi : le bien-fondé du travail

Pour quelle raison Benoît XVI a quand même loué très activement la finalité rationnelle intrinsèque de la philosophie des Lumières ? Le pape Ratzinger ne laisse échapper – dirait-on – aucune occasion pour mettre en évidence les conquêtes de la raison dans les événements historiques et dans la recherche humaine, indépendamment des horreurs et des ruines du positivisme.

En filtrant et en triant correctement le bon blé du chiendent, sa passion pour la raison, complètement interne à la transcendance du *Logos*, ne lui permet pas de négliger ne serait-ce qu'une parcelle de rationalité affirmée et démontrée. Ratzinger avait combattu pour défendre la raison, non seulement pour la philosophie des Lumières mais aussi contre tous les théologiens qui, d'une façon également insensée, s'étaient rangés contre la rationalité de l'« hellénisme ».

Leurs activités de travail, en raison de leur continuité nécessairement constructive (souvent uniquement en l'apparence factuelle), sont presque toujours produites et induites par des facteurs rationnels. Et ces derniers, si préservés des idéologies toujours falsificatrices, conduisent intrinsèquement au réel et à la transcendance.

L'impétuosité rationnelle de la philosophie des Lumières, même si matérialiste et immanentiste (essentiellement athée ou agnostique), contient cependant *in nuce*, dans sa nature intime, une dynamique qui, inévitablement et presque paradoxalement, mène au surnaturel.

« On est trop peu matérialistes », répètent-ils en simplifiant, les grands théologiens modernes et rigoureux ! Jésus-Christ s'est incarné dans toute l'humanité, Il s'est fait totalement matériel, même si non exclusivement, Il n'est pas venu pour annoncer des idées moralistes ou pseudo-spirituelles.

Voilà donc l'affinité, la seule affinité, entre l'excellent pape Ratzinger, pasteur et immense théologien, et la philosophie des Lumières.

Du reste, Père Rosmini, que Benoît XVI a introduit à la canonisation (avec le très grand converti anglican, cardinal Newman), avait déjà contesté avec rigueur et efficacité les thèses de Kant en tant qu'idées des Lumières (de l'*Aufklärung* allemand).

<sup>7</sup> Jean Daniélou, fait cardinal en 1969, a été l'un des principaux représentants – aux côtés de Henry de Lubac et Yves Congar – de la Nouvelle Théologie. Grâce à son immense culture, il est aussi devenu un académicien de France.

Il s'agit ici de la même position religieuse du prochain bienheureux Luigi Giussani et de son mouvement *Communion et Libération* accompagné, de plus, de sa très concrète *Compagnie des Œuvres*.

C'est à travers et à l'intérieur de la profondeur de la raison que le grand prêtre milanais a annoncé, pendant toute sa vie, c'est dans la splendeur de sa vérité que le mystère de la foi prend forme. Et non pas de stériles débats pseudo-théologiques et intellectualistes fondés sur la soi-disant opposition entre la raison et la foi ! Le principal responsable de la *Doctrina sociale de l'Église*, l'archevêque Crepaldi, l'a même définie comme le « point de rencontre entre la foi et la raison ». Et l'évêque de Ferrara (déjà cité), Luigi Negri, avec son ami journaliste Riccardo Cascioli, a également spécifié dans leur livre *La Chiesa ha ragione* (L'Église a raison) que cette « raison » est aussi l'homme avec ses problèmes humains (parmi lesquels le travail en premier).

La DSE serait donc le résultat de cette rencontre qui se situe entre l'homme et la foi.

## 1.6 Le travail chrétien générateur d'une culture comportementale de civilisation

De plus en plus de théologiens et de pasteurs ecclésiaux comparent notre ère, déjà très « post-sécularisée » (comme la définit le professeur catholique de l'université de l'État de Milan, Giulio Sapelli), avec l'ère proto-chrétienne des premiers siècles.

Le degré de déchristianisation en cours est tel qu'il est devenu très similaire au niveau païen. En effet, notre époque est continuellement comparée à l'univers des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, où dominaient des Pères de l'Église de grande valeur, tels que saint Ambroise, saint Augustin ou saint Jérôme<sup>8</sup>.

Aujourd'hui, comme à l'époque, il s'agit d'évangéliser le monde. Ou plutôt de l'évangéliser à nouveau, comme l'indique même continuellement monseigneur Rino Fisichella, chef du *Conseil pontifical pour la nouvelle évangélisation*.

Ce n'est pas un hasard si le pape Benoît XVI a déclaré l'année 2013 « Année de la Foi », avant ses démissions historiques.

Si, d'un côté, chacun constate la crise quantitative des participations actives aux cultes liturgiques, ainsi que l'avancée du laïcisme dans tous les domaines de la politique et du social, de l'autre côté on continue de relever un besoin, croissant et irrésistible, de transcendance dans la vie moderne, vidée, contre nature, de recherche eschatologique de la part du nihilisme militant.

La mobilisation missionnaire – si on ose dire – de l'Église, comme pendant l'ère proto-chrétienne, est ainsi en train de purifier et d'approfondir la dimension catholique, universelle et salvatrice, du Mystère évangélique dans l'histoire et dans chaque homme choisi par Dieu.

La vivacité, la profondeur et la rigueur de la recherche théologique ont repris aussi l'attitude de la grande authenticité des siècles où les Pères de l'Église ont pu se rendre totalement transparents à la Grâce de Dieu, qui a illuminé de Sagesse l'humanité toute entière dans son histoire.

Des ouvrages tels que les *Confessions* d'Augustin d'Hippone, les homélies tonnantes de spiritualité du « milanais de Trèves », Ambroise (rappelez-vous qu'il a expulsé pas moins que l'empereur lui-même de sa propre cathédrale milanaise), ou l'admirable traduction complète de la Bible en latin par Jérôme le Dalmate, cosmopolite de l'époque, toutes ces œuvres ont fondé et structuré l'Histoire européenne.

Quoiqu'on dise, les quatre derniers pontificats, après le Concile Vatican II, ont déjà produit de la richesse exégétique et ecclésiale d'une excellence absolument divine. Et tout laisse espérer une ère de grande splendeur, malgré l'apparent « appauvrissement religieux » centrifuge en cours.

<sup>8</sup> Saint Jérôme (347-420) est peut-être le Père que je connais le mieux, pour des raisons aussi professionnelles : grâce à sa transposition, du grec et de l'hébreu vers le latin vulgaire de l'époque, de la Bible (la célèbre *Vulgata*), il a été nommé patron de la traduction.



Que l'on pense à la grandeur intellectuelle et à l'humble sagesse pastorale (mais, justement, non modeste) réunies dans un pape tel que Benoît XVI : un don extrêmement précieux du Saint-Esprit aux hommes contemporains, plutôt égarés dans l'illusion de leur plus stupide qu'arrogante autosuffisance. L'humble « oui » de la très jeune Marie, à l'annonce interrogative (car irréductiblement libre) de l'archange Gabriel, a représenté pour le pape Ratzinger (et représentera toujours, dans l'histoire de l'humanité) le comportement salvateur de simplicité totale et incontournable. Ainsi se propage l'attitude joyeuse et sereine dans le travail, et ce dans la totalité des actions humaines. Par contre, que l'on pense à la tragique actualité de l'aliénation du travail dit moderne pour le travailleur contemporain et massifié selon la conception, du moins, réellement matérialiste et marxiste du syndicat et des partis (pas uniquement de gauche). Pour ce type de travailleur, le travail est, et reste toujours, externe à sa vie. Dans le travail, ce travailleur ne parvient pas à s'affirmer. Il ne fait que se nier dans son « inévitable » malheur. La conception uniquement matérielle du travail fait en sorte que le travailleur subordonné et politiciste se sente de plus en plus éloigné de lui-même et éternellement insatisfait. En un mot, aliéné. Il se sent (d'une manière auto-mystifiée), sinon exactement réalisé, du moins plus proche de sa nature intime seulement dans son « temps libre ». Loin du travail. L'idéal marial, dans son obéissance humble et profondément tranquille, se situe naturellement aux antipodes de cette dévastation matérialiste.

## 1.7 Une nouvelle doctrine sociale, pourtant vieille de plusieurs millénaires

L'attention croissante dans les catéchèses, non seulement les catéchèses papales, les nombreux ouvrages du Magistère (que l'on pense aux encycliques sur le thème du travail de la première moitié du siècle dernier), ainsi que la prolifération actuelle de mouvements catholiques polarisés autour des problèmes sociaux et politiques sont en train de porter – stimulés par les crises récessives – la thématique du travail, économique, mais aussi au centre de la vie religieuse dans le monde contemporain.

Outre le problème toujours transcendant, et donc crucial, de la foi dans la modernité, celui apparemment immanent de la production de richesse dans un monde devenu structurellement complexe, voire intriqué, ne pouvait que devenir de plus en plus central.

Étant donné qu'en relativement peu de décennies, nous sommes passés d'un peu plus de un à sept milliards d'âmes sur la Terre, et face à la prolifération des systèmes globalisés dans les économies de production et de consommation (presque ingouvernables), il redevient peu à peu nécessaire d'approfondir la notion de la Personne et de la Liberté déterminée par la position cruciale du travail moderne.

« Après le mot Dieu – affirmait peut-être le plus grand théologien et pasteur moderne, le déjà cité don Giussani – vient le mot Liberté »<sup>9</sup>.

Lorsqu'on passe – en un peu plus d'un siècle – d'une civilisation principalement paysanne et plurimillénaire à une culture et une société mondialement intégrées, dites abusivement post-industrielles, toutes les notions anthropologiques doivent être fatalement approfondies et reformulées dans leur identité véridique.

La mission moderne de l'Église, dans son Mystère incarné de salut, ne peut donc que revenir à son essence et se polariser intellectuellement sur la christocentricité ainsi que sur la DSE et à ses alentours.

Qui plus est, si pendant le dernier siècle la *Doctrine Sociale de l'Église* était en train de se développer de manière accélérée, toute la tradition judéo-chrétienne tourne autour de ses projets salvateurs, d'abord avec

<sup>9</sup> Pour monseigneur Luigi Giussani, le processus de béatification a débuté en 2012, dans le diocèse de Milan, la ville-métropole moderne dans laquelle il a génialement opéré avec son mouvement ecclésial *Communione e Liberazione*, lequel, en même temps, a atteint une extension planétaire.

le « peuple élu » (avec le judaïsme), et puis universels (avec le christianisme, à travers la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ).

La « subsidiarité économique » elle-même, qui pourrait être indiquée comme la théorie sociale au fondement de la DSE, prend ses origines dans la gigantesque expérience économique, encore très sous-estimée, du monachisme surtout dans toute l'Europe médiévale : la première conception structurellement antiétatique (ante litteram) provient de cette ère. Ainsi l'intervention centrale et « étatique » – dirait-on synthétiquement – est elle toujours subordonnée (elle doit être toujours subordonnée !) à celle de la personne et des expressions, libres et spontanées, dans ses socialités communautaires.

## 1.8 La continuité opérationnelle du travail dans la tradition innovatrice

Comme on le sait bien, la mémoire des hommes est toujours assez courte. Au cours de mon trajet Oxford-Bruxelles en Eurostar après la grande cérémonie – très britannique – du diplôme universitaire de ma fille, j'ai été très frappé, en regardant le panorama depuis ce train à grande vitesse, par le fait qu'il y avait pratiquement à tout moment une ou deux églises se profilant nettement à l'horizon.

En Europe, on venait d'assister à la polémique historique sur l'exclusion écervelée, majoritaire au sein du Parlement européen, des (par ailleurs incontestables) « origines chrétiennes de tout le continent » du principe fondateur de l'ainsi dite constitution européenne en chantier.

Au moins une petite église, un clocher, une chapelle ou une belle cathédrale se présentaient à ma fenêtre, l'une après l'autre, durant des centaines de kilomètres, de Londres à Bruxelles. Même d'un seul côté du train, là où j'étais assis.

Ainsi, tandis qu'une éclatante renaissance théologique et culturelle était en train de se réaliser à l'intérieur de la catholicité, les églises qui se présentaient devant mes yeux, je les imaginai déjà très vidées de leurs fidèles (collés, plutôt, aux écrans de leurs téléviseurs et de leurs ordinateurs dans la vaine et vide culture du « pouvoir » de la communication moderniste).

Les clochers, que je m'imaginai éloquentement muets et presque solitaires dans des terres étonnamment et apparemment hostiles, témoignaient ainsi, dans une séquence chargée de sens, de la falsification monstrueuse et flagrante à laquelle s'étaient soumis les leaders politiques européens, très laïcistes – parmi lesquels on remarquait même la présence du « libéral » français Giscard d'Estaing.

Plus au sud, vers les pays de la Méditerranée, la fréquence des petites églises et sanctuaires chrétiens aurait été même plus intense...

Contrairement à l'Amérique, en Europe il y a une volonté manifeste d'ostraciser le mot Dieu de la vie publique. Des procédures inquisitoires, même en bonne et due forme, sont instruites contre ces pays (tels que, par exemple, la Hongrie et la Slovaquie) qui osent reconnaître leurs riches traditions historiques chrétiennes en dépit de dispositions eurocrates et europarlémentaires.

On a ainsi confondu la modernité avec le modernisme, avec l'obsession de la recherche de la nouveauté exigeant la *tabula rasa*, la destruction de toute mémoire culturelle : proscription du passé, projection, d'une manière acéphale, dans l'avenir vide et annulation du présent dans sa vanité conséquente.

Ce n'est pas au hasard que l'Église vivante, avec le Concile Vatican II et pendant les cinquante années qui ont suivi, a combattu et choisi la continuité et non pas la rupture.

À son tour, le travail est, par définition, continuité opérationnelle aussi bien dans le savoir-faire que dans sa construction toujours ininterrompue.



## 1.9 La fonction salvatrice de la beauté dans le travail

« C'est la beauté qui sauvera le monde » : je ne sais plus qui l'a dit le premier (peut-être le génie russe Dostoïevski). Ainsi que toutes les grandes vérités, celle-là aussi peut faire partie, désormais, de notre patrimoine (devenu évidemment et fondamentalement anonyme) de la civilisation. Et c'est sur la base de ce principe qu'un jeune prêtre, don Giussani, allait au travail (pour enseigner) dans la Milan au début des années 50, en portant un gramophone électrique pour faire entendre le concert de Beethoven pour violon et orchestre à ses élèves du lycée. C'est ainsi qu'il ouvrait, à l'époque, son cours de religion : en partant de la beauté poignante, aussi impalpable qu'immédiatement sensible, du dialogue sublime entre l'unicité mélodique du violon et l'ensemble harmonique de l'orchestre.

Je me suis rappelé de ce fait bien connu dans les dernières semaines en lisant un essai de Père Luc Terlinden, qui, la nuit de Pâques, a baptisé mon fils de trente ans avec d'autres catéchumènes. Son travail théologique très intéressant a été publié dans un livre de plusieurs essais intitulé, justement, *Être soi dans l'institution* : le thème, donc, du rapport de la beauté divine entre le « moi » de la personne et la choralité de la communauté de l'Église. L'essai de Père Luc, docteur en théologie morale, traite, notamment, à la lumière de la recherche du « soi » de saint Augustin (*Confessions*) l'idée sur le thème de Taylor. Le titre de son essai est, en effet, Charles Taylor aux sources de *l'identité*. On se retrouve, très pertinemment, au centre de l'unicité de la personne dans son contexte naturel et transcendant.

On dirait de lire un des très nombreux textes écrits de don Giussani ou transcrits de ses inénarrables discours tout au long de sa vie pastorale. Et ceci même à l'époque du premier développement du mouvement de *Communion et Libération* et de la préhistoire de la *Compagnie des Œuvres* : la naissance du mouvement ecclésial contemporain le plus innovatif ne pouvait être inspirée – comme départ – que par l'excellence de la beauté du plus grand, probablement, compositeur allemand, présenté aux lycéens milanais.

Gardant à l'esprit ce fait spirituel (et extrêmement antispiritualiste), cinquante ans plus tard j'ai sponsorisé, avec mon groupe d'agences situées sur quatre continents, la publication de l'intégralité des 32 sonates de Beethoven, sans doute l'œuvre musicale la plus belle qui ait jamais été composée.

L'écoute méditée de cette œuvre pianistique incomparable et, en particulier, de *l'Appassionata*, de la 106 *Hammerklavier* et des trois dernières sonates (les chefs-d'œuvre absolus 109, 110 et 111), mettent en évidence la pertinence de la citation, en exergue de cet essai, de saint Jean reportée dans ce petit *lexique familial sur le travail* : « vous accomplirez des œuvres même plus grandes si... ».

L'arrivée, des astronautes en 1969, sur la « lune pâle » de Leopardi, et l'emprise de sir Berners-Lee, mais aussi de beaucoup d'autres entrepreneurs de l'Internet télématique, qui relie maintenant par un clic le savoir universel de Benoît XVI et le plus lointain des innombrables Chinois, montrent le prodige « inouï » des œuvres de beauté et de fonctionnalité sur la Terre.

Mes agences de communication multilingue aussi, dans leur minuscule glocalisation mondiale (nécessaire à assurer la validation de concepts et de textes dans de nombreuses langues et cultures), témoignent l'adjonction de valeur et de beauté à la Création (je fais également allusion, peut-être immodestement, avec l'incomparable beauté des 32 sonates beethovéniennes, à l'excellence de nos productions commerciales et multilingues de communication marketing).

L'occasion m'a été donnée – mais rien ne se produit par hasard – par mon cousin maternel, Aquiles Delle Vigne, né en Argentine suite à l'émigration de mon oncle (ainsi que d'autres millions de personnes, dans l'Eldorado sud-américain), pianiste et concertiste international, qui s'est chargé de cette grande entreprise musicale, aisément assimilable à la recherche de la Qualité Totale dans les productions de mes agences internationales.

La beauté (et la fonctionnalité) sauveront le monde, dans le sens que, tout d'abord, elles sauveront les hommes, c'est-à-dire nous-mêmes dans nos projets de destin et de travail.

Je me suis ainsi inscrit, avec mon Head office de Bruxelles, à la *Compagnie des Œuvres* : dans notre exigüité, nous essayons de participer au grand concert humain, composé quotidiennement avec les harmonies célestes beaucoup plus belles et sublimes que celles elles-mêmes de Beethoven... La sanctification, le salut du travail ne peut que passer par là. Ainsi que sa libération dans la communion de l'Église.

## 1.10 La persécution des Chrétiens provoquée par leur réalisme rationnel

En 2012, toutes les onze minutes, un Chrétien a été tué dans le monde ! Ou expulsé en masse de son propre pays) !

De la crucifixion jusqu'au carnage du Colisée par les Romains et aux massacres de nos jours dans beaucoup de pays, surtout islamiques, les Chrétiens ont toujours été martyrisés dans la plus flagrante innocence et indifférence du monde.

Ce qui est inacceptable pour tous ces oppresseurs et vexateurs c'est la double appartenance des Chrétiens au monde du Ciel et de la Terre. En fait, nous sommes nés pour être à l'image de Dieu. Surtout en ce qui concerne le grand nombre de Chrétiens qui vivent cette double appartenance d'une manière très laïque : à savoir à travers la réponse ponctuelle et rigoureuse aux lois naturelles et civiles, tout en restant des « citoyens fidèles à la Trinité ».

Au contraire, cette fidélité divine les rend encore plus humains en rapport à leur destin de ce monde. Rationnellement inattaquables sur le plan laïc, ils sont ainsi calomniés et discrédités gratuitement (ainsi que tourmentés, même jusqu'à l'assassinat).

Pour rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu, les Chrétiens sont apparemment indigestes pour tous les laïcistes, les fondamentalistes et les mécréants qui se sont très souvent avérés incapables même seulement de comprendre complètement toute la réalité existentielle en question. Leur simplisme superficiel, après les avoir rendus heureusement inermes en démocratie, les rend encore plus virulents dans le dénigrement et la violence dans les régimes totalitaires. D'où provient donc cette supériorité chrétienne amplement reconnue implicitement, mais systématiquement contrastée, vilipendée et assassinée dans la pratique ?

Évidemment, de la Révélation.

On pourrait également dire du simple réalisme et de la très modeste rationalité.

Le Chrétien est réaliste. Son appartenance à la transcendance (c'est l'observation méticuleuse du réel qui le pousse, par conséquent, à « voir au-delà ») le met inexorablement, et encore plus, en rapport avec la réalité et la rationalité.

Cette évidente et apparente complexité déconcerte et invite l'immanentiste matérialiste et incrédule qui ne peut faire rien d'autre – dans son exigüité coupable – que réagir dans la médisance réductrice, falsificatrice et violente.

Les premiers chapitres du *Sens religieux*<sup>10</sup>, le livre fondateur de CL, écrit par don Giussani dès les premières années 1960 de son mouvement, sont tous centrés sur les concepts de réalisme et de rationalité. C'est de ces deux concepts-là et de leur rapport réciproque que la notion centrale d'« expérience élémentaire » naît.

Y compris, naturellement, dans le travail. Ou mieux, c'est justement la notion même de travail qui ne peut apparaître que dans la célébration du réalisme et de la rationalité : le réalisme en tant que rapport avec la dimension factuelle et la rationalité comme développement dans l'innovation utile ou nécessaire.

<sup>10</sup> L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris, 2007, traduit et publié même en arabe et chinois.

## 1.11 La lutte à l'athéisme nihiliste de la sécularisation, aussi dans le travail, est le premier devoir social de tous les Chrétiens

Depuis plus de deux siècles, le quadruple mouvement rationaliste, nihiliste, relativiste et laïciste s'est développé massivement en attaquant philosophiquement, culturellement et politiquement le christianisme et sa civilisation.

Qu'est-ce qui relie ces quatre composants qui constituent, en même temps, les bases de contenu de la trahison de la culture, de l'humanisme chrétiens et de la Résurrection ?

La réponse est l'athéisme sous toutes ses formes : de la négation ou réification de toute transcendance à l'agnosticisme le plus indifférent et superficiel.

La négation systématique de la vérité, et même de sa propre possible existence, tisse la trame du tissu avec lequel ces quatre idéologies diaboliques colorent l'annihilation de la vie moderne.

C'est ainsi que prétendent en vain la technique et le voltigement infini du modernisme fantasmagorique : essayer de combler le vide pneumatique dérivé de la réduction et de l'aplatissement du réel de la part de ces quatre idéologies écervelées. Notre « société du spectacle » est ainsi devenue le spectacle soi-disant de la société, comme le disaient les situationnistes français aux débuts des années 1960.

La lutte contre le rationalisme (et non contre la rationalité, bien sûr), l'opposition au nihilisme (vulgairement réductionniste de tout), la dénonciation continue du relativisme (rien n'est vrai puisque tout et son contraire peuvent l'être) ou la dénonciation du laïcisme (tu peux penser ce que tu veux, mais tu ne peux pas le soutenir politiquement en public : tu peux même prier ton dieu, mais non publiquement...), la lutte, donc, pour affirmer le droit d'être rationnels, de ne pas s'arrêter à la surface de la vie, de rechercher la vérité et d'exister socialement ; en d'autres termes, la lutte pour revendiquer la possibilité d'être religieux, la possibilité de pouvoir tout « *religare* », se traduit aujourd'hui par un grand et incessant travail culturel de témoignage des Chrétiens.

La foi personnelle a également besoin d'être défendue, moyennement une familiarité avec sa propre culture d'appartenance. Avec les mots pour le dire, donc aussi pour le penser vraiment.

Nous devons nous structurer avec les mots éternels et remplis de sens pour nous défendre et pour parer les innombrables coups, tous intentionnellement mortels, que le Malin moderniste, édifié dans le pouvoir, nous assène dans la continuité quotidienne.

Et avec davantage de raison, ainsi qu'avec plus de temps et d'occasions, dans notre travail.

Le génie religieux de don Giussani l'avait très bien compris : aux débuts des années 1980, il a donné naissance, à côté de *Communione e Liberazione*, à la *Compagnie des Œuvres*<sup>11</sup>. Il faudrait dire qu'il n'a pas proprement donné naissance mais – comme il aimait le répéter – qu'il a assisté, comme une sage-femme, à cette naissance, ainsi qu'à celles de beaucoup d'autres de ses « fondations ». En effet, CL est la vraie communauté chrétienne ayant pour fonction d'incarner le mouvement éducatif, donc l'action salvatrice, de l'Église.

La *Compagnie des Œuvres* est le lieu où les entrepreneurs, adhérents ou non à CL, développent des thématiques et confrontent leurs expériences vécues dans les actions, dans les activités économiques. Des expériences surtout entrepreneuriales ou appartenant au secteur non-marchand (d'ailleurs, cela fait des décennies que les différences entre les activités avec ou sans but lucratif ont tendance à disparaître, en tout ou en large partie).

<sup>11</sup> La CDO (*Compagnie des Œuvres*) est un mouvement d'entrepreneurs chrétiens engagés à l'intérieur et à l'extérieur de la Fraternité CL pour sanctifier l'expérience du travail dans la réalisation – dans la pleine responsabilité personnelle – des activités et de ses œuvres.

## 1.12 Un glossaire raisonné de 275 mots sur le travail qui ouvre la porte à plus de mille autres, formulés dans la sagesse chrétienne de deux millénaires

Qu'est-ce qui légitime cette mission du christianisme dans la lutte, même jusqu'au martyre<sup>12</sup>, contre le rationalisme totalitaire, le nihilisme réductionniste, le relativisme chimérique et le laïcisme ostraciste ? Il s'agit ici de ce que père Giussani définissait explicitement comme « la prétention de la folie de Jésus-Christ », tué sur la croix et ressuscité dans le Mystère du salut pascal. Le mot « prétention » était souvent indiqué, par notre futur bienheureux milanais, dans son apparente illégitimité, pour mieux montrer la simple vérité inhérente à l'ontologie inviolable de la Liberté : le Dieu de la Trinité chrétienne – dont, apparemment, il n'y a pas de démonstration positiviste d'existence (sauf le témoignage de milliers d'années) – affirme la Vérité absolue mais il proclame, en même temps, l'homme libre, totalement libre, de l'accepter (ou de la refuser).

On est ici dans le cœur eschatologique de l'Évangile, là où l'homme rencontre Dieu dans la liberté personnelle la plus totale et silencieusement dramatique, offerte et scellée par le sacrifice suprême de Jésus-Christ sur la croix.

La DSE communique cette vérité primaire sur les activités adressées à la production de richesse que tous les hommes, avec un naturel spontané, ont en commun au moins autant que la transmission de la vie. Évidemment, les premiers secteurs, et toutes les dimensions de la DSE dépassent amplement ceux qui se réfèrent strictement au travail.

Que l'on pense aux « Valeurs non négociables » telles que le respect de la vie, depuis sa conception jusqu'à la mort naturelle. Ou encore à la reconnaissance exclusive et au soutien de la famille ouverte à la vie et fondée sur le couple naturel homme-femme. Pour ne pas trop pénétrer ici dans les sujets de l'horrible avortement ou dans ceux de l'euthanasie et de la bioéthique manipulatrice (les pré-implantations sur les embryons...). Ou bien dans les problèmes de la liberté religieuse, la base de toute liberté humaine et sociale.

Comme dans la tradition de la méthode évangélique (« Et vous, qui pensez-vous que je suis..? » adressé par Jésus à ses apôtres), qui impose de parler et d'agir toujours par « expérience validée », dans ce glossaire raisonné je me limiterai aux thématiques les plus liées à celles que j'ai connues pendant mes actuels cinquante-quatre ans de travail, et non seulement : depuis début novembre 1959, aussi bien en tant qu'apprenti ouvrier à Milan, puis en tant qu'employé technique et, finalement et surtout, en tant que petit entrepreneur glocalisé<sup>13</sup> dans la communication multilingue à Bruxelles (et sur quatre continents).

Il s'agit de 275 mots « en entrée », ceux qui servent à décrire l'univers souvent complexe et contradictoire de la production et de la distribution de la richesse, y compris la définition elle-même de la richesse. En fait, les « mots pour le dire » finissent par être au moins cinq fois plus nombreux que ceux qui ont été catalogués par ordre alphabétique dans les pages de cet essai. Ils constituent les chambres qui introduisent dans d'autres pièces, dans un labyrinthe apparent que la culture chrétienne plurimillénaire a arraché pour l'intelligibilité, dans l'implicite, en nous introduisant dans le Mystère.

Ou, du moins, que la catholicité est en train de soustraire de plus en plus à l'inconnu et aux permanentes idéologies falsificatrices.

<sup>12</sup> Même en 2012, comme on l'a déjà vu, beaucoup de dizaines de milliers de fidèles chrétiens ont été assassinés ou persécutés par l'intolérance religieuse du monde des autres religions ou idéologies (on vient de parler à l'ONU de plus de 100 000 morts par an !).

<sup>13</sup> Le terme glocalisation, néologisme californien dérivé de la contraction de deux mots : globalisation et localisation, est expliqué, justement, dans le Lexique aux pages qui suivent.

### 1.13 La dévastation de la civilisation sur le plan culturel et économique pendant un développement global sans précédent. Comment cela a-t-il été possible ?

Il y a quelques années, je me suis trouvé face à l'introduction de l'un des plus importants dictionnaires américains, publié aux débuts du XIX<sup>e</sup> siècle : pas moins que le déjà gigantesque et prestigieux *Webster*. Il y était prédit que, au bout de quelques lustres, c'est-à-dire vers 1850, la langue « persane » serait devenue la langue... la plus utilisée au monde !

Conscient ainsi des énormes difficultés pour pouvoir « prophétiser », même dans le domaine socio-économique, je m'abstiendrai de formuler de vaticinations qui, d'ailleurs, ne sont pas rares parmi les nombreux futurologues chez nos contemporains. Et ceci malgré les bévues colossales qui devraient les réduire à un digne silence pendant quelques générations.

Néanmoins, j'estime indispensable de devoir me prononcer sur un aspect. Sur ce qu'on peut définir comme la mère de tous les maux économiques et sociaux de notre temps. Un cancer qui, déjà depuis longtemps, des décennies, est en métastase avancée. Un cancer pratiquement au stade terminal de notre ère : l'étatisme.

Une sorte de choléra moderne induite par plusieurs semeurs de peste, tous propagandistes de solutions infectieuses et ravageuses : l'interventionnisme pseudo-résolutif de l'État dans tous les aspects de la vie humaine.

La personne, libre et responsable, devient ainsi dominée et profondément offensée par l'État interventionniste sur tout, jusqu'aux extrêmes conséquences aussi bien pour sa vie privée que sociale.

Il ne s'agit pas ici d'une autre, d'une énième « brillante prévision », mais très simplement d'un diagnostic, d'une constatation de l'état de putréfaction, assez avancée malgré les parfums additionnés, qui rend de plus en plus difficile ou impossible, même pour les politiciens les plus rusés, de résoudre vraiment toute sorte de problème politique et économique.

Maintenant ils le déclarent même ouvertement : il n'existe pas de solutions vraies et faciles, car le mal est trop répandu. Il s'agit d'une sorte de némésis de l'apprenti sorcier renversé, à l'occasion, par ses idéologies. À ce point-là, il faut seulement – si on peut dire ainsi – changer de civilisation.

Passer d'une civilisation de consommation effrénée, payée avec le crédit infini de l'État (il faut lire ici les futures générations), à un monde centré sur la production généreuse et collectrice de richesse en faveur de l'avenir de nos enfants et, désormais, aussi de nos petits-enfants.

En effet, on en parle de temps en temps, quoique dans un déluge typiquement politicien de vains mots inflationnés. Le concept a déjà été défini comme la « règle d'or » des budgets étatiques qui ne peuvent pas faire augmenter les revenus, à cause des dettes souveraines.

### 1.14 Les déficits dits « souverains » des États de plus en plus en banqueroute

D'où provient-elle cette maladie mortifère et mortelle de l'étatisme face à laquelle les sept plaies bibliques s'apparentent à des fines petites pluies ou à des rhumes traitables par aspirine ?

Comment sommes-nous arrivés à des États, par exemple en Europe, endettés (même les moins dépensiers et hédonistes) au point qu'on ne peut plus même freiner la croissance des dépenses publiques à crédit ? Que l'on pense aux déficits record de l'Italie (plus de 130 % du PIB), de la Grande Bretagne (108 %), de la France qui, avec la complicité active de l'Allemagne, a maquillé ses comptes (presque comme la Grèce) en les départageant en trois bilans séparés, de la Belgique (104 %) ... Pour ne pas parler des déficits au niveau de default proclamé de l'Espagne et du Portugal. Souvent on n'arrive même pas à payer les intérêts des intérêts – sans le dire – de ces dettes.

Que l'on se rappelle l'actuel scandale des États européens qui ont du mal à demeurer dans les déficits annuels et inqualifiables de 3% (la dette publique augmente toujours, donc !) imposés par l'UE.

Mais le déficit de 2013 de la Grande-Bretagne dépasse tranquillement le 8 % du PIB.

Des pays forts tels que le Japon et les États-Unis sont obligés d'augmenter encore le toit constitutionnel de l'endettement étatique, déjà complètement affolé à partir des années 1970-80.

Comment en est-on arrivé, en plus, à ne pouvoir même plus calculer la dette liée à la sécurité sociale (retraites et santé) à cause d'un état-providence inconsidérément « paradisiaque » et d'une moyenne européenne de la retraite (y compris les retraites anticipées) de déjà 56 ans environ ?

La banqueroute publique des États occidentaux est déjà arrivée, même si elle n'a pas été proclamée. En effet, chaque gouvernement renfloue les déficits avec des nouvelles taxes. On appelle ce genre de faillites de nos États de l'Occident avec un euphémisme falsificateur : la « dette souveraine », dans le sens qu'il s'agit de la dette des peuples qui doivent, naturellement, se la payer avec des récessions, des chômages et des taxes. Toujours plus de taxes.

Les crises économiques récessives ne pourront qu'être longues, très, très longues.

### 1.15 Le pillage colossal et immoral du *welfare* à gogo à la base des récessions économiques

Tandis que la longévité permet d'augmenter très simplement et tautologiquement la durée de la vie, celle du travail se réduit : comme si on était passé du pays de la Nécessité à celui de la Cocagne.

On commence à travailler de plus en plus tard et on commence à faire tout de suite les calculs pour la retraite...

En fait, les populations occidentales, avec leurs contributions de prévoyance – contrairement à ce qu'on pense habituellement – n'ont payé que 15 à 20% des dépenses réelles que le coût des pensions, de la santé et des « providences » de leur teneur de vie de faux nababs a inconsidérément mis à la charge des générations futures. Avec deux autres caractéristiques encore plus aggravantes : la première, celle de ne pas en parler (chacun est convaincu d'avoir payé avec ses taxes tout ce dont il jouit et, surtout, pourra illusoirement jouir) ; la deuxième est celle de s'en fiche d'avoir ainsi contrevenu le principe fondateur le plus simple de la moralité (et de la démocratie), car ils n'ont pas demandé la permission à leurs enfants et petits-enfants de payer la dette qu'ils leur ont arbitrairement attribué (donc sans avoir reçu leur consentement, dans l'impossibilité de l'obtenir).

Pour ne pas parler de l'illégalité induite selon laquelle les politiciens et les managers décideurs publics peuvent tranquillement voler en attribuant au peuple la tâche du remboursement futur des dettes qu'ils ont ainsi accumulées (par exemple, dans les banques)...

Jamais dans l'Histoire on n'était arrivé à un pillage si gigantesque comme avec l'actuel système généralisé d'État-providence à profusion, payé par les « héritiers », ignares d'avoir été préalablement frustrés et réellement déshérités. Jamais dans l'histoire humaine il n'était arrivé que deux générations aient laissé des dettes et non pas du patrimoine actif dont les héritiers peuvent réellement et librement jouir : les journaux et les télévisions ont l'air de s'étonner lorsqu'ils disent que nos enfants auront (et ont déjà) un niveau de vie inférieur par rapport à celui de leurs parents.

Ce n'est pas tout. L'importance de cette dette est telle que son remboursement en intérêts et capitaux paralyse les investissements, toujours nécessaires, pour l'innovation et l'avenir. D'où les récessions en chaîne desquelles il est très difficile de sortir. Même à long terme : ce qui entraîne, à son tour, un taux de chômage monstrueux, encore augmenté évidemment.

Généralement, avec les victimes de guerre et les différentes épidémies, les parents laissent en héritage à leurs enfants même de petites fortunes. Aujourd'hui, les jeunes ne pensent généralement même pas pouvoir hériter : leur seule chance est de reporter leur entrée dans l'âge adulte en profitant pour rester en



famille, ou tout au moins, à ses frais. Ce qui n'est pas du tout naturel, tels de vieux jeunes (les célèbres *bamboccioni*, les vieux lardons Tanguy). Bref, les jeunes n'ont souvent que la possibilité de squatter dans leur maison familiale.

Leur adolescence prolongée et induite ne peut que se dilater contre nature en provoquant aussi une horrible mutation anthropologique substantielle : le mot décrivant ce phénomène a déjà été inventé, « *adultescence* ».

De plus, les jeunes deviennent même « reconnaissants » à leurs parents écervelés d'avoir été les responsables d'une dénatalité absurde et dévastatrice qui les a rendus « héritiers » exclusifs d'une très lointaine et incertaine succession de biens (fatalement, hypothéqués par des futures taxes non calculables). Ainsi, une raison cruciale à la base des crises économiques actuelles, à savoir la dénatalité occidentale monstrueuse des cinquante dernières années, devient aussi une raison abominable de reconnaissance absurde et ignoblement égoïste...

Comment a-t-il été possible que tout cet énorme état des choses dévastées se soit réalisé en peu plus d'un demi-siècle ?

## 1.16 Du Léviathan de Hobbes au « meurtre » de Dieu, jusqu'à l'esclavage de l'étatisme

En réalité, les racines théoriques et culturelles de ce désastre remontent non pas à il y a quelques décennies, mais à des siècles d'idées et de comportements ayant falsifié les grandes vérités. Vérités qui, évidemment, ont existé dans l'histoire et ont fondé les civilisations.

L'homme a toujours été libre de choisir le bien ou le mal. C'est ainsi que Dieu l'a voulu. Il ne saurait pas quoi faire des croyants et des fidèles qui n'aient pas la liberté de se rebeller.

Généralement, de nos jours, on a tendance à faire endosser la responsabilité aux derniers totalitarismes nazi-fascistes ou communistes (encore partiellement en cours, d'ailleurs).

Cependant, dans l'ère dite moderne, il faut remonter aux idées philosophiques et politico-économiques qui les ont vraiment engendrées. Et qui, au moins à partir de la Renaissance, se répandent même avant qu'elles ne se concrétisent dans les événements de masse dégénérés et dans les colossaux comportements sociaux actuels.

Dans ce sens, on peut partir du mécaniste Thomas Hobbes, le théoricien anglais qui, en 1651, publia le *Léviathan*, son ouvrage le plus idéologique sur la société et sur l'économie « modernes ».

L'étatisme, du point de vue théorique, on peut dire qu'il naît avec lui.

Avec sa conception fatalement totalitaire de la société qui, du principe irréductiblement chrétien fondé sur l'intangibilité de la personne, passe au principe abstrait – mais plus que jamais opérationnel et absolutiste – de l'État soi-disant « bon à tout faire ».

Sa nouvelle référence principale n'est plus l'homme prince, transmis par toute la culture médiévale judéo-chrétienne, mais la vision de sa célèbre affirmation « *homo homini lupus* », c'est-à-dire que l'homme est un loup pour l'autre homme. D'où la nécessité d'un système social fatalement fort et trop grand, non pas au service de la personne, mais avec tous les individus au service de l'État. Et soumis à ce dernier.

Toutes les principales conceptions politiques qui ont suivi Hobbes, de celle, par exemple, d'Adam Smith qui, en syntonie avec la philosophie des Lumières française, ou encore avec l'*Aufklärung* allemand du grand Kant, au marxisme ou à la philosophie excentrique de Nietzsche, se sont toutes fondées sur la présomption de l'individu autosuffisant et arrogant, créateur et non pas créature.

Ces idéologies se veulent donc substantiellement athées, laïcistes ou quand même en opposition par rapport à la tradition de l'humanisme chrétien.

C'était donc écrit dans le ciel infernal que cet individu moderniste, auto-suffisant, impudent et faussement orgueilleux finirait par être inévitablement subordonné à la première conception (par exemple) étatiste qui allait se présenter.

Lorsqu'on ne croit pas en Dieu, on est destiné à croire indifféremment en tout et en tous.

Et, surtout, à renoncer à sa propre souveraineté personnelle, à sa profonde liberté.

Le socle du totalitarisme dérive toujours de cette renonciation primaire à l'irréductibilité suprême de la Personne.

On comprend ainsi comment les masses des travailleurs ont pu, dans une parfaite fausse conscience, vivre immoralement au-dessus de leurs moyens, et penser le faire (d'ailleurs, à la longue, même illusoirement !) aux dépens des autres (sans trop travailler) pour une longue, très longue retraite (aux frais de la princesse)... *a gratis, a fiadocca*, comme on le dit dans le dialecte milanais.

Mon épouse vient d'entendre dire d'une vieille dame volontaire en paroisse qu'elle avait dépassé de loin le temps d'être pensionnée par rapport aux années de son travail. Comme ma sœur qui est devenue légalement pensionnée à 38 ans : cela fait 21 ans qu'elle est à la retraite tout en ayant travaillé pas plus que 18 ans. Et ma mère a presque 95 ans... À l'âge de notre mère encore bien espiègle, ma sœur cadette aura comptabilisé pas moins que 57 ans de pension.

### **1.17 Le syndicat antagoniste, surtout européen, avant et après les protestations des mouvements dits de 1968. Et sa perverse mutation finale qui s'autocélèbre**

Parler du travail sans aborder le thème du syndicat équivaut – si on ose dire – à parler des pâtes sans aborder la question des sauces et des cuissons.

Le premier critère dirimant et sélectif dans l'analyse du problème syndical est celui de la subdivision en périodes historiques. C'est une chose de parler du syndicat avant le milieu des années 1960 et une tout autre chose de le considérer dans le demi-siècle suivant.

Une phase historique réelle et très différente a débuté en correspondance et après les années dénommées du *soixante-huit*. Dans sa première période, le syndicat pouvait être positivement jugé dans son ensemble même de la part du patronat. Et c'est le moins qu'on puisse généralement faire, étant donné sa contribution globale donnée même à la moderne organisation du travail et de la démocratie.

Un deuxième jugement aussi dirimant sur le syndicat est le critère idéologique : on peut faire référence à l'expérience du syndicat dit substantiellement marxiste ou marxien et antagoniste au système politique ou, par contre, à celui de la tradition pragmatique d'*après-guerre*, voire bien « collaborative » de type allemand moderne.

Même après la faillite, avouée et admise ouvertement, de l'expérience communiste aussi bien à Moscou qu'à Berlin qu'en Chine, à partir de 1989, une conception pratique du syndicat dite, plus ou moins implicitement de *lutte de classe*, continue d'exister : substantiellement limitée aux sociétés démocratiques, devenues permissives au demeurant !

Ces deux critères d'évaluation, l'un historico-temporel (jusqu'à environ 1965) et l'autre idéologico-politique (tendance à la lutte substantiellement anarcho-syndicaliste ou, en opposition, dite réformiste) constituent les deux points de vue fondamentaux selon lesquels, inévitablement, il faut parler du syndicat. En d'autres termes, il existe aujourd'hui trois critères d'évaluation des actions du syndicat dans les temps modernes.

Le premier critère se fonde sur la reconnaissance des mérites du syndicat dans sa phase initiale jusqu'aux années 60.



Le deuxième critère est relatif à sa transformation en organisation hyper-revendicative jusqu'à l'actuelle crise récessive de l'étatisme qui a paralysé, avec ses dettes et frais d'intérêts colossaux, les économies occidentales.

Le troisième critère d'évolution ne peut que prendre en examen l'alternative du syndicat face à son abolition pure et simple (ainsi requise par les mouvements dits populistes et les tendances les plus entrepreneuriales européennes), et celle de s'aligner sur les positions des syndicats allemands, japonais et américains (en net antagonisme avec les lignes politiques radicales du néo-syndicalisme extrême).

## 1.18 Les valeurs incontestables des syndicats jusqu'aux années 1960

Tout d'abord, on doit considérer l'évaluation historique sur le mérite du syndicat d'avoir posé, organisé et défendu les valeurs de liberté, de justice et de démocratie – au moins les valeurs primaires – propres aux multitudes de travailleurs subordonnés au système surtout proto-industriel et pré-moderne.

Et cela justement, jusqu'aux années du grand boum économique des années 1960.

Je me rappelle, personnellement, les grèves en Italie pour obtenir les fameuses « 40 heures tout de suite » : ouvriers et employés, nous travaillions 44 ou 46 heures par semaine, y compris le samedi matin.

Depuis l'hiver de 1961 à 1962, nous faisons une grève tous les jours, l'après-midi, nous manifestons en masse derrière le Château des Sforza, à Milan, où les travailleurs arrivaient de toute la province.

Je travaillais dans une entreprise pour la réparation des trams de 300 ouvriers à Bresso (à une dizaine de kilomètres du centre-ville, en tant qu'apprenti électromécanicien. Et, tous les jours à 13 heures, nous prenions deux transports en commun pour participer à la manifestation syndicale...).

Il y avait des ouvriers et des employés qui pleuraient car ils étaient accusés d'être des « jaunes », mais ils n'avaient pas d'argent pour leur famille à cause du salaire réduit de moitié par des mois de grève !

Encore aujourd'hui le syndicat bénéficie du prestige exceptionnel cumulé durant toute la première partie du siècle vingtième jusqu'aux années 60. La contribution des luttes syndicales, pour bâtir les États démocratiques modernes contre les absolutismes fascistes, a été tout de même énorme et glorieuse.

Le fait d'avoir ainsi contribué également au développement des partis politiques marxistes, apportant aussi une symétrique idéologie totalitaire, a été également bien analysé par le même mouvement des travailleurs, si bien insuffisamment, ouvre un tout autre discours. J'essaierai dans ce livre d'y faire face par ma modeste contribution.

On continue à célébrer, d'une manière indifférenciée, les soi-disant vertus du « mouvement ouvrier » alors qu'on sait pertinemment leurs énormes contributions aux totalitarismes des plus grands partis communistes de l'Occident : par exemple les partis communistes d'Italie et de France !

## 1.19 Les infinies revendications d'un syndicat autoréférentiel et dégénéré

Toute autre chose donc, ces luttes de la première phase syndicale par rapport à la stratégie et aux grèves folles, obsolètes et injustes comme par exemple en France en 2010-2011. Pour revenir à la retraite voulue, trente ans auparavant par les socialistes, à 60 ans (tandis qu'on est en train d'envisager de la reporter à plus de 68 ans dans toute l'Europe, grâce aussi à la longévité et à la bonne santé généralisée).

Les luttes des années 1950-60 étaient donc très différentes des grèves générales, idéologiques, anticapitalistes et bureaucratiques de 2012-13, lorsque les syndicats, par exemple les belges, ont organisé des manifestations avec des piquets de grève contre l'ainsi dite austérité (avec 38 heures de travail par

semaine maximum déjà obtenues depuis des décennies). Tandis qu'on venait de créer un gouvernement national, après presque deux ans d'absence (un record !), négocié par les partis de gauche eux-mêmes (avec l'émigré de famille des Abruzzes Elio Di Rupo, socialiste, devenu premier ministre belge). Pour ne pas mentionner les grèves, même générales, en Italie, organisées par les syndicats d'extrême gauche (auxquelles ont adhéré aussi le syndicat « catholique » CISL et « social-démocrate » UIL) contre la FIAT (déjà en profonde crise de ventes sur le marché européen des automobiles en forte diminution généralisée). Le tout toujours contre « l'austérité » provoquée par plus de quarante ans de gigantesques dettes publiques mises sur le dos des générations suivantes et des entreprises (dettes induites, essentiellement, par des pensions, prépensions, salaires de fonctionnaires, des structures étatiques de faveur et des états-providence insoutenables surdimensionnés par rapport aux réelles possibilités économiques...).

Étant donné qu'il ne s'agit plus de poursuivre un but révolutionnaire dit anticapitaliste (presque personne ne le revendique), la politique syndicale qui en résulte est actuellement inertielle et fondamentalement, toujours économiquement irresponsable.

Dans toute l'Europe, au cours des quarante dernières années à partir de 1968, on a donc assisté à des revendications syndicales affolées, « fondées » sur l'idée folle des soi-disant « droits infinis » des travailleurs et des différentes corporations, indépendamment des ressources stratégiquement disponibles (s'il est encore possible d'utiliser un langage euphémistique).

Certes les revendications syndicales obtenues ne sont pas les causes uniques des déficits publics monstrueux accumulés. Il est tout de même certain qu'elles se sont montrées comme les plus expressives de l'attitude faussement hédoniste outre qu'à crédit complet.

Actuellement, le résultat est une crise récessive endémique – comme on vient de commencer à le voir – de laquelle personne ne sait vraiment comment sortir.

Pratiquement aucun syndicat n'est naturellement d'accord avec cette analyse sur la division en périodes « avant et après les années 1960 ». Maintenant, depuis des décennies, leur stratégie ne vise plus à la défense réelle des travailleurs, comme le soutiennent déjà bon nombre d'experts vraiment qualifiés et plusieurs partis politiques dénommés souvent, péjorativement, « populistes ». Mais elle vise la sauvegarde de l'état des privilèges cumulés en faveur de la bureaucratie de caste de leurs organisations et d'une « classe ouvrière et pensionnée » désormais irréversiblement obsolète.

Aucun syndicat – ou presque – n'est d'accord avec l'analyse faite sur le plan programmatique et politique. Ici, on est déjà passé au cœur de la *deuxième évaluation* relative aux activités syndicales et à leurs idéologies actuelles.

## **1.20 La dernière mystification syndicale : le choix substantiel du non-travail au lieu d'une plus grande production de richesse dans l'abondance**

À l'exception faite de très rares syndicats (fondamentalement japonais, américains et allemands), la plupart n'aurait, en fait, aucune raison historique de continuer d'exister, si on prenait pour bonnes les raisons à la base de leurs fondations. La mutation par rapport à la finalité originelle a eu lieu il y a des décennies, et l'accusation aux syndicats de conservatisme, souvent réactionnaire, de la part de larges secteurs de travailleurs, est même généralement modérée.

L'exclusive défense corporative de ses propres inscrits s'est transformée au fur et à mesure dans la poursuite d'objectifs opposés aux intérêts stratégiques même de ses affiliés : un némésis historique d'une organisation telle que la syndicale, qui montre sa congruence plus adaptée à des sociétés culturellement et politiquement sous-développées qu'au monde moderne hyper-organisé et aussi hyper-légiféré (notamment dans le domaine de la juridiction du travail).

Ce qui est désolant c'est que toutes ces analyses sur la folie des dettes souveraines je les avais publiées dans un livre en italien (aujourd'hui presque introuvable) déjà en 1994 (*Destra, sinistra, centro. Sopra*). La troisième évaluation relative au syndicat des travailleurs concerne – en effet – sa légitimité résiduelle : celle de sa compétence d'entreprise et sectorielle dans la grande industrie.

Il s'agit de la dernière chance pour la survie rationnelle du syndicat. Celle que le syndicat allemand a entreprise avec détermination, jusqu'à en devenir un modèle (non suivi) en Europe.

Après la déchéance et la mort avouée de l'idéologie communiste, il y a plus de vingt-cinq ans, c'est-à-dire l'unique idéologie qui restait explicitement antagonique au système dit « libéral », la seule possibilité faisable de survie du syndicat consisterait aujourd'hui à collaborer activement avec le patronat pour la gestion – devenue maintenant très difficile et fragile – de l'entreprise, de chaque entreprise.

Mais les syndicalistes invétérés et obsolètes ne doivent pas s'inquiéter : leurs jours ne sont pas comptés et en danger.

Leur puissance bureaucratique, dérivée de l'idéologie économiciste et politiciste, peu importe si elle est falsificatrice et stratégiquement perdante, est telle que la puissance autolésioniste (pour les travailleurs) et irrationnelle de ces organisations, même si très affaiblies est encore très loin de pouvoir disparaître.

Maintenant le pouvoir syndical est majoritairement fondé sur les clientèles composées des innombrables fonctionnaires, des océans de retraités (qui, naturellement, ne travaillent plus et sont devenus uniquement consommateurs) et sur l'inféodation des structures et des infrastructures innombrables de l'État.

Aux dépends, réellement, des travailleurs, ignares et de plus en plus abusés, évidemment.

Lorsque les dits travailleurs eux-mêmes ne sont pas aussi consciemment corrompus par la culture d'assistance propre à plus d'une quarantaine d'années de syndicalisme dévoyé et dégénéré.

La toute dernière falsification gigantesque des syndicats est la prépension massifiée, justifiée par la soi-disant libération de « postes de travail » pour les jeunes ! Une fausse bonne idée celle-ci, qui a déjà montré toute sa mystification déjà à la charnière des années 70-80.

Il faut, naturellement, travailler plus et plus longtemps, et pas moins !

Naturellement. Ce type de syndicalisme a transformé le travail, salvateur et sanctifiant, en occasion de malédiction aliénante de laquelle il faut s'affranchir : un travail réifiant et un refus endémique de travailler vraiment et totalement.

## 1.21 Le spiritualisme, aussi bien par absence qu'activiste, fonctionnel au laïcisme

En tant que travailleurs, mais pas seulement, l'exigence des organisations politiques et syndicales est de faire vivre la culture dans tout son arc d'existence : de l'intime à la publique, en passant aussi par la troisième dimension existentielle, la privée.

En effet, c'est en intégrant ces trois dimensions (l'intime, la privée et la publique), que le chrétien peut vraiment échapper à la première grande « hérésie religieuse » de notre temps : le spiritualisme. C'est surtout dans le travail, dans la production de la richesse, dans l'adjonction continue de valeur à la Création, que les Chrétiens peuvent élargir leur foi jusqu'au point qu'elle ne vive incarnée dans la société. Jusqu'à ce qu'elle ne soit visible et témoin dans le monde. Car si le Chrétien appartient au règne de Dieu, il reste un homme qui vit sa vie et son salut sur la Terre, dans la tangibilité de son existence sociale et communautaire.

Le laïcisme, l'idéologie nihiliste et athée (ou déiste voire polythéiste) la plus répandue dans notre époque, se vante d'être tolérante, mais en réalité elle est extrêmement jalouse de sa suprématie publique et privée.

« Tu peux « librement » croire et professer qui tu veux, ce que tu veux et comment tu veux, mais dans ton intimité et dans tes églises ». La vie publique, y compris la vie familiale et du travail « est notre chose », répètent-ils sans cesse, les laïcistes. Ils relèguent la vie religieuse à la sphère de l'intimité individuelle ou aux différentes sacristies.

Toute la vie politique et culturelle (c'est-à-dire la vie essentiellement privée) doit être réglementée par des « critères laïques, non contaminés par la religiosité ». Cette dernière serait une affaire « personnelle », donc – pour eux – intime, subjective, relative et non acceptable ou discutable sur le plan public.

Tous ces laïcistes, réductionnistes et superficiels, mais absolutistes quant à l'État, ne se rendent pas compte (ou font semblant de ne pas se rendre compte) qu'en agissant de la sorte ils proposent eux-mêmes une conception paradoxalement et totalitairement *religieuse*, dans laquelle il faut croire au postulat jamais fondé de la « bonté laïque neutre ».

Cette absurde prétention, si elle est fondée sur le relativisme banal selon lequel il y aurait beaucoup d'idées en circulation mais aucune vérité, est affirmative du dogme de l'ainsi dite laïcité absolutiste. Et ceci, comme si le monopole sur le public, de la part de la conception laïque, ne revendiquait pas elle-même une vision bien totalitaire (en négatif), sur le plan opérationnel également, de la globalité de l'existence. Cette nouvelle, et dernière, religion *neutre* a été définie « pensée unique » qui, dans sa naïve superficialité réductionniste, prétend représenter tous et tout.

Non sans succès, même de masse. Nouvelle preuve du fait que lorsqu'on ne croit pas en Dieu, on est prêt à croire à tout et en n'importe quelle idiotie.

Les répercussions sur les activités productives de cette conception laïciste sont très nombreuses et très graves, évidemment. Que l'on pense, par exemple, à la conception prétextueusement aseptique de l'environnement du travail qui prétend « neutraliser » chaque expression personnelle au nom d'un non démontré, et jamais démontrable, relativisme idéologique.

## 1.22 Le laïcisme actif des Chrétiens eux-mêmes

Toutefois, l'attitude laïciste est très répandue aussi parmi les chrétiens « pratiquants ». Ils cultivent ainsi un laïcisme symétrique à celui du mécréant, substantiellement identique dans ses effets.

Eux aussi, ils se contentent d'une « foi » uniquement intime. Ils ont tranquillement abandonné l'idée qu'elle concerne la dimension publique et privée, c'est-à-dire sa presque totalité. Ils ne pensent pas vraiment que le Mystère de la Trinité, incarné dans la venue de Jésus-Christ, soit central et finalisé à sauver la vie dans le monde et, par extension, dans toute son existence éternelle qui commence sur la Terre. Leur objectif (aussi toujours réductionniste, ainsi que la démarche laïciste) est l'illusion de sauver leur soi-disant âme, surtout pour l'après de la mort et pas dans l'histoire humaine.

Ainsi ignorent-ils, ou refusent-ils, le Magistère de l'Église, ses « Valeurs non négociables » et se conforment à une sorte de catéchisme personnel et imaginaire immanquablement catho-protestant, souvent appelé « adulte », progressiste et soi-disant supraterrrestre.

Le spiritualisme n'est donc pas l'apanage exclusif des « catacombaux » volontaires qui s'absentent du monde visible dans une dimension secrète et renonciataire (ici je ne parle pas des consacrés).

Aussi les hyperactifs, immanquablement politicistes et économistes (surtout de gauche), qui sont également très engagés socialement et politiquement, sont souvent des spiritualistes. Puisque leur activisme sociopolitique est généralement en dichotomie dualiste totale avec leur foi, ils risquent de vivre un christianisme aussi spiritualiste que celui des intimistes retirés ou absent (non consacrés). En fait, leurs positions politiques et sociales dans leurs existences personnelles s'identifient systématiquement à celles des laïcistes militants : sauf pour le fait qu'ils fréquentent même les sacrements, qui apparaissent toutefois plutôt « stérilisés ». Il s'agit très souvent des soi-disant « *catholiques adultes et responsables* ».

Il s'agit, finalement, d'un « christianisme à l'eau de rose » dont vient de parler le pape François. Eux aussi peuvent donc cultiver des positions catho-protestantes comme les nombreux fidèles sous l'influence cléricale (et plutôt de droite).

Ce n'est pas au hasard que le pape Benoît XVI a annoncé l'Année de la foi, ainsi qu'un grand Synode qui a donné des directives théologiques et culturelles très précises et détaillées sur la globalité et l'intégralité évangélique.

La culture de la foi ne laisse rien au hasard et à la superficialité. Surtout, comme on le verra dans le Lexique ci-après, dans la culture du travail.

En dernière analyse, c'est surtout une question de barycentre et de polygone d'appui de ces activistes politicistes presque toujours de gauche (mais non exclusivement, toujours plus de droite et de centre). Leur dimension existentielle se situe plutôt dans la lutte politique, dans la surévaluation de la soi-disant justice, et non dans la poursuite – aussi bien personnelle que publique – des valeurs de liberté. En oubliant que la justice est toujours une valeur relative, et interne à la liberté, tandis que cette dernière est absolue et de nature primaire.

### **1.23 La copulation hédoniste, réductive et productrice – depuis un demi-siècle – de dénatalité : c'est-à-dire l'écroulement de la demande interne à l'intérieur des marchés de l'Occident comme autre grande cause de la crise économique**

L'autre grande cause – outre les dettes étatiques gigantesques – de la plus colossale crise économique de tous les temps est constituée par la dénatalité contemporaine.

Le rêve effroyable et atroce du malthusianisme, qui déjà « calculait très excessive » la population mondiale au début du XIXe siècle (même pas un cinquième de celle actuelle !), est en train de s'accomplir désormais depuis deux générations.

Dans le plus assourdissant des silences (ou presque).

Tout l'Occident opulent copule dans un hédonisme superficiel, acéphale et réductif. Des centaines de millions de non-nés, depuis les années Soixante, ont fait écrouler la demande économique interne de nos États vaniteusement modernistes, interventionnistes et ultra-prévoyants.

On a même théorisé, avec des justifications statistiques infondées et arrogantes, outre que psychologiques, des taux innaturels, déments et inévitablement masochistes de fertilité empêchée.

Nous en sommes arrivés, dans les dernières décennies, à des pourcentages non seulement nord-occidentaux de reproduction humaine de un virgule quelques décimaux !

Par contre, il est bien connu (et simplement intuitif) que la fertilité n'est appréciable – par définition – que bien au-dessus de 2,1 : tous les démographes en sont naturellement et mathématiquement convaincus.

Fatalement, après un demi-siècle de centaines de millions et plus de *berceaux restés vides*, la crise économique s'est manifestée en toute sa prévisible virulence. Et ceci, malgré que les nihilistes pseudo-modernes, tous des grands supporters de la dénatalité « libératrice », n'arrivent absolument pas à repérer le lien conséquent, macroscopique et direct entre les non-naissances et la relative pauvreté du travail et de l'occupation : en d'autres termes, le « déclin » du monde occidental (avec la vergogne de plus 40% des jeunes sans travail).

Les soi-disant maîtres à penser de notre époque (presque tous les politiciens, la totalité des syndicats, les organes médiatiques et, non derniers, les prétendus intellectuels « libéristes ») définissent la *liberté individualiste et jouissante* de l'homme d'aujourd'hui comme le facteur numéro un de la faculté de séparer irréductiblement le plaisir naturel typique à l'amour de celui proprement reproductif.

À bien voir, l'origine et la racine de la dénatalité et de la dette publique sont communes : c'est-à-dire l'individu prétendument autonome, avide et omnipotent, grâce aux très puissants progrès de la technoscience (même contraceptive).

Ce nouveau et horrible exemplaire humanoïde qui en jaillit opte ainsi arbitrairement pour surplomber, sans aucune modération, les lois de la nature elle-même.

Aussi bien en décidant d'enfreindre, avec un arbitraire suprême et sans aucune règle, l'ordre cosmique qui a également prédisposé à la reproduction l'amour lui-même. Donc à l'harmonie universelle de la socialité. Celle qui est toujours fondée sur la Personne, entre-autre typiquement et exclusivement chrétienne.

Ce nouveau mutant contemporain l'avait déjà fait très grosse : il avait attribué aux futures générations, contre toute morale, logique et même principe de démocratie, le coût de son illusoire et provisoire niveau de vie évidemment trop élevé !

Et je n'ai pas parlé ici de la profonde immoralité des assassinats dépénalisés dans la suppression volontaire, pure et simple, de petits êtres humains sans défense : le toujours et éternellement monstrueux avortement.

En futur, de l'euthanasie infantile !

Ni je fais ici référence à l'hécatombe de 400 millions d'avortements décidés bureaucratiquement (!) par l'odieux totalitarisme chinois : le soi-disant *fils unique* que le gouvernement communiste avait décrété à la fin des années Septante.

Et, également je ne reprends pas à ce stade les centaines de millions de stérilisations plus ou moins forcées comme corollaire horrible et épouvantable à cet indicible crime (même si peut rendu « visible ») contre l'humanité entière.

Pratiquement, dans toutes les paroles de ce *Lexique familier sur le travail et ses alentours*, je chercherai de mettre en évidence la relation intime et conséquentielle entre moralité et économie. Entre la culture et la gratuité divine à laquelle l'homme a tendance durable et indomptable à s'adresser. Dans sa jamais épuisée recherche d'infini.

En clair, donc, entre le travail et le plan salvifique de la Trinité.

De ce point de vue, la crise économique, culturelle et anthropologique de toute notre époque peut se révéler même très positive.

L'homme contemporain pourra être poussé radicalement à la recherche des vérités, de la Vérité première et ultime, là où le Mystère de son existence prend forme et consistance.

## 1.24 Les mots pour le dire et pour chercher Dieu. Et surtout dans l'œuvre du travail

Le christianisme n'est pas une morale, mais l'événement fondé sur la rencontre personnelle avec Dieu : avec Jésus-Christ, la Trinité et *son* Église, dans le monde sacramentel.

Le risque de transformer sa pratique en un docte moralisme intellectualiste, en plus basé sur des préceptes, n'a presque jamais favorisé le développement d'une culture généralisée très approfondie chez ses fidèles. Généralement, ont été plutôt les Protestants – malgré leur alignement systématique avec le pouvoir politique et social établi ou dominant – qui, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, déjà à l'époque de la Contre-réforme, ont développé un niveau solide (d'apparente) culture religieuse dans la diffusion et dans le bagage personnel de tous les fidèles. La lecture quotidienne et personnelle de la Bible avait, de plus, permis cette première performance, même si invalidée par l'interprétation individualistique très souvent arbitraire et solipsistique.

Par ailleurs, l'Église catholique ne manque pas de grands et de nombreux théologiens. Dans toute l'histoire du catholicisme, de la Patristique à saint Thomas d'Aquin, jusqu'au Béat Rosmini et à la grande, humble,



sagesse du pape Ratzinger, sa constante et très haute recherche théologique n'a jamais été égalée ou approchée (on peut le dire !).

À partir de la querelle permanente avec le défi du modernisme (que l'on pense à Léon XIII) et surtout du Concile Vatican II, la culture de la foi est devenue la préoccupation majeure de presque tous les pasteurs ecclésiaux christocentriques.

Avec la naissance à Milan, dans les années 50, et avec le développement dans les plus importants pays du monde d'un mouvement tel que *Communion et Libération*, fondé et développé par le plus grand éducateur du XX<sup>e</sup> siècle (père Giussani), au cœur de la modernité européenne industrielle, cet événement, même si considéré singulièrement, peut indiquer la grandeur, la profondeur et la rigueur doctrinaire dans la recherche culturelle chrétienne actuelle dans toute l'Église.

Et cela je l'affirme, sans avoir peur d'exagérer (tout en reconnaissant à plusieurs autres mouvements et ordres ecclésiaux leur sainteté et leurs charismes).

Et puis, qu'on se le dise, la liturgie de l'Église est très vaste et toujours fondée sur la spiritualité aussi bien de l'Ancien Testament que du Nouveau et de la Tradition. Aujourd'hui, la foi a besoin de culture comme jamais car elle est attaquée comme jamais, aussi bien dans ses racines culturelles que dans ses modalités expressives.

Comme toujours, le *Logos*-fait-chair s'exprime par des mots, des concepts, des faits, des formes qui sont tous à la recherche de la vérité dans la foi. Le « *quaerere Deum* », la recherche de Dieu dont Benoît XVI parlait à Paris, coïncide avec la foi elle-même, dans sa manifestation culturelle, propre à notre temps.

À la déclaration « Je n'ai pas les mots pour le dire » que l'écrivain catholique Doninelli avait adressée au très grand dramaturge (lui aussi milanais), Giovanni Testori, à propos d'une douleur familiale, l'immense écrivain et critique de culture, surtout picturale et théâtrale, converti au catholicisme, avait répondu, en le suppliant de chercher ces mots et de les formuler. Rien ne devait rester inexprimé : chaque fait, tout sentiment, chaque valeur humaine doit toujours être définie et signifiée à l'intérieur de son inévitable Mystère. Chaque parcelle de vie doit être arrachée au non-dit, donc au non-pensé. Tout doit être accouché et baptisé sous nom propre.

Luca Doninelli lui-même a raconté cet épisode et en a fait, par après, une mémoire permanente.

## 1.25 La culture des mots précis, préalable au dialogue

On témoigne non seulement avec les faits, mais aussi avec les mots. Chez les anciens la parole et le corps faisaient « corps unique ».

Aussi bien pour se défendre que pour témoigner activement dans le monde, on a un besoin indispensable des mots pour le dire : des mots qui cherchent le sens et la précision. Il en va de la possibilité du dialogue lui-même.

Les mots relatifs au travail connaissent une crise sémantique plus profonde que dans n'importe quel autre domaine.

Qu'est-ce qu'on veut dire, par exemple, par « gratuité du travail » ?

Cherchez à imaginer, sur cette expression, même une brève conversation entre un entrepreneur laïciste, un chômeur agnostique et un ouvrier catholique.

Dans l'ordre et dans le désordre alphabétique, bonne lecture.

F.T.

Bruxelles, le 28 juin 2013

## 2. Lexique familier

### 2.1 Les mots pour le dire

Le pourquoi d'un glossaire sur le travail et autour du travail est particulièrement motivé par l'ampleur de la crise économique contemporaine dont les activités constituent, à l'évidence, une des substances essentielles. Celle-ci n'est que l'effet actuel et l'aboutissement d'une longue crise culturelle et de civilisation qui est en cours dans le monde entier développé depuis au moins la Révolution française.

Étant donné que la plupart du temps, le travail engage directement et indirectement tout homme sur Terre (indépendamment de sa culture et de sa langue, naturellement), il est indispensable d'attribuer du sens ou des mêmes signifiés aux mots utilisés.

Les 275 mots choisis constituent le corpus essentiel qui exige d'être redéfini (dans mon cas, très modestement) sur le plan philologique, sémantique et politique. L'objectif est de donner la possibilité, au moins initiale, d'une intelligibilité supérieure dans les activités vouées à renouer avec une réflexion et un dialogue rationnellement fondé entre les travailleurs modernes. Ceux-ci, on le sait, sont soumis souvent aux différentes idéologies des catégories bureaucratiques, rebelles et parasitaires, présentées – en général – dans la double douzaine de petits chapitres de l'introduction.

La première tâche d'un dialogue est toujours la définition des « mots pour le dire ». En fait, la crise concerne également le sens des paroles.

La forme de compilation de ce glossaire est tout de même particulière.

Elle est construite – contrairement aux canons linguistiques que je connais par fréquentation professionnelle – sur un triple critère dont j'annonce la couleur.

*D'abord*, son extrême subjectivité. En effet, il ne pourrait qu'en être ainsi, surtout dans une logosphère centrifugée et en profonde crise expressive. Malgré cette inévitable subjectivité, j'ai essayé de restaurer au moins un minimum de sens objectif pour rendre accessible une possible communication. Puis, j'ai recherché les relations salvifiques chrétiennes, généralement au moins oubliées par la culture contemporaine, occupée avec une formulation apparemment aseptique, typique du *politically correct*, plutôt qu'avec la recherche de la vérité.

*Ensuite*, sa forme est de type raisonnée, inductive, conversationnelle... J'ai dû rechercher les bouts de fils d'un discours qui s'est intriqué depuis des siècles. J'essaie ainsi de sortir de la froideur, apparemment rigoureuse d'un dictionnaire, pour trouver ou retrouver un lexique le plus familier possible, même narratif et divulgatif. Comme dans le titre de ce livre.

*Et finalement*, la thématique du travail est traitée d'une manière spécifique surtout par rapport aux activités de la communication multilingue, de notre ère. Donc à mes activités. La familiarité ne peut que jaillir de l'expérience quotidienne.

Dans la lecture familière du lexique, on devra aussi tolérer et pardonner toutes les inéluctables répétitions imposées fatalement par un glossaire raisonné.



## 2.2 Les 275 mots en entrée

### Abrutissement

S'il y a un mot qui, à lui tout seul, synthétise le déclin de la civilisation est bien celui d'abrutissement. L'homme, surtout à partir de l'époque de la révolution française où il a mis en acte l'idée qu'il pouvait – aussi bien dans cette vie que dans l'éternité du néant – se sauver tout seul, en fondant son salut dans son auto-suffisance et dans la puissance de l'État absolu, a commencé à s'abrutir. Toute sa sagesse et toute son intelligence millénaire ont été attaquées par l'arrogance auto-lésionniste de sa finitude qui va toujours clôturer ses horizons dans la matérialité limitée de son existence concrète et tangible. Cette idée si radicalement réductionniste et simpliste de l'humanité diminuée à ses choses, à ses avoirs, à un homme réifié malgré ses désirs infinis, l'a restreint à amener à son abrutissement tendanciellement total, à la dégradation désespérée et absurde de son existence. Par exemple, que l'on pense à l'idée sociale la plus statistiquement répandue de nos jours : celle du soi-disant « droit de prétendre tout droit ». Peut-on avoir une idée plus évidemment irréaliste, plus abrutissante que antéposer à toute la réalité – et je parle ici même de sa formulation purement factuelle en excluant toute moralité et transcendance – sans le réciproque inévitable de la responsabilité ? Eh bien, on y est déjà totalement ! La presque globalité des soi-disant intellectuels, de ceux qui parlent à la télé et à la radio, qui écrivent dans la presse, qui décident sur le plan politique ou qui jugent juridiquement, ne font que répéter ce principe absurde de l'inaliénabilité immédiate de tous les droits fondée sur la suffisance de leur proclamation : toutes les récessions économiques sont provoqués par les dettes gigantesques qu'on a dû souscrire (et qu'on n'a jamais su vraiment rembourser) pour satisfaire les désirs affirmés par les innombrables droits avancés depuis cinquante ans en Occident. Tous ceux (la grande majorité) qui réclament aujourd'hui, trop tardivement, de continuer à augmenter une dette qui ne devait jamais être mise en œuvre et dont on craint, d'ailleurs, qu'elle ne soit plus possible de rembourser, sont à l'évidence le résultat final de cet abrutissement séculaire. Même beaucoup de catholiques, qui se sont naturellement désolidarisés de cette idée radicalement athéiste de la réification autosuffisante du nihilisme moderne, continuent à « raisonner » de la sorte. Par exemple, ils demandent de réduire les taxes sans avoir d'abord attaqué radicalement la cause qui les ont requises et imposées : les dépenses énormes de l'État absolu et étatiste. L'abrutissement, ainsi, ne peut que continuer.

## Accorderie

Néologisme inventé au cours des dernières années par les Québécois, désignant une nouvelle technique d'échange libre de prestations entre les citoyens d'une même région appelés *accordistes*. Le principe est très simple et... très ancien : des accordistes, sachant réaliser une tâche, échangent leurs services sur la base de leur durée : une heure de nettoyage des carreaux est égale à une heure de cours de piano, une heure de repassage est égale à une heure de comptabilisation des factures ou de réparation d'une machine à laver... Le succès de l'accorderie au Canada francophone a commencé à se répandre aussi dans la région Rhône-Alpes en France. Il s'agit d'une forme intéressante de subsidiarité fondée sur un échange vieux comme le monde : le troc. Le temps dont on dispose est l'unité de mesure, tout simplement, sans autre évaluation concernant la valeur de l'échange. Les accordistes assurent que cette technique, très simple, produit de la valeur : non seulement l'argent le fait, mais l'accorderie accroît la richesse générale d'une société et des communautés. De surcroît, l'accorderie crée de nouveaux et de nombreux liens sociaux en réponse aussi à la solitude actuelle des individus. Et en réponse à l'énorme disponibilité de temps soi-disant libre dont l'homme moderne dispose. J'ai connu un pensionné italien qui se rendait disponible pour travailler gratuitement pour ses amis et ses connaissances. Il disait : « moi je suis payé par ma pension et je m'emm..., je m'ennuie sans travail ». Il serait d'autant plus d'accord avec le système de l'accorderie qui est même réciproque sur le plan économique.

## Acédie

Mot très désuet dans la culture contemporaine et qui, pourtant, est très significatif des problématiques très répandues du travail. Il fait partie des sept péchés capitaux et constitue même le péché peut-être le plus fréquemment diffusé dans notre ère occidentale : le refus endémique du travail ou son indolence, sa tendance à l'éviter. Tous les théologiens ont toujours présenté comme le péché capital le plus grave celui de la superbe, de l'orgueil : l'affirmation de l'autosuffisance de l'homme par rapport à son Créateur et à sa Création. C'est dans la réticence, dans la fatigante rébellion, dans la fugue même du travail dans toute sa vie que cette autosuffisance intellectuelle amène à l'acédie, à la paresse permanente. L'homme, ainsi, essaie de se réaliser dans la recherche à l'intérieur du temps dit libre ; c'est dans l'amusement, dans la distraction et non aussi dans l'univers de la production, de l'accomplissement conscient de son propre esprit que nos contemporains essaient de trouver leur salut. L'acédie prend ainsi toute sa sinistre signification.

## Acéphalie

C'est un mot qui m'avait beaucoup frappé à la fin des années 70 car il avait été adressé, par un professeur de linguistique, aux responsables des bureaux de traduction de l'époque : j'en étais un, à mes débuts. Il nous accusait d'être professionnellement ignorants et de vouloir le rester comme si nous avions coupé nos têtes (*a* privatif avant *céphalie*). J'en avais conclu qu'il avait substantiellement raison : depuis lors, j'ai lu plus de 800 livres de traductologie et j'en ai écrit plusieurs... Son accusation, qui m'avait très brûlé, est encore valable – je crois – pour la plupart

de mes concurrents dans ce secteur. Et, il va de soi, encore pour moi face à tout ce que je dois encore connaître.

## Activisme

Toute activité humaine, qu'elle soit sociale ou privée, devient fatalement de l'activisme aliénant si elle manque de sens ontologique et eschatologique, c'est-à-dire intrinsèque et religieux. L'activisme est toujours insensé tandis que l'humain cherche – devrait chercher – à créer du sens et à agir dans le sens. Or, la vérité est que le sens, le véritable sens de la vie, l'homme vaniteux n'est pas en mesure de se le donner. Il n'en dispose pas. Il ne peut en disposer à partir de lui-même. Il doit le demander à Dieu qui en est l'unique source permanente : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ». Toute la vie et son sens viennent de Lui : à l'homme, ne reste – essentiellement et au préalable – que la prière pour que toutes ses activités soient illuminées de feux divins pour qu'elles deviennent sensées et prodigieuses. L'activisme ? Non. Plutôt, beaucoup de travail et d'activités ! Que l'on se souvienne toujours du cimetière.

## Adolescence (prolongée)

Si le plus grand éducateur de la deuxième partie du vingtième siècle a été sans aucun doute don Giussani (avec, en plus et en témoignage, presque toutes ses publications en ligne sur Internet), il est certain que la contribution théorique la plus importante, sur le plan de la pédagogie dans la formation pendant le dix-neuvième siècle, a été le danois Kierkegaard. Notamment avec son *Aut-Aut* (publié en 1843 avec le titre original *Enten-Eller*) et publié sous un de ses nombreux pseudonymes. Dans ce livre, ce célèbre protestant présentait ses trois phases éducatives devenues fameuses : l'esthétique, l'éthique et la religieuse. Dans la première il décrivait la phase juvénile où l'adolescent cherche les limites de sa densité, cherche sa vocation, cherche sa place dans l'univers... Enfin il cherche par négation et dans une démarche inductive son être dans son existence. Dans la deuxième phase, celle éthique, l'adolescent devient adulte : toute son essence se définit, son travail également, généralement il se marie, il a même des enfants et il interprète son rôle dans la vie sociale de maturité. Dans la troisième phase de sa vie, l'homme ex-ado entre dans sa vie fondamentalement contemplative, celle que le théologien danois appelle la dernière étape religieuse : le vieil homme continue décidément à « religare », à résumer son existence et à se mettre en rapport encore plus spécifiquement avec son éternité déjà proche... Dans l'univers anthropologique de la première moitié du dix-neuvième siècle, ces trois phases éducatives correspondaient parfaitement à la séquence évolutive de l'adolescence vers la maturité et la vieillesse. À l'aube du troisième millénaire, il en est déjà tout autre chose. *Tout d'abord*, il y a l'extension de l'adolescence qui se prolonge d'une manière anormale : toute la culture nihiliste contemporaine a tendance à refuser le passage à l'âge adulte (on appelle cette tendance « adulescence » par la contraction d'adulte et adolescence). *Deuxièmement*, des grandes masses de population – surtout de la civilisation dite post-industrielle – préfèrent passer directement de la phase adolescente (esthétique) à celle « contemplative » (finale et aussi mystifiée) sans passer par la grande phase éthique de la maturité et de la responsabilité : raison pour laquelle on constate l'âge réelle de la pension moyenne en Europe à environs 56 ans ! Le tout payé par les générations

suivantes et dans un hédonisme généralisé plutôt clochard, en hypothéquant dans sa dévastation l'économie et le futur. Même dans les associations catholiques on constate l'envahissement de cultures régressives d'infantilisation ou de sénilisation précoce à cause de la fuite des responsabilités propres à l'âge de la maturité. On rencontre de plus en plus d'adultes restés adolescents prolongés et des personnes en âge de pleine maturité potentielle déjà sénilisées, avec des allures démentielles. Le livre central de don Giussani sur la question de l'éducation, *Le risque éducatif*, fait aussi face à cette thématique adolescente prolongée. Ce n'est pas par hasard si notre futur Béat milanais, géant de la foi, aimait – après la Trinité et par-dessus tout – la liberté et la raison : ces deux vertus sont l'apanage d'une maturité éthique qui est bien sortie de l'adolescence et qui s'apprête à la contemplation la plus religieuse dans une vie comblée de travail jusqu'au dernier souffle. Le travail arrache l'ado à sa phase dite esthétique.

### **Agence (de communication)**

Déjà dans les années 1990, on avait commencé à dénommer les agences de publicité « agences de communication ». En effet, à partir de cette décennie, toutes les activités des entreprises sont devenues de plus en plus publicitaires. Celles-ci s'étaient déjà multipliées et spécialisées jusqu'au direct marketing (DM). La nouvelle dénomination des agences reflétait cette transformation. Mais la véritable nouveauté était le web et le multilinguisme. Déjà la première grande crise économique pointait le bout de son nez, la crise dite de « la bulle informatique » de 1998. Puis il y a eu celle de 2001, des *twin towers*, ainsi que d'autres, qui se sont télescopées au cours de la décennie suivante... Après la crise de 2007-2008 dite des « *subprimes* », en correspondance mais non reliée à celle des agences de publicité, la dénomination « *agence de communication* » a encore avancé à grands pas. Actuellement, la situation économique est complètement hors de contrôle : la crise continue et se poursuivra des années durant (et même plus). Aucun expert ou politicien en activité ne fait de véritables prévisions. Tous les six mois, des nouvelles échéances d'une improbable sortie de crise sont fixées : la dette publique n'a même pas été attaquée dans ses restitutions. Elle augmente. De nouveaux instruments de communication comme les médias des réseaux sociaux se développent. Et bien malin est le *media planner* ou *art director* qui arrive à définir avec exactitude quelles sont les cibles, les contenus, les modalités, les temps, les langages, les codes, les géostyles et les langues de cette nouvelle communication. Et ceci, dans un climat de pénurie économique, de réductions radicales d'investissements et d'incertitudes généralisées. Les choix de l'après-crise sont déjà là pour être entrepris : un nouvel univers se propose à l'agence de communication multilingue, multimarché, et surtout, inédite. Les agences monolocalisées sont et seront de plus en plus hors-jeu.

### **Agence (de publicité)**

La crise économique monstrueuse de toutes les agences de publicité de par le monde a été annoncée ou officialisée par un document publié en 2007 à New York par IBM. On y sonnait le glas contre tous les vices des agences mondiales : une liste presque interminable et un réquisitoire implacable. Avant tout et en exergue, la progressive auto-évaluation et autocélébration des agences au cours des trois-quatre décennies au-dessus de la réalité ; puis la surévaluation de la

valeur ajoutée de ce qui était présentée comme la matière première de la fourniture de ces agences : la créativité (surfaite) ; venait par après les prix exorbitants que les annonceurs n'étaient, naturellement, plus disposés à payer ; par après, la croissante incompétence professionnelle face à la complexification de l'économie et leur fondamentale irresponsabilité : l'univers de la communication avait radicalement changé et les agences continuaient à plastronner ; puis on avait aussi bien les agences mondialisées relativement rares (qui paradoxalement se faisaient plutôt la guerre, sous la même marque, au lieu de se considérer intégrées et glocalisées), que toutes celles tragiquement monocalisées dans un seul pays (qui continuaient à se vanter de leur inutile « indépendance » au lieu de cultiver de la honte face à leur inadéquation conceptuelle internationale) ; la liste du rapport continuait aussi sur le plan moral, avec l'attaque aux créatifs qui faisaient payer aux clients leurs prétentions artistiques (infondées, mal placées et très souvent ratées) plutôt que fournir une créativité professionnelle utile et vraiment à la page... Bref, le rapport annonçait le véritable désastre duquel les agences de publicité sont encore en train d'essayer de sortir (même plutôt à l'aveuglette). Triste déclin qui témoigne que la mort du poisson économique de l'Occident commence par la pourriture de sa tête marketing.

### **Agence (pilote)**

Dans une organisation d'entreprises sous une même marque, l'agence pilote a au moins des fonctions directives, de modélisation et d'exemplarité. Par exemple, dans un réseau d'agences internationales comme celles de ma petite entreprise glocalisée, l'agence pilote est constituée de l'Head office qui doit constamment développer son savoir-faire, élargir et rentabiliser ses activités, préparer ses propres instruments de communication (sites web, réseaux sociaux, publicité... etc.) et surveiller l'application des contrats d'unité globalisée. L'agence pilote doit également développer ses entreprises et en fonder de nouvelles jusqu'à former – par exemple – des agences filiales et Master franchising en mesure de diriger d'autres agences insérées dans des marchés du monde entier. La possibilité même de créer et de diriger l'homogénéisation d'un réseau d'entreprises situées sur plusieurs continents dépend de l'action permanente d'une ou plusieurs agences pilotes coordonnées.

### **Agences monocalisées**

Dans l'ère de la mondialisation et de la globalisation, la communication (y compris la publicité) ne peut être que multilingue et multimarché. Toutes les agences de communication et de publicité monocalisées dans un seul pays sont donc inaptes à faire face à tous ces marchés. Ce n'est pas un hasard si beaucoup d'agences de publicité sont en pleine crise économique et pointées du doigt de la part des clients. Les bureaux de traduction « boîtes aux lettres », c'est-à-dire elles aussi monocalisées dans une seule langue et qui doivent sous-traiter leurs traductions vers les langues étrangères, sont logés à la même enseigne. Qui vérifie, corrige et valide les textes – toujours faillibles – des freelances ? Pour ce faire, il faut disposer d'agences situées dans les pays des langues cibles, où travaillent main dans la main des copywriters, des traducteurs, des

graphistes, des terminographes, des webmasters et des project managers. Par ailleurs, comment peut-on bien concevoir, rédiger ou bien traduire si on ne vit pas dans le pays de la langue cible ?

## **Agnosticisme**

C'est le mot qui exprime le plus sa parenté analogue avec le mot acédie dans le travail : sur le plan plus général des croyances transcendantes, l'agnosticisme en effet présente sa signification d'indifférence, de scepticisme par rapport à l'absolu. L'agnostique ne croit en rien, il est le prototype du nihiliste moderne qui vit passivement, le plus passivement possible, son existence car celle-ci – selon son idéologie – n'a et ne peut pas avoir de sens. Trop fatigué pour être athéiste (qui, tout de même, est engagé positivement à affirmer la non-existence de Dieu), il a poussé son désengagement existentiel jusqu'aux limites extrêmes imaginables. On dirait que l'agnostique contemporain est du modèle accompli du nihiliste décrit par le théologien Teilhard de Chardin au début des années 1950 : tellement sceptique et indifférent qu'il n'a même plus « envie de vivre ». Habituellement, les agnostiques « pêchent » à l'envers et, d'une manière incohérente, deviennent activistes et idolâtres. Leur nature humaine les rattrape dans une spontanéité et dans des croyances où leur relativisme endémique les justifie dans des comportements les plus surprenants, hétérodoxes et contradictoires. L'anarchisme aussi a ses racines vitalistiques et idéologiques.

## **Aliénation**

Le travail « capitaliste », disait Karl Marx, ne fait que produire dans le travailleur de l'aliénation, de la séparation de l'instrument et du résultat du travail... Le travail, le travail subordonné, ne pourra, donc, qu'être aliéné. Raison pour laquelle il faut s'en libérer le plus vite possible et l'alléger, c'est-à-dire le dissocier le plus rapidement de la vie personnelle des travailleurs. Seulement l'utopique (et plutôt vaguement anonyme) révolution prolétaire peut libérer le travailleur de l'aliénation du travail, assèment encore les néo-communistes résiduels. La faillite avouée du communisme a même dissout, il y a plus de vingt ans, définitivement cette illusion. À la fin des années 60, je suis même devenu – pendant un an et demi – catho-communiste mais en réalité, cela va de soi, marxiste-léniniste. Je connais donc bien et personnellement le problème de l'aliénation et je ne l'oublierais jamais.

## **Amour**

Le christianisme est souvent présenté – à juste titre – comme la religion de l'amour. Oui, mais quel amour ? Il ne s'agit pas de l'amour sentimentaloidé très largement traité par les médias. Ni de l'amour sensuel très véhiculé habituellement dans nos pays et si souvent destiné au déclin ou à l'échec. Tous ces types « d'amours » ne sont que la version réduite de l'amour total de la vie et du sacrifice de Jésus sur la croix. Mais l'amour est même plus de la Crucifixion et de la Résurrection, s'il est licite de parler de quelque chose de supérieur au sens de la Passion. Toute la Révélation et le processus mis en place dans l'histoire par la Trinité sont un acte d'amour par



antonomase. Il s'agit là du rapport de communion et de libération entre Dieu et les hommes. L'amour conjugal ou même simplement sexuel n'est qu'une expression, une parcelle de cet Amour global duquel il jaillit ou il est l'écho. Afin de donner fondement à ce dont on parle couramment, l'amour, il faut se rappeler que toute la vie est un don généré par la gratuité divine. Tout simplement.

## Anarcho-syndicalisme

Voilà un exemple d'anarcho-syndicalisme. « On arrêtera Mittal à Liège » : ce matin, 13 février 2013, en ouvrant le journal *Le Soir*, le plus gauchiste et le plus répandu de Belgique (comme je le fais, en tant qu'abonné, depuis plus de trente-cinq ans), j'ai lu ce titre à la une sur cinq colonnes. Mittal est le président du groupe sidérurgique indien le plus important au monde (Arcelor, installé aussi à Liège), qui a décidé d'abandonner les deux pays socialistes, les plus socialistes d'Europe (la Belgique et la France), pour deux raisons fondamentales : a) la diminution en Europe de l'utilisation d'acier (voir, par exemple, la crise économique de la voiture...) ; b) à cause des coûts exorbitants des salaires et des taxes de ces deux pays étatistes, conjugués à l'agressivité intolérable de ses syndicats (il n'y a pas longtemps, encore une fois, les dirigeants belges avaient été séquestrés en entreprise...). La compétition mondiale des marchés sidérurgiques ne permet plus, de surcroît, ces luxes illégaux. La « solution » des politiciens (et des syndicats) est d'« arrêter » (drôle de langage) le soi-disant responsable de cette décision. Pourquoi Monsieur Mittal devrait-il se soumettre pour se faire « arrêter » ? Pour relancer une production d'acier inutilisable à des coûts insoutenables et pour continuer à permettre aux syndicats de séquestrer ses dirigeants et les réduire à leur vouloir ? Le gouvernement de la Belgique (comme celui de la France) a eu même le culot surréel de présenter cette idée, autant clinquante qu'irréelle, comme la base – je cite – d'une « nouvelle politique industrielle de l'Europe ». L'anarcho-syndicalisme est né vers le début du vingtième siècle par l'initiative des partis communistes et des mouvements anarchistes de l'époque. Leur but était de rendre impossible la production qu'ils définissaient « abominablement capitaliste » avec d'innombrables actions, même de sabotage industriel. L'occupation violente des usines pour les paralyser était toujours à l'ordre du jour. La révolution politique communiste s'en serait suivie, même avec les armes. On retrouve aujourd'hui la même stratégie, privée des armes et avec l'équipement soi-disant légal. Plus efficace que celui d'il y a cent ans ? Après la faillite universellement avouée du communisme, à l'évidence on doit constater une bien plus éclatante impuissance. On ne décrète pas le travail par l'émission de lois. Même les plus injustes et farfelues.

## Applaudissements

Les gens applaudissent de plus en plus, même à l'église. La chose, à vrai dire, n'est nullement scandaleuse : pourquoi s'empêcher d'exprimer légitimement de l'admiration, de la gratitude ou de la réjouissance ? On peut le faire même à l'intérieur de l'église. Mais à une seule condition : en dehors de la ritualité liturgique ou, parfois, à elle intégrée opportunément par le célébrant ! La liturgie, c'est clair, célèbre Dieu et sa Trinité. Rien d'autre. Et on n'applaudit pas le Créateur. On Le prie, on Lui adresse des louanges, on Lui consacre des chants solennels... Rien d'autre ne doit

s'introduire dans la grandiose et rigoureuse ritualité de la perfection liturgique. Déjà à lui tout seul, le pape Ratzinger a écrit un de ses seize volumes de plus de huit-cent pages sur la liturgie moderne : il n'est jamais question d'applaudissement, naturellement. Si l'on veut applaudir un chœur qui a chanté divinement bien, si l'on veut rendre un hommage funéraire à une grande célébrité, si l'on veut acclamer un musicien virtuose en musique sacrée, qu'on le fasse en dehors de la structure liturgique, qui doit garder toute son intangibilité sublime. Le suprême, dans sa sacralisation consacrée, ne tolère pas le mélange et l'amalgame avec les valeurs fragiles et parfois douteuses de l'humain, comme s'il y avait une commensurabilité célébrative. Tous les plus grands dons humains ne sont que pour être offerts au Créateur par ses créatures. On pourra applaudir après la liturgie, dans l'église ou en dehors de l'église, sur le parvis, afin de ne pas mélanger – comme on dit – les torchons et les serviettes. Vous pouvez imaginer ma gêne lorsqu'en cathédrale de Bruxelles, on applaudit l'organiste de service, toujours talentueux, comme si l'on était à un spectacle de théâtre (surtout lorsqu'il vient de jouer – pour faire moderne – de la musique contemporaine fracassante et, souvent, atonale, privée du moindre *melos* qui la rend même inaudible). Heureusement qu'on l'applaudit à la fin de la messe, mais il est déjà arrivé qu'un chœur polyphonique de jeunes filles ait interrompu la cérémonie avec un éclat d'applaudissements...

## Architecture

Les traductologues ont créé ce mot dans le but de bien mettre en évidence la première opération dans le processus traductif : la « parfaite » lecture, à plusieurs niveaux interprétatifs et en profondeur du texte à restituer, avec totale fidélité, dans la langue cible. L'architecture prévoit même la compréhension non-dit, expressément ou involontairement caché. Car la première caractéristique, celle qui est propre à la traduction, est justement la fidélité. Mais pour être fidèle, il faut avoir bien compris, donc archilire. Dans notre époque où l'on théorise l'opportunité et la rapidité de la lecture dite *diagonale*, l'architecture fait figure et même mieux de « low food » face au « fast food ». C'est pour cette raison que le travail de traduction se révèle si difficile : il faut être capable d'archilire, de sortir de la superficialité où le sens n'est que contourné. Avec le temps, les traducteurs de qualité acquièrent un réflexe d'architecteur systématique. Ainsi, ils se taisent contrairement à la majorité de nos contemporains qui sont affligés et qui, surtout, affligent les autres de leur logorrhée. L'architecture, dans ce cas, ils ne connaissent pas, naturellement. Par ailleurs, l'architecture du bon traducteur constitue un paradigme général de la bonne lecture. C'est pour cela qu'on parle de méthode traductive (qui démarre avec l'architecture) à la base de toute opération intellectuelle et créative.

## Argent (I)

Les Écritures présentent Mammon, l'argent, comme la valeur des valeurs appartenant au diable. Le Christ n'a jamais réfuté l'argent. Il l'a toujours situé à l'intérieur de sa réelle dimension fonctionnelle. L'argent ne peut être idolâtré comme valeur absolue (« donner à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est de Dieu »). Il ne peut être pris, non plus, comme tentation totalisante et, selon la méthode habituellement diabolique, séparée de toute autre valeur (l'argent comme



l'excrément du diable). En effet, il faut se rapporter à l'argent – il va de soi – comme un moyen et non comme une fin. En d'autres termes, il faut le métaboliser car, autrement, il nous rend des esclaves. Les spiritualistes apparemment s'en libèrent en se paupérisant mais y sont et demeurent réellement subordonnés et soumis : finalement ce sont surtout eux qui demandent systématiquement les relatives assurances de sécurité. Or ces assurances sont offertes systématiquement de manière falsifiant par l'étatisme. Ainsi l'argent, à l'enseigne des valeurs spirituelles, doit être gagné dans la grâce de l'abondance, réellement et en pleine légitimité : dans le risque bien calculé correspondant à l'utilité des marchés libres, des êtres humains. Et surtout, il faut toujours gagner plus d'argent qu'on en consomme : le monde nihiliste en crise de valeurs depuis une quarantaine d'années, nous a appris à en consommer même à crédit dépersonnalisé, d'une manière totalement immorale. Il faut produire de la richesse non pour la claquer mais pour l'innovation, pour les investissements et le futur des enfants. Sans jamais oublier la charité généreuse.

## Argent (II)

Ceux qui ne parlent jamais d'argent ne font souvent qu'y penser. Il y a une sorte de tabou de la part, désormais, d'une grande majorité à ne pas parler « vulgairement » d'argent, mais d'y déterminer, on dirait par conséquent, tous les comportements, les finalités et les attitudes. Moins ils n'en parlent et plus on en voit le gros fil rouge qui relie et soutient chaque choix de leur vie. Le fétichisme de l'argent se manifeste aussi par défaut. L'absence des mots pour en parler révèle son omniprésence immanente et écrasante. Certains catholiques, surtout spiritualistes, détestent de pouvoir seulement approcher l'argument des sous. Mais on les voit, en transparence, complètement ficelés dans leurs trames qui les enveloppent complètement. L'idolâtrie aime la discrétion. Satan aime le non-dit. On devrait parler d'argent comme du frigo, du tram, de l'électricité : bref, d'un moyen. Par contre, le fait de ne pas en parler pour le définir et le décrire, le soulève au rang d'idole, de finalité globale. Il est vrai que l'argent se prête particulièrement à être idolâtré. Sa valeur totale et totalisante est telle que, souvent, la première valeur humaine, la liberté, finit par y succomber. Il est curieux de constater comme le couple argent-silence soit très répandu alors que les médias (la télévision, la radio, les journaux...) ne font que parler tout le temps d'économie, de prix, de statistiques. La réticence en privé et la logorrhée abstraite en public : toujours, de l'argent on ne parle vraiment pas.

## Aristocratie

Le premier homme, qui s'est levé sur deux pattes pour bien regarder les cieux au lieu de marcher en ne contemplant que le derrière de ses congénères, était un aristocrate. Par après, les hommes qui appartenaient à l'aristocratie étaient tour à tour des guerriers, des prêtres, des poètes, des scientifiques, des artistes, des politiciens... Et aujourd'hui ? Les candidatures sont innombrables. Après qu'on a coupé, il y a quelques siècles, la tête de certaines – en réalité d'innombrables – nobles, ils sont en compétition même des sportifs, des actrices ou des comiques : finalement, pourquoi pas ? Les entrepreneurs, malgré leur fréquent primitivisme culturel, sont au premier

rang de ce concours. Seulement, on ne sait même plus vraiment ce qu'est l'aristocratie. Au fond, cette triade de livres sur le travail que je viens d'écrire essaie de répondre à cette question.

## Artisan

Le prototype idéale du travailleur est l'artisan et le sera toujours. Celui-ci travaille avec un amour et un acharnement sans jamais s'économiser. Il est même totalement identifié à son travail car, contrairement à l'employé ou à l'ouvrier subordonnés, il se réalise volontairement, s'accomplit explicitement dans ses activités. Il n'en est jamais réellement séparé : ses occupations et ses œuvres ne l'aliènent nullement. Elles peuvent naturellement le fatiguer physiquement mais ne peuvent jamais le désaxer ou le faire égarer dans son esprit. Par contre, cela arrive systématiquement au travailleur subordonné contemporain et réifié qui réalise la prédiction idéologique du marxisme (avant que sa propre faillite pseudo-politique soit avouée en 1989) sur le travail défini « capitaliste ». Si les projets historiques et politiques s'effondrent, les idéologies continuent malheureusement à pousser comme les cheveux des morts. Les travailleurs et leurs organisations mortifères syndicales sont toujours opérationnels avec leur culture réductionniste du travail, fondée sur « l'économicisme » et sur le politicisme. Lorsqu'on ôte au travail sa dimension transcendante et salvifique pour le transformer, de facto, en une prestation de « force contractuelle », limitée à être vendue, il est fatal que le travailleur subordonné vit ses fatigues d'une manière aliénante. L'artisan, par contre, a une attitude d'objective sacralisation constante du travail qu'il réalise dans une perfection qui est – bien entendu – relationnelle et de service mais, surtout, est une recherche intrinsèque de totalité. Que l'on se souvienne de l'amour de perfection dans l'accomplissement de son travail (que le travailleur subordonné n'a habituellement pas) et qui lui permet de ne jamais être aliéné.

## Associationnisme (professionnel)

Déjà le grand libéral français Alexis de Tocqueville (1805-1859) avait célébré les vertus démocratiques de l'associationnisme professionnel dans son ouvrage *De l'image que les Américains se font de l'association dans la vie civile*. Dans le système de lobbying propre à la complexité moderne des relations commerciales, il est exigé que des associations représentent auprès de la clientèle et auprès de tout autre interlocuteur les différentes composantes de l'univers du marché de l'offre. Le transfert de savoir-faire, qui inévitablement se réalise à partir des fournisseurs, rend nécessaire et préalable que l'associationnisme professionnel puisse agir, avec une fonction irremplaçable : pour visualiser, ou effacer, les positions des différentes entreprises. Une exigence très moderne est constituée par la création de nouvelles associations mondialisées et glocalisées qui n'existent pas encore. Par exemple, dans le secteur de la traduction il existe au moins deux associations opérationnelles : la FIT (Fédération Internationale des Traducteurs) regroupant depuis plus de 60 ans les traducteurs indépendants du monde entier ; et l'EUATC (*European Union of Associations of Translation Companies*) qui associe depuis plus de vingt ans les entreprises de services linguistiques. Afin de compléter le cadre représentatif, il manque une troisième association regroupant exclusivement les agences mondialisées et glocalisées. Pour produire de la communication multilingue et multimarché, il faut disposer d'autant d'agences,

sous une même marque, que de langues promises. Et ceci, aussi bien pour les bureaux de traduction que pour les agences de publicité.

### Assurances (linguistiques)

Il y a eu une période, au début des années 1990, où les assurances pour les traductions ratées étaient à la mode. À la moindre erreur (ou prétendue telle), le client demandait une note de crédit que le bureau de traduction faisait (ou essayait de la faire) payer à son assureur. Mon entreprise aussi a été prospectée par des agents d'assurance ayant cru découvrir un nouveau créneau d'affaires. À cette période, j'étais en train de lancer l'internationalisation des mes agences après avoir mûri l'idée qu'une agence monocalisée ne pouvait structurellement pas produire de la qualité validée et multilingue : à qui la tâche de contrôler, corriger et valider les textes reçus par les freelances ? Aux agents qui me prospectaient, je posais, avec même de la provocation logique, des objections à leur proposition. *Tout d'abord*, le problème des indemnisations, en avançant le paradoxe de la « bombe atomique » : si on se trompait en traduisant deux mots (*Oui, Non*) concernant les boutons du déclenchement nucléaire (la facture ne dépassait que quelques francs belges de l'époque), on provoquait une gigantesque catastrophe, combien l'assurance devait-elle payer (alors que l'appréciation des juges était subjective et arbitrairement appliquée aux dommages provoqués : par exemple en l'occurrence, les frais d'impression, de diffusion...). *Deuxièmement*, comment et avec quels critères l'assurance pouvait être considérée comme engagée alors que – par exemple – il n'existe et il ne peut exister un « code de la route » (comme pour les accidents de voiture) pour la traduction des textes. Ceux-ci demeurent toujours un travail tout de même artisanal (ou artistique) systématiquement sujet à la subjectivité évaluative ! Les trois courtiers d'assurance qui étaient passés au siège pour nous prospecter ne savaient pas vraiment répondre à ces deux types de questions, pourtant cruciales même dans d'un point de vue des risques et du niveau de litigiosité des contrats. Mais j'avais gardé pour mes associés et collègues la question la plus implicite et stratégique : celle déontologique et plus morale. Avec quelle légitimité professionnelle un bureau de traduction pouvait recourir à une assurance pour de possibles fautes (au moins 50 par ligne !) et qui constituent le risque principal, la substance même de leur activité ? C'est comme si on devait assurer les fabricants de chaises contre le risque de faire tomber par terre ceux qui s'y assoient. Pour ne pas parler de l'image et de ces odieuses pratiques, induites activement auprès de la clientèle... Le véritable problème à résoudre était celui de la relocalisation de la production des textes, conçus ou traduits « là où les langues sont parlées » : la glocalisation, qui, seule, pouvait et peut vraiment en assurer la validation. C'est bien celle-ci « l'assurance » d'excellence que mon entreprise a exclusivement choisi de réaliser : jamais d'assurances linguistiques ni de courtiers impertinents dans mes agences !

### Athéisme

Surtout à partir du dix-huitième siècle, les hommes ont commencé à développer des philosophies rationalistes et pseudo-rationnelles excluant toute transcendance et niant l'existence de Dieu. Ils s'opposaient non seulement au christianisme mais bâtirent aussi des doctrines athéistes, c'est-à-dire des doctrines qui affirment l'absence et l'impossibilité de l'existence de dieux. Ces

philosophies dites positivistes et matérialistes sont arrivées à donner lieu au siècle des Lumières qui, sur la base de la déesse réductionniste dite *Raison*, arrivèrent à produire la révolution française régicide. Mais, comme on sait que la recherche de la raison conduit toujours à la transcendance et à Dieu, bientôt la Restauration revint à réinstaller les rois et la religion traditionnelle. Les catholiques modernes, qui aiment la raison surtout selon les enseignements de don Giussani, Jean-Paul II et de Benoît XVI, n'ont pas rejeté dans sa totalité le siècle des Lumières. Sauf, bien entendu, son athéisme ou son déisme naturalistique. L'athéisme, entre temps, est devenu militant et seules des minorités s'y adonnent. La plupart pratique plutôt l'indifférence très dangereuse du relativisme et du nihilisme, où toutes les valeurs sont nivelées et la vérité est bannie. Trop dur et engageant, pour les incrédules, de soutenir l'athéisme : si montrer l'existence de Dieu est une affaire surtout de cœur et est loin d'être une chose automatiquement acquise, démontrer son inexistence n'est pas moins facile... Ici vaut toujours le génial pari de Blaise Pascal, qui, dans le doute, conseillait de faire comme s'Il existait. Le pape Benoît XVI a repris ce concept à Paris dans son fameux « non daretur » (faire comme si l'existence de Dieu était donnée) : c'est raisonnable.

## Autodidactisme

Comme l'époque des maîtres à penser est apparemment définitivement révolue, étant donné que le subjectivisme hyperindividualiste s'est affirmé dans toute la culture massifiée contemporaine, chacun se croit un inventeur de morale, un créateur autonome et désarticulé, un producteur original et immuable dans un océan d'idéologies nihilistes. Chaque soi-disant intellectuel n'a, en tant que modèle, que lui-même et, comme la vérité n'est plus de mise et n'existerait pas (elle a été décrétée arbitrairement morte, comme Dieu), l'œuvre intellectuelle politique ou culturelle n'a pas vraiment de projectualité. Toute la production de soi-disant idées devient, dans notre univers toujours excentrique même à soi-même, une contribution centrifuge et contradictoire dans un grand tableau dépournu de sens. L'autodidactisme est ainsi le résultat pédagogique, si on peut dire, d'un monde non harmonieux qui ne peut qu'engendrer un univers désespéré de folie individualiste. Dans ce contexte désagrégé de solipsistes qui se veulent illusoirement autosuffisants, l'Église poursuit son plan salvifique éternel que la Trinité incarnée lui a confié. Par ailleurs, le travail ne peut que contredire l'idée de l'autodidactisme : l'apprentissage pédagogique des techniques professionnelles en est la règle.

## Autorité (I)

L'obéissance critique à l'autorité dispose toujours d'un avant et d'un après : elle n'est jamais aveugle et automatique. Comme l'autorité – qu'elle soit militaire, entrepreneuriale, organisationnelle ou religieuse – requiert toujours une collaboration active et libre, que se passe-t-il en cas de désaccord avec sa propre autorité ? Nous tous avons l'exemple de saint François en pleine opposition théologique, morale et politique avec l'Église (son clergé) généralement très corrompue de son époque. Eh bien, le saint, actuellement le plus prestigieux et ancien dans le patronat européen, interrompt tout activités et se rendit au Vatican avec ses confrères pour parler avec le pape Innocent III qui, très ouvert et culturellement aux antipodes du petit frère d'Assise,

arriva en 1210 à reconnaître l'ordre franciscain à l'encontre des oppositions farouches de presque tous les cardinaux de la curie. Malgré les conditions misérables, même hygiéniques et personnelles des confrères qui faisaient éloigner dégoûtés les membres raffinés du Vatican seulement à l'odeur, François obtint l'approbation – en ayant confiance en le Saint-Esprit – et attira même la sympathie du pape auquel jamais il aurait été désobéissant. La sacralité de l'obéissance totale à l'autorité était tellement prioritaire que saint François s'était rendu disponible et prêt à tout lui subordonner. Jusqu'à se faire insulter par les prêtres peu respectables (sauf leur fonction) de la curie. Et même il était disposé à compromettre les destinés grandioses que son mouvement rénovateur était déjà en train d'accomplir dans toute l'Église de son temps et du continent européen. C'était tout le monde chrétien alors connu, y compris Jérusalem : que l'on se souvienne même de la mission désarmée du « saint des pauvres » chez les « féroces » Musulmans. L'autorité et l'obéissance à sa fonction coïncident avec la foi en Dieu et à son Église : elles, dans l'unité avec la Trinité, peuvent tout, même « déplacer les montagnes » de péchés d'une curie momentanément dépravée et dissolue. François d'Assise avait, avant tout, le sens de l'autorité qui n'est autre chose que le sens de Dieu. C'est la même obéissance de Jésus à la volonté du Père dans l'accomplissement de son destin sur la croix. C'est la force suprême du faible (pêcheur) qui a produit la plus grande et incommensurable civilisation salvifique de l'histoire : celle qu'on s'entête à vouloir encore nommer, d'une manière politicienne, « capitalisme ».

## Autorité (II)

Ce n'est naturellement pas vrai que l'Homme, surtout l'Homme contemporain, est comblé de sa vie périphérique, localistique. Certes, il va habituellement au marché de son quartier, à l'école de ses enfants, à la messe de sa paroisse... Mais il regarde aussi les centaines de chaînes à la télé en zappant sur les journaux télévisés même d'autres continents, il regarde également les émissions et les films d'autres cultures et, surtout, il se fait continuellement des convictions en se renseignant sur les mouvements qui courent dans les rues cosmopolites de notre monde. Par ailleurs, les cultures techno-nihilistes massifiées pénètrent aisément dans les comportements locaux en les homologuant avec une facilité surprenante. Certes les langues, les géostyles, les niveaux de vie divers entre les cultures de l'Occident différencient toujours entre elles. Mais les idéologies relativistes et matérialistes réjouissent les diables pour les conquêtes désormais mondiales à leurs falsifications systématiques de l'existence pour des centaines de millions de nouveaux « fidèles » à leurs pertitions. Même les mariages se célèbrant « spirituellement » en dehors des sacrements selon les règles des « wedding planners » vus à la télé défèrent de plus en plus. On a souvent le sentiment paradoxal que les prêtres des paroisses soient parmi les seuls à se comporter presque exclusivement de manière localistique. Eux qui sont les apôtres du catholicisme du Pape et de ses Évêques : par exemple, et c'est désormais habituel, la procession métropolitaine du Corpus Domini organisé par le nouvel Évêque de Bruxelles n'est même pas annoncée et signalée dans les homélies ou dans les annonces paroissiales de la capitale rendues parfois logorrhéiques et presque pléonastiques. L'Église, qui on peut dire que a inventée le concept même de l'universalité enseigné par Jésus, se prive ainsi largement de son message caractéristique pourtant prêché quotidiennement par le pape. Dans une de ses très brèves prêches claires et simples, Ratzinger faisait l'apologie de l'Esprit Saint qui, malgré les interminables et confuses homélies

de prêtres, arrive tout de même à toucher les fidèles... L'autorité de l'Église, surtout dans notre monde fondé dans ce qu'on appelle la communication centrale et peu périphérique, se fonde sur la foi dans le Saint Esprit et non sur la pseudo-bravoure localistique des « exégèses » auto-célébratives (et douteuse) de beaucoup de prêtres. Que Dieux les bénisse quand même et les illumine dans leur mission suprême. Sur le travail, se pose un problème analogue, naturellement. Les innovations technologiques ne sont jamais localistiques : elles ont inévitablement des origines locales mais sont toujours universelles. Moi qui suis à la tête d'une entreprise glocalisée sur quatre continents, j'ai des difficultés à mettre en valeur le concept central du groupe (le glocalisme) face aux responsables des différentes agences qui finissent par réclamer souvent – tôt ou tard – la priorité de facto aux idées localistiques. Avec une sorte d'autorité qui viendrait de la sagesse exclusivement locale contre la supposée erronément « ignorance » universelle et centrale.

### Autorité (III)

Nous vivons une époque dans laquelle des autorités partielles et spécifiques dans des domaines spécialisés, même très spécialisés, sont assimilées à des autorités générales de sagesse globale. Le relativisme subjectif a envahi aussi l'autorité éternelle, celle qui a toujours permis de suivre, réaliser et valider toute expérience humaine. Aujourd'hui, l'idée même d'une autorité religieuse, morale, politique et comportementale fait souvent sourire avec suffisance. Chacun se construit nihilistiquement sa propre autorité, quitte à s'en libérer pour la remplacer à la première occasion. On arrive même à se déclarer (illusoirement) imperméable à toute autorité : le « je fais toujours de ma propre tête » est devenu un must (utopique) de l'intelligence, de la diligence et de la liberté. Par contre, on ne s'aperçoit même pas d'être foncièrement stupide, irrémédiablement et systématiquement fautif, et finalement tout simplement esclave de son propre subjectivisme occasionnel et aveugle. « L'homo religiosus » du cardinal belge Ries, a toujours recherché l'autorité, l'Être supérieur et éternel auquel se conjuguer, auquel demander des lumières, auquel se subordonner activement : en toute liberté et intelligence critique. Avouer ses limites et rechercher son propre accomplissement dans l'obéissance à la tradition humaine est, de nos jours, habituellement considéré comme honteux. L'évidence selon laquelle nous sommes des créatures avant de devenir (un peu) des créateurs est refoulée et l'on continue d'affirmer son propre misérable autonomisme auto-suffisant et mille fois faux. Je me souviens de la période où j'ai fondé mon entreprise et où j'étais seul au bureau : à mes interlocuteurs, par exemple au téléphone, je répétais continuellement que je devais recevoir des ordres de mon chef et que je devais le consulter. Et ceci non seulement pour des raisons factuelles mais également (et surtout) pour une question théorique et ontologique. Je ne me suis jamais repenti de cette soumission à l'autorité. J'ai sous la main un exemple d'un prêtre, qui, ayant reçu de l'archevêque de Bruxelles l'ordre de réciter à la messe le Credo de Nicée – beaucoup plus complet (et long) que celui dit apostolique – devant ses fidèles (en réalité il s'agit toujours de fidèles du Christ et de son Église, avant tout) a fait tout un discours compliqué dans son église pour affirmer, finalement, qu'il était « obéissant envers sa paroisse » (?), mais seulement pour la période pascale et que par après, on repasserait au Credo apostolique, celui plus court, comme d'habitude ! Même à l'intérieur de l'Église, l'autorité est souvent bafouée et bernée. L'exemple dévastateur est quotidiennement suivi également – j'étais en train de dire d'une manière dévastatrice – dans l'entreprise, dans ses départements et dans chaque unité.



## Autosuffisance

Il s'agit là du phénomène qui constitue le problème de fond de notre monde contemporain : l'Homme moderne a tendance à se croire autosuffisant, maître de lui-même, affranchi de toute croyance transcendante. Après avoir refoulé ses origines (il est tout de même obligé de constater qu'à une certaine date il est né et dans une ville spécifique), il a également refoulé que toute sa vie est un don. Il se croit dominateur de sa vie spirituelle et n'accepte nul modèle... Bref, il est devenu largement athée ou indifférent, apparemment, au surnaturel. Toute sa vie se suffit ou il fait fit de se suffire, dans ses désirs, à elle-même. Le résultat est qu'il devient de plus en plus individualiste et érige sa solitude profonde en règle suprême : il se désolidarise de tous et de tout, quitte à finalement accepter comme vraie n'importe quelle croyance pourvu – surtout – qu'elle n'ait, de préférence, aucun attachement traditionnel. Que tout ceci soit finalement provisoire, irréel ou infondé, il le considère malgré tout diaboliquement normal... Quoique son désespoir endémique le ramène de tant en tant à la réalité de son heureuse et complète dépendance. Son salut dépend de ces moments de conscience et de grâce. Les progrès scientifiques et techniques des siècles derniers, surtout au Vingtième, ont convaincu de surcroît l'Homme dit moderne qu'il pouvait tout faire par lui-même et qu'il pouvait se suffire à lui-même. La technoscience a ainsi remplacé, réductivement, la notion de transcendance, celle du matérialisme positiviste substitue la réalité de la spiritualité (apparemment impalpable). Tout semble pratiquement immanent et les valeurs humanistes immatérielles sont négligées sinon éliminées. En dépit du fait qu'on est né et qu'on est destiné à terminer au cimetière, on finit souvent par croire son présent immortel. Et sa propre vie est faite, construite d'une manière autonome et gérée indépendamment de tout enseignement transmis par la tradition. Celle-ci parvient à devenir – selon ces autosuffisants dans l'illusion – un dépotoir des nullités dont vaut mieux se libérer. Le conformisme règne. Dommage que l'autosuffisance amène au solipsisme désespéré individuel et, sur le plan économique, à la crise récessive endémique.

## Avortement (I)

J'ai hésité à introduire le mot avortement dans ce lexique. J'y suis parvenu pour des raisons tout de même économiques. *La première* tient à l'hécatombe malthusienne qui a vu disparaître, dans le néant de l'Occident des centaines de millions de possibles personnes dans les ventres de leurs mères. La dénatalité de notre ère est monstrueuse : elle a atteint pendant une quarantaine d'années un degré de fertilité inférieur de loin au niveau de reproduction auquel il faut ajouter des millions et millions d'avortements motivés, dit-on, pour des raisons économiques. En réalité, jamais dans l'histoire on a bénéficié des conditions économiques si fleurissantes. Il est bien vrai, au contraire, que les raisons, les causes avancées pour justifier la dénatalité se sont transformées en conséquences réelles et concrètes, des récessions économiques que l'Occident est en train de subir. La très partielle compensation de l'abondante natalité des immigrés extracommunautaires a créé plus de problèmes, naturellement, que de solutions. *La deuxième raison* est plutôt idéologique et culturelle que directement économique. Le centre prioritaire d'intérêt des hommes et des femmes contemporaines est devenu ce qu'ils appellent leurs « désirs » et leurs « libertés » et non la personne et la vie : la valeur sacrée ontologique de l'existence naturelle a été ainsi



soumise aux caprices de la volonté arbitraire de l'individu pseudo-hédoniste. Jusqu'à légaliser et faire dépenaliser par l'État tout puissant, et faussement suprême, l'assassinat d'un être humain bien vivant : on entend son cœur battre dans le ventre avec un simple amplificateur dès les premières semaines de vie.

## Avortement (II)

Ce sont les autorités chinoises qui ont publié le nombre d'avortements, pratiquement forcés (selon la loi totalitaire de 1979 dite du *filis unique*), que la Chine a eu dans les trente dernières années : la plus colossale hécatombe de l'histoire avec ses 400 millions d'interruptions de vies environ. À ce chiffre épouvantable, il faut ajouter 190 millions de stérilisations. Pour donner un autre exemple relatif à un pays très développé, la Belgique, il faut savoir que chaque jour il y a plus d'une cinquantaine d'avortements sur une population de 11 millions ! L'énormité sub-humaine de ce phénomène abject, sordide et intolérable est compréhensible si seulement on pense un peu à la nature meurtrière de tous ces petits êtres humains innombrables : motivés, de surcroît, par le soi-disant droit (dit inaliénable) de la femme (et de l'homme) à décider sur la vie selon ses propres désirs. Comme si la vie était un bien matériel disponible à la volonté humaine... Et comme si des motivations soi-disant « économiques » (ou autre) pouvaient commander sur une valeur absolument non-négligeable et suprême comme la naissance toujours sacrée de la vie.

## Babel (Tour de)

L'histoire de la Tour de Babel a souvent besoin d'être corrigée, tellement les versions en circulation sont nombreuses. Pourtant, il suffit de se référer à la source maîtresse : la Bible dans sa Genèse. Les hommes, dans leur superbe (et même dans leur arrogance) avaient construit une tour pour atteindre les cieux : il s'agissait là de l'éternelle tentative des humains d'égaliser Dieu, dans leur péché foncier d'autosuffisance orgueilleuse, mais également – il faut le relever – dans leur recherche éternelle et légitime de l'Absolu. Dans la tour, on ne parlait, naturellement, qu'une langue dans la paresse culturellement incestueuse d'un univers clos. Dieu détruisit cette tour dite de Babel, en ne permettant plus aux hommes de se comprendre, afin que nos ancêtres se trouvassent dans la nécessité de conquérir la totalité de la planète. De ce point de vue, la mondialisation globalisée (qui est la caractéristique essentielle de notre ère) pousse de nouveau les hommes à se rencontrer, à échanger leurs expériences, leurs cultures bien différentes, leurs produits et leurs langues, naturellement. Ainsi, notre époque économique ne peut être que multilingue. Notre agence Eurologos-Milan a célébré cette idée à nouveau centripète avec un livre multilingue bien illustré intitulé *Glocalia 2.0* (voir sur nos sites web et nos blogs).

## Beauté

Qu'est-ce qui fait qu'on regarde en restant le souffle coupé les couleurs chatoyantes d'un coucher de soleil à la mer ? Ou bien qu'on n'arrive pas à arrêter de détailler un tableau du Caravage ou de Rembrandt. Voire qu'on n'en finit pas de se délecter de regarder des filles qui causent

tranquillement entre elles. Et que dire du ravivement céleste aux notes du premier concerto de piano et orchestre de Brahms ? Pourquoi la perfection avec laquelle un travail est accompli nous procure une jouissance incomparable, aussi bien sur le plan esthétique que moral ? Il est indéniable que nous sommes faits pour la beauté. Il y a une correspondance divine entre notre esprit et un poème bien écrit et magnifiquement dit (que l'on se souvienne de quelques-uns de Dante ou de Shakespeare). De même, je reste toujours frappé de stupeur, voire émerveillé, devant un texte restitué avec précision et fidélité, même morphologiquement, dans une autre langue, et ce, tout en assurant une légère stylistique qui ait effacé la moindre trace d'une senteur de simple traduction. Mais je me surprends également dans mon admiration la plus totale face à la simple fonctionnalité technique du système de chauffage automatique qui s'allume à 6h30 en assurant la température exactement adaptée à celle de l'extérieur... Nous vivons immergés dans les harmonies de l'eau courante et des gentilles mesures, fidèles et amoureuses, de nos collègues. La beauté nous entoure et nous fait respirer à chaque instant. Mais la voyons-nous vraiment et toujours ? Au début des années 70, j'avais acheté et dévoré un double livre de poche qui comportait des centaines d'illustrations de chefs d'œuvre de toute l'histoire. Le titre du livre m'avait immédiatement attiré : « Savoir voir ». C'est à cette époque que j'ai commencé à radicalement rechercher le rapport entre la beauté et la vie, entre l'art et le travail, aussi banal soit-il. Car la beauté est un paradigme à la portée de monsieur tout le monde dans les expressions vitales les plus quotidiennes. Dans toutes ses activités. J'avais été frappé par une considération d'un écrivain français (Charles Péguy, je crois), qui parlait de la beauté du travail artisanal, qui peut être repéré comme tel grâce au soin avec lequel sont réalisées les parties non visibles immédiatement : pour le goût personnel du bien fait. Le contraire de l'idéologie utilitariste du travail moderniste.

### **Berners-Lee (sir)**

Tim Berners-Lee a été anobli (*sir*) par la reine Elisabeth grâce à ses grands mérites dans les multiples travaux de recherche (même collectifs) à la base d'Internet. Il continue à présent ses recherches sur l'Internet sémantique, tout en demeurant dans sa réputation de « père d'Internet ».

### **Boucle (de la qualité)**

La certification qualitative et universelle la plus répandue, l'ISO 9000, prévoit la boucle de la qualité comme méthode d'accomplissement du niveau le plus élevé possible de l'excellence. Et ceci pour tout processus technologique (logique et technique). Pour la production de textes multilingues, mon agence de Bruxelles, ainsi que d'autres sièges Eurologos de par le monde, est certifiée ISO 9001. Outre le fait que nos textes sont traduits, contrôlés, corrigés et validés par les agences situées dans les pays des langues cible, tous nos sièges suivent le processus ISO « boucle de la qualité », même les agences qui ne sont pas encore certifiées. En quoi consiste cette boucle ? On répète tout simplement le tour de production, de contrôle et de correction jusqu'à la phase où on peut réaliser la validation finale (le bout de la boucle) avant la livraison.

## **Brader (les prix)**

Comme le processus de modernisation, que l'innovation génère en permanence, permet toujours le miracle d'augmenter la qualité et de diminuer (relativement) les prix, il faut considérer au préalable plusieurs facteurs pour avoir une idée d'où commence le bradage. Le facteur fondamental est constitué par le fait que brader les prix débute à partir du moment où on escamote les processus de production, de contrôle et de validation pour mettre en évidence des prix apparemment avantageux. Bref, on falsifie le comparable pour mettre en évidence l'intérêt exclusif du prix de vente : ainsi le prix le plus bas ne témoigne pas toujours de la valeur du produit le plus économique mais constitue souvent un « miroir aux alouettes » pour faire oublier la relation qualité-prix fondamentale et appâter sur le « pas cher ». Il s'agit là d'une entourloupe qui marche très bien avec beaucoup d'acheteurs fonctionnaires et qui fait primer le prix apparemment le plus bas. Pourquoi apparemment ? Pour la simple raison qu'on déplace sur un autre budget ou un autre département les coûts cachés qu'on a – apparemment – économisés. Par exemple, on « économise » sur le produit et/ou sur l'installation pour ensuite augmenter, fatalement, encore davantage, les coûts de l'après-vente à cause des défauts provoqués par le bradage. C'est la tâche du client de s'assurer que les prix d'un service ne soient pas, misérablement pour sa propre entreprise, de bradage insoutenable !

## **Bureau (de traduction)**

Un bureau de traduction est généralement une petite unité qui reçoit des commandes de traductions en plusieurs langues de la part de ses clients et en sous-traite la réalisation auprès des freelances au télétravail que l'on peut trouver sur Internet, ou encore dans les Pages d'Or. Ces bureaux sont naturellement monocalisés dans un seul pays malgré qu'ils s'arrogent la tâche des services du multilinguisme : ils définissent naïvement leur positionnement comme « toutes langues ». Comment peuvent-ils assurer le contrôle, la correction et la validation de textes multilingues aux clients avant la livraison n'est plus un mystère depuis des décennies : tout simplement, ils n'en font pas. Pour ce faire, il faudrait qu'ils disposent de sièges opérationnels munis au moins de traducteurs, réviseurs et terminographes, situés – à l'intérieur de leur marque – dans les pays des langues cible. Cela pourrait garantir également le géostyle spécifique de la langue du marché géomarketing. En réalité, les bureaux de traduction monocalisés (situés dans une seule langue) pourraient être habilités à fournir la seule langue de leur région. Ceci, s'ils avaient l'honnêteté professionnelle de sortir de leur ignorance coupable, contrairement à celle, naturelle et justifiée, de leurs clients, qui les place dans la position – professionnellement intolérable – d'intermédiaires inutiles appelés dans la profession « boîtes aux lettres » : en effet, ces bureaux se limitent à transmettre à leurs clients les textes qu'ils reçoivent à leur boîte aux lettres (physique ou électronique) que les freelances leur envoient, sans possible contrôle linguistique. Et sans aucune valeur ajoutée !

## Bureaucratie (I)

La bureaucratie n'est pas qu'un phénomène étatiste qui concerne l'État. Son model cancéreux est également entré en métastase et a attaqué aussi l'entreprise privée (surtout la grande). Comme son extension étatiste est devenue envahissante, on peut dire que chaque famille a métabolisé sa présence comme un exemple normal et à suivre : en une quarantaine d'années, presque toute la culture du travail s'est bureaucratisée. Par simple imposition structurellement prescrite ou par imitation spontanée culturellement suivie, la conception bureaucratique s'est diffusée dans les entreprises privées massivement. Le grand abandon des entrepreneurs en tant que patrons sur le terrain, conjugué à la prise de fonction des managers soi-disant gestionnaires et, en considérant la gigantesque pression syndicale, grande génératrice de nihilisme aux frais de l'alacrité du travail, a accéléré ce processus de bureaucratisation des entreprises. On avait commencé par celle qu'on avait appelée, dans les années 60-70, la « job évaluation », c'est-à-dire la parcellisation des tâches tout en attribuant la réalisation à plusieurs employés « spécialistiques » : la première conséquence était de remplir les entreprises d'ouvriers et d'employés en surnombre. Jusqu'à réaliser de conditions de (non)travail et de désaffection aux activités qui ont détruit la notion de l'amour spontané du travailleur pour ses oeuvres. Et, par conséquent, structurer l'impossibilité pour le travailleur subordonné d'innover dans son travail devenu fatalement « aliénant ». Que l'on se souvienne de l'énorme surprise en Occident, inutilement admirative, lorsqu'on avait « découvert » la fausse nouveauté de l'eau chaude japonaise – dans les années début 1980 – suivant laquelle, en se réunissant dans des groupes appelés « cercles de qualité », les travailleurs nippons arrivaient même à améliorer leurs métiers : ainsi que les ouvriers et les employés occidentaux avaient toujours fait pendant des siècles. Ce n'est pas par hasard si le grand patron catholique de Michelin, le roi du pneu mondial, en retraite dans un monastère, a réussi à surprendre en « révélant » le secret de son succès. Dans une interview à Paris Match de mai 2013, il a affirmé que le seul secret était de travailler beaucoup (et pas moins selon les directives des syndicats) et avec beaucoup d'amour pour le produit : le pneu, en l'occurrence. Comment l'améliorer sans l'aimer ? La bureaucratie, par contre, dépersonnalise et réifie le travail.

## Bureaucratie (II)

Le désastre mondial le plus dévastateur sur le plan culturel de ce dernier demi-siècle occidental a été le gigantisme auto-multiplicateur, silencieux et apparemment imparable des bureaucrates et technocrates. Ils sont devenus partout les véritables mauvais maîtres de la civilisation, de la culture et de la politique : donc de l'économie. Une catégorie pharaonique, discrète qui continue à croître, malgré le développement du chômage, les fermetures en hécatombe des entreprises, et le désespoir des multitudes inactives. Elles aussi sont censées être parasites et de moins en moins assistées : cela va fatalement s'empirer pour prépensionnés, pensionnés, chômeurs, jeunes, soi-disant étudiants, sans abris n'ayant plus-droit-à-rien, malades, handicapés, ex-entrepreneurs annihilés, malins entreprenants à l'assistance à gogo... La bureaucratisation du monde n'en finit pas d'envahir l'État : les fonctionnaires augmentent en nombre et en puissance. Des records absolus sont chaque année battus. Et, même les politiciens, les apprentis sorciers qui les ont créés comme classe de clientèle, en sont devenus des esclaves. Ils s'entendent répéter continuellement : « vous passez, nous restons, donc vous n'avez qu'à nous obéir ». Par ailleurs, où seraient-ils les

politiciens en mesure de maîtriser les jungles de lois superflues et les réglementations en myriades qui ont compliqué inutilement (contre le bien commun), mais sont devenues indispensables, pour leurs castes innombrables et foisonnantes ? Que l'on contrôle les montants de leurs salaires, leurs pensions, leurs privilèges, leurs charges de travail, leurs congés payés inénarrables, surtout dans les hautes fonctions... : on trouvera que même pas leurs « créateurs » qui les avaient transformés comme « serviteurs » et « clientèles électorales », arrivent à rêver leurs traitements... Et qui, au monde, arrive même à dépasser leur absentéisme fou et supplémentaire de 20 % ? On le laisse deviner aux travailleurs opprimés de taxes pour entretenir cet univers de sub et sur-humains dont on ne sait plus comment se libérer.

## Business ethics

Littéralement « la morale dans les affaires ». L'opinion la plus répandue est que les affaires ne connaissent pas de morale (ne dit-on pas *business is business...* ?). Les exemples d'immoralité économique sont en effet légions, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas ou qu'il ne doit pas y avoir de morale dans les affaires. En réalité, les affaires économiques sont fondées sur un principe sans lequel tout marché – du plus petit au plus grand – ne serait pas possible : la confiance. Il n'y a rien de plus moral que de parvenir à avoir confiance puisque tout le système social est fondé sur l'ouverture et sur la foi intelligente en autrui. Mais le *business ethics* prétend également être le positionnement – les entreprises vraiment modernes comme mes agences l'explicitent aussi par écrit – avec lequel elles affirment que cela est même intéressant d'un point de vue strictement économique. Dans notre ère démocratique qui tend à la transparence, le fait de moraliser les pratiques commerciales et de production ne peut que servir la réussite stratégique du « business ». On doit y croire.

## Charisme

Le charisme est toujours le résultat d'une relation entre la vocation d'une personne, dans l'accomplissement de son propre destin, et son œuvre historiquement réalisée, y compris le prestige de son autorité vis-à-vis des personnes qui le suivent ou qui le reconnaissent. Ses talents tempéramentaux, ses capacités associatives et sa projectualité stratégique constituent également des facteurs qui bâtissent et inscrivent sa personnalité identitaire et opérationnelle. Le charisme est toujours entrepreneurial. Qu'importe si sa mission est économique, culturelle, politique, artistique ou religieuse. Il trouve sa synthèse dans une personne et dans son histoire. Il y a ainsi systématiquement une coïncidence entre l'ontologie de la personne entreprenante et ses activités aussi bien intellectuelles que factuelles. Mais le charisme est finalement le quid typique propre à une personne, la contribution caractéristique et unique de sa dimension vocationnelle originelle : chaque homme en a une, de la plus modeste à la plus importante et prestigieuse. Certes, on ne parle pas beaucoup (ou du tout) du charisme d'un électricien, mais il est certain que s'il fait bien son métier dans sa complète gratuité passionnée, sa lumière « illuminante », bien que très limitée, est authentique et irremplaçable. C'est l'objet entrepreneurial, les talents rares ou efficaces et l'attitude vitale du charismatique qui le rendent fameux. Mais plus que la notoriété (toujours fragile et qui pourrait rapidement passer aux oubliettes), la véritable valeur du charisme réside

dans le fait que le charismatique de service soit le porteur permanent de sa créaturalité : l'origine du mot, en effet, vient du grec *charisma*, qui signifie don divin. L'homme très charismatique se doit d'être toujours très humble et de ne pas falsifier ni l'origine ni la finalité de son charisme, reçu comme cadeau dont il devra même rendre compte. Qu'il exerce son charisme en entreprise ou dans tout autre projet vocationnel comme dans un mouvement ou une institution, l'entrepreneur même très charismatique doit tout le temps rappeler que sa personne n'est que le serviteur d'un projet qui le dépasse, sans céder à la tentation diabolique de s'y mettre individualistiquement au centre.

## Charité

Mot, lui aussi, devenu assez désuet. Jugé unanimement par la Tradition comme la vertu théologique la plus importante comparativement aux deux autres (la foi et l'espoir), la charité a subi une profonde mutation à sa signification originale et chrétienne. La cause de cette mutation est due à deux phénomènes plutôt modernes et apparemment opposés : la philanthropie du privé et l'étatisme assistanciel public. *Le premier* conçoit ce suprême altruisme comme bienfaisance, aumône, donation du superflu de la part du particulier ou de l'entreprise. *Pour le deuxième*, l'étatisme assistanciel, la générosité ne vient pas encore de la foi, de la miséricorde, de la fraternité mais d'un vague sentiment de justice sociale et de complaisance bureaucratique : l'État s'en occupe... Tandis que pour ce premier cas de figure, la « charité » est dénommée fondamentalement comme sponsoring, le rapport charitable est, dans le deuxième cas, déresponsabilisé et dépersonnalisé. La charité est ainsi vidée de tout contenu. L'État, notamment, qui remplace la personne relève ainsi avec la justice sociale (le *welfare*) la liberté (personnelle). C'est-à-dire il substitue avec une valeur relative et subordonnée la valeur humaine, absolue et primaire.

## Catéchèse

La catéchèse est l'activité pastorale produite généralement par le clergé et par les consacrés à l'intention des fidèles sur un sujet de l'Écriture ou de la liturgie. Il s'agit d'un commentaire religieux conçu ad hoc en rapport à l'auditoire, s'il s'agit d'une communication orale, ou au lectorat, en cas de catéchèse écrite. Qu'est-ce qu'un terme tel que catéchèse a à voir avec un lexique familier sur le travail ? La réponse réside dans le christocentrisme que j'essaie de mettre en valeur dans cet essai : la personne de Jésus a été replacée au centre de l'existence humaine et de la vie de l'Église par la mission, par exemple, de plus de cinquante ans – jusqu'à son dernier souffle dans son mouvement Communion et Libération – surtout de la part du Père Giussani. Il s'est fait aussi une véritable vocation essentielle et prioritaire de remettre au centre du christianisme, de l'Église et des communautés chrétiennes la figure de Jésus-Christ à sa juste place : celle centrale et en relief. Le christianisme, surtout catholique, est la seule religion qui ne peut être assimilée à une théorie, à une morale, à une « préceptistique » de règles... Il se fonde sur une rencontre toujours personnelle avec la personne du Christ qui, par ailleurs, s'est incarné en tant qu'homme total et global dans notre vie. Les papes Wojtyła, Ratzinger et même François (qui était, comme les deux autres amis, aussi admirateur inconditionnel de don Giussani) ont



combattu sans relâche pour cette position théologique basique face aux tendances protestantes, encore actives dans l'Église catholique. Comment penser que le travail quotidien de tout homme sur Terre n'a pas de rapport avec le christocentrisme ?

## Chômeur

Il y a des pays comme la Belgique où le chômeur est indemnisé à vie. Ainsi j'ai connu des familles dont les parents et les fils n'ont pratiquement jamais travaillé dans leur vie ou très marginalement. Les tout derniers cas que j'ai connus travaillaient comme employés graphistes dans mon agence Head office de Bruxelles. Le premier était d'origine tunisienne, et après quelques mois – juste après sa période d'essai – elle (une fille) a amené un certificat comme quoi elle était enceinte, et tout de suite après elle était aussi... malade. Je ne l'ai plus revue. Son mari est passé au bureau pour annoncer qu'ils avaient même l'intention, après l'accouchement et une fois réglé la « paperasse des allocations », de rentrer périodiquement au Maghreb pour y vivre (plus ou moins dans la continuité). Lui aussi était au chômage... La deuxième employée était belge et, après le premier enfant qui l'avait éloignée de son travail pendant plus de onze mois, elle a encore présenté un certificat de grossesse tout en transférant son domicile dans un patelin à la frontière avec la France : elle avait été sélectionnée à l'embauche grâce aussi au fait qu'elle habitait à cinq cent mètres de notre agence. Nous avons par après découvert que le domicile perdu à plus de cent kilomètres (trois moyens de transport à partir de Bruxelles...) était une sorte de ferme où toute sa grande famille était installée : tous chômeurs et apparemment inactifs (une grand-mère pensionnée) et vivant en une espèce de communauté aux frais de la princesse. Des cas extrêmes ? Pas vraiment. Combien de dizaines d'entretiens d'embauche ai-je réalisées avec pour seul résultat de devoir donner aux soi-disant candidats une déclaration attestant qu'ils s'étaient bien présentés en entreprise (toujours pour les allocations de leur bureau de chômage) ? Ma fille m'a raconté, indignée, l'histoire de deux jeunes couples, parmi ses amis à peine sortis de l'université, qui, avec les allocations de chômage (pour n'avoir jamais travaillé), avaient astucieusement organisé une année dite sabbatique à l'étranger. Le premier couple dans un véritable tour du monde et le deuxième dans trois pays anglophones, y compris les États-Unis. À l'agenda politique belge, même les francophones commencent à insérer l'idée de modifications à apporter au traitement du chômage.

## Civilisation

Si la vie spirituelle de la recherche de la vérité et d'innovation ne se transforme pas en acquis culturel et en œuvres de référence, il n'y a pas lieu de parler de civilisation. Le but, le sens de la vie de chacun est que le travail personnel et collectif puisse se fixer dans l'histoire et dans la culture d'un peuple. Trois conséquences de cette définition du mot civilisation. *La première* est que le travail est intrinsèquement finalisé à accroître la culture concrète, la civilisation. *La deuxième* est que la vérité en constitue l'objet. *La troisième* est que l'on ne peut pas concevoir un travail (même le plus humble) sans rapport téléologique avec la civilisation. On est bien loin du nihilisme.



## Classes (lutte des)

Dans la culture et dans la civilisation continuent à survivre des concepts et des comportements qui – comme tout change dans le temps – n’ont souvent plus de raison d’encore exister. La lutte des classe n’avait même pas à ses débuts de raisons fondées d’être mise en œuvre. Ce matin, 21 février 2013, une grande manifestation intersyndicale est organisée à Bruxelles : l’objet ? Même les médias fondamentalement et traditionnellement de gauche, se le demandaient comme nos employés qui sont, tout de même, arrivés au travail. Dans un tract recueilli, on a trouvé 8 points de revendications. Même si on arrive à être d’accord avec ces points « exigés » contre l’austérité, comment peut-on penser que le patronat et le gouvernement pourraient les accepter – même marginalement – alors qu’on n’a pu calculer que les « innombrables » faillites de 2012 et qu’on sait seulement deviner les fermetures volontaires d’entreprises ? Les mêmes grèves et manifestations sont en train de se dérouler contre l’austérité dans toute l’Europe. Une folie anarcho-syndicaliste en pleine règle pour perpétuer une lutte des classes anachronique et surréelle. Et, finalement, contre les intérêts des travailleurs.

## Clergé

Combien de fois n’ai-je pas entendu l’affirmation prononcée de manière futée « la religion c’est bien, mais pas le clergé ». On ne se rend pas compte que c’est comme si l’on disait « l’entreprise c’est bien, mais pas les entrepreneurs ou les employés avec les ouvriers ». Derrière cette idée de dépersonnalisation il y a, en effet, d’autres idées bien simplistes, naïves et primitives. *La toute première* est le fait que l’humain gêne : « oh, comme cela serait beau s’il n’y avait que du divin... » : l’homme, par contre, est un pécheur. *La deuxième*, plutôt utilitariste, est celle d’une pseudo-religion vaguement panthéiste à usage personnel et, surtout, occasionnel. *La troisième* est l’idée très répandue d’un anticléricalisme de manière et préjudiciable, fruit de la propagande de l’athéisme et du nihilisme de la sécularisation. *Une autre « idée »* est celle provoquée par les péchés – plutôt escomptés, naturels et systématiquement exagérés – de certains membres, rarissimes, du clergé qui devraient superficiellement démontrer le manque de fondement du célibat des prêtres et de la nubilité des consacrées. Toutes ces banalités et ces banalisations, désormais conformistes aux poncifs largement médiatisés, ont comme référent commun l’idée satanique de la désincarnation du christianisme. L’attaque est au cœur même de la Révélation : Christ, fils de Dieu et trinitaire, s’est fait homme parmi les hommes en incarnant la totalité de la vie humaine. Au lieu de développer la miséricorde par rapport à tout le clergé défaillant (il suffit, comme sublime pendant historique, de penser au martyrologe ultra-millénaire qui se produit encore de nos jours et à la sainteté incontaminée des innombrables Béats), le sport moderne du nihilisme et du laïcisme incrédule est devenu la discréditation autant superficielle qu’ingénuement sans appel du toujours indispensable et divin clergé.

## Cléricalisme (I)

Déformation très peu répandue, car elle ne concerne que les catholiques militants dans des mouvements ecclésiaux mais dont la densité est relativement élevée. Symétrique du très répandu mouvement d'opinion anticlérical, cette tendance est partisane des positionnements du clergé. Ceux-ci peuvent bien être très proches des positions les plus vigoureuses d'une Église christocentrique que d'une vaste Église périphérique aux parfums catho-protestantes. Chaque tendance soutient son propre clergé qui, à bien voir, cultive des positions théologiques même opposées, souvent sans le savoir. Le cléricalisme, indépendamment de ses positions, est toujours parasitaire et autojustificateur : ses tendances sont fatalement fermées, délimitées à la communauté ou au mouvement d'appartenance. Au lieu de se poser l'éternel objectif de s'abandonner dans l'action de bâtir et renforcer l'Église, les cléricaux sont généralement de farouches et très généreux activistes au sein de leur communauté particulière. Souvent, cette tendance est également liée à des positions de pouvoir comportementales et organisationnelles très locales. Une mentalité tendanciellement très autosuffisante et autonomiste en est le résultat final : à chaque cléricaliste, son propre petit « pape » localistique faisant presque fonction, dans la continuité, du vrai, à Rome, ou de l'évêque de son diocèse.

## Cléricalisme (II)

À l'anticléricalisme classique des athéistes, agnostiques, relativistes et de tous les mécréants auto-justifiant leurs positions antireligieuses, on peut constater une position quasi symétrique de cléricalisme catholique autant partisan et presque également embarrassant. Souvent les cléricaux sont induits, dans leur partisanerie plutôt sectaire de fidèles à l'institution ecclésiale, par l'hostilité préconçue et agressive des opposants au clergé. En forçant sur cette opposition cléricalisme/anticléricalisme, on pourrait dire que les cléricaux sont alignés probablement aux positions ecclésiastiques même hétérodoxes sans possible défection, et d'une manière principalement préétablie, indépendamment des convictions doctrinales. Si les anticléricaux sont mus généralement par le préjugé antireligieux, les cléricaux sont souvent structurés, même acritiquement, dans une attitude piétistique de conformisme comportemental avec les positions officielles de la communauté d'appartenance. Et je parle ici non des positions théologiques universelles de l'Église, mais de celles particulières et toujours très discutables moralement de la communauté locale (souvent de la paroisse) ou du mouvement religieux de référence. Toute comparaison entre cléricalisme et anticléricalisme se termine toutefois ici : ceux qui appartiennent à cette dernière mouvance sont tellement indéfendables qu'il serait sacrilège de continuer à les poser sur un même plan des cléricalistes qui n'ont que la faiblesse de trop s'identifier dans leur église, même si dans une position tout de même spiritualiste. Ou des simples supporteurs, dans l'Église de la Trinité salvatrice de l'humanité ! Le « je crois en Dieu mais non dans le clergé et dans l'Église » constitue l'attitude généralisée antireligieuse des nihilistes massifiés qui ont leur « église » dans la propagande diabolique qui fait l'amalgame la plus vulgaire des péchés de certains prêtres (rarissimes) face à la sainteté généralisée de la très grande majorité de tous les fidèles du temple de Dieu. Mieux vaut risquer une attitude qui pourrait être jugée cléricale que militer dans les vastes armées largement médiatisées de Satan dans l'ère du laïcisme dévastateur. Dieu et son Église, en tout cas, ne seront jamais cléricaux. Il y a-t-il un

« cléricalisme » d'entreprise ? Naturellement oui ! Et il s'agit d'une attitude autant « irrégieuse », de superficialité anti-productive et contre le vrai intérêt des marchés. Et cela même si la position des travailleurs est conforme à celui de la direction et de l'encadrement : chaque employé et ouvrier est responsable, dans son travail, de témoigner de la rationalité et de l'innovation possible dans sa production de richesse, dans l'assurance de sa production de valeur ajoutée à la Création.

### **Cœur (biblique)**

Évidemment il ne s'agit pas de la pompe hydraulique dont nous disposons tous pour (sur)vivre : moi, depuis plus de dix ans, j'en ai une avec quatre by-pass fabriqués avec une veine de soixante centimètres qu'on m'avait arraché à la jambe droite : ce cœur fonctionne apparemment bien. Quant à celui dont je voudrais parler, c'est une toute autre chose : le cœur biblique n'est pas celui romantique et pseudo-sentimental moderne. Il n'a rien à voir avec le cœur traité dans les *soap operas* et dans les littératures modernes ou plutôt modernistes. Le sentiment exprimé par le mot *cœur* dans toute la tradition judéo-chrétienne est une passion rationnelle profondément imbriquée dans la culture et dans l'expérience personnelle plus qu'individuelle. L'individualisme et le sentimentalisme contemporains, dans leur arbitraire et dans leur subjectivisme déracinés, ont très peu d'éléments à partager avec ce cœur biblique à la vue longue et les yeux grand ouverts. Paradoxalement, toute la culture athéiste et moderniste attribue au cœur une suprématie arbitraire sur la raison : « au cœur – dit-on – on ne commande pas ». Pour le cœur biblique, ce n'était pas ainsi. Les sentiments du cœur faisaient partie intégrante de la raison et il n'y avait guère d'opposition entre les deux entités. L'expérience de l'invisible pour les cœurs battants, de plus de quatre mille ans, était constamment scannée en conférant à la connaissance factuelle une sagesse que seule la conscience globale – matérielle et transcendante – peut fournir. Les idéologies positivistes, avec leur myopie immanentiste, ont du mal à comprendre et, surtout, à exprimer le niveau de certitude que la connaissance du cœur biblique (y compris, et en premier lieu, l'évangélique) pouvait et peut toujours atteindre. D'un certain point de vue, le fait de disposer d'un cœur de cette facture, c'est-à-dire simple et complet, donne la mesure de sa propre stature humaine.

### **Communication (globale)**

Depuis le début des années 90, la publicité des entreprises a commencé à être dénommée (et insérée dans) la communication globale. Et ceci pour plusieurs raisons. *Tout d'abord*, à cause du fait que l'économie devient de plus en plus mondiale et intégrée : les marchés nationaux ne suffisent plus, il faut exporter impérativement. *Deuxièmement*, tout acte marketing d'une entreprise ou d'une institution devient automatiquement publicitaire : rien n'échappe à la communication de l'entreprise par rapport à ses marchés et, ce que l'on appelait traditionnellement la publicité est intégrée à sa « communication globale ». C'est ce qu'on appelle également le marketing mix. *Troisièmement*, la dimension marketing devient multilingue et multimarché : ce qu'on a défini comme la « clientélisation de l'entreprise », c'est-à-dire le fait que toutes les fonctions sont finalisées et restructurées en mission publicitaire, transforme tout le

fonctionnement et les actes d'une entreprise en communication globale : anthropologiquement adéquate, d'un point de vue marketing et linguistique, au monde nouveau.

## Communion

La communion n'est pas qu'un concept spirituel : s'agissant de nous les humains, elle concerne également nos « carcasses », nos vies matérielles, nos dimensions environnementales. Bref, notre bien commun. La communion sacramentelle et eucharistique n'en est que la concrète et réelle expression, là où le ciel et la terre se rejoignent : toujours.

## Concurrents

Dans un même marché de l'offre, il y a deux façons d'être en affaires : des concurrents souvent jaloux (et presque inévitablement tricheurs) ou des concurrents émulateurs (que l'on peut appeler confrères). Ce sont ces derniers qui peuvent dépasser l'envie des autres concurrents à succès car ils sont axés sur la recherche de la vérité professionnelle : la recherche de l'innovation et le fait de se rendre utiles (ou nécessaires) aux marchés.

## Contrôle

Le contrôle, dans le processus de production, est la précondition de la qualité. L'ISO, la certification mondiale la plus répandue et la plus qualifiée, prévoit même la « boucle de la qualité » comme issue pratique du contrôle ou de plusieurs contrôles (et corrections). L'aboutissement du contrôle (ou des contrôles) est la validation, avant livraison. On peut ne pas être certifié ISO (mon Head Office de Bruxelles est ISO 9001), mais on ne peut pas demeurer dans la condition structurelle de ne pas pouvoir contrôler. Cette condition qui empêche le contrôle pour les activités de la communication multilingue est la monolocalisation dans un seul pays.

## Copywriters

Les scriptes et les sophistes ont été les premiers copywriters de l'histoire. Les premiers étaient de véritables écrivains publics munis de papyrus et de plumes. Les seconds, plus cultivés, et originaires de la Grèce, justement beaucoup plus sophistiquée, pouvaient, aussi bien sûr brillamment rédiger une thèse que ou son contraire. Déjà avec eux, le problème de la vérité n'était plus pris trop en compte : seules l'utilité immédiate et l'opportunité avaient tendance à compter. Donc l'opportunisme. Le copywriter moderne est plutôt celui des agences de publicité : la belle plume au service de la présentation des produits ou des services des clients. Mieux, le rédacteur-concepteur vraiment moderne crée (ou aide à fixer) le positionnement et arrête ce qu'on appelle la stratégie, non seulement des produits et des services, mais également de l'entreprise et de ses instruments de communication. Les récessions économiques des dernières années ont

même modifié leur attitude par rapport à la vérité : les clients, étant donné qu'ils sont devenus plus exigeants et réalistes, prétendent une authenticité de la communication bien plus respectueuse de la vérité : c'est ce qu'on appelle en marketing la « money value », c'est-à-dire la véritable valeur de l'argent.

## Corporatisme

Le corporatisme est la défense des intérêts d'un secteur indépendamment ou même contre l'intérêt général (le bien commun). Il s'agit de l'idéologie individualiste appliquée à l'économie et à l'entreprise. Mais, encore davantage, il s'agit de la dégradation sociétale la plus grave de notre époque. Celle-ci s'exprime par la pollution infinie et indiscriminée des revendications de toutes les catégories, toutes présentées comme des droits dits inaliénables et urgents. Les politiciens, ayant confondus l'intérêt général (qu'ils devraient défendre) avec l'addition des intérêts particuliers, ont progressivement cédé aux innombrables revendications, et ce, jusqu'à endetter incroyablement les États afin de satisfaire les requêtes de leurs clientèles électorales. L'étatisme assistanciel et un welfare au-dessus des réelles possibilités économiques des pays qui en bénéficient en sont le résultat monstrueux, qui paralyse nos économies occidentales.

## Correction (en écriture)

Dans le processus de production de l'écriture, la correction des erreurs repérées constitue la phase à répéter jusqu'au moment où elle n'est plus nécessaire : voir aussi l'entrée « boucle de la qualité ». Une entreprise qui n'est pas structurée pour faire face aux corrections des productions à livrer n'a pas le droit et la légitimité de parler « Qualité ». C'est le cas, surtout pour les services multilingues, des agences de publicité et des bureaux de traduction et de communication monolocalisés.

## Courage

Le courage est habituellement une valeur humaine toujours relative : l'homme primitif était obligé d'avoir du courage s'il ne voulait pas se transformer en un bon repas pour les animaux dits féroces. Pourquoi l'homme de l'époque du *welfare state* devrait-il cultiver le même courage que l'homme qui se réfugiait dans les cavernes ? Bien plus facile – si bien humiliant – s'inscrire aux concours pour fonctionnaires où, pour quelques dizaines d'emplois, on se retrouve à répondre à des tests absurdes (*multiple choices*) avec, au moins, plus de cinquante mille autres candidats... Du reste, pourquoi risquer, par exemple, de fonder et de développer une nouvelle entreprise si *l'État providence* assure l'assistance gratuite pratiquement à vie ? Les crises économiques récessives que nous connaissons en Occident depuis plus d'une quinzaine d'années mettent en évidence que l'abolition du risque est à la base de la disparition, ou presque, du courage dans le travail. Mais le courage, à part ces conditions matérielles qui le dissuadent, relève d'un idéalisme transcendant qui, à son tour, jaillit d'une conscience de l'ontologie humaine : celle de sa noblesse

d'esprit et de créature cherchant son salut. Les petits entrepreneurs en sont un exemple, souvent complet. Je ne parle pas de soi-disant activités des fonctionnaires...

### **Courage (marketing)**

Les crises économiques et récessives des quinze dernières années ont induit toute entreprise dans des positions défensives. Toutes sont préoccupées de vendre et de ne pas acheter : l'impératif premier est de réduire complètement les achats en espérant des ventes provoquées passivement, sans – si possible – investissements en innovation, publicitaires ou promotionnels. Bref, en termes de football, c'est le « catenaccio » : tous les joueurs en défense (pour ne pas prendre de but), sauf un ou deux prêts à des contrepieds, toujours possibles pour réaliser un misérable 1-0. Le minimalisme économique et commercial ! Dans ce climat morose, le courage marketing n'est pas de mise. Comment proposer ses innovations aux entreprises futures clientes lorsque celles-ci n'ont d'oreilles que pour leurs propres ventes ? Les départements d'achat se font un honneur à ne pas bouger, à fermer toute écoute et à n'économiser que sur les prix et les conditions. Que l'on pense à la tristesse embarrassante des opérateurs téléphoniques des call centers qui arrivent à timidement déclarer aux prospects la phrase indigne et dépressive « Excusez-moi si je vous dérange », alors qu'on est là pour cela, et que tout le travail se fonde sur le grand et sublime « dérangement » réciproque ! On comprend alors le sens de ce qu'on appelle avec le mot « confiance », le mot clé de l'économie. Le mot courage risque de devenir, par contre, synonyme de folie. Et pourtant il faut bien sortir, à l'évidence, de cette impasse mortelle : là on peut mesurer toute la stupidité meurtrière des bureaucrates politiques qui ne sont capables que de lever encore des taxes paralysantes. Les travailleurs dans le marketing, et non seulement, doivent encore plus faire trésor du principe fondateur et miraculeux de l'économie : sa profonde gratuité et sa soutenabilité. Ils doivent se fonder non sur le succès égocentrique de leurs produits ou services, mais sur leur réelle utilité, voire indispensabilité, pour le client. Dans ce sens, les crises – à la longue et dans leurs issues – sont bénéfiques. C'est le grand retour au véritable « bien commun » qui peut relancer les économies. À la gratuité du « bien commun ». Le courage marketing ne peut que jaillir de cet éternel retour à la source divine de l'économie humaine.

### **Coût (du travail)**

Dans le monde, il n'y a que la Norvège et la Suisse qui ont un coût salarial supérieur à la Belgique. Mais le pays scandinave dispose d'immenses richesses pétrolières et la Suisse des mêmes richesses mais bancaires et toutes les deux ne sont pas soumises aux politiques dépensières et dissipatrices des autres pays européens (de l'Union européenne). Donc, la Belgique, avec ses structures ultra-étatistes, avec son record mondial de fonctionnaires par habitant, avec ses syndicats surpuissants et extrémistes, avec ses mines de charbon vides et son industrie sidérurgique en démantèlement, se place à la troisième place mondiale pour ses coûts de travail. Les politiciens socialistes au pouvoir depuis des décennies ne parlent guère de ces palmarès sinistres. Ils n'abordent guère le fait que ses concurrents européens directs ont tous des coûts salariaux pour les entreprises qui représentent la moitié des coûts totaux en Espagne, 56,9 % ; au Royaume-Uni, 65% ; en Italie, 80 % ; aux Pays-Bas, 88,3 % ; en France... Même



l'Allemagne, le très riche pays voisin, dispose d'un coût des salaires atteignant à peine 55 % dans sa partie orientale. Silencieusement, très silencieusement, le saccage des entreprises appauvrit les pays européens depuis plus de trente ans, au point que l'on ne sait plus comment en sortir : surtout qu'on a même endetté ignoblement tous ces pays pour les deux prochaines générations ! Le chômage, naturellement, ne pourra qu'augmenter : tous les politiciens, qui ne mentent plus comme des arracheurs de dents, l'affirment clairement, même si de manière réticente. Les États-Unis et le Japon aussi ont des coûts de travail bien loin des moyennes européennes : les USA moins de 60 % et les Japonais payent les deux tiers de ce que payent les Belges. Mieux vaut ne pas parler des coûts au Brésil, en Russie et en Chine (respectivement 20 %, 12,5 % et 7,8 % !). Le futur économique à court terme est vite prédit avec ces quelques chiffres. Il ne faut pas être des grands experts (par ailleurs se trompant tranquillement depuis plus une vingtaine d'années...) pour être des futurologues économiques. Surtout que, dans les agendas politiques, la grande absente est encore la diminution drastique de l'étatisme, le vrai cancer de notre ère et la cause fondamentale non seulement de ses coûts. Et, lorsqu'une réaction initiale se manifeste, toute l'intelligence et tous les médias se déchaînent à parler de casse-cou : tous ces opposants à peine raisonnables deviennent « les affreux populistes ». Mais, à part le fait que ces populistes européens sont presque toujours eux aussi nihilistes et souvent fascistoïdes, présentent normalement de chiffres réels épouvantables. Par exemple, prenons le sommet européen de juin 2013 : les pays de l'Union ont octroyé pour 13 États membres le chiffre ridiculement mirobolant de 8-9 milliards pour l'emploi des jeunes (de plus, en plusieurs années et sous conditions). Que l'on pense alors ce que cela signifie, pour un pays comme l'Italie qui doit payer chaque année – à lui tout seul – un montant de 90 milliards (oui, oui !) rien que pour les intérêts de sa dette publique ! À Bruxelles, l'UE fait des sommets ultra-médiatisés pour ne répartir que presque un... dixième (!) de ce que la plupart de ses États doivent déboursier pour leurs dettes. Même pas des cacahuètes. Et tous les parlements nationaux, les télévisions, les radios, les journaux, les experts économiques qui commentent ces trois gouttes dans l'océan des dépenses publiques toujours en augmentation que personne n'ose citer ou proposer de diminuer ! On en est là.

## Création

Dans l'encyclique *Populorum progressio* de 1967, Paul VI avait défini l'homme dans son travail comme « un créateur ». Mais il l'avait placé dans un cadre de coopération avec la Création continue du monde et de la vie de la part de la Trinité. C'est toujours Dieu qui, « in primis » et « in fine », est le Maître absolu de toute Création. Et Il le reste également durant toute sa réalisation. Où se situe donc la créativité de l'homme qui emploie toute sa connaissance, son savoir-faire, son intelligence cultivée, sa prodigieuse diligence appliquée, bref son travail quotidien dans cette projectualité autant humaine que divine ? Dans la Communion, dans la coopération constante et renouvelée avec le Seigneur de tout. Dans la liberté de l'acte d'amour qui est toujours intrinsèque à la recherche du Dieu apparemment caché mais proche et familier. La foi est mille fois remise en cause chaque jour : comme Dieu est – dit-on – invisible, l'homme a tendance à L'oublier, à Le nier. Chaque fois que cela arrive, le diable (qui – on le sait – étymologiquement signifie séparation), se réjouit de son succès et glorifie le mot création aux mérites exclusifs de l'homme. De la sorte, ce dernier devient orphelin de sa source essentielle et divine. Il y avait un grand sens religieux dans l'attitude de Picasso qui amenait ses hôtes mâles



dans le jardin de sa maison sur la Côte d'Azur, à uriner avec lui sur ses sculptures là disséminées (et généralement considérées comme jaillies d'une grande création individuelle et individualistique...).

### **Création (continue)**

La vie humaine, même dans sa continuité existentielle, est toujours créée dans l'histoire à chaque instant. La création ne concerne pas que le moment de son soi-disant « big bang ». Il faut y avoir une conception fanatiquement réductionniste et anti-scientifique de l'éternité, qui aurait même un début drôlement appelé avec une onomatopée, pour croire à une création unique et figée (passée). Il ne faut pas s'étonner si après on devient athée ou agnostique. L'homme lui-même a ainsi été appelé créateur (par le pape ) dans le sens qu'en utilisant sa liberté dans la continuité de sa vie, il adhère aux plans de Dieu. C'est-à-dire, dans son travail de coopérateur actif, même très actif, avec le Grand Maître omnipotent, il réalise librement sa vie dans la Vérité.

### **Créativité**

S'il y a un mot qui fascine au plus haut degré surtout les jeunes, c'est la créativité. Comme la communication est devenue globale et les jeunes en sont les grands consommateurs quotidiens sans aucune modération, leur stimulation apparemment intellectuelle est également au plus haut degré. Les innombrables stimules des technologies de la société du spectacle, avec tout ce que produisent ses événements sociétaires, induisent les jeunes à croire être à même d'en générer. En réalité, ils confondent la consommation avec la production. Comme ils sont des consommateurs d'une pseudocréativité, ils pensent pouvoir également la produire assez facilement : tout au moins dans leurs rêves... La créativité, par contre, est un processus complexe conjugué à de rares talents dont il n'y a que peu de personnes au monde – si on peut dire – qui en dispose vraiment. Les véritables créateurs sont ainsi rarissimes. Ils savent relier le ciel et la terre dans des activités expressives dont ils doivent maîtriser tous les secrets. Et, encore plus, dans lesquelles ils sont obligés d'ajouter un talent très personnel dont ils doivent, avant tout, remercier le Créateur omnipotent avec lequel ils pourront savoir vraiment créer une humble et toujours incertaine partenariat. Voilà pourquoi les nihilistes se vantent d'être légion. Ils reprochent, en même temps, aux conservateurs et serviteurs de Dieu, de ne pas disposer des créateurs, ou – comme ils disent – d'intellectuels. À part le fait que cela est une contre-vérité statistique, ils ne tiennent pas compte des critères d'absolue médiocrité ou de dévalorisation artistique (les presque seules valeurs sont pour eux la mode et le succès) pour comptabiliser l'inévitable majorité de « créateurs » et prétendus artistes déferlant. La création de la véritable beauté est rare et souvent assez ou encore cachée aux multitudes.

### **Crise économique**

Comme la vie – même économique – continue tout le temps, les structures sociopolitiques ont tendance à se rendre obsolètes. Beaucoup se détériorent au point qu'il est nécessaire de les

remplacer : c'est la tâche fondamentale de la politique de le faire. De même, il y a des entreprises qui font faillite car elles ne se sont pas mises à jour au bon moment... La crise économique constitue ainsi l'expression d'une inadéquation des sociétés et des entreprises par rapport aux nécessités des marchés. Les crises, donc, sont toujours positives car elles demandent d'être résolues. Et c'est dans les mesures de solution que le bât blesse. Elles mettent en évidence des analyses différentes des causes de la crise et des mesures à prendre pour la résoudre. Sur ces mesures se déchaîne l'habituel bazar des idées toujours présentées par le vaste marché vaguement anarchique du nihilisme et du relativisme militant. La quantité des partis en action doit être multipliée par un nombre à deux chiffres de courants et d'opinionismes des médias. Jusqu'à arriver aux positions (variables) même personnelles. Ainsi, on arrive à parler d'une manière logorrhéique de tout sauf d'un seul thème, celui, le principal et décisif : réduire radicalement, très significativement, les frais courants de l'État étatiste. Voilà le thème délaissé ! Et pour cause, décider de couper les frais (et non d'augmenter les taxes) implique éliminer des privilèges très injustes pour les majorités et très douloureuses pour les privilégiés ! La diminution des taxes en n'est que la conséquence.

## Culture

Je me retrouve souvent à me disputer en entreprise et avec des amis et collègues sur l'importance de la culture, notamment chrétienne, par rapport à celle de la foi. En réalité, je sais que s'il y a un champ de comparaison, c'est entre la foi et les deux autres vertus théologiques : l'espoir et la charité. Cent fois par jour – dans mes pensées, mes comportements et mes actions – je ne crois pas dans le Dieu vivant. Comme la plupart des chrétiens, je n'ai qu'à constater mes péchés plus ou moins conscients. Et, comme tous les chrétiens qui recherchent leur foi, j'essaie de mettre en pratique le « *quaerere Dominum* », la recherche de Dieu, recommandée par Benoît XVI même à Paris. Le pape bavarois a aussi présenté la foi dans la Trinité comme recherche rationnelle et permanente de la personne du Christ. C'est ce que saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus, appelait l'imitation du Christ. Sa prière constante. Mais pour voir Dieu et en imiter pratiquement les gestes, il faut savoir Le voir. Il faut connaître ce que, dans les mêmes circonstances, Jésus aurait dit et fait. Ou bien, ce qu'il aurait évité de dire ou de faire. Or, nous vivons dans un univers où tous les comportements, les mots et les pensées sont hétéro-dirigés. La « pensée unique nihiliste » qui se veut dominante, est orchestrée par le très actif autant qu'astucieux Satan, et elle est toujours présente pour nous tenter et téléguidé. Aujourd'hui nous sommes le 22 février 2013, l'anniversaire de la mort du futur Béat Giussani, et mon épouse et moi sommes allés à une messe, à l'heure du midi, pour célébrer, modestement, ce grandissime futur Saint (nous l'espérons) qui constitue déjà le modèle de l'homme contemporain aussi bien sur le plan de la foi que par rapport à la culture et à la civilisation. Il avait une sagesse plus qu'immense. C'est l'homme qui a le plus compris et pénétré toutes les caractéristiques de l'homme contemporain. La profondeur simple et immédiate de sa capacité introspective (jusqu'à la psychologie la plus moderne) est peut-être à la base – même si elle n'en est pas la mesure – de son mouvement *Communione e Liberazione*. Mais surtout, c'est son amour cultivé pour la raison, le même qui l'a sans doute lié d'amitié, même personnelle, avec Jean-Paul II et Benoît XVI, à amplifier sa culture philosophique, littéraire, poétique et même musicale jusqu'à des limites inconnues. Celles de la plus sophistiquée et la plus concrète théologie : il était un incomparable

leader associatif aussi bien tempéramental que projectuel. La culture, pour lui, n'était nullement de la confiture intellectuelle à étaler sur des tartines esthétiques dans le genre relativiste et nihiliste qui nous est offerte dans n'importe quel salon ou média contemporain. Sa constante préoccupation salvifique conjuguée à l'Absolu lui permettait une capacité dialogique, à la fois, avec des grands intellectuels (même spéculateurs) et avec des personnes modestes, tel que j'étais – ouvrier, étudiant du soir – déjà au début des années 1960 à Milan. Cependant, avant toute vertu personnelle, c'est sa conception radicalement christocentrique, qui était à la base de la profonde révolution ecclésiastique déjà au début des années 50 et qui avait animé son puissant mouvement ecclésial de Communion et Libération (devenu mondial jusqu'à toucher et convaincre les deux papes Wojtyła, Ratzinger et l'évêque argentin futur pape François). C'est sa vision salvifique et irréductible du Christ au centre de l'univers vital de l'Homme qui non seulement a pu contribuer considérablement à changer le cours de l'histoire de la Tradition de l'Église, mais a pu introduire et vivifier une très ancienne, et en même temps, très moderne ligne de foi. Elle a mis en danger de mort une certaine théologie catho-progressiste ou catho-protestante postconciliaire (même apparemment dominante) et à reprendre le bon chemin de la continuité de sa grande et excellente Tradition. Cela est, en réalité, la grande culture humaine.

### Danseurs (enchaînés)

C'est Martina Csolani, une traductrice de la République tchèque qui, dans les années 1980, a avancé la plus belle métaphore sur la traduction : je n'en ai pas trouvé de meilleure en une quarantaine d'années. Pour cette traductologue, un traducteur professe une activité typiquement de danseur, stylistiquement on ne peut plus belle vers sa langue cible, mais pendant qu'il est enchaîné avec ses pieds à la langue de départ. En effet, cette métaphore est très expressive du paradoxe de l'activité traductive : elle est jugée théoriquement « impossible » par les plus grands linguistes. Et pourtant, toute la modernité culturelle et industrielle se fonde sur la traduction. On parle, par ailleurs, toujours de la traduction belle et fidèle. Mais, en réalité, on devrait plutôt dire traduction « (d'abord) fidèle et (puis) belle », avec un style irréprochable dans la langue d'arrivée (de sorte qu'on ne puisse pas, en dernier lieu, identifier le texte de départ par rapport au texte d'arrivée), la traduction doit restituer toutes les connotations de la langue de départ : ni plus, ni moins. L'impossibilité de bien danser, les chaînes aux pieds, présente bien la difficulté des traducteurs et de la traduction.

### Default

Le *default* est à l'État ce que la faillite est à l'entreprise. Les deux sujets, aussi bien dans le cas du default que pour la faillite, ne sont plus en mesure de payer le personnel, les fournisseurs et les taxes. La seule différence c'est que les entreprises doivent porter immédiatement les livres comptables au tribunal et fermer toute activité ; tandis que les États continuent à fonctionner en produisant des dettes et en levant des nouvelles taxes aux populations pour essayer de se sauver de la banqueroute (tout au moins pour payer les intérêts ou seulement pour une petite partie). La tâche des politiciens s'est réduite à continuellement « rassurer » les électeurs que la catastrophe (c'est-à-dire le *default* en anglais) vient d'être évitée (de justesse) encore une fois grâce à leur

dernière « génialité gestionnaire » : l'introduction de nouvelles taxes, tout simplement ; « toutefois, tous les problèmes seront mis en solutions dans le courant du *prochain bilan* ». Entre-temps d'autres nouvelles taxes seront « inévitables », mais elles seront limitées et n'affecteront pas – continuent à répéter sans vergogne les membres des gouvernements – les couches sociales les plus « démunies ». . . Naturellement, pendant que ce scénario se répète chaque année, l'État a déjà suspendu les paiements de ses fournisseurs depuis un minimum de six mois jusqu'à trois ans tout en déclarant même qu'il attend toujours l'Union Européenne, par exemple, pour qu'une directive autorise ces paiements : comme si pour payer des factures régulières et contractuelles il faut avoir une autorisation du parlement européen. Et ceci, pendant que d'innombrables entreprises font faillite à cause non de leurs dettes mais à cause de crédits non honorés par ces États en réelle banqueroute : par default, naturellement. Les centaines de journaux, la télévision, la radio, qui devraient informer les citoyens sur l'état réel des choses, annoncent continuellement dans leurs principaux titres qu'on se trouve non pas dans le fond du précipice, mais en vue ou au bord du ravin. Tout va (presque) bien Madame la Marquise. Naturellement, les dettes pharaoniques de ces mêmes États continuent à croître avec un minimum de 3% du PIB par an sans être remboursées : on ne paye que les intérêts annuels des intérêts qui ont atteint un niveau gigantesque de 6 à 15% et plus du PIB : ce qui paralyse les économies, naturellement. Vous avez dit default ?

## Déisme

L'agnosticisme et surtout l'athéisme militant ont souvent dû admettre le manque de fondement ou la faiblesse de leurs philosophies incrédules. Ils ont dû reconnaître quelques idées approximatives de transcendance. Ainsi, pour ne pas se rendre totalement à la logique serrée ou à l'évidence testimoniale millénaire du christianisme, ils ont glissé, et toujours glissent, sur la métaphore archaïque du déisme. Elle n'engage apparemment en rien car elle reprend les croyances païennes construites à l'image des hommes et non à celle, incommensurable, de Dieu et de la Trinité. Au mystère salvifique de la Révélation pris en charge par la Tradition, les relativistes contemporains voudraient remplacer abusivement un déisme pseudo-culturel, de périphérie intellectuelle mais stylée...

## Délocalisation

Dès que les entreprises européennes ont commencé à s'apercevoir de leur manque de compétitivité par rapport au monde entier à cause des diverses taxations surréelles et aux étoiles (comme le coût du travail), elles ont entamé la délocalisation des productions. Les pays en dehors de l'Union européenne offraient la possibilité de coûts de production même dix fois moindres : l'avoir déjà contraint des dettes colossales avec un niveau d'étatisme à la limite du non-retour, portait ses premiers fruits sinistres. Malgré le chômage croissant et les fiscalités sans freins, les frais des États ont continué à exploser dans une course devenue naturellement de plus en plus folle. Par exemple, un tout petit pays comme la Belgique est passé dans la décennie du nouveau millénaire de 950 000 à 1 645 000 et plus de fonctionnaires (record mondial par habitant), selon le quotidien de gauche *Le Soir* de janvier 2013, en suivant le « modèle » de l'Union européenne

qui a enregistré 55 000 fonctionnaires (ou assimilés) par rapport aux 20 000 environ de la décennie précédente... Et on parlait déjà à l'époque de les diminuer de moitié ! Dans ce climat de démence délirante (et silencieuse), mes agences ont continué à clamer (avec un succès fatalement très limité), qu'il fallait relocaliser la production des langues. Contrairement aux productions factuelles, les services linguistiques et de publicité multilingue ont toujours été presque complètement et paradoxalement délocalisés : puisque toutes les agences de publicité et les bureaux de traduction monocalisés étaient et continuent à être des entreprises situées dans un seul pays au lieu de se mondialiser, ainsi que leur production multilingue l'exige. Par leur exigence anthropologique et culturelle, les conceptions, les rédactions et les traductions ne peuvent être réalisées que dans les pays des langues cible. Toute cette irrationalité factuelle dépend de l'irrationalité du nihilisme dominant dans notre époque. Mais le chemin vers l'après-crise est irréductiblement en cours, quoique très long.

## Dénatalité

On en parle très peu ou par intermittence, mais la monstrueuse dénatalité des pays européens dans les quarante dernières années est peut-être la cause la plus importante, avec l'étatisme, de presque toutes les nombreuses crises économiques qui se télescopent. La dénatalité de tout l'Occident a considérablement réduit (presque de la moitié) les demandes internes des États, en deux générations ! Le terme dénatalité est justifié par le fait que depuis des décennies, les taux de natalité sont stabilisés autour de 1 virgule quelques décimaux alors que, pour ne garder que le misérable équilibre démographique, un taux de 2,1-2,2% est nécessaire. Pourquoi la dénatalité alors qu'on a jamais eu dans l'histoire un niveau de vie économique plus haut ? À cause du nihilisme idéologique qui ne fait plus croire au futur, tout simplement. Et ceci au point qu'on croit habituellement le contraire : jusqu'à prédire une crise qui est réellement en train de s'avérer. À part le fait évident que l'on n'a plus besoin de beaucoup de frigos et de poussettes (voire de voitures ou de cuisines et de maisons), les conséquences ont été nombreuses, outre aux récessions économiques. On a observé la plus grande immigration de la part du tiers monde vers les pays de l'Europe et du Nord Amérique. Elle, structurellement très pauvre sinon misérable sur le plan économique, n'a pas vraiment compensé la dénatalité « blanche » et a provoqué, à son tour, de graves implications non résolues sur le plan socioculturel et économique, naturellement.

## Déontologie

À la même enseigne que la morale qui, avec ce qu'on a appelé la *mort de Dieu*, a perdu sa véritable origine (même sémantique), la déontologie est devenue elle-aussi subjective et arbitraire. En effet, la déontologie est constituée par le corps des principes et des règles à la base du fonctionnement correct d'une profession. Mais lorsqu'on vit dans une culture nihiliste qui se vante d'affirmer que la vie n'a pas ou plus de sens, les racines culturelles communes desquelles les différentes déontologies sont fondées n'ont plus de soutien, ne disposent pas de base. C'est comme si à un arbre on coupait les racines : plus de pousses, de feuilles, de fleurs, de fruits. Plus de vie. La déontologie, comme la morale, comme les infinies règles que l'on peut mettre en place, devient stérile, sans fondement. Par exemple, dans le secteur des services multilingues de

la communication (publicitaire et traductive), je me retrouve depuis plus de trente ans à répéter toujours un principe déontologique qui devrait être simplement et spontanément ancré dans les esprits de chacun. La règle de la fidélité à l'axe stratégique du fonctionnement ou, en traduction, au texte de départ. On ne peut pas imaginer combien de dérégulations à ce principe naturel sont véhiculées, le plus souvent de manière inductive, par chaque copywriter ou par tout jeune traducteur. C'est comme si un arbre pouvait avoir à chaque branche des pommes, des pêches, des oranges ou des poires... On produirait ainsi l'anarchie culturelle et professionnelle de notre crise économique face à la mort de la possible déontologie.

## **Dettes (publiques)**

Dans l'époque où l'Église commençait à parler, dans le Concile Vatican II, d'une vérité toujours implicite dans sa doctrine, la gratuité, les États ont commencé à entrer déjà dans une faillite virtuelle. Même l'Europe est parvenue dans ses institutions (l'UE) à établir un projet de conduite – jamais mis en œuvre – fondé sur la « règle d'or », c'est-à-dire le fait de ne pouvoir dépenser plus que ses entrées le permettent réellement (sans produire des dettes). La conception hobbesienne, totalitaire de l'État (renforcée par celle marxiste et celle nazi-fasciste qui ont fixé la supériorité étatique sur les individus en raréfiant le concept chrétien et millénaire de « personne ») a conduit tous les pays, surtout les occidentaux, à s'endetter progressivement depuis plus d'une quarantaine d'années jusqu'à des degrés de surcroît insoutenables. Non seulement toute l'idée de l'endettement est moralement illicite et perverse mais même d'un point de vue strictement économique et comptable elle est vite destinée à la paralysie : au lieu d'affirmer la primauté de l'initiative humaine de la personne, il la soumet à une planification abstraite et bureaucratique qui, inévitablement, amène les économies à être hypothéquées et bloquées dans une spirale fatalement vicieuse. L'État, d'apparence riche et hédoniste, devient pauvre et misérable au lieu de se confier à l'initiative féconde de l'humanité entreprenante et responsable. Les excès anonymes dépensiers qui se cumulent tragiquement sous la pression égoïste des collectivités déresponsabilisées dans leurs revendications infinies fatalement corporatistes, atteignent rapidement et sans d'autres issues la voie même de la saturation fiscale. Les taxes conséquentes suffoquent l'initiative privée en rendant la respiration économique naturellement asthmatique ou bloquée. À vrai dire, même l'idée de la « règle d'or » des dépenses étatiques en équilibre avec les entrées des taxes (très limitées, à moins de la moitié des actuelles !), est en évidente opposition avec le soi-disant welfare : l'État doit être en bonus avec des réserves pour les possibles catastrophes et les mauvaises passes que le destin peut toujours réserver. Comme tout « bon père de famille » ferait, et fait, pour préserver – avec des réserves dans le fameux bas de laine – aux possibles malheurs qui pourraient arriver à la famille. Le concept de personne est à appliquer d'une manière très simple et directe à toute la famille humaine. Pourquoi devrait-on avoir la dichotomie absurde de la dette publique et la riche prudence privée qui économise ? Or, pour diminuer la dette publique, il faut non seulement diminuer les dépenses de l'État qui l'ont produite, mais aussi faire des économies supplémentaires afin de rembourser les dettes elles-mêmes qu'on a illégalement contractées : une simplicité enfantine contredite par la gourmandise mal adressée et l'acédie des populations modernes.



## Développeurs

Métier qui est fondé sur la connaissance et la maîtrise opérationnelle des fonctionnements informatiques. Les développeurs, outre à savoir utiliser les programmes et les logiciels existants, sont à même d'en créer, c'est-à-dire d'en développer des spécifiques pour des applications nouvelles. Métier très demandé dans tous les pays.

## Devoir (du travail)

On disserte, on conteste, on nuance sur tout et contre tous mais sur le principe sacro-saint du travail pour chacun, le consensus n'est jamais vraiment en jeu. Le devoir de travailler est considéré universellement une idée innée et encore indirectement acquise. Sont considérés des potentiels truands ceux qui s'écartent de cette idée foncièrement éthique. Le principe même des comportements basiques du commun sens existentiel prévoit le travail quotidien comme vérité ontologique primaire. Même les paresseux et les délinquants qui ont décidé de s'éloigner le plus possible du devoir de travailler le reconnaissent objectivement. Les prisons sont remplies de ceux qui, au fond, se sont écartés de ce comportement naturel. Non le droit de travailler mais son devoir : le droit suppose la faculté de s'en passer. Et, surtout, le droit au travail suppose l'idée que certains hommes ou certaines catégories d'hommes soient redevables d'autres hommes. Ils devraient leur permettre l'exercice de ce droit. Cela n'est justifiable que pour les handicapés : la charité et l'État doivent s'en occuper (respectivement par miséricorde ou par éthique), mais d'une manière seulement subsidiaire. Pour tous les autres, il n'y a que le devoir de travailler. Et, si le chômage est tellement répandu qu'on ne trouve pas d'emploi subordonné, on n'a qu'à se le créer au moins pour soi-même. Ou bien, en créant une entreprise, afin d'en assurer également pour d'autres personnes. Tout simplement. Ce n'est pas par hasard si la première citation mise en exergue à cet essai est celle du travail comme essence de l'homme : il ne peut pas être un droit, comme continuellement et bêtement répété, mais un devoir !

## Diabole

Nous avons déjà vu dans l'Introduction que l'étymon de diable signifie « séparation ». Celui de religiosité, par contre, vient de « religare », relier, mettre et remettre ensemble... L'opposition apparaît évidente. La parfaite symétrie de ces deux entités est déterminée par la liberté de l'Homme qui peut toujours choisir de *religare* ou de séparer. Finalement, le divin et le diabolique sont les simples alternatives face auxquelles l'homme se retrouve quotidiennement dans la continuité. Le diable, on en parle peu, existe autant que Dieu, autant que la Trinité relationnelle. Le Christ lui-même a été soumis aux tentations de Satan dans les quarante jours de pénitence dans le désert. La *mort de Dieu*, décrétée diaboliquement par les athéistes au dix-neuvième siècle, a correspondu à l'apparent triomphe du diable. Mais les agnostiques (athées ou vaguement polythéistes) n'aiment pas célébrer cette victoire pour ne pas se rappeler (trop fatigant et compromettant) de l'existence (pour eux gênante) du Seigneur du sens trinitaire et de la vie. Généralement, au mot diable, on préfère sourire sournoisement.



## Dialectique

On entend habituellement par dialectique la capacité dialogique, d'élocution et de relance d'une personne, d'un orateur. Je traiterai des aspects techniques et linguistiques dans le mot « rhétorique ». Avec le terme dialectique, dans l'acception ici prise en examen, il faut mettre en évidence le rapport avec la recherche de la vérité et/ou des finalités poursuivies. Évidemment, il ne faut pas parler de la méthode hégélienne décrivant la « thèse, l'antithèse et la synthèse » de sa dialectique. Il faut plutôt se mettre dans la perspective de l'entrepreneur qui craint beaucoup les capacités « dialectiques » et rhétoriques des intellectuels dont il a très peu d'estime, sinon sur le plan des techniques communicatives et spéculatives (qu'il ne maîtrise généralement pas trop). En effet, on n'est pas à la veille d'une mise au service des entrepreneurs de la part des intellectuels pour les préparer à la dialectique du dialogue et de la communication (actuellement, dit-on, leur seule possible fonction : pédagogique). Pourquoi cette mise au service ? Pour la simple raison que les intellectuels habituellement champions de dialectique et presque monopolisant les débats publics, ont pris la parole et les micros et ne les ont plus rendus... Entre-temps, à cause de leurs incompétences structurelles et de leur manque de rapport strict avec les réalités, ils ont transformé toute la communication contemporaine et ses activités dialogiques en une gigantesque logorrhée très souvent dépourvue de sens et de finalité. Ladite logorrhée, notoirement non concluante, est devenue tout de même de qualité formelle très élevée ; ceux qui « gagnent » dans les débats sont ceux qui savent utiliser les techniques qui susciteraient généralement les envies de sophistes de l'ancienne Grèce en mesure de soutenir toutes les raisons et leur contraire. La vérité et l'utilité constituent des objectifs très secondaires par rapport aux modalités toutes internes à l'éloquence, aux règles rhétoriques et à l'attractive personnelle en tant que communicateur. La facile prophétie des situationnistes français du début des années 1960 s'est bien réalisée : « la société du spectacle et le spectacle de la société ». Quant est-ce que la dialectique de qualité se remariera – si jamais elle l'a été vraiment sinon grâce à des grands Chrétiens plutôt effacés et solitaires – avec la recherche du bien commun, de l'utile et de la vérité ?

## Dialogue

La citation de Maritain avec laquelle j'avais ouvert, au début 2013, l'écriture de ce livre, était assez proche à celle d'un autre très grand théologien du siècle passé, le Suisse Hans Urs von Balthasar, ami de Padre Giussani, du cardinal Scola actuel archevêque de Milan et du pape Benoît (tous qui se reconnaissent dans la revue *Communio* en plusieurs langues qui devait marquer, et renverser, en dépit des catho-protestants, l'histoire de l'après-Concile). Un livre considéré comme christocentrique, paraît-il excentrique de ce très grand théologien à la base de l'actuel renouveau catholique, a été présenté par la presse comme un essai que l'auteur lui-même avait voulu exclure de la publication globale de ses œuvres, par les éditions Jaca Book (très proches de CL) à Milan. La raison de l'exclusion de ce livre intitulé *Die Gottesfrage* était qu'il aurait aggravé « l'abondance de dialogue » – selon ses propres dires – que l'Église avait entretenue avec le monde. Où Maritain avait craint une Église qui allait « s'agenouiller » face à la modernité, von Balthasar parlait de « trop de dialogue ». Lorsque j'aurai lu le livre (je me le

procurerai lors d'un prochain voyage à Milan), j'en saurai davantage. Il est tout de même certain que ce « trop de dialogue », ou cette « génuflexion », a vraiment marqué l'histoire des quarante-cinq dernières années de l' glise. Le dialogue, pour qu'il puisse se réaliser vraiment, nécessite deux conditions : a) qu'il n'y ait pas trop de friture sur la ligne, c'est-à-dire qu'il soit garantie une claire intelligibilité sur le plan technique (pas de malentendus !) ; b) qu'il y ait une authentique volonté de recherche de la vérité dont le premier facteur est l'écoute réciproque. Ces deux conditions ne semblent pas exister complètement aujourd'hui. Non pas de la part de l' glise, à laquelle on peut même reprocher trop d'ouverture et de disponibilité (unilatérale), mais de la part de tous les regroupements intellectuels et surtout médiatiques censés « représenter le monde » (pourquoi ?) qui se considèrent dans des positions imperméables, de « raison » et d'attaque. Dans ces conditions d'irr ciprocity dialogique, d'inconciliables pr sumptions et de négations élémentaires d'une recherche v ritative, mieux vaut se lever de la table, annoncer de s'en aller, expliquer méthodologiquement le pourquoi et aller à la rencontre, toujours missionnaire, des simple de cœur qui, heureusement, constituent la très grande majorité de l'humanité. Loin des plateaux et des soi-disant forums : même en entreprise, où souvent est de mise la réunionite permanente. Le paisible et serein théologien suisse von Balthasar, je crois, devait avoir raison.

## Diplômes

Les écrivains et les sociologues appellent souvent les universitaires actuels des « analphabètes de retour » à cause de leur culture de base généralement très primitive et défaillante. Souvent, parmi leurs analyses sur les remèdes à apporter à l'université, avant de mettre sur la sellette les professeurs (très souvent et surtout – eux aussi – en crise culturelle et pédagogique), ils dénoncent le fondement de la validité, même légale, des diplômes. Entre ces deux déclarations, on peut dire que l'univers de la formation se situe aujourd'hui dans la générale disqualification : le niveau culturel d'analphabétisme (même si de retour) et la valeur légale du diplôme (qui aplatisse vers le bas toute  cole). Mais, entre ces deux notions, il y a en réalité le problème numéro un de l'univers de la formation : le positionnement culturel des facultés et des professeurs. Chacun sait comme la qualité personnelle d'un professeur peut engendrer des résultats dans la propre formation que la renommée de l' cole ou du pays dans lequel elle est située ne pourra (jamais) garantir. Du reste, même sur le plan de la valeur personnelle, il faudrait préciser le critère évaluatif à utiliser pour chaque professeur. Est-il culturellement préparé ? Est-il pédagogiquement et didactiquement apte ? Est-il suffisamment éducateur global et non seulement dans sa matière d'enseignement ? Dans ces trois questions est renfermé le sens de la valeur d'un diplôme. Pour ne pas parler de la valeur de la personne diplômée.

## Distance (critique)

La « distance critique » est une citation des années 70 de don Giussani devenue fameuse, pas uniquement en Italie, car elle a été au centre d'une polémique très médiatisée même parmi les cardinaux, les évêques et les périodiques catholiques. La distance en question est celle du chrétien par rapport à la politique. Existe-t-il un parti catholique ? La réponse est non. Le chrétien

s'identifie et « appartient » totalement à son Église. Il y vit sa vie religieuse dans le grand processus éducatif qui dure toute son existence. Quant aux partis politiques, il peut choisir de militer ou de soutenir (en tant qu'homme politique ou même seulement avec son bulletin de vote dans l'urne) le parti ou celui qu'il pense être le plus proche de sa vision chrétienne de la vie. La distance critique constitue l'écartement entre le programme de son parti et ses convictions catholiques (par exemple, les principes non négociables acquis par la DSE). Faut-il créer un parti catholique ? Non, il ne le faut pas. Chaque chrétien adhère à son parti – toujours avec sa distance critique – sous sa pleine responsabilité personnelle. Le successeur de don Giussani à la tête de Communion et Libération, l'espagnol père Carrón, a repris et argumenté cette thèse en 2012 et une partie importante de la presse italienne y compris celle de l'internationale l'a reprise, d'autant plus qu'alors, des tentatives de constituer un parti catholique, pas seulement en Italie, étaient en cours. D'un certain point de vue, faire de la politique revient au même que créer et gérer une entreprise (ou y travailler comme subordonné) : sous sa propre et unique responsabilité. Ainsi, il est possible de définir les différences précises entre l'Église pour laquelle on est chrétien globalement et celui d'être médecin, plombier, entrepreneur, marketing man ou... politicien. La première a des contenus salvifiques et globaux, propres à l'eschatologie et à l'universalité. Et les autres choix sont liés à l'ontologie des vocations personnelles et des circonstances... La Doctrine Sociale de l'Église (la DSE) est intervenue à plusieurs reprises pour enrichir et préciser ultérieurement cette position déjà affirmée depuis plus de quarante-cinq ans. On a ainsi présenté, argumenté, débattu et défini ce qu'on a appelé les « Valeurs non négociables » que chaque chrétien, où qu'il décide de se situer politiquement, est toujours tenu de respecter en priorité. Il s'agit, comme l'on sait, du principe de l'intangibilité de la vie, de sa conception à sa mort naturelle ; de la valeur absolue concernant la liberté de conscience et la liberté religieuse (d'où jaillissent toutes les libertés) ; du mariage exclusif entre un homme et une femme et du droit intangible à l'éducation au sein de la famille, etc. Comme aucun parti politique ne peut se déclarer catholique, la distance critique doit être le référent permanent de chaque chrétien pour lui suggérer un témoignage efficace et clair. Jusqu'à l'objection de conscience et au martyre si nécessaire (l'observateur du Vatican à l'ONU vient de déclarer que plus de 100 000 (!) chrétiens sont tués dans le monde chaque année à cause de leur foi).

## Dogme

Les cultures modernistes du nihilisme et du relativisme détestent le dogme dont elles accusent l'Église de vouloir assener arbitrairement « sa vérité ». Le dogme, par contre, constitue un événement rarissime et toujours très justifié dans l'histoire humaine et dans l'histoire de l'Église. Combien de décennies, désormais, sans aucun « pronunciamento » ex-cathedra ? Car même « l'infailibilité » du pape relève de l'ex-cathedra solennellement annoncée ! On peut les compter dans les deux millénaires, les rares dogmes : seule une ignorance crasse, coupable et *impardonnable*, à ce niveau, peut introduire cet argument. Que l'on relise – à ce propos – les passages de trois évangiles explicites sur quatre (Matthieu, 12,31 ; Marc, 3,29 ; Luc, 12,10) sur l'« impardonnabilité » (lire extrême gravité) des « péchés contre le Saint-Esprit ». Prenons, par exemple, le dogme de l'Assomption de Marie au Ciel. Les grands théologiens voudront bien pardonner ma naïveté. *Tout d'abord*, le dogme est arrivé après plus de mille ans de dévotions populaires, innombrables, enracinées et d'une richesse sans pareille dans l'histoire. Même dans

d'autres religions. Tout le grand Art est passé par là. Le dogme est arrivé pour combler un trou – pourrait-on dire – d'information (au sens moderne du mot) dans le Mystère. Comment penser contre tout le bon sens de l'histoire que Marie, la mère tout à fait humaine de Dieu, devenue librement au moins, disons, paire avec sa maternité de la Trinité, ne soit pas accueillie aussi au centre le plus sublime du Salut universel ? Le dogme permet ainsi de trancher clairement et d'asseoir des questions pour les rendre évidentes. D'ailleurs, pourquoi l'Église devrait-elle irriter les bien-pensants avec de tant détestés dogmes s'il n'y avait pas de bonnes, utiles et nécessaires raisons ? Il faut remarquer, au passage, que ce dogme gêne beaucoup les stupides féministes qui ne veulent pas s'apercevoir que l'honneur le plus élevé jamais octroyé à un humain est, par exemple, celui de l'Assomption de Marie ! Et pas de... Mario.

## DSE

On considère que la DSE (Doctrin Sociale de l'Église) a été fondée avec l'encyclique *Rerum novarum* du pape Léon XIII en 1891.

## Dualisme

La vie de l'homme est constituée de dualismes apparents. Notre existence appartient aussi bien au ciel qu'à la terre. On a le fait chrétien et la réalité humaine. Toute la vie présente deux faces : César et Dieu... Mais, justement, le Fait chrétien, le Christ ressuscité, a éliminé tout dualisme comme on le dit dans la Complète du mardi soir « en le clouant sur la croix ». Mais les hommes continuent à parler de dualismes. Par exemple, ils palabrent toujours du soi-disant antagonisme entre la foi et la raison. En réalité, il existe un seul dualisme, celui entre Dieu et le diable, entre le bien et le mal. Comment peut-on encore se poser le faux dilemme « en tant qu'homme et en tant que chrétien » ? Comme si, entre ces deux dimensions, il y avait séparation ou incompatibilité... L'entrepreneur, et même l'employé ou l'ouvrier, savent par expérience quotidienne comment résoudre tout dualisme concret (sinon réel) mais toujours apparent, comme celui du Christ face à son destin d'inéluctable mort et résurrection.

## Eau (chaude)

La découverte de l'eau chaude semble ne plus être un évènement banal. Il aura fallu qu'une étude « très approfondie » présentée en avril 2013 à la *Royal Economic Society* de la Grande-Bretagne, puisse affirmer « scientifiquement » ce que tout le monde savait déjà (à l'enseigne de comment chauffer de l'eau). On a ainsi établi la grande « découverte » selon laquelle il est (littéralement) « mieux de baisser les frais de l'État qu'en augmenter les taxes, afin de sortir les pays de la crise ». À l'analphabétisme de retour, si souvent produit par les universités modernistes, on peut ajouter les études très culturelles pour bien connaître la vérité que c'est parce que le soleil se lève que le coq chante et non l'inverse. Et bien, il paraît que même ce genre d'études ne soient pas tout à fait inutiles : les frais des États européens ne cessent d'augmenter et, par conséquent, les

taxes. L'agenda pour les diminuer n'est, malgré tout, pas à l'ordre du jour. Et, ces types d'études, ne sont pas inutiles. Et pas sans frais.

## Économicisme

Il s'agit d'un mot qu'on chercherait en vain dans les dictionnaires. Et pourtant il définit le problème peut-être central de la crise économique actuelle. Comme la guerre est chose trop sérieuse pour être confiée aux généraux, l'économie ne peut pas être gérée avec des instruments économique-comptables et par des managers soi-disant économistes aussi « éclairés » soient-ils. Même une entreprise ne peut être conçue et dirigée que par des managers du management budgétaire (quoique des règles de référence économiques soient toujours indispensables). Un certain simplisme économique pervers a amené au blocus de l'économie tout de même contemporaine via l'idée de produire des dettes, non garanties de surcroît. Nos grands-pères et grand-mères avant les années 60 – avec des critères même intuitifs – n'auraient jamais permis cela. Non seulement les gestionnaires de la production (« entrepreneurs » et managers) sont devenus « économicistes », mais sont également devenus – même davantage – des (ir)responsables de la distribution des richesses ainsi créées, c'est-à-dire des politiciens et des syndicalistes. L'*économicisme* est ainsi une idéologie endémique qui, passée pour astucieuse depuis plus de trois-quatre décennies (le fameux mal interprété et anachronique keynésianisme), n'a fait que produire des déficits et des dettes gigantesques. Mais l'aspect le plus grave est constitué par le fait que cette sorte de technique de gestion est devenue une culture réductive et schématique qui est même à la base du politicisme démagogique dominant notre univers du travail. Et ceci sans aucune possibilité actuelle d'autocritique malgré les incroyables échecs sous les yeux de tout le monde.

## Économie

Il y a deux grandes conceptions économiques qui agissent dans le monde aujourd'hui : une dite de droite (de l'eau douce) et l'autre de gauche (de l'eau salée). *La première* fait référence à l'école de Chicago (celle de Friedman et ses *Chicago boys*) : elle est fondée sur l'offre des marchés prônant ainsi une vision plutôt libérale et affirmant l'idée – naturellement en synthèse – que c'est toujours le marché de l'offre qui détermine celui de la demande ; elle est donc centrée fondamentalement sur la production et sur son excellence. *La deuxième* conception fait référence à ce qu'on appelle abusivement le keynésianisme et qui est généralement polarisée sur les Universités de Harvard et du MIT de Boston : elle se justifie stratégiquement sur l'assez naïve demande des marchés de la consommation (c'est le principe de la politique des partis collectivistes et des syndicats). Il suffirait donc – selon cette idée – d'alimenter avec des hausses de salaires et de dettes publiques pour « actionner et faire fonctionner » la machine économique. Cette deuxième vision de l'économie, largement suivie et appliquée dans le dernier demi-siècle, a amené l'Occident à l'impasse économique actuelle des dettes gigantesques de l'étatisme, très difficilement remboursables (en réalité, elles n'arrêtent pas d'augmenter). En effet, les crises économiques récessives sont provoquées par le fait d'avoir consommé en valeur finalement plus que ce que l'on a réellement produit. Et cela, jusqu'au point où la consommation est en

régression avec les augmentations colossales du chômage. Le miracle du boom artificiel avec des dettes publiques (mises sur le dos des futures générations) amène fatalement à payer le prix salé, très salé, des blocus des activités et des difficultés à sortir de l'inévitable dynamique du retour du bâton. Le problème de fond est que ces deux conceptions économiques dont la deuxième (de gauche et salée) est absolument irréaliste et immorale (on pourrait même la définir de cigale par rapport à la première, décidément de fourmi : de droite et douce), devraient remettre au centre de leur vision le concept chrétien de la personne humaine et de toutes ses déclinaisons : tous ses paradigmes nombreux et articulés propres à la complexe subsidiarité humaine. Ce n'est pas par hasard si le catholicisme se préoccupe constamment de sa DSE, la Doctrine Sociale de l'Église, fondée – entre autres – sur les trois types de subsidiarités économiques.

## Éditing

C'est la dernière opération de validation pour assurer la perfection linguistique et graphique d'une future publication (par exemple, imprimée ou de site web). C'est une opération réalisée sous la responsabilité d'un *editor*, même si – pour des publications multilingues – il faut que des traducteurs, terminographes et rédacteurs pour chacune des langues cible soient utilisés dans leur langue maternelle (et sur place).

## Employés

Ainsi que les ouvriers, les employés sont définis dans un contrat dit « de subordination ». Ils sont en effet subordonnés à l'employeur. Ce statut légal est devenu très obsolète déjà à la charnière des années 1970-80, alors que les modes de production étaient en train de se transformer en ce qu'on a appelé par après, abusivement, le postindustriel. En réalité, le monde moderne évolue de plus en plus en un univers coordonné, et la condition de travail subordonnée y devient étrangère. Deux phénomènes se sont ainsi produits au moins dans le dernier quart de siècle. *D'abord*, ce statut a favorisé le nihilisme sur le plan entrepreneurial en passivant les employés dans une position d'exécutants de plus en plus minimalistes : tandis que leurs tâches sont devenues toujours davantage générales et polyfonctionnelles (sauf dans les chaînes automatiques), la conception du travail subordonnée les amène à une vision forcée et réductive. *Le deuxième phénomène* est constitué par le fait que tous les avantages surdimensionnés acquis à une générosité écervelée des syndicats et des législateurs européens dans des années fastes se sont transformés et aggravés en charges insoutenables et en boulets aux pieds. Ces derniers ont mués les employés comme les pires ennemis de la rentabilité des entreprises. Toutes les entreprises s'en libèrent en les licenciant massivement. L'agenda de la rentabilité est toujours fondé sur leur réduction : ils sont devenus un luxe pratiquement impayable. Ainsi, on externalise toute fonction non directement liée au « core business ». Les employés, qui constituaient – je me souviens – encore dans les années 1950-60 la solidité, l'identité et la fidélité de toute entreprise ou institution, sont devenus le premier facteur de dévalorisation boursière, par leur nombre. Les licenciements sont toujours à l'ordre du jour. Triste déclin de la réification du travail même auprès d'une catégorie de travailleurs qui étaient les plus proches de l'esprit entrepreneurial et, peut-être, les plus productifs de richesse !



## Émulation

La compétition des marchés et dans les marchés amène souvent à la jalousie irrationnelle. Mais également à l'émulation la plus féconde. Certes, si l'on conçoit le travail rien que comme un moyen d'assouvir ses propres intérêts individuels immédiats, et d'une manière fatalement nihiliste, il est inévitable que le sentiment de l'envie – par exemple – face au succès du concurrent s'installe de façon sinistre. En réalité, il ne s'agit pas d'un véritable sentiment mais plutôt d'un ressentiment impuissant, inutile et finalement masochiste. Il y a même des régions, des pays où l'on est plus enclin à l'émulation qu'à la jalousie improductive et autolésioniste. Et, s'il est vrai qu'une pomme pourrie fait facilement gâter les autres dans la corbeille, il ne faut pas sous-évaluer l'effet d'émulation d'un témoignage authentique, obtenu par amour de la vérité et du bien commun plutôt que la recherche égoïste du succès. C'est pour cette raison qu'il faut toujours faire confiance à la Grâce, à son effet multiplicateur, où les cinq pains et les deux poissons (Jean 6, 8 ; Matthieu 14, 17) peuvent être multipliés dans une dimension de générosité où le miracle est constitué par la décision de devenir des émulateurs.

## Entreprendre

Le verbe entreprendre permet d'examiner et de comprendre, en toute sa latitude et profondeur, l'essence de la nature du travail. Celle-ci est la même qui guide la vie dans toutes ses manifestations : le risque. L'ontologie de la vie, et du travail entrepreneurial, est fondée sur le risque. Pour une raison très simple : l'homme, créé à l'image de Dieu, est libre. Il peut même refuser son origine divine et basculer à tout moment dans le Mal. Du reste, Dieu ne saurait quoi faire des hommes s'ils n'étaient pas libres de l'aimer. Donc s'ils ne sont pas libres aussi d'entreprendre, comme activité maîtresse à l'intérieur de la Création. C'est la reconnaissance de la condition de créature qui amène directement à entreprendre. À mettre en jeu toute la liberté humaine. À vivre la vie comme un risque total. Malgré les innombrables injustices, les expropriations fiscales de l'étatisme moderne et les sacrifices de temps et d'argent auxquels les entrepreneurs, surtout les petits et les plus minuscules, sont soumis, il n'y a pas de catégories professionnelles plus proches du bonheur de pratiquer dans la continuité le risque de leur liberté. Lorsque le pape parle de gratuité, il est difficile de trouver des personnes objectivement plus proches que ceux qui sont en train d'entreprendre. Chaque pensée, attitude ou geste de l'entrepreneur devient ainsi très dense et permet à l'homme d'y jouer toute sa liberté et sa petite grandeur. Même un fonctionnaire peut vivre son travail comme un risque entrepreneurial. En recherchant d'ajouter de la valeur, même apparemment peu signifiante, à la Création, le travailleur entreprenant s'accomplit dans le secret de l'incompréhension de tous ceux qui ne le voient que comme un odieux exploiteur (de soi-même et des autres). Que l'on pense aux syndicats antagonistes et aux partis politiques soi-disant même « révolutionnaires » qui ne voient dans l'entreprendre des entreprises que la tentative cumulée de profits. Que l'on pense aussi aux millions de fermetures forcées et de faillites, par exemple européennes, de ces dernières années. Ou bien à tous ces entrepreneurs, surtout petits, qui ont renoncé à leur rémunération pour payer leurs dépendants. Entreprendre, c'est aussi et, de nos jours, surtout cela.

## Entrepreneur

Pourquoi toi et pas moi ? Qui peut être entrepreneur ? Indépendamment des talents personnels dont on dispose plus ou moins tous, qu'est-ce qui fait que moi je ne peux pas être entrepreneur ? C'est en renversant l'habituelle formulation de la question que l'on peut mieux considérer le problème. Il faudrait, en effet, d'abord partir de l'idée que chacun (naturellement, aussi chacune) puisse fonder et gérer une entreprise. Ou bien sa propre activité individuelle. Pourquoi pas ? Surtout en considérant qu'en périodes de crises économiques, le solde négatif entre les fermetures et les nouvelles ouvertures des activités devrait être rééquilibré par ces dernières. Il faut que chaque personne – y compris les jeunes – doive d'abord faire face à l'idée de devenir entrepreneur. *Premièrement*, d'une manière très pratique et factuelle : « je n'ai pas de travail donc je vais me le créer » (et même je vais essayer d'en créer également pour les autres).

*Deuxièmement*, qui me dit que ma vocation n'est pas, justement, de créer une entreprise et, surtout, de devenir un entrepreneur ? *Troisièmement*, comment exclure de disposer des talents nécessaires, par ailleurs assez simples, pour commencer, sans considérer cette possibilité ?

*Quatrièmement*, sur la base de quelle argumentation devrais-je exclure de me poser d'emblée face à la totalité des exigences innovatrices de toute la Création ? Pourquoi devrais-je être exonéré d'essayer d'apporter ma contribution personnelle au problème éternel de la valeur ajoutée que la Création exige à chaque créature ? Au fond, le titre et le sous-titre de ce livre posent le même thème. La réponse correcte à tous ces points d'interrogation permet, par ailleurs, de répondre aux mêmes questions sur le travail subordonné et salarié. Habituellement, la première réponse-objection qu'on sort face à ces interrogations basiques, c'est : « mais moi je n'ai pas d'argent ». Ou bien : « moi je n'ai pas d'idée entrepreneuriale sur quoi faire ».

Pratiquement tous les entrepreneurs avaient pu se poser les mêmes réponses à leurs débuts. Naturellement, les circonstances et les difficultés factuelles n'ont jamais empêché à quiconque de réaliser ses projets vocationnels : la Providence permet inmanquablement que toute recherche librement et authentiquement poursuivie puisse s'accomplir. Même d'une manière impénétrable dans le Mystère des desseins divins. Y compris la possibilité de l'échec et de se consacrer à la même vocation professionnelle mais en subordination, comme ouvrier ou employé. Ou bien comme professionnel coordonné en tant qu'indépendant. Le travail, dans toute sa sacralité et sa dignité, peut être réalisé aussi bien avec un statut vraiment dirigeant, comme entrepreneur, en statut de coordination, comme professionnel autonome et comme contractuellement subordonné. Rien n'empêche qu'on puisse changer par après de statut. La finalité divine du travail factuel demeure toujours la même.

## Entrepreneurialité

D'où vient l'idée de s'investir avec le travail personnel pour rendre plus belle et plus fonctionnelle la vie des hommes ? Certes, elle vient du besoin de gagner de l'argent pour faire face à ses propres besoins et à ceux de sa famille, de ses proches. Qui peut le nier ? Mais il est également indéniable qu'il y a autre chose. La réalisation téléologique du destin de chacun est intimement liée avec ce désir irréductible d'investissement, de consécration et de finalisation pratiquement de toutes les activités de sa vie à un but à la fois vocationnel et économique. Tout le

mystère de la vie de chacun y est en jeu. Ainsi que j'ai essayé de le décrire pour le mot entrepreneur, l'entrepreneuriat constitue – devrait constituer, malgré tout – la première option de tout homme. C'est une certaine culture anti-entrepreneuriat – très diffusée – qui la réduit irresponsablement à sa rareté actuelle. Indépendamment du statut que l'on choisira, que les circonstances (voire les possibilités réelles) le permettront, l'entrepreneuriat est et demeure toujours le destin et le fondement du travail. L'idée d'un travail en bémol, comme devoir contraint et non librement assumé, l'idée d'un travail comme activité minimale jaillie d'une « force » que l'on vend à un employeur défini dans un contrat collectif de subordination, est une idée fatalement d'aliénation. Le « contrat de travail subordonné » (c'est comme cela qui est écrit dans chaque contrat en Occident) à lui tout seul, tel qu'il est conçu habituellement et, ainsi qu'il a été écrit et soutenu par les syndicats, est tout à fait aliénant. Si le travailleur ne le vit pas autrement, en syntonie avec l'entrepreneur et inséré dans la communauté naturelle qui est l'entreprise, il est inévitable que le travailleur arrive à le vivre comme quelque chose d'externe, de séparé de lui-même. Bref, s'il le vit non comme travail d'entrepreneur mais seulement comme subordonné, le travailleur ne peut que s'y consacrer partiellement (ou pas du tout). Un dévouement, celui-ci, qui ne peut demeurer d'une manière réductive et foncièrement réticente où ses intérêts « particuliers » sont en opposition à ceux poursuivis par définition par l'entrepreneuriat. De la vocation, de l'ontologie, du sens, de la sacralité du travail il n'en est plus question : c'est-à-dire que la véritable substance du travail est de facto absente. Voici la racine de l'aliénation. Et de ses inévitables, et conséquentes, crises économiques.

## Entreprise

Elle est pratiquement reconnue – avec l'activité artisanale ou commerciale – comme la seule structure apte à produire directement de la richesse économique. D'autres institutions sont préposées à créer ou à conserver, notamment, des valeurs spirituelles ou culturelles. L'entreprise, en sus d'assurer de la valeur économique, produit également des valeurs de civilisations et de la culture comportementale : on appelle cela la « culture d'entreprise ». Elle s'applique également aux entreprises « non-profit ». Rien qu'à produire ensemble, dans une organisation structurée de compétences et des fonctions inévitablement hiérarchisées au sens précis et évident qui est le but économique intrinsèque à ses activités, l'entreprise éduque naturellement ses travailleurs à une vie naturellement communautaire. La valeur de leurs efforts, de leur soumission téléologique aux finalités communes, la libre et constante recherche harmonieuse de leurs contributions spécifiques toujours nécessaires et pré-ordonnées construisent, dans la continuité, une signification et une utilité qui vont bien au-delà de l'ingéniosité logique et technique (technologique) qui les tient assemblés. Le nihilisme ? Ici on ne connaît pas ! Je demandais des renseignements administratifs, il y a quelques semaines, au service social de notre entreprise (un organisme externe à but non lucratif regroupant employeurs et employés, y compris sur le plan comptable des ressources humaines). L'appel téléphonique avait comme but de recevoir des éclaircissements pour une stagiaire qui devait commencer son stage de traductrice néerlandophone. Mon interlocuteur, pratiquement fonctionnarisé, m'a répondu (textuellement) au téléphone que la stagiaire en question pouvait bien commencer à travailler « à condition de ne pas réaliser des tâches productives ». J'ai immédiatement et polémiqument fait remarquer que dans notre entreprise, il n'y avait pas de tâches improductives. Et qu'un stage devait surtout être fondé

sur une formation qui bannisse toujours toute idée d'improductivité, si jamais il y en avait une ombre... Au silence (que je supposais embarrassé) du « fonctionnaire », je n'ai pas voulu empiéter davantage et l'entretien a continué sur le sujet de mon appel... J'ai parlé de l'épisode à un groupe d'employés et de stagiaires, qui, naturellement, ont commencé à rigoler sur le concept de « travail improductif » des fonctionnaires.

Les plus féroces étaient les trois stagiaires présentes.

## Entreprise (quatre intérêts)

Quels sont les réelles coordonnées de référence dans le fonctionnement quotidien de toute entreprise ? Malheureusement, elles ne sont pas très connues même si elles sont constamment opérationnelles. On peut les résumer en quatre points, quatre intérêts divergents ou opposés, qui, immanquablement, doivent être pris en compte et satisfaits sous peine de l'éclatement de toute entreprise, jusqu'à sa faillite. *Tout d'abord*, après sa fondation, une innovation pratiquement permanente doit être mise en place qui garde les produits et les services de l'entreprise en rapport direct avec les marchés : l'objectif en jeu est l'indispensabilité, ou du moins, l'utilité de l'entreprise par rapports aux clients et aux futurs clients, car, sans ces deux fonctionnalités très simples, la raison d'être même de l'entreprise, voire sa faillite, sont à l'ordre du jour.

*Deuxièmement*, l'entreprise doit toujours disposer de capitaux, de fonds de roulement pour faire face à sa continuité opérationnelle ; et ceci bien différemment des organismes étatiques, qui, tranquillement, s'endettent monstrueusement et rééchelonnent les dettes (jusqu'à suspendre également ses paiements avec des délais supérieurs même à deux-trois ans). Étant donné que pour se procurer des capitaux, on court des risques, il n'y a pas beaucoup de monde au portillon. C'est pour cette raison que les entrepreneurs (surtout les petits), en s'engageant personnellement, sont toujours dans un état de pauvreté virtuelle (et non rarement réelle), surtout par rapport aux risques, aux responsabilités et aux heures de travail même en week-end. *Troisièmement*, l'entreprise est tout le temps en train de former et de demander « l'impossible » aux ressources humaines dont elle dispose car sa mission est systématiquement au-dessus de ses possibilités. La nature de ces efforts et de cette mission est telle que la structure de l'entreprise a toujours tendance à se muer en communauté centrée bien au-delà de sa dimension économique et simplement humaine. *Quatrièmement*, l'entreprise doit se développer, car si elle arrête son expansion, elle commence à mourir. Et ceci doit se réaliser aussi bien sur le plan technologique que sur le plan opérationnel et géomarketing. Ces quatre dimensions sont fatalement en opposition les unes avec les autres : l'entrepreneur, surtout le petit entrepreneur, a la tâche épuisante de les équilibrer presque continuellement. Que l'on s'imagine, à ce point, ce qui arrive à la PME soumise à l'exploitation féroce de l'étatisme, de la bureaucratie et des subordonnés syndicalisés !

## Entropie

Il s'agit de la loi selon laquelle tout a tendance à mourir. Le philosophe nihiliste français Foucault des années 70 avait même défini la force opposée à l'entropie qu'il fallait mettre en place dans la continuité afin de rétablir l'équilibre entamé par cette dégradation vers le néant : la négantropie.

Lorsqu'on nie l'existence de Dieu et de la dynamique éternelle de la relation trinitaire propre à la Providence, il est fatal qu'on arrive à « inventer » une force négantropique (dont on ne connaît vraiment pas les sources, sauf celles de type strictement volontaires) analogue – comme d'habitude – à celle de la Tradition chrétienne. Le miracle de l'abondance et de la multiplication des pains et des poissons n'a pas besoin de démonstrations positivistes : il suffit de suivre les découvertes « scientifiques » (calqués – souvent sans le savoir – sur les principes chrétiens).

## Envie

En français – mais pas seulement – ce mot peut avoir deux significations dangereusement opposées (même dans le travail) : pour le fait qu'il y a l'envie de vouloir faire, de vouloir avoir, de vouloir... et l'envie par rapport au succès de l'autre, la jalousie par exemple pour un concurrent d'avoir décroché un nouveau contrat, l'envie (jalouse) d'un concurrent plus intelligent... Ce qui divise cette polysémie est le mot émulation, c'est-à-dire lorsque la jalousie devient « positive » et conduit à la compétition, à se dépasser en reconnaissant la valeur et le mérite de l'autre. On attribue généralement aux États-Unis une faculté plus fréquente à l'émulation qu'à l'envie : c'est là la supériorité réelle de la civilisation économique.

## Eschatologie

Malgré l'idéologie nihiliste qui voudrait que ce mot (eschatologie) disparaisse des dictionnaires, force est de constater que sa signification est très actuelle dans la culture contemporaine. « Rechercher le sens premier et ultime de la vie » constitue tout de même « le sport » irréductible des hommes : hier est mort le cardinal belge Ries, nommé il y a à peine un an, à plus de 92 ans (!), à la plus haute dignité ecclésiastique aussi pour ses études consacrées pendant plus de soixante ans à la recherche de l'« homo religiosus », l'homme eschatologique qui a toujours et avant tout recherché les raisons fondamentales de son existence. Samedi matin, mon épouse et moi irons à ses funérailles à la cathédrale de Tournai pour rendre hommage, comme l'avait fait, avec une analogie correspondante, le grand anthropologue français Lévy Strauss, à la plus haute dignité spirituelle de Belgique. Les chercheurs et pédagogues les plus célèbres ont déjà rendu hommage à sa vie de chercheur et de pédagogue (il fut professeur à l'université de Louvain) passée silencieusement dans les sommités de la Vérité. La vérité qu'il cherchait spécifiquement était, dans toutes les cultures, le fil rouge reliant la quête eschatologique éternelle des hommes. Je ne l'ai jamais rencontré, malgré une possible conférence qu'il a dû annuler (pour des raisons de santé) à Bruxelles en 2012 à la communauté locale de Communion et de Libération. Il a été l'ami personnel de don Giussani et pendant dix-sept éditions n'a pas manqué de participer à la plus grande manifestation catholique au monde : le Meeting de Rimini, qui se déroule chaque année pendant la dernière semaine du mois d'août. La dimension eschatologique a toujours été la recherche la plus commune dans l'histoire des hommes. Naturellement.

## Esclavage

L'esclavage a été éliminé presque partout sur la planète, il y a plus de deux siècles. Toutefois, des formes modernes, souvent volontaires, en sont repérables dans la sophistication des relations contemporaines de travail. La formule raffinée d'esclavage actif est celle d'un mélange d'anarchisme et de servitude : anarchisme existentiel, politique et comportemental des individus et subordination tendanciellement irresponsable sur les plans contractuel et normatif. On pourrait également dire tous les « avantages » irrationnels, libertaires et du désordre habituel fusionnés avec l'immensité et l'arbitraire injustifié de l'individu insoumis (et en révolte) et presque jamais garant et collaboratif. Pourquoi alors parle-t-on d'esclavage moderne ? Pour la simple raison que cet individu moderniste qui a confondu la liberté avec la faculté de faire ce qu'il veut et quand il le veut, n'est pas vraiment libre. La liberté est par contre l'adhésion volontaire et consciente à l'ontologie de la personne et à ses comportements conséquents : dans l'ordre et l'harmonie juste de la création. Comme l'individu nihiliste et relativiste n'est pas (totalement) libre (surtout dans son arbitraire), il est toujours plutôt esclave, en inconsciente captivité, des idéologies auxquelles il se soumet même volontairement. À cela il faut ajouter la volonté, presque jamais mise en discussion de la part de la plupart de nos contemporains, de ne se poser même pas le problème de se créer un travail personnellement. C'est dire combien ils sont loin de créer une entreprise même pour créer le travail d'autrui... Cette dimension de subordination au travail créé par les autres non seulement exclut la première option par rapport à l'emploi (la création d'entreprise, au demeurant), mais elle véhicule une idéologie totalement injustifiée et illégitime contre l'idée elle-même du travail et de l'entreprise.

## Étatisme

Lorsque le couple relationnel et éternel Personne-Dieu, n'est plus au centre de l'univers, le monstrueux État totalitaire essaie de prendre sa place en introduisant et en développant inévitablement l'étatisme, paradoxalement comme une sorte de véritable religion. C'est-à-dire la domination de l'État sur les individus et ses communautés, tendanciellement sur toutes les lois éternelles aussi bien naturelles que transcendantes. À partir de ce moment, de renversement de l'ordre cosmique, la dictature du « désir et de la revendication » domine tout en rendant tendanciellement esclave tout homme. Ce processus dépersonnalise tout comportement et transforme tout rapport social. « L'État s'en occupe » on dit souvent, pendant qu'on constate que l'État, lorsqu'il n'écrase et ne dévaste pas tout, que ne s'en occupe pas trop et que, par contre, il n'en finit de grossir et de tout bouffer d'une manière parfaitement arrogante et parasitaire. D'où vient cette idéologie qui a renversé toute logique, qui a soumis la personne à l'État alors que c'est lui-même qui devrait être à son service ? D'où vient cette idée suivant laquelle l'étatisme, justement, peut tout faire et peut également engager de manière irresponsable le futur en mettant sur le dos des jeunes des dettes pharaoniques au point que même les créateurs commencent à douter de leur remboursement (si n'était pas pour la garantie des éternelles taxes) ? D'où vient cette conception aliénante dans laquelle tout « désir » personnel devient « droit » à revendiquer automatiquement jusqu'à l'obtenir par le biais de l'État tout puissant et forcément « providence » ? À l'origine de ces questions qui montrent déjà l'aberration radicalement manipulatrice qui les anime, il y a l'idéologie hobbesienne (Thomas Hobbes, *Léviathan*, 1652)



fondée sur le principe sinistre « homo homini lupus » (l'homme est un loup pour l'homme). Donc, il faut un État surpuissant pour administrer ses populations en les soumettant ignoblement. Alors que c'est l'État à devoir se concevoir au service de son citoyen. Les idéologies modernistes et totalitaires, aussi bien de gauche que de droite, viennent de cette idée drastiquement pessimiste de l'homme qui ne serait pas fait, selon l'idée centrale de la civilisation chrétienne, libre et surtout à l'image de Dieu.

## Eurocentrisme

L'Europe est le continent où la crise économique a le plus frappé (et continuera à frapper radicalement). La crise culturelle – et même anthropologique – y est même la plus grave. Le continent le plus nihiliste au monde est bien le continent européen. Tous les vices de la planète y sont concentrés au plus haut degré à un niveau tel qu'on y craint même l'irréversibilité : tout au moins pour une très longue période. Après avoir été le continent où la civilisation mondiale a pu se fonder et se développer (miraculeusement) dans l'histoire, l'Europe constitue également le point où les pourritures humanoïdes et les tumeurs socio-économiques, actuellement pratiquement incurables (ou dont on redoute la guérison), produisent le plus haut degré de contamination. Ainsi qu'elle l'a été dans les valeurs de cultures et de civilisation, l'Europe est en train d'essayer d'infecter progressivement, depuis plus de deux cents ans, toutes les autres cultures. Elles se sont habituées à prendre notre Vieux Continent comme un phare dans l'océan de la recherche factuelle et spirituelle. Il y a une sorte de némésis dans ce destin apparemment paradoxal d'une civilisation en total déclin qui en est arrivée à dénier ses origines avec le refus d'introduire dans sa première "carte constitutionnelle" l'explicitation de ses origines et ses fondements chrétiens ! Les autres continents n'en croient pas à leurs yeux. Eux qui ont reçu tous les principes chrétiens à l'origine de la civilisation à partir de l'Europe ont du mal à comprendre l'égarément de celle qui est devenue leur culture vivante de référence. Ainsi, une certaine attitude de mise, toujours eurocentrique, héritage de la phase coloniale et missionnaire de notre Vieux Continent, fait que ce sont justement des pays « colonisés » que pourrait revenir paradoxalement le salut. Des pays qui ont métabolisé la grande culture occidentale où la civilisation chrétienne fait fonction de substance (et de forme). Plusieurs indices sont à la base de cette thèse (et cette évidence). *D'abord*, l'avancement économique et social des pays dits en voie de développement, d'une manière symétrique et opposée à ceux occidentaux. *Puis*, le déplacement de l'axe vital et culturel vers ces pays d'antan appelés « du tiers monde ». Mais on y voit également des prodromes de dégénération précoces qui se déclarent. *Et enfin*, le fait que les organismes internationaux se remplissent de personnes provenant de ces régions même au niveau de leurs leaders. L'arrivée et l'accueil divin, pratiquement unanime, du pape argentin François est à attribuer à ce phénomène. C'est après que ce mouvement de retour se sera complètement accompli à la faveur d'une Europe ressaisie d'une manière essentiellement majoritaire (en développant certaines saines tendances actuelles), que cette rénovation de civilisation européenne pourra revenir à ses splendeurs et – sans doute – même plus. Le travail, la révolution dans la conception du travail, en sera – on peut le parier – un point central.

## Expérience

Nous sommes, avec ce mot, au centre de la philosophie et même de l'économie. Nous sommes également au centre de la théologie, car le mot expérience définitif au fond le sens de la réalité, toute la réalité y compris son cœur pulsant, la transcendance dans la totalité des choses et de l'humain. C'est ce que Monseigneur Giussani avait appelé « l'expérience élémentaire », celle qui englobe le sentiment profond qui jaillit du rapport complet avec toute la réalité. Celle-ci ne fait qu'une seule unité, un seul « corps », constitué de naturel et de surnaturel. Avec ce mot, nous sommes également au centre des débats antagonistes, et même falsifiés, de notre monde qui superficialise son signifié en le rendant le plus souvent inacceptable. Lorsque je lis un curriculum vitae reçu en agence, les points vantés comme des expériences positives sont ceux, souvent, qui me convainquent d'écarter d'emblée la candidature : c'est dire quelles sont les ambiguïtés dans l'évaluation de l'expérience. Expérience authentique du réel ou falsification de l'expérience avec des filtres réducteurs, très idéologiques ? Le facteur le plus crucial de l'expérience est la conscience qui génère l'évaluation. Mais la conscience de quoi ? Deux sont les facteurs qui permettent de la décrire : *d'abord*, elle doit exprimer un procédé qui concerne toute la personne humaine ; *et ensuite* elle doit jaillir, avec un critère évaluatif, de la totalité que la réalité elle-même peut exprimer. L'expérience du travail, par exemple, est parmi les plus « parlantes ». Elle est générée par – comme disait saint Augustin – une « réalisation d'un projet, qui dicte à la réalité elle-même l'image idéale qui le stimule de l'intérieur » (cette citation ne m'appartient pas, elle est toujours du futur Béat père Giussani). En effet, c'est lorsque l'expérience est imposée par l'objet, par le fait bien compris dans le cœur intime de la personne consciente et qui évolue, qu'elle devient probante. Le nihilisme contemporain a réduit l'expérience relativiste comme cumulation « d'expériences » parcellisées et peu signifiantes, sinon insignifiantes.

## Faillite

La faillite étonne et effraie toujours. L'entrepreneur la connaît bien, il l'a toujours sous ses yeux. Son problème permanent est de l'éloigner réellement le plus possible de sa vue. Tout en sachant qu'elle est toujours là à le guetter. Dans des périodes de récession économique, ce danger augmente jusqu'à se produire comme une hécatombe (européenne en 2012-13). L'entrepreneur dort toujours avec une possible faillite. Il n'y a que les syndicalistes qui, apparemment, l'ignorent : d'où leur étonnement, qui, en réalité est plus craint qu'étonnant. Les dépendants, qu'ils soient ouvriers ou employés, connaissent souvent de façon assez pertinente les dangers de la faillite. D'ailleurs, qu'on se le dise : on ne parle quasi jamais des effets positifs d'une faillite (à part celles provoquées pour des crises politiques et culturelles, comme une bonne partie de notre époque). Une entreprise fait faillite lorsque sa production n'est plus considérée comme utile ou nécessaire aux marchés. Tout simplement. Impossible de produire en perte. Et de continuer à produire des services ou des produits que personne n'achète. Monsieur de Lapalisse ne dirait pas mieux. La fermeture d'une entreprise pareille, finalement, constitue ainsi une mesure de salut public et une décision indispensablement rationnelle. D'autres entreprises bien plus innovantes pourront prendre en compte profitablement leurs parts de marchés résiduelles. Les marchés fondés sur la compétition, tant détestée par les candidats et les partis de gauche, sont là pour résoudre ce type de problèmes qui sont à la base d'une économie saine et juste. La perte des

emplois, bien que douloureuse, est inévitable à défaut de rentabilité. Quoi d'autre ? Il faut, dans ce cas, disposer de ressources pour faire face à l'indispensable « accompagnement social », mais il n'y a pas d'autres solutions. Pour ce faire, par ailleurs, il faut que les entreprises puissent disposer de beaucoup de marges bénéficiaires afin de ne pas décharger leurs pertes – *in fine* – sur les États gloutons. Mais cela ouvre le dossier de l'interventionnisme étatique tatillon et très coûteux que les partis hobbesiens et les syndicats soutiennent...

## Fait (chrétien)

Même un petit prêtre, habituellement très intelligent, a remarqué, avec une petite question aiguë dans son homélie au sixième dimanche après Pâques : « Mais le christianisme est-il vraiment une religion ? ». En effet, sa petite question en passant encadrerait le fait, pas moins que le fait, avec lequel le Créateur avait rédimé toute la question hébraïque. La naissance, la vie, la mort et la résurrection d'un homme, son fils Jésus, né d'une vierge et qui n'a jamais écrit lui-même une toute petite ligne et un seul mot sur sa « religion ». Le fait chrétien s'est ainsi posé dans l'histoire avec toute la puissance d'un événement fondateur et significatif intrinsèquement en rupture avec toute théorie et moralisme, avec tout particularisme et ligne constitués de préceptes à suivre... Le fait chrétien s'est accompli totalement en envoyant les apôtres dans l'univers à fonder l'Église et à faire vivre la Bonne nouvelle dans l'histoire. La petite question en passant du prêtre, dans son homélie pascale à la cathédrale de Bruxelles, touchait à l'essence du Mystère de l'humanité : l'Amour

## Foi (I)

Avant de donner sa démission, le pape émérite Benoît a proclamé 2012-2013 « Année de la Foi », en même temps qu'un grand Synode à Rome. C'est comme cela qu'il a voulu conclure son pontificat en faisant face au problème le plus crucial de l'Église et du monde contemporain : la foi. La foi en Dieu est une Grâce de Dieu Lui-même : l'homme ne peut pas se la donner. Il ne peut qu'éliminer tous les obstacles pour qu'elle puisse lui être donnée. La foi est le paradigme de base dans la coopération en liberté entre l'homme et la Trinité. Ainsi, après ses encycliques sur l'espoir (*Spe salvi*) et sur la charité, (*Caritas in veritate*), voici l'initiative du pape sur la foi dans laquelle n'est pas étrangère sa démission elle-même : il va prier et – contrairement à l'attachement au pouvoir propre à la mondanité du monde – il abandonne confiant son Église à la Providence pour qu'Elle puisse faire encore mieux qu'avec lui. Par ailleurs, étant limité et mortel (il a déjà 85 ans), il n'y arrive plus comme il faudrait d'après lui. Le Mystère de la Foi dit-on. Pourquoi ? Il y a certainement des chrétiens qui n'entreront pas au Paradis à cause du fait qu'ils l'auront librement enterré. Et d'autres, dans la terre pourrie des idéologies incroyantes, qui n'ont même jamais rencontré le Christ, que la bonté infinie de Dieu pourrait accueillir, déjà à partir de ce monde, dans le Royaume du Ciel. Pour disposer de la foi, il faut la demander tout le temps avec la prière. C'est même cet acte (le seul acte paradoxalement victorieux à l'encontre Dieu) qui constitue la véritable profession de foi, tout du moins si on considère les seules facultés humaines.

## Foi (II)

Le nouveau pape François vient de sanctifier les 813 chrétiens qui se sont fait décapiter, avec leur évêque, plutôt que se « convertir » à l'Islam. Ils étaient tous des hommes de la petite ville d'Otrante, sur l'extrême talon de la botte italienne. C'était l'année 1480. Tandis que les huit cent treize têtes roulaient horriblement par terre, l'une après l'autre, toutes les femmes et les enfants furent amenés comme esclaves. Le grandiose épisode enflamma de foi les populations de l'Italie méridionale qui réussirent à contraindre héroïquement à la retraite les armées musulmanes avec l'intervention et sous la conduite du roi de Naples. Le dessein des musulmans, après être débarqués en conquérants sur les rives italiennes, était de remonter jusqu'à Rome et transformer la cathédrale de Saint Pierre en mosquée. Comme ils venaient de le faire avec l'église de sainte Sophie à Constantinople (l'actuel Istanbul). Les politiciens actuels, abrutis dans leur laïcisme lamentablement ignorant qui vient d'exclure, dans le projet de « constitution » européenne, la qualification de « chrétienne » à la base de la naissance et du développement de tout le Vieux continent, devraient corriger radicalement leur petite culture (d'analphabète de retour). Les choix retentissant au martyre d'un peuple entier (qui encore continue partout dans le monde de nos jours dans l'indifférence de l'Occident) a été encore plus profond que la victoire contre l'islamisation forcée à Poitiers en 732 ou aux portes de Vienne, dans le dix-huitième siècle. Peut-on imaginer sacrifice plus sublime, courageux et religieux que celui d'Otrante et la réaction guerrière et gagnante des populations méridionales à la furie fanatique et forcenée de l'islamisme ravageur ? Jésus parlait de la force invincible des faibles productrice d'entreprises gigantesques et inimaginables : comment ne pas voir dans ces événements la puissance de la foi ?

## Fonctionnaires

Dans chaque pays européen, on dit tout le temps qu'ils diminuent (qu'ils sont en train de diminuer), mais les publications des chiffres montrent le contraire. Par exemple, en Belgique, le journal numéro un de Bruxelles *Le Soir*, de gauche, a publié en janvier 2013 les statistiques chiffrées du nombre de fonctionnaires belges. Ils sont plus d'un million six cent quarante-cinq mille : record mondial. Il y a une dizaine d'années, on en avait compté neuf cent cinquante mille et déjà on parlait d'en diminuer de 50%. Comme on l'avait dit en Grande-Bretagne (en en diminuant presque un demi-million) avec l'arrivée de David Cameron. En Sicile, à l'autre extrémité méridionale de l'Europe, juste avant les élections de février 2013, comme il est coutume un peu partout pour contenter les clientèles des partis, on a encore embauché des milliers de fonctionnaires, notoirement déjà amplement surnuméraires (peut-être un record mondial régional). Chaque jour des milliers d'emplois disparaissent en Europe, en augmentant le chômage, mais ceux des fonctionnaires augmentent. Même les journaux de gauche blaguent sur les dernières grèves surréelles de ces fonctionnaires, qui, selon le but « téléologique » de leur caste, demandent toujours plus fonctionnaires... Les syndicats les soutiennent. Mais qu'est-ce qu'ils font dans leurs bureaux par ailleurs luxueux ? La réponse est dans les taux d'absentéisme qui dépasse globalement même le 20%. Voilà pourquoi on voit publié à la une des journaux (même de gauche) des photos choc montrant le concours aux postes de fonctionnaires (plus limités qu'auparavant mais quand même toujours disponibles). Ils sont fréquentés par des dizaines de milliers de candidats tous alignés dans les grands salons conçus pour les expositions

gigantesques des foires commerciales. Ils ont toujours existé, ces concours surdimensionnés et scandaleux, mais ils font aujourd'hui la une de beaucoup de journaux. Puis on s'étonne si aux élections dans les régions allant de la Mer du Nord jusqu'à la Sicile méditerranéenne, les partis de la protestation dite « populiste » gagnent avec des pourcentages époustouflants. Par exemple, les partis de De Wever en Flandre ou de Grillo qui a traversé à la nage le détroit de Messine pour conquérir les Siciliens : il en est devenu le premier parti. Mais les dettes publiques continuent à augmenter, les budgets réclament des augmentations d'impôts déjà folles et le chômage augmente dans la récession d'une Europe qui trouve même l'occasion (après avoir vu augmenter de plus de 100 % le nombre d'eurocrates au cours des dix dernières années) de se faire attribuer un prix Nobel en 2012 ! Interdit d'avancer des critiques et des protestations ?

## Formation (I)

Quel est le point de vue de l'entreprise, de l'entrepreneur, face à la formation ? On devrait plutôt parler de quels devraient être les questions, les objectifs des entrepreneurs par rapport à l'univers de la formation, de la maternelle à l'université. De quoi a-t-elle besoin l'entreprise, essentiellement, dans la formation d'un jeune ? À bien voir, l'entreprise n'a pas une grande nécessité de connaissances techniques, de notions particulières. L'exigence la plus aiguë est celle d'une culture profondément unitaire et humaniste. Une culture formative de la maturité humaine. Une culture qui demande d'elle-même d'être continuellement développée : nous vivons désormais une ère qui, dans l'optique de la formation, devrait être appelée de « pédagogie permanente ». Et ceci pas uniquement d'un point de vue factuel et technique, les spécialisations sont innombrables. Comment l'univers de la formation, jusqu'aux masters postuniversitaires, pourrait y faire face avec des préparations tout à fait adéquates et précises ? Je me souviens d'une dure polémique que le groupe dirigeant de mon entreprise, à ce propos, avait provoquée et soutenue contre des concurrents et des écoles au début des années 80. Ce dernier groupe de fanatiques du technicisme, constitué aussi bien de professionnels de la traduction que de professeurs, voulait « révolutionner » l'enseignement en y introduisant plein de matières techniques et « scientifiques » (fatalement scientifiques par ailleurs). Notre thèse était, par contre, très différente de l'idéologie alors déjà dominante, que la formation devait converger vers la production d'un jeune adulte ayant une vision critique, mais surtout homogène et unitaire de type global. Du reste et d'ailleurs ce déferlement des technologies et des spécialisations ne permettait déjà pas de choisir quelle « branche enseigner ». Par contre, toute l'école du continent européen était et demeure en pleine crise idéologique dans ses contenus relativistes et nihilistes d'enseignement. Cela continue tragiquement encore de nos jours, malgré le fait que l'apparent intérêt de l'entreprise, prôné par la tendance scientiste, spécialiste et ultra-parcellisée, n'ait pas été – heureusement – accueillie dans les écoles, par exemple, de traduction. Par ailleurs, l'issue de la crise anthropologique et culturelle de l'Occident pose aujourd'hui encore plus gravement le besoin d'une formation compacte et intégrale capable de bâtir un jeune homme qui sache poser et se poser les bonnes questions au lieu de « détenir » des réponses techniquement partielles et culturellement désagrégées.

## Formation (II)

En lisant chaque matin le quotidien *Le Soir* de Bruxelles (auquel je suis abonné depuis 35 ans), je pique des colères ponctuelles à cause de l'idéologie matérialiste de la plupart de ses articles tous gauchistes. Ils m'aident à me réveiller complètement et à me mettre encore plus volontairement au travail. Ce matin, le 3 mai, je n'ai pas pu résister à l'envie de lire entièrement un article qu'habituellement je découpe pour me le détailler le week-end à la maison. Son titre était « Faut-il inculquer l'esprit d'entreprise à l'école ? » : on comprend aisément pourquoi le verbe « inculquer » a déclenché immédiatement mon irritation, une fois de plus, en lisant les titres et les accroches jusqu'à cette page 11. L'auteur du papier, un jeune doctorant en sciences sociales et du travail (Université Libre de Bruxelles), complétait rapidement la teneur du titre. « De plus, introduire cet esprit d'entreprendre dans l'école – écrit-il – c'est aussi introduire une idéologie, une conception du monde du travail très individualiste, avec une adoration du modèle entrepreneurial... ». Et de continuer sur ce ton où, en gros, il argumentait sur la nécessité de protéger les « jeunes [qui] vont peut-être se lancer et se prendre une raclée magistrale ». La relève des professeurs universitaires nihilistes est ainsi prête : il ne faut surtout pas « inculquer » la très... mauvaise idée entrepreneuriale aux quelques 40% de jeunes européens au chômage. Mieux vaut – il va de soi, selon notre génie en herbe – qu'ils évitent de se « lancer » dans la création de nouvelles entreprises, peut-être sur un nouveau modèle d'innovation de l'après-crise. Ils ne courent ainsi pas le risque « de prendre une raclée magistrale ». Naturellement, mieux vaut rester au chômage et par après, dans la précarité... Et surtout – continue le petit passionné de râteliers étatistes – il faut préserver toute la génération de jeunes de la dévastation de « l'idéologie, de la conception du monde du travail très individualiste » (sic !), car fonder et bâtir une entreprise est un projet – n'est-ce pas – affreusement individualiste... Pour ne pas parler de la perte de « l'adoration du modèle entrepreneurial » (encore un sic !). Que reste-t-il ? Se chercher un improbable emploi subordonné – bien sûr – comme employé ou cadre dans une entreprise réchappée de l'hécatombe des faillites et fermetures en cours ou essayer de grossir encore davantage les rangs des fonctionnaires déjà innombrables et pléonastiques. N'importe quelle formation, sauf celle de l'... entrepreneur : c'est cela que l'on enseigne officiellement dans nos écoles, nos universités, nihilistes !

## Freelance

La figure de l'éternel artisan s'est incarnée aussi dans le moderne freelance. Toujours patron de lui-même, le freelance n'est subordonné (presque) à personne. Il ne vend pas son temps de travail, généralement, mais il contractualise et vend le résultat de son travail, de son professionnalisme accompli et responsable. Il travaille assez souvent chez lui ou dans son petit laboratoire. Dans le secteur de mes entreprises, celui de la communication multilingue, il est souvent copywriter, traducteur, graphiste ou développeur informatique pour sites web. Comme le freelance garde son rôle de professionnel spécialisé dans un métier spécifique, il profite de sa propre dignité et de ses compétences auxquelles l'entreprise fait recours à l'occasion, sans aucun rapport de stricte continuité préalable. Deux problèmes sont posés par ce statut de travail autonome. *Le premier*, pour l'entreprise qui utilise ses services, est donné par le fait qu'il peut toujours se tromper, surtout dans les activités d'écriture et d'infographisme : il faut donc que



l'entreprise puisse réviser et surtout valider son travail vis-à-vis de son client (le freelance ne doit généralement pas connaître le client final de l'entreprise pour laquelle il travaille). L'anomalie généralement produite par ce problème est le fait que cette entreprise qui utilise ces services freelance – ponctuellement monocalisée et sous-dimensionnée – ne dispose pas de réviseurs internes de langue maternelle à même de valider (contrôler, corriger et approuver) les travaux ainsi livrés au client d'une manière irresponsable. Pour les traductions et le copywriting multilingue, de surcroît, il faut même disposer, indispensablement, d'une organisation glocalisée. *Le deuxième* problème est souvent constitué par la coupure du rapport avec le marché réel que le freelance doit subir structurellement. Souvent, pour cela, les freelances ont tendance à la pathologie professionnelle du solipsisme si l'entreprise pour laquelle ils travaillent ne fait pas de feedback, un juste regard professionnel à son égard.

## Funérailles

Aux longues et solennelles funérailles à la cathédrale de Tournai du cardinal Julien Ries, l'anthropologue belge « inventeur » de la discipline fondée sur l'« homo religiosus » (d'après l'idée originale de Mircea Eliade), j'ai eu le temps de méditer sur plusieurs points. *Tout d'abord*, sur la mort elle-même qui résume dans ces célébrations sacrées la totalité d'une vie : c'est le moment où tout s'arrête, rien peut prétendre à une importance prioritaire. *Deuxièmement*, je considérais qu'on était en train de célébrer la vie d'une des trois personnalités parmi les plus importantes du Royaume belge : les deux autres avaient été Père Damien, sanctifié pour sa vie chrétienne auprès des lépreux d'une île de l'océan Pacifique. Et roi Baudouin, fameux pour avoir abdiqué pendant 48 heures comme objection de conscience afin de ne pas signer l'horrible loi autorisant l'avortement. *Troisièmement*, j'ai pu détailler les personnalités marquantes de la société civile qui assistaient au rite et, naturellement, les absences : en premier lieu, pas un seul membre de la nombreuse famille royale ; puis, aucun évêque flamand ; ensuite l'absence du primate de Belgique (représenté tout de même par son porte-parole père Scholtès) ; et enfin, l'absence injustifiable de l'autre cardinal belge, monseigneur Danneels (qui se trouvait à Rome à palabrer avec les autres cardinaux en vue de l'élection du nouveau pape : un petit voyage en avion d'une ou deux journées aurait été très exemplificatif pour la chrétienté (et non seulement) de sa foi et de son appréciation culturelle. *Dernièrement*, le prêtre anthropologue émérite de la discipline humanistique la plus importante sur laquelle on puisse rechercher, avait été nommé cardinal par le pape Ratzinger à 92 ans (peut-être un record), un an avant sa mort. Signe incontestable pour reconnaître dignement une longue vie passée dans l'humble modestie ecclésiale, célébrée seulement par la reconnaissance culturelle de ses pairs anthropologues (Lévi Strauss, par exemple) et celle, surtout religieuse et culturelle de Communion et de Libération. Des évêques venus de Rome, du Luxembourg, des professeurs universitaires collègues de Louvain étaient présents et ont prononcé des discours apologétiques. Sa maison d'édition Jaka Book qui publie sa vaste production scientifique était bien là avec son directeur et fondateur Sante Bagnoli (disciple et ami de la première heure de don Giussani) et « copain » professionnel de Ries à ses dix-sept participations au Meeting de Rimini). Petite cerise sur le gâteau, il y avait aussi – avec ma plus grande et agréable surprise – le premier ministre socialiste Elio Di Rupo.

## Gender

Il s'agit là d'un des mots (en anglais) parmi les plus absurdes pondus et assimilés dans notre époque nihiliste. À l'arbitraire propre de la prétention des hommes relativistes et narcissiques de notre époque, à la recherche forcenée de nouveaux concepts « définissant » l'humain comme créateur et non comme créature, on veut attribuer aussi la faculté de pouvoir choisir le sexe que la nature a établi à la naissance et à sa conception elle-même (divine). Au lieu de reconnaître humblement la réalité de son propre genre de sexe que la vie et la biologie attribuent à chaque être, au lieu de reconnaître l'évidence ontologique de sa conformation (sexuelle), les nihilistes de notre ère s'adonnent à la recherche surréelle et monstrueuse de se choisir son propre *gender* comme s'il s'agissait d'un bien disponible au libre arbitre ! Les conséquences sur le plan comportemental, institutionnel (pour la famille, par exemple), sur le plan juridique, culturel et religieux sont bouleversantes autant que la conception nihiliste elle-même destructrice de toute notion d'humanité véritable.

## Géostyle

À travers le terme géostyle, les linguistes ont défini la connotation particulière qu'une langue acquière dans un pays ou dans une région. J'en parle ici car il s'agit toujours de mon expérience professionnelle directe. La globalisation économique et culturelle, qui se développe de plus en plus dans le monde de manière irréversible, a aiguisé les sensibilités locales et a augmenté l'attachement aux spécificités linguistiques (même lexicales) des contextes anthropologiques identifiant les locuteurs en question. La peur réactive d'être laminés par le processus de mondialisation a paradoxalement amplifié la recherche de l'identité dans le particularisme. Le géostyle en est le résultat sur le plan linguistique. Ainsi, même une langue comme le néerlandais, parlée par quelque vingt-cinq millions de locuteurs est considérée comme convergente avec ses deux géostyles principaux (le hollandais et le flamand belge) continue à cultiver ces deux styles expressifs malgré une « frontière » contigüe et invisible et une distance territoriale d'à peine quelques dizaines de kilomètres. La prévision intuitive que ce type de géostyles puissent avec le temps disparaître, surtout après une vingtaine d'années d'homogénéisation grammairienne et lexicale, n'est pas assurée. À quelques langues convergentes s'opposent beaucoup de langues divergentes comme celles de l'Est ou intercontinentales : les langues cousines du tchèque et du slovaque, le serbe et le croate, voire le portugais et le brésilien. Ainsi, à la notion de géomarketing (le marketing et la publicité adaptés aux territoires) se développe de plus en plus celle de géostyle dans la communication multilingue et multimarché. C'est également pour cette raison qu'il est de plus en plus indispensable que les agences de publicité et les bureaux de traduction deviennent « glocalisés » (néologisme californien des années 90, résultant de la contraction de « globalisé » et « localisé »).

## Globalisation

Le rêve de la mondialisation dont on a au moins trois épisodes célèbres avec la destruction de la Tour de Babel, avec Alexandre le Grand regardant l'horizon de l'Océan indien (à la tête de son

armée grecque) et avec les Romains, arrivés jusqu'à l'*Hadrian's Wall* en Angleterre, s'est accéléré surtout à partir des deux guerres mondiales, des années informatiques (années 80) et en correspondance d'Internet. Naturellement, on ne peut pas oublier la date de 1492 où Christophe Colomb avait découvert sans le savoir les premières terres de l'Amérique... L'ère irréversible de la globalisation avance sans cesse à grande vitesse en intégrant économies et cultures. Les crises économiques qui nous accablent sont également les expressions de ces rééquilibres géopolitiques et technologiques. Un nouvel univers économique sortira comme issue de ce bouleversement apparemment pacifique. L'Occident paye, et payera encore plus, le prix de cette globalisation irréversible surtout pour ses erreurs et ses excès d'un hédonisme kitch, insoutenable et parasitaire des derniers cinquante ans. La crise récessive durera, naturellement, beaucoup plus longtemps que les politiciens et les « experts » ne le prévoient (ou font semblant de prévoir) : tous les six mois, ils reportent et mettent à jour leurs « prévisions ». Le moment est déjà venu qu'il faut payer toutes les dettes et toutes les entourloupes financières qui ont hypothéqué le futur. Le futur est devenu, hélas, le présent.

## Glocalisme

Ce néologisme a été créé par les Californiens dans les années 1990 par la contraction de deux mots : globalisation et localisation (en anglais américain *glocalization*). Si « small is beautiful » et « think global act local » ont caractérisé les années 1970 et 1980, « glocalization » et tous ses dérivés sont les mots-clés de notre ère : le glocalisme signifie que pour appréhender la dimension culturelle et économique de la nouvelle globalisation, il faut disposer, à côté d'une vision globale et universelle (donc fondamentalement chrétienne et catholique!), d'une localisation multiple dans le monde. Il faut, en d'autres termes, être réellement là : par exemple, pour une entreprise comme la mienne, disposer d'autant d'agences glocalisées que de langues promises aux clients. Le mot glocalization a dépassé rapidement le million d'occurrences sur Internet dans les sept langues les plus utilisées. Pour bien comprendre le contexte culturel de ce néologisme, il faut considérer qu'en 1996-98 s'est déclenchée une crise économique dite de la « bulle informatique ». La cause de cette crise était fondée sur le fait qu'à l'époque on affirmait qu'en disposant d'un ordinateur et d'une ligne téléphonique on pouvait maîtriser n'importe quelle activité au monde. Faux ! La maîtrise organisationnelle et productive on ne peut l'avoir qu'en disposant également de sièges locaux, dans les marchés cible. Pour une entreprise de services de communication multilingue, cette condition de glocalisation est encore plus impérative. Il faut, en effet, produire la langue locale que seule la présence sur place (d'agences glocalisées), dans le contexte anthropologique et culturel en question, peut permettre.

## Grâce

Ma grand-mère, au début des années 1950, jugeait habituellement des autres femmes positivement, en utilisant une expression dans le dialecte des Abruzes : « T'è la Grasse » (Elle a la Grâce). Le mot Grâce n'était pas à priori et mécaniquement le résultat direct d'un miracle multiplicateur provoqué par une intervention ponctuelle de la Providence, mais une attitude constante de générosité et d'abondance personnellement cultivée, malgré une certaine pauvreté

paysanne. En effet, la signification de ce mot descendait d'une culture évangélique de gestion des biens qui était devenu traditionnellement une vertu typiquement féminine : celle du partage communautaire comme issue d'une laboriosité individuelle jamais interrompue. Le symétrique, en d'autres termes, de la multiplication des pains et des poissons comme continuité renversée d'appropriation. Une sorte, celle-ci, d'explication très humaine des apparitions, à Lourdes, de Marie à Bernadette : « Le miracle, c'est dans le fait que ce sont les hommes à apparaître à Marie » avait remarqué Antonio Socci, un grand journaliste catholique de la Toscane, il y a quelques années. D'un point de vue économique, il s'agit de la « folie » chrétienne du principe *abandonnes tes trésors, tu gagneras tout et la vie éternelle...*

## Gratuité du travail (I)

La gratuité est le caractère distinctif de la vie d'un chrétien. Elle est pratiquement incompréhensible (aux antipodes) pour la mentalité dominante, surtout de notre époque, qui célèbre l'opportunisme, l'utilitarisme et le profit comme des valeurs suprêmes. La conception nihiliste qui – si on peut dire – est au fondement matérialiste de ces trois idéologies idolâtres, affirme un monde sans sens et sans Dieu. « Tout est possible – disait Dostoïevski – dans un monde pareil ». Non qu'il ne faut pas être opportuniste, utilitariste et à la recherche raisonnable du profit : c'est lorsqu'on absolutise ces finalités au rang de principes d'action, au niveau de la téléologie existentielle et globale, que ces objectifs devenus idoles dévastent la vie des hommes avec leur obtusité abrutissante. Celle-ci empêche d'imaginer la gratuité de l'amour, de la charité comme règle de vie. Les Chrétiens ne sont pas, tout de même, stupides, naturellement (il y en a, parmi les nihilistes, qui n'ont pas honte de l'ignoble jeu des mots crétin/chrétien) : les fidèles pratiquants recherchent toujours la justice de la rémunération équitable, de l'obtention des finalités légitimes et des avantages légaux. Mais ils savent que la vie est faite de bien autre chose où son contenu dépasse, et de loin, les limites étriquées du matérialisme. Même dans le travail, c'est-à-dire dans les activités qu'habituellement on considère utiles, la gratuité justifie tous les efforts, soutient la recherche de la perfection et de la beauté dont l'utilitarisme n'est qu'un tout premier stade. L'homme vit pour l'infini et pour le profit économique concret (souvent même pas immédiat).

## Gratuité (du travail) (II)

Bien sûr qu'on travaille pour gagner de l'argent (pour faire face à ses propres besoins et à ceux de sa famille...). Bien sûr que tous les problèmes de justice et de proportionnalité dans les traitements doivent être résolus : en l'occurrence la politique et le syndicalisme sont aussi appelés à trouver les bonnes solutions. Mais la raison de fond, le mobile ontologique, la nature intime qui pousse l'homme au travail – qu'il soit hautement créatif ou simplement factuel – est immanquablement extra économique. C'est la gratuité. Il s'agit de la dimension irréductible au salaire de l'employé/ouvrier ou bien au possible gain de l'entrepreneur. La rémunération ne pourra jamais compenser les efforts, les diligences, les énergies, les sacrifices, les investissements matériels et immatériels mis en œuvre pour réaliser une mission économique... La valeur subjective et transcendante d'un travail est incommensurable avec ses aspects immédiatement

financiers. C'est dans la pure gratuité, dans son paradoxe, que l'on retrouve toute la dimension immatérielle de l'humain et que la vraie justification du travail commence à s'avérer vraiment. Benoît XVI a fixé ce concept de gratuité tout au long de son encyclique *Caritas in veritate*.

## Grèves (et dividendes)

Non seulement, les ouvriers allemands ont les salaires les plus élevés d'Europe, mais ils jouissent de dividendes substantiellement de rêve que leurs industries peuvent leur distribuer à la fin de l'année. En décembre 2012, ils ont reçu une prime de 7 200 euros tandis qu'en 2011 ils avaient décroché 7 500 euros. Collaborer avec discipline, productivité constamment élevée et modération consciemment politique (autre que revendicative) amène à des traitements et des dividendes économiques impensables pour les comportements antagonistes des syndicats « latins ». Ceux-ci, tant en France qu'en Belgique ou en Italie (sans parler de la Grèce, de l'Espagne et du...), se contentent de proclamer des grèves générales ; de débrailer les productions en entreprises à toute occasion, de « traiter » avec les directions en les séquestrant carrément dans leurs locaux et bureaux sous des menaces revendicatives insoutenables, bref dans l'anarcho-syndicalisme qu'on pourrait définir soft et dans des luttes de revendication continues, de plus en plus impuissantes par définition. Pendant des décennies ces syndicats, avec leur extrémisme, ne font qu'agir socialement sur les partis politiques pour les « plier » à voter des lois sociales (comme l'indexation automatique – solitaire en Europe – néfaste en Belgique) jusqu'à convaincre les entreprises de fermer et de délocaliser (par exemple, Ford en Belgique à Genk, Caterpillar à Charleroi, Arcelor à Liège ou à Florange en France). Ou en Italie, à contraindre Fiat jusqu'à la faire sortir de l'organisation patronale (Confindustria jugée même complice des stratégies syndicales). Tandis que Marchionne, son administrateur délégué, met en « cassa integrazione » (un chômage technique rétribué par l'État) des milliers de travailleurs pendant... deux ans. La lutte des classes, obsolète et anachronique, coûte finalement très cher aux ouvriers inutilement « antagonistes au système » et masochistiquement producteurs de misère économique et politicienne. Pourquoi la direction de FIAT ne devrait-elle pas suivre les politiques des ouvriers ordonnées et laborieuses, en Amérique de Chrysler (ou celles d'Arcelor en Inde) plutôt que les luttes tardo-socialistes en Belgique ou en France ? Il y a, entre-temps, des ouvriers en Allemagne et aux États-Unis qui reçoivent des dividendes qu'ils ont eux-mêmes bien gagnés.

## Gutenberg

Il est l'inventeur de la presse manuelle à imprimer des textes. Cette invention a vu le jour en Allemagne, à Mayence, vers la moitié du quinzième siècle. Je le savais déjà à l'école primaire, au début des années 50, où on enseignait les grandes inventions et découvertes extraordinaires de la Renaissance : à peine cinquante ans plus tard, en 1492, il y eût la découverte de l'Amérique (Christophe Colomb pensait se trouver déjà en Inde...). Je m'étais intéressé à Gutenberg car dans mon travail multilingue je côtoyais souvent les imprimeurs et toutes leurs technologies contemporaines. Mais surtout j'étais intéressé à cet inventeur comme créateur d'une des trois plus grandes conquêtes humaines : l'écriture, l'imprimerie et l'informatique. C'est dans la ville alsacienne de Strasbourg que Gutenberg s'est réfugié pendant qu'il perfectionnait son invention.

Par la suite, il fut anobli par sa patrie, tout, comme deux autres grands « collègues », sir Berners-Lee (anobli par l'actuelle reine Elisabeth) et saint Jérôme (mille cinq cents ans plus tôt, sanctifié comme docteur de l'Église). Au début des années 90, j'avais pris ces trois génies comme protecteurs symboliques de mes activités multilingues : Jérôme pour la rédaction et la traduction (il avait traduit la Bible en latin avec sa fameuse *Vulgata* ; Gutenberg pour l'impression (lui aussi avait commencé à imprimer la Bible en allemand) et Berners-Lee comme célèbre père d'Internet (pour le développement des sites web même plurilingues). On peut aisément imaginer comment cet artisan mécanicien (je suis diplômé en mécanique), contraint d'émigrer pour défendre et accomplir sa découverte, ait pu trotter dans ma tête... Jusqu'à en faire le protagoniste de deux petites nouvelles où je l'imagine à la rencontre directe de son successeur, l'inventeur des sites internet (et également émigré au travail aux USA), et de son grandissime prédécesseur Jérôme, hyperémigré dans tous les pays connus de son époque, pour pratiquer sa mission polyédrique de travailler dans les langues : latine, grecque et hébraïque (outre que dalmate).

## Hellénisme

Malgré ses positions de soutien à l'hellénisme, Benoît XVI ne peut nullement être accusé d'être un progressiste révolutionnaire dans le sens politiciste et intellectualiste. Son hellénisme a toujours été un soutien à la raison, à la culture, à l'ouverture rationnelle et contre le rationalisme (qu'il considère profondément irrationnel). Contre l'hellénisme s'étaient déchaînés les conservateurs réactionnaires qui visaient les mœurs libertines et bisexuelles, les nudités associées aux jeux de la Grèce... Mais l'hellénisme de Ratzinger a été une reconnaissance de la raison comme base de la foi : la raison amène inévitablement sur le chemin de la foi ! Elle, précise Benoît XVI, est mise en rapport constant avec l'intelligibilité. Elle a toujours été identifiée avec la recherche active et raisonnable de Dieu et non seulement dans une sorte de certitude même obtuse et aveugle dans la Trinité. L'hellénisme pour le pape « émérite », ainsi qu'il vient d'en définir l'adjectif après ses démissions, est le grand art et la musique sublime. De la tradition grégorienne jusqu'aux musiciens géants du baroque, du classique et du romantisme. En tant que pianiste très amateur, il sait reconnaître le divin dans le *melos* des partisans de Bach, de Mozart ou de Beethoven... L'hellénisme est toujours pour lui la beauté dans laquelle il célèbre la présence de Dieu aussi dans l'Art (ainsi qu'il l'avait vu faire également par don Giussani dans un livre intitulé *Spirto gentil* où il passe en revue et analyse les plus grands chefs-d'œuvre de la musique). Pouvait-il manquer dans sa mission, peut-être, la plus importante, celle de la Liturgie, la trace de l'hellénisme ? Moi je pense que c'est justement dans la réforme liturgique, dans sa beauté et sa densité, que la rencontre entre la foi et la charité s'accomplit totalement avec l'espoir en composant les trois vertus théologiques. Ce n'est pas, par hasard, si le premier volume de tous les écrits théologiques de Benoît XVI, parmi les seize au total, de plus de 800 pages chacun, publié en 2011 au Vatican, était consacré à la liturgie. Un ouvrage gigantesque et très discret qui recherche le sens dans chaque geste liturgique par le biais de l'expression essentielle et solennelle (comme dans la musique et dans les chants) de la parfaite beauté rationnelle. Également hellénique, naturellement. Et, surtout dans le sens de l'affirmation du christocentrisme avancé d'abord par père Giussani et puis repris dignement par Jean-Paul II lui-même ! Mais on vient de découvrir qu'également François, le nouveau pape argentin, connaissait et appréciait d'une manière très précise et cultivée les positions christocentriques et rationnelles de don Giussani déjà



à la fin des années 90 (il avait écrit une préface magistrale à l'édition argentine de son livre *Le sens religieux*). La grande culture moderne, la plus moderne et – en même temps – la plus traditionnelle qui s'est opposée à la théologie catho-protestante issue officieusement et partiellement du Concile Vatican II.

## Humilité

L'humilité et non la modestie est une vertu chrétienne. La modestie a toujours été indiquée par les théologiens et les exégètes comme une vertu souvent ambiguë cachant subtilement une réelle superbe orgueilleuse. L'humilité, par contre, est le fruit de la conscience qui a écarté toute autosuffisance en reconnaissant sa propre finitude. Mais la finitude ne peut pas coïncider avec la modestie qui ne peut qu'être une dégradation (ou une fausse diminution) de la réalité. L'humilité, par contre, implique une conscience, toujours fière, de cette finitude. Donc, de sa juste et humble valeur. C'est pour cette raison, par ailleurs, que la publicité, la communication de ton entreprise, personne ne la fera à ta place. Ni modestement, ni humblement : au-dessous de ton contrôle.

## Idéologie

Les idéologies ont toujours existé. Auparavant elles étaient appelées hérésies, idolâtries. Elles sont des lunettes très déformantes et colorées pour interpréter la réalité en fonction des théories préétablies. L'idéologie, par définition, se superpose à la réalité et essaye de la réduire à sa description préalable. Ainsi, toutes les idéologies sont réductionnistes. Elles se départagent, grosso modo, entre idéologie de gauche (apparemment plus soucieuse des intérêts matériels et directs des pauvres en tant que classe d'antan appelée prolétaire, à la condition que ce soit l'État qui s'en occupe) ; et de droite (fondamentalement en défense des intérêts individuels – souvent individualistes – et des libertés de la personne) avec un État minimum. L'ère du nihilisme, de la sécularisation accélérée, du laïcisme généralisé et du relativisme dominant ont cependant rapproché ces deux idéologies jusqu'à les confondre amplement. Aujourd'hui, en effet, c'est l'étatisme hobbesien où l'absolutisme idéologique qui additionne les positions dites de gauche à celles qu'on appelait de droite. Toutes se revendiquent de l'idéologie des droits infinis et toujours prioritaires des individus, pourvu qu'ils soient à peine désirés et prétendus (pas toujours) : leur rapport avec l'univers des devoirs et avec la disponibilité des possibilités réelles de pouvoir les assouvir n'entrent pas en compte dans la discussion pour pouvoir les accepter. Ainsi, on n'hésite même pas face aux droits des plus faibles comme les enfants et les handicapés : par exemple, on s'arroge le droit d'avorter ou d'euthanasier même des enfants (projet de loi scélérat déjà en cours en Belgique) ou des personnes dans le coma. Les justifications des « bonnes causes », comme le combat à la douleur ou des soi-disant déclarations d'approbation préalables, ne manquent pas pour justifier même des attaques assassines au simple droit naturel et au bon sens.

## Idiolecte

L'idiolecte est le niveau expressif irréductible du style locuteur d'une personne. Si on parcourt le cheminement qui relie le Logos à l'énoncé spécifique d'un individu, à un certain moment, on obtient la succession d'une série de poupées russes, où la plus petite est justement son idiolecte. Le concept, comme idéation thématique et contextuelle, est contenu dans le logos ; la phrase, comme concrétisation intelligible du message est contenue dans le concept ; le style, comme morphologie spécifique sur le plan esthétique et linguistique, est contenu dans la phrase ; à leur tour le géostyle, le sociostyle et le technocte sont contenus l'un dans l'autre, jusqu'à atteindre l'idiolecte, c'est-à-dire la phraséologie particulière qui produit l'élocution ou la forme scripturale d'une personne. En d'autres termes, la « petite musique » dite littéraire identifie d'emblée l'écriture ou le récit particulier d'un individu. Ce parcours d'identification des écarts linguistiques qui séparent le Verbe original et originaire de l'idiolecte personnel dont dispose chaque personne est décrit en détail dans le premier livre de traductologie appliquée que j'ai publié, imprimé et déjà mis en ligne sur Internet avec deux associés comme co-auteurs en 1994 (en plusieurs langues) : *Traduction, adaptation et éditng multilingue*.

## Idolâtrie

Lorsqu'on nie l'existence de Dieu, on tombe inévitablement dans l'idolâtrie de tout et de n'importe quoi. Il suffit d'ouvrir les yeux pour en avoir d'innombrables exemples dans notre monde soi-disant athée mais idolâtre à souhait. La téléologie de l'homme est de croire et, comme dans son très vaste « notionnisme », l'humain bute fatalement devant ses limites et est toujours contraint de faire des actes de foi (ou de rébellion). Autant alors choisir consciemment de ne pas rechercher des objets immanquablement idolâtriques de croyance improvisée. Il faut plutôt reconnaître le Seigneur de l'Univers et de la Vie, que la Révélation et la Tradition nous ont enseigné depuis des milliers d'années. Pour cela, il faut tout de même la docilité sapientale (simple mais difficile à obtenir dans un monde de rébellions comme le nôtre) de l'obéissance active et très intelligente. Il faut devenir capable de se syntoniser avec sa propre religiosité naturelle et la suivre en l'écoutant pas à pas. La multitude de propositions diaboliques de l'univers nihiliste qui nous entoure ne fait que tenter de nous séparer (le diable est séparation) de la vérité qui est inscrite dans tout cœur et qui identifie continuellement l'idole face au chemin de Dieu. Sous la lumière, naturellement, de la sagesse millénaire de « l'homo religiosus » (par exemple, du cardinal et anthropologue belge Julien Ries). L'idolâtrie dans le travail ? Prenons l'exemple des soi-disant études de marché à la mode depuis une quarantaine d'années. Déjà au début des années 80, l'un des détracteurs (les détracteurs étant toujours de plus en plus nombreux à critiquer cette idolâtrie technique) disait déjà qu'outre « le fait que ces études ne sont jamais fiables, cela coûte généralement moins cher de réaliser un essai réel de production et de vente » : mieux vaut se payer ses « recherches (théoriques) de marché » mais en tirer directement un bénéfice. La preuve spectaculaire de leur idolâtrie tant professorale qu'idéologique, est donnée par la dimension gigantesque des crises économiques des marchés absolument non prévues. L'idolâtrie est toujours trompeuse.

## Immanence

Avec la Renaissance, il y eut la parcellisation des disciplines et la spécialisation des recherches. La connaissance théologique et philosophique laissa la place de plus en plus au factuel et au scientifique. Les technologies se développèrent et les méthodes cognitives commencèrent à n'être acceptables que si elles étaient expérimentales et expérimentables, c'est-à-dire fondées sur les vérifications matérielles, rationnelles (rationnalistiques) et directement soi-disant mesurables. Toute cette conquête de la connaissance réelle fit réaliser des grands bonds dans la maîtrise rationnelle. Et nous savons comme les principes de réalité et de rationalité amènent inévitablement à la transcendance, à Dieu. Mais ils peuvent également erronément amener au matérialisme, au positivisme. L'immanence, qui consiste à réduire toute la réalité à la réalité tangible et à nier celle qui est transcendante et immatérielle, devient ainsi une idéologie réductionniste et offensive pour l'intelligence humaine.

## Impôts

Celui qui ne présente pas dans son programme politique la priorité absolue de lutter radicalement contre l'étatisme et tous ses frais faramineux, ce cancer en métastase généralisée de notre époque, ne peut qu'augmenter les impôts. L'attitude saine face à l'absolutisme ravageur de l'État signifie, tout d'abord, reporter le niveau des impôts bien en dessous de 30 % du PIB : actuellement, en Occident, il est bien au-delà du double (si l'on considère toutes les catégories sociales qui ne les payent guère). Une folie ! Celui qui n'attaque pas de toutes ses forces l'étatisme pour ses dépenses destructrices de richesses, est un ennemi de la liberté et du peuple. Le fait que les États aient aussi produit des dettes insoutenables a empiré davantage cette catastrophe, déjà toute consommée. Ne pas mettre à l'ordre du jour politique, avec une priorité absolue, la réduction immédiate de moitié des dépenses publiques signifie continuer à militer dans la criminalité économique, sociale et culturelle (voire générationnelle) de notre monde. Je vois déjà les sourires sarcastiques des étatistes invétérés se profiler tout autour. Pourtant, même le simple fait de parler d'autres choses implique une production de bla bla politiciste qui détourne l'attention du simple bon sens. Toute la logorrhée anarcho-politiciste, économiquement parasitaire et de faveur de notre ère, tourne autour des impôts inévitables qui ont une seule et indiscutable solution : la réduction de moitié immédiate des dépenses... Des dépenses publiques, naturellement. Mais la question n'est même pas à l'ordre du jour et on ne voit pas qui et quel parti pourrait avoir le courage de le faire.

## Indignés

Il y a eu un assez vaste mouvement, surtout médiatique et d'opinion, en 2012 et dans quelques pays européens, appelé « mouvement des indignés ». Les États-Unis ont également été touchés par ce mouvement à New York (Occupy Wall Street). Il s'agissait fondamentalement de jeunes (ou vieux) étudiants qui ont envahi les grandes places de l'Espagne à la Grèce (et occasionnellement, dans d'autres pays), manifestant leur « indignation » de type moral, moralistique et social sur plusieurs points. Leurs revendications étaient hétéroclites. Elles se sont

vite éteintes comme un feu de paille intermittent. Bien que leurs « indignations » étaient souvent partageables, le mouvement semble être essoufflé et même disparu malgré que leurs raisons à l'ordre du jour soient toujours là et d'actualité. Elles le seront pour longtemps, par ailleurs, car le chômage des jeunes – par exemple – est au plus haut (plus de 40 % en moyenne en Europe). Il y a, à ce propos, plusieurs problèmes qu'il vaut la peine de souligner. *Premièrement*, le fait que les indignés, à l'instar de tous les jeunes, ont produit, de leurs immenses problèmes de génération, une analyse très superficielle, assez conformiste et sans cible. *Deuxièmement*, le choix de la dénomination de ce mouvement (acéphale et très spontané) est tombé sur un mot qui en dit long sur son caractère banalisant, trop modéré et moralistique : on s'indigne lorsque tout va bien mais il y a une exception qui fait à peine sourciller... Ces jeunes, en surcroît, se sont toujours caractérisés par un conformisme culturel dans un accord substantiel avec les générations précédentes : celles-ci n'ont pas hésité à les rendre complètement victimes de leur choix pour « jouir » d'un hédonisme abject et révoltant dont le mariage des homosexuels et les euthanasies. En surcroît – ils n'avaient pas les moyens (d'où la dette monstrueuse des États souscrite par eux et mise sur le dos de la génération des indignés). Cette erreur toujours détestable de base jaillit d'une analyse insuffisante et falsifiante des choses qui les ont amenés à une modération à peine moralistique et banalisante. D'où le manque flagrant de cibles dans la responsabilisation et la revendication. Aucun mouvement de jeunes en Europe n'a jamais accusé les deux générations des cinquante dernières années d'avoir provoqué les crises économiques à cause, par exemple, des endettements des États occidentaux !

## Individualisme

Le produit final du nihilisme contemporain est l'individualisme, même l'hyperindividualisme. L'autosuffisance et l'athéisme glissant de notre époque ne pouvaient qu'aboutir à cette forme de solipsisme individuel où la solitude désespérée arrive même à se vanter des misères du ghetto où il est tombé volontairement l'individu moderniste. L'homme est tout de même un animal social, continuent à répéter, mais superficiellement, les philosophes contemporains. L'individualisme nihiliste ne manque tout de même pas de socialité et de politique : la *polis*, même désagrégée de notre temps, exerce toujours son attraction primitive. C'est la nature de ce solidarisme qui est devenue politiciste et superficielle, comme si les intérêts pris en compte n'étaient qu'économiques ou appartenant conformistiquement à ceux falsifiés extra-eschatologiques. Presque tous les objectifs sociaux ou de solidarité sociale sont conçus en dehors des critères de fraternité et de communauté humaine propre à un univers intégré et naturel. Le travail, surtout le travail en entreprise, permet de ne pas tomber – tout de même partiellement – dans l'esclavage de ce fatal individualisme.

## Industrie des langues

À partir de la fin des années 1980, les technologies informatiques ont commencé à contribuer d'une manière décisive à l'organisation des industries des langues. Hormis les programmes dédiés aux traitements des textes qui ont révolutionné dans la forme l'idée même de l'écriture, on a commencé à voir sur les marchés les Mémoires dites de traduction. Une nouvelle approche

venait de bouleverser la conception de la pertinence et de la qualité terminologique. Les textes étaient déjà enregistrés mais, surtout, commençaient à restituer d'importants segments phraséologiques de manière automatique et à garantir l'homogénéité lexicographique, y compris la terminologie technique. Du coup, toutes les balivernes sur les impossibles milliers de traducteurs soi-disant accrédités comme techniquement spécialisés et disponibles par les agences, étaient mis sur la sellette des impostures. C'est avec les *Mémoires de traduction* modernes qui, par ailleurs, ont continué à se moderniser, que le problème des textes techniques a commencé à vraiment se résoudre. Langue par langue, les technoclectes de secteurs et d'entreprises ont commencé à vraiment se construire. Cela s'est passé en correspondance à mon écriture – dans les années 90 – d'une préface et d'une cure à un livre sur la terminologie multilingue préparé par une employée de l'head office de mon groupe : traduit, comme toujours, en plusieurs langues, ce livre est disponible en ligne sur notre site web sous le titre « Traductique Groupe Eurologos ».

## Innovation

On parle beaucoup de l'innovation comme une nécessité primordiale pour sortir de la crise économique. Très bien, il apparaît comme une évidence qu'il en soit ainsi. L'Occident n'a pas d'autres alternatives : les technologies nouvelles et les modes de production en sont les moyens. Mais d'où jaillissent les ressorts pour l'innovation ? Qui sont-ils les véritables innovateurs de notre époque ? Si les progrès technologiques dépendent principalement des investissements en R&D (recherche et développement), l'innovation dans les modes de production relève du facteur avant tout humain et culturel dans le travail. Or, il ne faut jamais oublier que la crise économique contemporaine est provoquée par une désagrégation anthropologique sur le plan culturel : l'idéologie nihiliste s'est emparée des comportements qui sont devenus pseudo-hédonistes, opportunistes dans l'individualisme travaillophobe (l'acédie réticente et minimaliste par rapport aux activités). Lorsque la tendance dominante est le refus endémique du travail et sa conception réductionniste de type syndical et politiciste, point de véritable innovation possible. Les progrès technologiques, à part le fait que même l'automatisation demeure toujours redevable à l'intervention et au contrôle humains, ne pourront jamais résoudre nos récessions économiques. Dans notre ère, donc, la vraie innovation est avant tout produite par un changement d'attitude face au concept lui-même de travail. Sans sacralisation et sans lui restituer sa finalité salvifique, comment le travail peut-il devenir vraiment innovatif ? Heureusement que des centaines de millions de petits entrepreneurs sont là sur la planète, silencieusement, à témoigner quotidiennement au monde quel est le fondement de cette attitude de risque, d'alacrité et de constance. Leur exemple, autant discret que permanent, permet que beaucoup de petits managers et ouvriers sur Terre, eux aussi anonymes, deviennent vraiment innovateurs.

## Intégralisme

Mot couramment utilisé – autant qu'intégrisme – dans le sens péjoratif et méprisant. Mais, dans son origine, sa connotation était religieuse et de grande appréciation. Une conception intégraliste était globale, cohérente, unitaire : elle ne pouvait que tendre à l'unité, à l'harmonie, à l'ordre, à la logique. C'est la dissociation irrationnelle de l'homme moderniste qui a amené, paradoxalement,

à signifier ce mot avec des acceptions négatives. Le sens, la recherche de sens qui coïncide avec la vie elle-même, produit la cohésion, l'homogénéité : il faut être « intégraliste » pour chercher continuellement l'intégrité de soi-même et des choses qu'on fait. Ce renversement de signification en dit long sur la folie dichotomique de la culture qui nous entoure et dans laquelle nous vivons.

## Intellectualisme

Même les paysans et les ouvriers deviennent des intellectuels dégradés. Au fil des années, des innombrables talk-shows télévisuels et de la fausse surinformation permanente, leur langage est devenu difficile avec un style sociologistique plein de termes non maîtrisés qui sonnent immanquablement faux. Leur « petite musique » d'antan, où le sens immédiat d'une langue simple et à la fois nourrie d'un concret propre à ce qu'on a toujours nommé comme sagesse populaire, a été remplacée par la fausse éloquence du télévisuel inculte et à la mode. Avec tous les poncifs stéréotypés et dépersonnalisés d'une communication aux contenus aseptiques, conformistes et vidés souvent de tout sens réel. La petite bourgeoisie intellectualoïde se rencontre ainsi dans la logorrhée des talk-shows qui ont saturé toutes les ondes hertziennes radio-télévisées. Que s'est-il passé ? Il y a eu, dans les cinquante dernières années, une gigantesque homologation conformiste qui est en train d'aplatir tous les codes de communication des cultures sociales. La conception du monde propre au nihilisme superficiel et dominant s'est emparée des esprits de toutes catégories en produisant une nouvelle culture pseudo-intellectuelle fondée sur les lieux communs. Ainsi c'est rare, rarissime, que ce qu'on appelle l'expérience personnelle – sauf celle de type factuelle et de circonstance – puisse devenir objet de communication. L'intellectualisme naît de ce mélange de lamination où tous les contenus sont privés de leur dimension globale et, en même temps, il est constitué d'une subtile préoccupation « spontanée » de produire du spectacle, le spectacle permanent de la société, dans la société du spectacle. Inutile de chercher de la vraie authenticité dans cet océan de fausses bonnes idées intellectuelles déclarant leur réelle dégradation et leurs platitudes préordonnées. Les retombées dans les activités industrielles et commerciales de l'intellectualisme sont autant massives, qu'inextricablement cumulatives et dévastatrices. Au lieu d'employer la rationalité et le raisonnable pour résoudre les problèmes même en tendant vers la simplicité, l'intellectualisme ne fait que complexifier artificiellement en réalisant une véritable manipulation de la réalité. Le moderne étatisme peut être considéré son chef d'œuvre absolu.

## Intellectuels

C'est quand et avec quelle modalité que les hommes deviennent-ils ces étranges personnages appelés intellectuels ? Désormais leur date de naissance et leur accouchement arrive le jour où ils oublient d'être des créatures, d'avoir été créés sans aucune volonté de leur part et lorsqu'ils refoulent la simple constatation qu'ils vont inévitablement être amenés au cimetière dans une caisse à une date inconnue (s'ils ne se suicident pas horriblement). Face à cette totale indétermination et fragilité qui caractérise d'ailleurs toute leur existence, ils décident de devenir « intellectuels » le même jour où ils se croient également des créateurs autonomes dans la plus



totale suffisance et présomption. Le tout en déniant, de surcroît, toute existence à un Créateur que l'évidence leur atteste continuellement dans l'opérativité vraiment créatrice. Mais la naissance de ce drôle d'intellectuel, même démuné de toute logique formelle fondatrice, nécessite également une autre entorse au bon sens commun, encore plus qu'à la simple rationalité. Il doit falsifier le fait que malgré ses nombreuses activités – qu'il n'hésite pas à définir « créatrices » – il ne fait que découvrir progressivement une partie, une parcelle de la réalité. Le tout confondu à une mélasse d'erreurs dont il découvrira – peut-être – la nature fallacieuse au fur et à mesure que le sort laborieux pourra le lui permettre. Le pape Paul VI, avait défini la création de l'homme toujours en coopération avec celle globale et éternelle de la Trinité qui est très, très, loin de se limiter avec sa Création initiale. Et le pape Benoît XVI avait décrit la création humaine comme une découverte continue de la part de l'homme des lois et des mystères de la nature (et de la vie). Les intellectuels modernes ont souvent la stupidité arrogante et narcissique de croire qu'ils sont la source exclusive de toute leur connaissance dans une autosuffisance qui ne peut que les amener dans les idéologies du relativisme et du nihilisme. Ce n'est pas par hasard si les entrepreneurs, qui ont un rapport très structuré dans leur travail avec la réalité, se défendent d'être comparés aux intellectuels pour ne pas risquer d'être assimilés au même jugement et à la même mauvaise réputation dont ils sont affligés de la part d'une partie au moins de l'opinion publique. Le fait que ces entrepreneurs, surtout les petits, craignent les redoutables capacités dialectiques des intellectuels, tout en les méprisant, constitue un tout autre problème que j'ai essayé de traiter, par exemple, au mot « dialectique ».

## Interférence

Les traductologues en parlent d'une façon même approfondie depuis plus de cinquante ans. Lorsqu'une personne vit dans un pays étranger depuis longtemps, sa langue maternelle commence à être contaminée par des structures, des morphologies et des terminologies de la langue véhiculaire dans laquelle elle est immergée quotidiennement. Les interférences lexicales, phraséologiques et même conceptuelles s'infiltrent dans sa langue qu'elle pense connaître parfaitement au point que, souvent, le copywriter ou le traducteur émigré retraduisent, sans le savoir, dans leur propre idiome des expressions qui lui sont parfaitement étrangères. C'est pour cette raison que les conceptions-rédactions et les traductions doivent non seulement être réalisées par des « native speakers » mais également par des professionnels vivant dans le pays de la langue cible. D'autant plus que les langues évoluent plus qu'on le croit : combien de mots deviennent-ils désuets et de néologismes entrent chaque année dans les dictionnaires ? Comme je vis depuis plus de trente-cinq ans à Bruxelles, mon épouse me tape souvent sur les doigts à propos des fréquentes interférences que je fais (elle aussi, d'ailleurs), sans en avoir conscience : en italien (à l'enseigne de tous les « ritals »), et ce, même à l'écrit. J'écris ce livre en français. Ce problème inévitable des interférences met en évidence, pour les activités multilingues, la nécessité incontournable de disposer d'autant d'agences localisées dans les pays des langues cible que des langues qu'on prétend pouvoir assurer à la clientèle. Chaque texte doit soigneusement être validé avant sa livraison. Et cette validation ne peut se faire que par une équipe de rédacteurs, de traducteurs, de réviseurs et de terminographes travaillant côte à côte dans une agence située dans le pays de la langue cible ! Toutes les agences monocalisées dans un seul pays ne peuvent assurer que la langue (ou les langues) effectivement parlée(s) dans leur région. Ici entre en jeu, de

surcroît, la notion de géostyle, c'est-à-dire la forme spécifique de la langue assurée dans le contexte géostylistique particulier : l'argentin au lieu du castillan d'Espagne, l'américain au lieu de l'anglais britannique, le brésilien au lieu du portugais, le serbe au lieu du croate... etc. D'où le fait que les agences et les bureaux monolocalisés sont dans l'impossibilité de fournir le multilinguisme parfait qu'ils prétendent produire et commercialiser.

## Internet

On a tout mesuré dans ces premiers mois de 2013, sur les opérations Internet. Chaque minute il y a plus de 200 millions d'e-mails envoyés et on reproduit plus de 60 mille heures de musique. Intel, entreprise de composants d'ordinateurs, a même calculé qu'on visionne, toujours au cours de la même minute, plus de 200 millions de photos sur Facebook et 300 mille vidéos sur Youtube. L'ère Internet de la télématique est donc déjà très avancée. Une bonne vingtaine d'années est à peine passée de la toute première massification d'Internet dans le monde. C'était l'époque, juste avant les années 90, où plusieurs équipes travaillaient sur les premiers projets (y compris celui militaire) d'une structure planétaire de communication. Tim Berners-Lee, le futur anobli par la reine Elisabeth d'Angleterre avec le titre de *sir*, était déjà au travail : il a été par la suite appelé le « père d'Internet ». Encore aujourd'hui il travaille aux futures applications dites de l'« Internet sémantique ».

## Intrapreneur

Mot rendu célèbre par les époux anglais Gifford Pinchot en 1985 avec leur best-seller *Intrapreneuring* et qui fait référence à un futur entrepreneur qui n'aurait jamais entrepris cette carrière si un entrepreneur déjà affirmé ne lui avait pas proposé de le devenir réellement sous une forme de partenariat. Le préfixe « intra » est à signifier ce positionnement qui est destiné à ne demeurer qu'au début : à la longue, l'intrapreneur devient inévitablement un entrepreneur. C'est le rapport intrinsèquement pédagogique de la part de l'entrepreneur qui permet presque toujours ce petit miracle. Il y a deux raisons qui permettent de justifier la nécessité et l'utilité certaine de ce type de relation didactique. *La première raison* concerne le fait que tout le monde vit grâce à l'amour du rapport enseignement/apprentissage, parents/enfants, sages/ignorants, en passant par le rapport formation/étudiant ou Église/fidèle. Toute la civilisation se transmet et s'enrichit avec cette méthode éternelle de la pédagogie. Par ailleurs, toute conception politique, commerciale ou théologique qui ne contient pas un programme valable d'enseignement, de management ou de transmission de la tradition culturelle est à éviter à tout prix (par exemple, le libéralisme, même s'il est toujours préférable aux conceptions para-totalitaires comme le socialisme ou le fascisme). *La deuxième raison* concerne le fait que nous vivons dans un monde qui a marginalisé les entrepreneurs alors qu'ils devraient être comme des aristocrates à admirer et à suivre. Par exemple, mon entreprise propose depuis presque une vingtaine d'années un partenariat en franchise avec des entreprises et des personnes désireuses de devenir des entrepreneurs modernes du monde entier. Cette proposition contient tout un programme de pédagogie et de moyens didactiques jusqu'à presque les moindres détails (et dans la continuité) pour poursuivre une véritable formation progressive sur le terrain concernant le métier ou la

mission d'entrepreneur. Il faudra vraisemblablement beaucoup d'années pour que l'intrapreneurialité puisse devenir – hormis son succès sur Internet – un mot populaire et pratiqué massivement.

### **Jérôme (saint)**

Comme il avait traduit la Bible, de l'hébreu et du grec vers le latin du quatrième siècle, avec sa *Vulgata*, saint Jérôme a été nommé patron de la traduction. Polyglotte de la Dalmatie il est devenu d'abord un ambassadeur du compatriote pape Damase à Rome auprès de tous les peuples connus à son époque, donc un grand politicien de son temps ; puis il a atteint avec ses multiples traductions, dans des traités qu'on qualifierait aujourd'hui de traductologie, le statut aussi d'« intellectuel » ; et enfin, il a fini par devenir moine en fondant plusieurs petits couvents dans le désert autour de Jérusalem... Il me plaît de remarquer que ces trois dimensions consécutives de sa vie constituent les étendues, la grandeur tridimensionnelle du traducteur dans toute sa carrière professionnelle. Je lui ai consacré une brève nouvelle dénommée *Jérôme* et deux *rencontres dialogiques impossibles* avec Gutenberg et Berners-Lee, respectivement plus de mille ans son cadet et mille cinq cent ans après, avec Internet. Le tout publié et disponible en plusieurs langues sur le site web de mon groupe.

### **Jugement (religieux)**

Dieu est le seul juge qui peut sanctionner parfaitement sur chaque personne : car il est le seul à pouvoir pénétrer dans le cœur et jusqu'à l'intimité extrême de l'homme, de chaque homme. Le jugement des hommes sur les autres hommes, quoique inévitable et même nécessaire, est toujours à considérer sous réserve, provisoire et structurellement imparfait. La miséricorde personnelle doit être de mise a priori. Or dans un petit essai comme celui-ci, je suis amené obligatoirement à produire des jugements. Aucun homme ne peut échapper à ce risque : toute la liberté de l'existence, son risque intrinsèque, en dépend. À chaque instant Satan prétend un choix à sa faveur, donc un jugement. Qu'il soit explicite ou, implicite, il est assez secondaire : le diable, on le sait, préfère l'implicite. Mais il se pose toujours comme possibilité de choix : son mal contre le bien de Dieu. Penser d'échapper donc au jugement constitue une illusion naïve : même le non-choix en est diaboliquement un. Le non-jugement constitue systématiquement un véritable jugement en pleine et due forme. Demander pardon, donc, est l'acte humain par excellence, avant et après chaque jugement. En effet, l'attitude de prière – qui est le résultat de ce risque permanent d'injustice dans nos jugements – doit être d'autant plus profonde que la personne qui vit dans chaque homme est éveillée et active. Or l'entrepreneur est obligé de juger et de prendre plusieurs dizaines de décisions chaque jour, petites, grandes ou invisibles qu'elles soient. Elles concernent des choses, des relations et des personnes. Son jugement est constamment requis. Mais au travail, chacun – dans ses propres tâches – doit faire autant. Le travail, dans sa constante quête de sens, n'est autre chose que de la réalisation continue du jugement. Le contraire du nihilisme qui, en ne cherchant que l'oisiveté hédonistique, n'a aucun besoin de pardon (sinon global !).

## Justice

Cela m'a toujours frappé d'entendre à la maison mes deux enfants, qui fréquentaient à peine la maternelle, toujours répéter « ce n'est pas juste ! ». Ils protestaient continuellement contre des « injustices distributives » qui les regardaient (l'un par rapport à l'autre). Je me demandais, avec mon épouse, si ce n'était pas mieux d'en avoir cinq ou six au lieu de seulement deux (on en avait perdu un au troisième mois de gestation). Déjà si petits, ils se disputaient – en se préoccupant de savoir si nous, les parents, étions bien sur le plateau à l'écoute – sur la valeur de justice qu'ils considéraient évidemment la plus importante. Nous, les parents, par contre, nous étions convaincus – et le sommes toujours – que la valeur numéro un à laquelle il fallait les éduquer était la liberté. Contre toute tendance de l'école, de leurs amis, de la télévision, d'Internet, des chansons et de toute autre diablerie pseudo-pédagogique, nous avons dû lutter (nous les parents) pendant au moins une bonne vingtaine d'années pour affirmer notre priorité face à celle que nous considérions fautive, la justice. En effet, c'est la liberté qui contient la valeur de la justice, immanquablement relative et subordonnée. Tous les partis politiques, sauf ceux libéraux et ceux inspirés des principes vraiment catholiques, sont fondés sur la priorité accordée à la justice et à ses dérivés plus ou moins dégénérés. La droite et la gauche sont systématiquement polarisés à ces deux valeurs essentielles : la liberté, valeur absolue, et la justice, valeur relative. Toute la gauche court après les soi-disant pauvres et la justice. La droite donne (devrait toujours donner) par contre la priorité à la liberté, bien avant les valeurs de justice.

## Keynésianisme

On ne parle presque plus de Keynes, alors que pendant une quarantaine d'années il était l'économiste le plus cité et le plus adoré, pas uniquement par la gauche mondiale. Mort en 1946, cet homme illustre de grande culture du groupe londonien de Bloomsbury, était l'étoile de référence de toutes les politiques de la dépense publique (devenue par après à gogo) à partir des années 60. Pendant que le monde était devenu trois à quatre fois plus grand qu'à son époque (entre la première et la deuxième guerre mondiale), que les économies commençaient à se globaliser et surtout, qu'une classe sociale gigantesque et très gourmande était devenue parasitaire du cancer étatiste, ses politiques interventionnistes, valables peut-être dans une autre ère, ont créé le gouffre de dettes actuellement presque irréversible et paralysant. John Maynard Keynes doit certainement continuer à sourire surnoisement, comme d'habitude, face au désastre des vivants qu'il continue encore à observer du royaume des cieux. En son nom, ont été accomplis proditoirement et illégitimement les crimes économiques les plus épouvantables et personne ne sait aujourd'hui comment payer les conséquences de l'endettement. Ses idées économiques n'y sont, bien entendu, quasi pour rien : elles étaient applicables, comme toutes les idées économiques propres à la subsidiarité, à une situation spécifique et à une circonstance particulière. Mais l'idéologie se sert de tout et de n'importe quoi pour poursuivre ses finalités sinistres et dévastatrices.

## Knowledge (management)

Le knowledge management est constitué par l'ensemble des techniques et des supports avec lesquelles on gère l'ensemble des connaissances d'une organisation ou d'une entreprise. Comme généralement les dites connaissances sont réduites aux notions, la gestion devient plutôt factuelle. Elle est tout de même très nécessaire pour toute entreprise, même petite. Le modèle organisationnel de base devient dans ces cas celui d'Internet, d'un Google. Cependant, surtout les entreprises culturelles n'arrivent pas à gérer tout ce qui a tendance à échapper au pur notionnel. La conceptualisation des connaissances demande des instruments de gestion « sui generis » spécifiques. Par exemple, la présentation de la culture d'entreprise, de ses relations professionnelles, du mélange incontournable entre le public et le privé, de la gestion des relations personnelles, exige des supports plutôt narratifs et littéraires : des romans, des nouvelles ; bref de la littérature tout-court plutôt que des supports techniques. J'ai même connu à Bruxelles un vieux directeur d'agence de publicité qui publiait des livres de poèmes axés sur son secteur professionnel et sur son agence. C'est comme cela, d'ailleurs, que j'ai publié quatre nouvelles et des « Dialogues imaginaires » pour aborder les thèmes d'entreprise, de mes agences, que ni les dépliants, ni les brochures, ni les dossiers même approfondis ne peuvent et ne pourrons jamais traiter. C'est la raison pratique qui justifie dans l'Église, à côté des livres sacrés de la Bible, de l'Évangile, des Actes des Apôtres, de l'Apocalypse, l'existence et la nécessité de la Tradition.

## Laïcisme

Le laïcisme est une aberration moderniste de la légitime laïcité. Ou comme l'affirme et l'explique dans le détail le cardinal Scola, archevêque de Milan, le laïcisme est une dégénérescence de l'État non « aconfessionnel ». C'est le christianisme qui a introduit, le premier dans l'histoire, le principe de laïcité de l'État : Jésus lui-même avait défini les deux dimensions du pouvoir, celui de César et celui de Dieu, c'est-à-dire le politique et le religieux. Le laïcisme se présente ainsi comme dégradation de cette division où le pouvoir politique s'arrache la totalité de l'espace dit public comme dimension qui lui serait exclusivement réservée. À la religion ne restera, à son avis, que la dimension intime car même la privée lui serait aussi interdite. En réalité, la politique laïciste revendique ainsi une position totalisante qui est propre des États confessionnels, non laïques, qui n'ont pas encore séparé les deux pouvoirs. Cette inversion comporte l'ingérence du politique dans le religieux en le repoussant dans une dimension insignifiante, celle de l'intimité : la religion dans les sacristies sans aucun droit public d'existence. L'argumentation du laïcisme devenue classique est le relativisme : comme il y aurait plusieurs religions, tout l'espace public serait l'apanage du politique, qui, ainsi, déborderait de sa dimension originare. Le politique devient ainsi politicisme totalisant propre d'une religion « intégraliste » ne reconnaissant aucun pouvoir exclusif que celui de César. C'est de ces dernières années, et notamment de 2012, la revendication explicite, de la part du ministre de l'éducation française, d'une « religion républicaine » (textuel !) pour « éradiquer le catholicisme » avec lequel le fanatique athéiste totalitaire et franchouillard ne voit, littéralement, « aucune possibilité de dialogue ». La célèbre culture rationnelle française est ainsi devenue avec cette reprise, dans la plus totale et grotesque naïveté obtuse d'un tardo-marxisme idéologique et irréaliste, un risible programme autant laïciste extrême qu'impuissant dans sa vertigineuse arrogance. Même à l'intérieur de l'Église on

trouve des chrétiens qui ont embrassé le laïcisme : leur foi est telle qu'ils sont symétriquement d'accord avec les plus extrémistes des laïcistes. En effet, ils sont « spiritualistes » et ils ont renoncé à faire vivre leur espérance, leur charité et leur foi dans la société, au grand soleil, selon les enseignements du Christ qui s'est incarné dans l'humanité entière jusqu'à mourir sur la croix (et y ressusciter). Jésus n'a jamais prêché un christianisme pour les catacombes ou les sacristies. L'État doit donc être laïc ? Le cardinal Scola, élève rigoureux de don Giussani, dans son dernier livre qu'a été accueilli même par la presse et la télévision, soutient intelligemment la thèse qu'il doit être aconfessionnel plus que laïc.

## Langage (technique)

La communication moderne, en plus d'être caractérisée par son multilinguisme, est pratiquement toujours spécialisée. Habituellement, on en définit le langage comme technique : on parle de technoclectes de secteurs et d'entreprise. En effet, le taux de technicité des textes modernes s'accroît de plus en plus. Tandis que les rédactions techniques deviennent toujours plus publicitaires (donc plus littéraires à cause du fait que la priorité est à la persuasion et à la vente), les textes traduits ou rédigés avec un langage commercial autrefois anodin deviennent très techniques pour des raisons analogues et symétriques : le spécialisme est très vendeur.

## Langues

L'Unesco a répertorié plus de 6 000 langues « vivantes ». Certes, il y a aussi les dialectes comme le bruxellois (le brusseleir), le breton ou le frioulan. Cependant ces dialectes ne comptent, désormais, que très peu de locuteurs. En réalité, les véritables chiffres des langues sont 121 et 50 : le premier désigne le nombre de langues importantes, en augmentation, classées par la diplomatie des États-Unis d'un point de vue politique (de l'albanais au zulu) ; et le second, le nombre de langues décisives d'un point de vue économique : une cinquantaine (également en augmentation). Le nombre de langues et de dialectes diminue, bien évidemment. Mais les langues sont et resteront toujours nombreuses : une immense richesse culturelle et identitaire pour l'humanité. La mondialisation des économies et la globalisation des cultures a produit des phénomènes propres aux langues très particulières. *Le premier* est appelé géostyle : les linguistes ont défini l'américain plutôt que le britannique, le portugais plutôt que le brésilien, le castillan d'Espagne plutôt que l'argentin, le croate plutôt que du serbe... etc. comme idiomes désormais divergents : les mêmes langues avec surtout des expressions lexicales, des orthographe et même des petites différences grammaticales qui assurent l'identité culturelle et territoriale des populations locutrices (qui craignent de se sentir dominées par la mondialisation). *Le deuxième* est constitué par le soin littéraire (aussi de la littérature technique) des langues qui n'ont jamais atteint un niveau si élevé dans l'histoire : la raison est également liée à l'identité dont la langue est très représentative. Et même les géostyles en revendiquent l'orthodoxie sans complexe, en rapport à leur langue d'origine, considérée elle aussi comme un géostyle quelconque. La destruction de la monolgue de la Tour de Babel a produit une richesse qui est en train aujourd'hui de se systématiser. L'industrie des langues remercie.



## LGBT

Il faut bien retenir cet acronyme du plus puissant et dangereux lobbying mondial de la pensée unique contemporaine. Il résume, en anglais et in extenso, Lesbian, Gay, Bisexual, Transgender et constitue – avec sa traduction évidemment intuitive – le mouvement idéologique aujourd’hui le plus surreprésenté de la planète. Et, en même temps, parmi les plus liberticides. Avec son très fondamental et toujours abominable politiquement correct, il est en train de déferler dans les milieux intellectuels, universitaires et (chose la plus inquiétante) déjà dans les partis politiques de tout bord. Son principe philosophique de base – si on ose dire – est le relativisme agressif et prétendant non seulement défendre les soi-disant intérêts de ces quatre catégories ultra-minoritaires et au moins très excentriques dans l’humanité, mais de se poser comme nouvelle religion laïciste sur le plan civil et politique. Ce qui est le plus immédiatement remarquable et bouleversant dans cette idéologie très excentrique, c’est le caractère messianique, de soi-disant vérité, dite démocratique pour chaque société. Les démocraties ainsi dites modernes ne pourraient plus attendre, selon leurs supporters, d’en adopter les règles ! Ce qui également frappe le plus de son radicalisme fanatique n’est pas la défense extrême de ses droits subjectivement marginaux, très marginaux, mais le totalitarisme de sa démarche qui prétend légiférer contre toute liberté de pensée et même d’expression dissidente. Le nazisme, le fascisme et le communisme, les trois plus monstrueuses idéologies conçues et pratiquées dans l’histoire, sont les seules qui ont vraiment atteint les niveaux d’intolérance culturelle et, surtout, politique (jusqu’au législatif et outre !) de ce mouvement LGBT. Des « grands » hommes d’État, de tendances même opposées, se font même un honneur de soutenir les programmes de ces militants extrémistes de l’absolutisme aussi explicite et inouï. Aussi bien le président socialiste Hollande, en France, que le premier ministre Cameron, en Grande-Bretagne (pour ne pas parler des leaders d’Amérique où ce mouvement s’est particulièrement développé), ils sont devenus des supporters acharnés des lois LGBT. Et ceci, malgré que – personnellement – ils ne soient souvent nullement sur les positions réductionnistes prétendant imposer par la loi à tous leurs idées et contenus. Sans possibilité de les critiquer publiquement. Quels sont ces idées ? Tout simplement celles qui jaillissent du lieu commun gigantesque émergeant depuis une cinquantaine d’années en Europe et en Occident sur le droit d’avancer des droits pourvu qu’ils soient tout simplement proclamés. Qu’importe s’ils sont infondés et/ou très minoritaires. Dans le cas LGBT, il s’agit d’idées de la rébellion à la réalité et à la vérité ontologique de la vie : l’ordre naturel fondé sur le couple homme-femme et famille-société ! Avec les gendarmes, en France, ces militants forcenés osent attaquer physiquement, par exemple, les Veilleurs debout, c’est-à-dire les plus inoffensifs et silencieux manifestants qu’on n’ait jamais vu en Europe. Pourquoi ? Pour la simple raison que ces témoins taciturnes, méditatifs et ordonnés, absolument non-violents et immobiles affirment les relations constitutives de l’éternelle filialité, de la maternité, de la paternité et de la conjugalité sexuellement féconde. Dans le pur Droit naturel ! Donc de la créaturalité humaine qui, à la conception et à la naissance, reçoit toujours et inmanquablement la définition immuable du sexe comme identité vocationnellement universelle outre que divine. Sauf, naturellement, les très rares exceptions de type pathologique.

## Libéralisme

Le libéralisme est une conception culturelle, sociale et économique qui, comme il est fondé sur un système en principe « tolérant », a apparemment survécu aux grandes tempêtes du siècle dernier. Dans ce bouleversement, on a quasi anéanti les deux idéologies les plus courantes : le communiste et le nazi-fasciste. En réalité, à la place de ces deux conceptions (de dérivation matérialiste et idéaliste), d'autres idéologies ont pris leur place. D'autant plus que surtout ces deux idéologies, qui se sont développées massivement durant le vingtième siècle, ne sont pas vraiment mortes : elles se sont réincarnées – si on peut dire – dans des nouvelles, toujours étatistes, avec des modifications considérables mais tout à fait internes et fonctionnelles à elles-mêmes. Y compris la doctrine libérale elle-même, qui n'a jamais complètement pu opérer intégralement. En effet, la deuxième partie du vingtième-siècle a assuré la domination de l'étatisme exaspéré qui a amené les États occidentaux à engendrer les crises monstrueuses fondées sur les dettes : en total contraste avec l'idée intrinsèque du libéralisme. Bien que modéré par rapport aux idéologies totalitaires (comme le marxisme et le nazi-fascisme), le libéralisme aussi est une dérivation de l'idéologie hobbesienne engendrant l'absolutisme politiciste de l'État (à l'époque peu) interventionniste. On peut dire que cette vision de la société et de l'économie, inspiré par le principe de la *main invisible* et du *laissez-faire*, est assez permissiviste (au lieu de despotique) mais, tout de même, antagoniste ou indifférent au concept de personne presque autant que les idéologies étatistes et dictatoriales. La conception judaïco-chrétienne, jaillie de plus de trois mille ans, semble avoir été dépassée par ces idéologies actives à différents degrés dans nos sociétés. Surtout celle socialiste, d'origine marxiste, est devenue réactive et se sert de la polémique constante avec le libéralisme, qu'elle qualifie toujours avec l'adjectif « sauvage », pour justifier ses positions. Ainsi, le libéralisme est constamment attaqué et est même devenu la cible préférée de toutes les autres idéologies à cause de sa totale extranéité, au moins théorique, par rapport au cancer de notre époque : l'étatisme gigantesque. Le libéralisme, au même titre que les deux grandes autres idéologies, ne se préoccupe pas vraiment d'éduquer les populations : sa conception est absolument fonctionnelle et opportuniste. Il n'a aucune projectualité pédagogique par rapport à la communauté humaine. En d'autres termes, sa finalité politique ne contemple pas la croissance globale et culturelle l'humanité qui ne peut demeurer que la bénéficiaire de toute téléologie : le libéralisme ne prend pas acte du niveau culturel disponible pour en tirer tous les avantages. La sienne est ainsi une conception elle aussi réductionniste, très réductionniste même, à défaut d'être invasive. Une offre politique, par contre, ne peut pas éviter de cultiver sa projectualité globale même si elle doit s'assurer de ne pas absolutiser sa proposition d'une manière politiciste.

## Libération

J'aime beaucoup ce mot dont la racine est un verbe, libérer : le verbe qui exprime le plus la vie de l'homme. Le but et le cheminement de la vie humaine sont essentiellement la libération vers la liberté, le mot le plus important après celui de Dieu. Libération est également le mot qui donne par acquis la condition de créature de l'homme qui est à libérer par son Créateur, par son Sauveur, s'il le veut et l'accepte. Donc la libération si je le veux : si je décide de me faire libérer. Il s'agit du mot le plus humain, celui qui jaillit de sa seule et unique décision. Le

christianisme, le catholicisme, est la seule religion qui se fonde sur cette liberté qui n'est nullement escomptée. Il faut décider de se faire libérer face à la décision symétrique de se rebiffer, de dénier Dieu et son plan de libération. C'est à lui, exclusivement à lui, de suivre ce chemin et reconnaître sa fatale condition d'esclavage à l'éternel péché sur terre. En effet, selon les options nihilistes et surtout de nos jours, l'homme choisit souvent le chemin opposé : celui de ne pas se considérer une créature dans le besoin. Il n'accepte ni l'existence d'un salvateur ni une possibilité ou une nécessité de libération. Il faut bien dire qu'il en a presque toujours été comme cela : que l'on se souvienne du discours de la montagne où Jésus parlait du « chemin très étroit » que l'homme devait franchir... Communion et Libération est le nom que le futur Béat don Giussani a attribué à son mouvement mondial et qui a produit bien d'autres fraternités, ordres religieux et associations. Le but de se libérer est accompagné de la modalité et le moyen de le faire : la communion. Presque même systématiquement, le travail se présente comme une activité de libération aussi bien aux égards de la matière que des hommes. Et, en même temps, sa modalité de réalisation est implicitement et explicitement toujours en communion. Dans une unité qui ne peut pas être plus sacrée : celle de l'Église.

### **Libération (théologie de la)**

La nomination de Mgr Müller comme préfet de la *Congrégation de la foi catholique* a officiellement clôturé la lutte de plus de quarante ans contre l'hérésie dite de la « théologie de la libération ». Mgr Müller, ami personnel du pape Ratzinger depuis plus de trente ans, connaissait parfaitement toutes les étapes franchies, depuis le début des années 80, par le pape Jean-Paul II pour cette condamnation claire et sans appel : sur le marxisme et la soi-disant révolution communiste, le pape polonais Wojtyla, en connaissait un rayon... Mgr Müller, bavarois lui aussi comme Ratzinger, était devenu entre-temps ami personnel, dans ses longs séjours au Pérou, du père Gustavo Gutierrez, le fondateur de la théologie de la libération. Est-elle, cette doctrine hétérodoxe, appuyée également par la prédication et les écrits de Gonzalez Ruiz, complètement disparue dans les rangs de l'Église ? Aussi bien en Amérique Latine qu'en Europe parmi les catholiques dits progressistes, cette hérésie continue à survivre à sa mort à l'instar de toutes les doctrines diaboliques de l'histoire : Satan s'en occupe toujours soigneusement. L'idéologie marxiste, à la base – très souvent de manière implicite – de cette espèce de théologie, malgré sa faillite avouée à la fin des années 80 avec la chute du mur de Berlin et la perestroïka russe, est bien encore vivante. Elle continue à produire ses effets néfastes à large échelle parmi des masses d'adeptes qui en ont adopté les principes étatistes sans même en connaître explicitement les postulats théoriques. C'est toujours l'histoire des hérésies une foi qu'on les a lancées et que même ses créateurs les ont délaissées, elles continuent à dévaster l'orthodoxie de la foi (et les économies) avec leurs dérivés aujourd'hui nihilistes. Quel est le fondement de cette théologie de la libération ? L'éternelle idée athée de l'auto-rédemption provenant de sa lutte politiciste propre à l'idéologie marxiste. La bonne théologie de la libération chrétienne est par contre fondée sur l'irréductible liberté et sur la charité de l'amour évangélique.

## Liberté

Père Giussani le répétait souvent: «Après le mot Dieu, il n'y a que celui de liberté». En fait, il s'agit d'un couple de mots indivisible : Dieu qui seul produit la véritable liberté totale ; et la liberté qui seule peut accepter et justifier Dieu. Le pape François vient de sanctifier les huit cent treize martyrs d'Otrante, une ville du talon de la botte italienne, qui ont préférés se faire décapiter par les arabes, plutôt que devenir musulmans. Témoignage suprême de la liberté de religion d'où jaillissent toutes les autres libertés. Les martyres ont toujours marqué l'histoire du christianisme : de la première victime, saint Étienne (Stéphan) jusqu'aux martyres innombrables de nos jours, en Inde (tués par les hindouistes) ou en Afrique et au Pakistan (massacrés par les islamistes). Mais également en Irak et en Syrie... Le tout, dans l'indifférence quasi totale d'un Occident qui ne fait que martyriser idéologiquement et politiquement les chrétiens avec un laïcisme ignorant, arrogant et fatal précurseur des assassins. Et c'est dans la place privilégiée attribuée à la liberté, au-dessus de toute autre valeur, que le christianisme célèbre son indiscutable supériorité incommensurable face à toutes autres soi-disant religions. Le judaïsme également, avec l'Holocauste, l'horrible et honteux Holocauste, a affirmé cette supériorité : Jésus était aussi et avant tout juif.

## Licenciements

Les nombreux licenciements dans notre époque sont tous très tristes. Tous ces travailleurs qui perdent leurs emplois font naturellement penser à leurs familles bouleversées dans leur continuité et dans leur équilibre économiques, souvent difficilement atteints. Mais, en réfléchissant sur la décision d'entreprise qui est tout de même parvenue à ce geste extrême, on constate que le licenciement arrive très souvent tardivement : on hésite toujours avant de signer un arrêt de contrat. Les entrepreneurs aiment embaucher et détestent licencier, on l'oublie souvent. Mais combien de signes avant-coureurs avaient déjà été détectés avant la fameuse lettre recommandée obligatoire de rupture ? Les ouvriers et les employés ne sont jamais vraiment surpris par un ou plusieurs licenciements : par solidarité, ils essaient souvent de s'opposer à la décision, mais ils connaissent très pertinemment les causes qui fatalement en sont à la source. Il ne faut pas leur faire un dessin : ils comprennent très bien la simple logique et la profonde rationalité qui sont à la base du travail : c'est intrinsèquement la valeur essentielle des activités économiques. Les signes avant-coureurs : j'en ai eu une expérience directe, même dernièrement, d'une belle petite entreprise très technologique et fondée sur ses nombreux logiciels pour la mesure du temps (la mensuration du temps, donc de la rentabilité économique est à la base de la modernité). Cette entreprise était située à côté de la mienne à Bruxelles dont le très vieil administrateur délégué a mis la clé sous le paillason. Avant de fermer boutique, combien d'hésitations, de reports : et les employés, que disaient-ils ? « Ils sont tous passé au chômage (c'est-à-dire, aux allocations chômage...) », m'a avoué le vieux patron que j'ai rencontré par après, par hasard, à la banque. Le patron-directeur, qui se considérait tout de même gêné sinon coupable pour son abandon, était arrivé à un âge considérable déjà pensionné depuis des années. Il avait presque honte le vieux patron, il était réticent à évoquer la petite histoire sinistre d'une entreprise tout de même rentable qui s'est suicidée à cause du manque d'initiatives entrepreneuriales de son personnel. Et de l'abondance d'allocations chômage de l'État ! On s'aperçoit, dans ces cas-là, combien il manque

une véritable culture du travail et de l'entreprise, laquelle est remplacée par une sorte de fatalisme nihiliste fondé sur l'assistanat.

## Littérature

Comment peut-on vraiment vivre sans littérature ? Sans poésie ?

### Littérature (d'entreprise)

La présentation des entreprises modernes exige, depuis une vingtaine d'années, des instruments de narrations qui ont la possibilité de bien présenter la globalité de sa réalité et de sa vie. Autrement, on ne pourrait pas relater la complexité moderne dont les relations humaines et professionnelles constituent la substance de modes de production, sinon des produits-services eux-mêmes. La manière avec laquelle cette présentation est réalisée autrement qu'avec des brochures et des dépliants, est la littérature d'entreprise : des livres de narration, des nouvelles, des romans, des blogs, des communications sur les réseaux sociaux qui ont effacé toute différence entre « communication interne et externe » qu'on produisait auparavant. J'ai écrit et publié dès 1994, à côté des premiers livres de traductologie appliquée, quatre nouvelles et plusieurs publications qu'on ne pourrait pas classer simplement dans les relations publiques et la publicité classique. Désormais, il existe même des maisons d'édition spécialisées dans les œuvres littéraires d'entreprise : un écrivain, un copywriter après avoir développé, grâce à des interviews et à des documents, une large connaissance de l'histoire de l'entreprise, écrit un livre – souvent apparemment de fiction – relatant la réalité presque toujours passionnée et passionnante de la vie entrepreneuriale.

### Littérature (tirages)

Chaque fois que j'entre dans une librairie, je suis victime de nausées à la vue des montagnes de livres que je ne pourrais, ni ne voudrais jamais lire. Mais ce qui me met en état d'être soigné, c'est le sentiment de presque inutilité de la plupart des livres amoncelés. Qu'on se le dise, le tirage moyen des livres publiés ne dépasse pas les 3 000 copies dans tous les pays européens. Et si on calcule les *best sellers* de grands prix qui tirent à plus que 200 000 copies et les livres considérables des autres auteurs à « succès » qui arrivent aux 50 000 copies, on revient au nombre de copies vendues par des génies comme Leopardi qui recommandaient à leurs éditeurs de n'imprimer pas moins de 350 copies ! De quoi décourager les éditeurs qui ne savent plus quoi faire pour promouvoir des livres aussi bien de qualité que des livres destinés, fatalement, au pilon. Si on passe du plan quantitatif au plan qualitatif, la dépression devient généralement maniacale. La grande question qu'on peut se poser est la même que celle d'une fameuse griffe de littérature italienne à partir des années 40-50 (mais encore vivante) : « Mais pourquoi écrivent-ils ? ». Surtout en littérature, cette question peut être posée presque pour chaque livre imprimé. Et pourtant, comment vivre sans littérature et poésie ? Même aujourd'hui, il y a des œuvres

littéraires d'excellence qui renouent à la grande tradition de la pensée et de la création. La communication multilingue de notre ère ne peut que s'en réjouir.

## Liturgie

Pourquoi dit-on que la liturgie des Orthodoxes est la plus solennelle, la plus fastueuse et la plus riche ? Et surtout, pourquoi en est-on arrivé à cette somptuosité ? L'homme a besoin de liturgie comme il respire. Peut-être qu'il n'en est pas trop conscient, mais sans liturgie, sans respirer spirituellement, il ne peut pas vraiment vivre. Sait-on que le premier volume des œuvres théologiques, le douzième des seize volumes du pape émérite Benoît, publié en 2011, était justement celui de la liturgie ? Son choix de commencer à publier sur ce thème n'est, bien entendu, pas un hasard. J'étais à Rimini, au Meeting annuel de Communion et Libération, et dès que j'ai vu le volume tout juste publié, je l'ai immédiatement acheté. Comme on vit tout de même d'habitudes, autant s'en choisir de belles et significatives. Car la liturgie est la forme esthétique et constitue, en même temps, le contenu essentiel de notre existence. C'est lorsque nous saisissons le rapport profond entre la liturgie, par exemple, d'une messe et de notre quotidien au travail ou à la maison, que nous commençons à comprendre le sens de la solennité d'une cérémonie. La sacralité de nos sentiments a besoin de s'exprimer dans la liturgie de notre communauté d'appartenance. On peut juger la religiosité, la richesse culturelle d'un peuple de ses liturgies ecclésiales. Elles n'expriment pas leur richesse matérielle mais plutôt celle de leur esprit. Et de leurs aspirations. Il y a toujours une liturgie aussi du travail que spontanément les travailleurs mettent en place. C'est pour cette raison qu'il faut que la liturgie de l'Église soit toujours somptueuse, riche et dense : elle doit dicter les critères et informer les gestes les plus quotidiens. Et surtout, la liturgie doit être constamment la mémoire permanente dans la vie de sa centralité rituelle : le Mystère de la divinité. En tant que « pontifex », bâtisseur de ponts entre ciel et terre, le pape Ratzinger a choisi la publication de son ouvrage sur la liturgie de plus de 800 pages, le douzième, pour commencer à parler de toute son extraordinaire œuvre théologique.

## Logos

Dans le splendide Prologue du quatrième évangile, celui de Jean, il y a deux versets, le premier et le quatorzième, qui renferment – dans une synthèse même poétique – le plus grand Mystère de l'humanité : « Au commencement était le Verbe [...] et le Verbe était Dieu. [...] Et le Verbe s'est fait chair, et il a campé parmi nous ». Le mot latin « Verbum », le Verbe, donnait en grec « Logos », la Parole, Dieu lui-même qui « carum factum est » (qui s'est fait chair) pour habiter avec nous. Pour se faire homme, comme nous, afin de nous montrer d'être faits à l'image de Dieu. Et de nous faire vivre la Vérité de notre vie dans le Mystère de sa croix et de sa Résurrection. Le mot *Logos* raconte ainsi l'histoire la plus extraordinaire, dans une très dense simplicité trinitaire, qui risque toujours de nous faire *dormir debout* dans notre téléologie salvifique la plus éveillée, et on ne peut plus consciente. Un mot donc miraculeux qui nous situe face à une dimension qui nous dépasse totalement. Sa polyédricité et sa polysémie situe chaque homme dans son véritable rapport avec l'absolu : il lui permet de vivre sa créaturalité face à son Créateur qui peut tout lui expliquer dans un rapport qui ne peut qu'être d'amour global, rassurant



et salvifique. C'est à l'instar du père – décrit par Thomas Mann – qui parle à son petit-fils en le caressant comme dans la dernière variation de la sonate 111, où Beethoven a composé la plus belle musique dans ses dernières notes sublimes de sa vie et dans leur ultime lueur. Comme dans un coucher de soleil apaisant avec sa beauté majestueuse et accueillante. Le logos est aussi la parole raréfiée de la satisfaction dernière qui nous envahit lorsque nous accomplissons un travail épuisant, par sa densité et son sens totalisant qui nous a fait, sinon toucher vraiment, au moins goûter aux parfums paradisiaques. Dieu, que personne n'a réussi à voir, se présente et se matérialise avec sa parole de consolation et d'explication on ne peut plus rationnelle et intelligente.

## Logosphère

C'est un mot que j'avais trouvé pour la première fois, dans les années 70, en lisant Michel Tournier, peut-être le plus grand écrivain français vivant. Il m'avait favorablement impressionné car je venais de choisir la dénomination de mon entreprise avec, justement, le mot Eurologos. La logosphère synthétise l'univers culturel et multilingue dans lequel se réalisent – à présent – les activités de mon groupe d'entreprises glocalisées dans le monde entier. Mais j'avais été également surpris à la découverte du terme logosphère pour une autre raison, plutôt implicite et sous-tendue, celle d'avoir inséré dans ma marque (d'une manière non très volontaire), le mot premier (et même le premier mot) de l'Évangile : le Logos – avec Jésus – qui s'est fait chair ! Ainsi il ne me déplait pas du tout que les activités de communication, intrinsèquement plurilingues de mes agences, situées dans l'univers des multimarchés (universel), soient chapeautées par ce nom si prototypique et on ne peut plus signifiant

## Lundinite

C'est un mot qui n'existe – pour le moment – que dans la culture francophone belge. Il s'agit de l'absentéisme particulièrement élevé, de quasiment 25 % apparemment, des travailleurs fonctionnaires (mais pas seulement) le lundi. Qu'on se le dise : depuis que le week-end a pris largement le dessus sur le samedi de repos et le dimanche comme premier jour sacré de la semaine, les hommes contemporains ont du mal à se lever le lundi matin. L'absentéisme chez les fonctionnaires – non seulement en Belgique – est supérieur à 20 %, mais celui du lundi est déjà spécifiquement affecté par le virus dit de la *lundinite* : une maladie emblématique du nihilisme contemporain. Non par hasard, ce mot a fait son apparition dans le pays qui détient le record mondial des fonctionnaires par rapport au nombre d'habitants : un million quatre cent cinquante mille sur onze millions d'habitants (y compris tous les étrangers en résidence !). La folie : presque un fonctionnaire par actif dans le privé ! Ils sont la cause principale des crises économiques. Les fonctionnaires continuent à croître malgré que les travailleurs du secteur privé ne fassent que diminuer à cause des faillites, des fermetures volontaires et des manques de demande sur les marchés. Au « bistrologos », la petite cantine de mon agence de Bruxelles, j'ai affiché la photo panoramique publiée à la une du plus grand quotidien belge d'une épreuve surréelle de candidats fonctionnaires aux gigantesques salons de l'Eysel (où on fait les grandes expositions) : en 2012, pour à peine quelques centaines de « postes », déjà en surnombre, ils

étaient plusieurs dizaines de milliers de postulants. J'avais publié une nouvelle, il y a une vingtaine d'années, qui commençait avec un concours analogue de quarante mille candidats qui se déroulait en Sardaigne (cela n'était pas de la fiction !). Une ultérieure démonstration de la pression du bas sur la politique. Des postes inutiles ne peuvent que produire, par après, un absentéisme abasourdissant. Et cela continue. Les politiciens, pour se faire réélire, continuent à contenter les requêtes de leurs clientèles préférées et qui – on dirait – ne pensent qu'à ça. Les fonctionnaires ne font que se multiplier, naturellement. Cela leur garantit objectivement toujours plus une vie tranquille de presque parasites légalisés qui peuvent se permettre des privilèges, des vacances et des absentéismes inimaginables à tout autre travailleur.

## Maestro

La structure profonde du fonctionnement de l'existence est la pédagogie : nous vivons tous – tout de même – dans une société pédagogique. Dans chaque domaine on dispose en surabondance de petits maîtres spécialisés en la matière qui enseignent leur savoir-faire, plus ou moins fondé, à tout autre. Cela a toujours été vrai depuis la nuit des temps et depuis la naissance de chacun : la pratique pédagogique n'a fait que nous accompagner et se multiplier. Tout le monde accepte spontanément de « se former ». On recherche de maîtres dans tout domaine pour apprendre l'une ou l'autre chose. Cette attitude correcte à se faire former dans chaque spécialisme factuel est cependant opposée à une idée que l'homme moderniste s'est fait par rapport à l'apprentissage dans sa formation globale concernant le rapport à son propre destin ultime et à ces modalités salvifiques. Il veut bien apprendre notre bonhomme comment utiliser un ordinateur ou obtenir son permis de conduire, mais il pense n'avoir nul besoin de savoir comment vivre, comment aimer les autres et comment mourir. Il a même réduit le signifié du mot maestro au grand artiste, au musicien ou au directeur d'orchestre, tandis que maestro indique l'homme qui enseigne la sagesse, toute la sagesse humaine, sur les vérités totales de la vie. L'histoire de la Révélation, toute l'histoire salvifique de l'incarnation du Logos dans la Trinité pour le salut de l'homme, l'histoire de l'Église « Mater et Magistra », sont considérées généralement de nature marginale ou sans relief : le nihilisme, c'est-à-dire l'idéologie matérialiste sceptique contemporaine, a réduit à l'inopérativité la pratique de l'apprentissage de la dimension principale humaine. Comme si toute l'existence pouvait être contenue dans la fameuse observation de Kant « la morale en moi et les étoiles au-dessus de moi ». L'homme a tellement besoin de son maestro que Dieu a envoyé son Fils sur la Terre pour y sauver toute l'humanité.

## Magistère

C'est habituel qu'il y ait des chrétiens, même des ecclésiastiques, qui œuvrent pour le discrédit ou la destruction du Magistère papal et pétrinien. Satan est toujours infiltré dans les institutions divines afin de les réduire à néant. Attaquer le magistère de l'Église c'est attaquer Dieu Lui-même dans la création continue de la vie et du monde : c'est la Trinité qui a créé son Église pour qu'elle annonce et développe le message évangélique dans l'histoire. La Tradition – si on ose dire – fait partie de la Révélation à plein titre. Toute l'histoire de la sainteté révèle la présence salvifique du Corps Mystique et le magistère – surtout celui solennel, comme dans les

encycliques ou celui (très rare) dogmatique – délivre dans la vie de l’humanité l’indispensable pédagogie de la parole de Dieu. Je suis toujours frappé lorsqu’un nouvel employé, qui ignore volontairement presque tout de l’immense archive historique de mon entreprise consultable sur Internet et sur notre Extranet, réinvente le marteau et la roue du b.a.-ba du groupe : l’idée que dans la vie il y a des sources de magistère n’effleure même pas le jeune futur travailleur !

## Management (linguistique)

Les crises économiques, qui continuent à se télescoper depuis plus d’une vingtaine d’années en Occident, n’ont certainement pas aidé à résoudre le problème du management linguistique de la communication, inévitablement multilingue. Dans les entreprises, dès que le chiffre d’affaires commence à s’écrouler, on coupe masochistement dans la communication. Quels sont les problèmes que le management linguistique doit impérativement résoudre – surtout en période de crise – dans la communication multilingue d’une entreprise ou d’une institution ? *Tout d’abord*, c’est dans ces conjonctures économiques que les marques ont besoin d’être défendues ou même doivent attaquer particulièrement les marchés pour gagner des parts par rapport à la concurrence (et ceci indépendamment du jugement de la valeur sur la qualité intrinsèque du produit/service). C’est simplement logique, intuitif et rationnel mais, force est de constater que la réaction courante est exactement contraire, primitive et de peur. « C’est le moment de faire un maximum d’économies et de reporter toute décision... », dit-on, en montrant la réelle maîtrise plutôt misérabiliste du marketing. *Deuxièmement*, on ajoute à cette première erreur tactique celle stratégique d’économiser sur la qualité de la communication qu’on « est obligé de faire » : on a recours à des agences monocalisées pour produire une communication multilingue, donc sans contrôles, sans corrections et sans validation. Les conséquences désastreuses de ce choix « économique » ne sont pas prises en compte : les produits de l’entreprise seront assimilés au niveau publicitaire médiocre ou très négatif de cette communication bricolée. *Troisièmement*, la conception de la communication elle-même doit subir les effets des coupes sombres dans le budget : on confie la rédaction au premier technicien interne à l’entreprise en espérant le miracle dans sa plume, même si on sait qu’elle n’est pas fameuse (de toute façon, on réalisera des belles fausses économies). Et on rechigne même à dépenser deux euros pour un sacro-saint rewriting. *Quatrièmement*, même si on voit les conséquences dévastatrices sur les décisions (non) prises, on reporte les problèmes au futur et hypocritement sur d’autres départements : par exemple, ceux de la vente et de l’après-vente (« nous de la communication, nous avons réalisé des économies ! »). Ainsi, le management linguistique et conceptuel de la communication devient souvent très coûteux pour l’entreprise et actionne les pires tendances illégitimement hyper-individualistes et carriéristes. Tout en produisant fatalement l’aggravation de la crise économique elle-même pendant que les chances d’innovation et de battre la concurrence déqualifiée sont lamentablement perdues. Mais, il faut bien remarquer, jamais comme dans cette dernière crise qu’on peut appeler *des dettes, de la dénatalité et des taxes*, on a pu entrevoir la possibilité d’un virage si radical dans toute la communication de l’Occident.

## Managers

Depuis les années 1950-60, les managers sont devenus les maîtres de la grande industrie et souvent même des moyennes entreprises. La raison principale de cette nouvelle domination réside dans le fait que les entrepreneurs, les véritables grands patrons d'antan, ont progressivement démissionné et même quasi abandonné progressivement l'entreprise. Une autre grande raison est l'énorme complexité des marchés du management moderne face auxquels les patrons propriétaires se sont assez rapidement rendus – non sans grave responsabilité – tendanciellement obsolètes. À leur tour, les managers se sont dégradés eux aussi également avec rapidité. Et comme leur permanence dans les entreprises n'était pas assurée (ils n'en devenaient pas les propriétaires, même si partiellement), leur tâche fondamentale et exclusive de développer l'entreprise est devenue même marginale. Leur but principal s'est transformé non rarement en véritables prédateurs de la richesse créée : lorsque le patron-entrepreneur n'est pas là, les chats-managers dansent même avec les souris en production... Généralement les managers, en effet, ne sont nullement des entrepreneurs prototypiques, surtout en manque d'une culture patronale en diaspora, elle aussi pseudo-hédoniste. Généralement, ils ne sont pas non plus devenus de véritables nouveaux patrons. Une entreprise, grande ou petite, est intrinsèquement liée au destin et à l'image d'un commandement : une personne. Lorsque celle-ci a tendance à se soustraire, à se dépersonnaliser, la dynamique ne peut être que d'involution et de dégradation. De surcroît, les managers moins doués (la plupart ne sont devenus qu'individualistes opportunistes) se sont même fonctionnarisés en bureaucratissant inutilement les entreprises dans un gigantisme coûteux de fonctions souvent inutiles et de processus mêmes techniques pléonastiques. En effet, périodiquement, des énormes dégraissages de personnel sont réalisés en licenciant souvent beaucoup plus que l'automatisation, l'informatisation et la rationalisation le justifient. Une idée « objective » de l'entrepreneurialité, anonyme machine automatique et non personnelle, non dotée d'une véritable « âme » projectuelle est installée dans ce qu'on appelle la culture de l'entreprise. L'actuel pape François l'a définie comme « l'économie sans visage ». C'est une maladie mortelle qui n'a fait que se répandre, en boule de neige, du haut vers le bas dans chaque entreprise et institution. Quant à l'épidémie véhiculée du bas vers le haut, il suffit de penser à l'action lentement destructive des syndicats, qui ne font que s'adonner encore à la « lutte des classes » même si celle-ci a disparu, non seulement théoriquement, depuis belle lurette. Les managers sont les gestionnaires de tout cela.

## Marché

Il existe toujours deux marchés : celui de la demande et celui de l'offre. Habituellement, on surévalue celui de la demande pour plusieurs raisons. *Premièrement*, à cause du fait que le principe de réalité produit tout de même ses effets. Dans ce cas, négativement, car on interprète la réalité d'une manière réductionniste : on y exclut le sujet, le soi-même qui fait également partie de la réalité. On a ainsi tendance à concevoir le réel comme objectif et immuable dans lequel mon initiative, celle du sujet, n'a pas de place. Il faut se rappeler qu'en tout temps, c'est l'initiative entrepreneuriale – fondée inévitablement sur le risque pris par une personne (une entreprise) – qui doit créer et modifier le marché. On oublie facilement que c'est le marché de l'offre qui génère le marché de la demande : il y a toujours un Steve Jobs qui, en proposant l'iPad, génère un

nouveau marché gigantesque de la demande de nouveaux portatifs. Et non vice-versa. Que l'on pense à la folie de plusieurs décennies d'inutiles recherches de marchés qui, dans les meilleures des cas, photographiaient non gratuitement ce qu'on connaissait déjà... *Deuxièmement*, à cause du fait qu'on veut tout faire sauf penser profondément, analyser, produire des projets conçus pour être utiles ou nécessaires, le mettre en pratique et, finalement risquer. On a oublié que toute la vie, la vraie, est intrinsèquement risquée. Au lieu d'apprendre le goût du risque calculé (qui seul constitue et produit le marché), il y a légion d'abrutis dans le monde qui continuent à enseigner et à entretenir l'étatisme et la toujours incroyable et ineffable lutte des classes. La haine diffusée contre la richesse des talentueux, la jalousie mortifère pour leur succès est fondée aussi sur la croyance enfantine que celui qui a obtenu le retour, le juste retour, à ses risques – toujours très nombreux – en était à son premier essai... La stupidité dévastatrice des idéologues de la sécurité, de l'emploi et des droits acquis, du salaire garanti, est la même qui pousse aujourd'hui des dizaines de millions de jeunes européens au chômage à chercher un emploi, à trouver un poste tandis qu'il faudrait en créer en fondant des nouvelles entreprises, celle de l'après-crise. Cela fait plusieurs années que nous de mon groupe continuons à proposer d'ouvrir, gratuitement (!), des agences innovantes dans le monde entier avec un succès que nous considérons, peut-être avec trop de déception, très limitée. Et notre modèle proposé est justement stratégique, fondé sur le concept du glocalisme déjà opérationnel sur quatre continents. Le comble est que presque aucun jeune n'avance une moindre critique aux agissements économiquement criminels des marchés de leurs parents qui ont produit les dettes publiques, immorales, anti-démocratiques et colossales. Celles-ci – conjuguée avec le phénomène de quatre décennies de l'affreuse dénatalité – provoquent les actuelles récessions des marchés. Non seulement elles ont appauvri les jeunes mais on les a même généralement endormis sur le plan culturel. En réalité, au vol économique, on a ajouté encore plus grave : on les a (des)éduqués pour une conception de la vie et du marché fondée sur l'oubli, sur la drogue (même intellectuellement douce) de l'hédonisme clochard de leur vie, fondamentalement nihiliste.

### **Marché (de la demande)**

Quelle est l'importance du marché de la demande par rapport au marché de l'offre ? Finalement, c'est sa capacité à être *décisive*. Si l'entrepreneuriat a la faculté de générer le marché avec ses propositions de produits et services, c'est tout de même les marchés dits de la demande qui en décident le succès. En langage marketing, c'est le deuxième achat et non le premier à déterminer l'utilité d'un produit, d'une nouvelle proposition de marché. Même ce type de services très innovant (comme celui, très modestement, de mes agences) est redevable, bon gré mal gré, au marché de la demande. Le service glocalisé le plus génial ou le produit le plus compétitif, s'il ne trouve pas dans le marché réel la réception positive et concrète, devra changer de stratégie marketing ou devra patiemment attendre des temps et des conditions meilleures. Le marché de la demande est tout sauf infaillible. Même l'innovation la mieux positionnée ne peut pas anticiper le temps : « on ne peut pas avancer plus vite que la musique », dit un proverbe belge. Cette raison montre l'absurdité et l'immoralité immédiatement intuitive de tous ces jeunes qui ne travaillent pas car ils n'ont pas trouvé d'emploi soi-disant adapté à leur diplôme. C'est toujours l'utilité réelle sanctionnée par le marché de la demande qui justifie moralement le choix professionnel, surtout d'un jeune. Son talent et sa vocation pourront toujours lui faire trouver, par la suite, la

véritable chaussure à son pied. Entre temps, il n’y a aucune honte, il n’y devrait pas avoir aucune honte, à faire la plonge dans un restaurant même crasseux. Tous les métiers ont une dignité : elle est réellement utile si, finalement, c’est le marché de la demande (l’altérité) à le demander.

## Massification

C’est après les années 1950, fondamentalement après la deuxième guerre mondiale, que les sociétés du monde entier développées se sont rapidement massifiées. À cause de trois phénomènes principaux et conjoints. *Le premier* a été produit par le changement de la civilisation, qui est passée de principalement paysanne à majoritairement industrielle et par un incomparable développement économique. *Le deuxième* a été déterminé par l’augmentation vertigineuse de la population mondiale et par ses grands flux migratoires. *Le troisième* a été l’influence massive d’homologation de la télévision et des médias dans la vie des gens. Il y a ainsi eu plus de changements dans la deuxième partie du vingtième siècle qu’au cours de plusieurs siècles précédents. Les comportements et les systèmes de pensée qui les déterminent se sont sécularisés, uniformisés et donc massifiés. La culture est devenue une culture de masse, la liberté individuelle et le concept de personne ont évolué jusqu’à reconfigurer un modèle anthropologique qui n’a jamais existé vraiment auparavant. Une nouvelle ère a commencé ; nous sommes tous en train de continuer à la vivre en essayant d’en comprendre les repères. L’homme globalisé et informatisé dit « postmoderne » recherche ses balises éternelles dans cette modernité bouleversante. Souvent, mieux serait de dire modernisme dévastateur.

## Mathusalem

Il était l’homme le plus vieux de la Bible (Genèse), mort à... 969 ans ! C’est pour cela qu’il est considéré comme le symbole de la longévité. Naturellement, il n’avait pas de pension ni de sécurité sociale. Mais, même s’il ne connaissait pas le welfare, on se l’imagine heureux parmi plusieurs générations de jeunes et moins jeunes qui l’écoutaient attentivement parler comme un témoin d’une exceptionnelle mémoire historique... Tout le contraire de l’opinion des jeunes de notre ère par rapport à la génération de vieux (qui les ont ignoblement volés, avec, entre autres, les dettes publiques inénarrables). Mathusalem, par contre, avait mis à leur disposition ses relatives richesses – dont il ne connaissait pas toute la valeur – de troupeaux, d’oliviers, de figuiers, de dattes, de ruches... pendant qu’il consommait même quotidiennement, très frugalement, un peu de fromage et du miel sur une tranche de pain... On doit remercier Dieu et le bon sort d’être en bonne santé et de pouvoir travailler, si bien modérément et progressivement moins dur, jusqu’à son dernier souffle. Que l’on pense à l’absurdité de la retraite et de la préretraite modernes (rendues pratiquement obligatoires) d’autant plus qu’elles sont payées par les générations suivantes. Ce n’est pas un hasard si on essaye de les décrocher le plus tôt que possible dans l’idée fautive et vaine de se soustraire à l’aliénation et au mauvais destin. Et à la sacro-sainte fatigue. Dans une attitude objectivement aberrante de refus du travail. Naturellement, les générations futures se moqueront de la stupidité nihiliste et cynique de nos contemporains qui conçoivent la soi-disant solidarité entre générations totalement renversée et monstrueusement *innaturelle*. Moi je suis fier de continuer à travailler en tant que pensionné officiel jusqu’au



dernier souffle. Je voudrais seulement pouvoir le faire progressivement d'une manière plus légère...

## Métalangue

La métalangue est la langue avec laquelle on parle de la langue. De plus, notre ère de la globalisation est celle du multilinguisme. La métalangue est donc devenue multilingue. Il est intéressant de remarquer ici le degré « d'analphabétisme de retour » si souvent dénoncé par les sociologues à propos des diplômés d'université et de nombreux écrivains à succès (très limité en réalité). En règle générale, ils ignorent non seulement les contenus de la métalangue mais aussi l'existence de ce terme.

## Métanoia

C'est le mot d'origine grecque qui indique le processus jamais accompli de se convertir à la religion du Dieu vivant et quotidien. Ce processus ne peut pas être étranger au travail et à son univers culturel.

## Métaphysique

Littéralement « au-delà de la physique ». Le matérialisme positiviste a toujours nié l'existence à la métaphysique : pour cette idéologie, il n'existe que ce qu'on peut voir et constater directement. Cette idée grossière et primitive, avec le temps, a dû reconnaître l'opérativité au moins de certaines valeurs immatérielles : le ministre de l'éducation nationale française, Vincent Peillon, vient de déclarer – à plusieurs reprises ces dernières années – qu'il faut « inventer une religion républicaine » car la République aurait trop laissé à l'Église catholique, je cite toujours, « la tâche spirituelle ». Il faut, à présent, « remplacer l'Église » ! Ces propos d'une risible arrogance naïve montrent d'abord l'impossibilité de la part du positivisme d'éliminer la métaphysique (après des centaines d'années) jusqu'à charger la culture dite laïque de s'engager « institutionnellement » de la « gérer ». Il fallait le fanatisme matérialiste français, ou du moins son absurde positivisme laïciste soi-disant rationnel, pour y arriver.

## Métier

Le mot métier vient du latin *ministerium* qui signifie maîtrise de la totalité des tâches, des implications et des secrets propres à une activité ou à un service. Dans le métier, étaient compris les attitudes, les aptitudes, les capacités et les volontés de se rendre utile à la socialité. Toute la recherche de se spécialiser, de sa passion professionnelle, de son souci de perfection étaient également intégrés dans l'art cultivé, longuement cultivé, d'être on ne peut plus efficace, rapide et accompli. Avoir un métier c'était le résultat d'une profonde sélection d'habilités personnelles, souvent complexes et composées, où l'apprentissage dans l'innovation des gestes et des procédés

techniques se déroulait dans une longue continuité de quête vocationnelle dans toute sa globalité. C'est pour cela qu'on dit toujours qu'il « n'y a pas de sot métier ». L'essentiel de la densité d'une personne était exprimée dans son métier. Et, même avec un métier très éloigné de la vocation professionnelle et personnelle la plus appropriée, on peut réaliser une recherche pratiquement globale et complète. C'est pourquoi, il est totalement absurde et immoral d'octroyer des allocations chômage aux jeunes qui n'ont pas trouvé un travail « adéquat » aux études, souvent arbitrairement entamées et réalisées. Fondamentalement, ils doivent généreusement donner preuve d'aimer se rendre utiles aux autres avec n'importe quel métier possible. Puis, avec le temps et les occasions, changer en améliorant ses propres activités en s'approchant ou en trouvant son métier (toujours provisoire) de vocation. Toute la vie, et non seulement celle professionnelle, est une recherche. Ce qui change continuellement est la mission, les missions multiples auxquelles on accepte de se soumettre librement. La vie comme mission, ça c'est, au fond, le véritable métier.

## Miséricorde

Depuis l'ouverture du Concile Vatican II, cinquante ans sont passés. Un demi-siècle de batailles farouches (dans les formes tout de même miséricordieuses) entre une Église christocentrique et bien liée à la Tradition et une autre plutôt moraliste, catho-protestante et prônant une rupture ecclésiologique continue. De nos jours, avec l'accélération extraordinaire des événements et la densification de la communication, cinquante ans ont produit une phase historique avec une intensité comparable à celles précédentes mais avec une durée d'au moins quatre, cinq fois supérieure. Ainsi, en parlant avec des prêtres et des laïcs pratiquants de l'Europe du Nord (la partie continentale où les déviations théologiques et ecclésiologiques ont été les plus graves), j'ai eu la sensation qu'ils n'avaient nullement perçu la gravité du péril, de la dérive pastorale auxquelles on a pu échapper (et encore). Il aura fallu trois pontifes de l'envergure d'un Jean-Paul II, d'un Benoît XVI et d'un François (outre aussi à Paul VI), pour contrer avec force et ténacité aux tendances – par ailleurs encore bien en cours (souvent inconsciemment) – d'une hérésie catho-progressiste d'un christianisme petit-bourgeois, moralistique et à l'eau de rose. Comment parler à ces chrétiens qui semblent ne s'être même pas aperçus de la lutte sans quartier poursuivie durant des décennies, même si d'une manière très intelligente et feutrée, contre les tendances, aussi laïcistes et « nihilistes » internes à l'Église, ou contre un christianisme tranquillement apprivoisé aux idées indifférentes du monde incrédule. Comment parler à ces chrétiens quelque peu anesthésiés et un peu ignorants, des batailles combattues et de la guerre virtuellement gagnée par le Saint Esprit (même si seulement d'une manière initiale et théorétique) ? La plupart sont même – disons – en parfaite bonne fois : dans le sens de l'ignorance. Le mot miséricorde prend toute sa valeur dans le dialogue avec eux.

## Mission (I)

Toute organisation humaine doit disposer d'une « mission » : en gros, la vente pour l'entreprise, le marketing et la publicité pour le commerce et le prosélytisme pour les associations, les partis et les syndicats... Mais, tandis que toutes ces fonctions peuvent être même considérées comme

« externes » à ces organisations (on peut les attribuer à des opérateurs spécifiques comme des vendeurs, des recruteurs, des marketings managers ou des publicistes), tout autre chose concerne la mission globale et religieuse dont chaque chrétien est chargé. Elle est intrinsèque, ontologique au fait d'être un fidèle : on ne peut pas s'en passer. Sa propre téléologie, c'est-à-dire sa propre dynamique d'accomplissement, son propre destin de réalisation, passe par la mission d'évangéliser son prochain. La vitalité d'une communauté est indiquée par son attitude à être missionnaire. Chaque chrétien ne peut que communiquer, témoigner son salut dans sa mission qui consiste à essayer d'évangéliser sa famille, ses proches et son monde social. Et son environnement de travail : ses propres collègues de bureau, d'usine, ses propres chefs ou ses subordonnés... Ainsi, plus on externalise sa foi et on la « consomme » avec les autres, plus elle s'alimente et se développe : c'est le miracle de la Grâce. Quels sont les instruments de la mission ? Il en existe fondamentalement deux : le témoignage et l'action culturelle. Ainsi, même des religieux cloîtrés pour qui la prière est pratiquement le seul instrument à leur disposition, peuvent réaliser des missions d'évangélisation des plus efficaces. Mais les laïques – outre la prière – doivent également se doter d'instruments culturels pour créer de la civilisation chrétienne : les relations interpersonnelles doivent non seulement être fondées sur des critères de fraternité et de charité mais aussi sur la vie sociale et économique, qui doit être reconduite aux valeurs éternellement annoncées par l'Église. La Doctrine Sociale de l'Église est naturellement de la partie.

## **Mission (II)**

J'ai été très impressionné par l'envergure du projet d'un mouvement catholique d'origine espagnole, les Néocatéchuméniaux de Kiko Arguello, leur fondateur, qui ont annoncé la formation de 20 000 prêtres pour aller annoncer le christianisme au milliard et quatre cent millions de Chinois ! Voilà ce qui est de la véritable projectualité missionnaire. Si on a la foi en Jésus, on ne peut pas éviter de penser à comment faire face à cette tâche immense d'annoncer l'Évangile à un peuple d'innombrables personnes. Celles-ci, malgré les missionnaires chrétiens partis là-bas depuis des siècles, sont restées en très grande partie ignorées de la caresse universelle et salvifique de Dieu par le biais de l'Église. Et ceci, même à cause des innombrables persécutions, violences et assassinats de plusieurs décennies dans toutes les régions interminables de la « longue marche » maoïste. Certes, comme le disait déjà saint Augustin, même des hommes aux confins de la Terre qui n'ont jamais pu rencontrer ou connaître Jésus et son Église ont la possibilité de jouir de l'intelligence salvifique de l'Esprit Saint : on le sait, Il « souffle où il veut et quand Il veut ». Et des chrétiens, même pratiquant, qui n'ont aucun esprit missionnaire, satisfaits de leur foi sentimentaliste ou moraliste à l'eau de rose, n'ont aucune assurance de vivre, ni dans l'existence terrestre ni dans celle éternelle, de la Grâce de Dieu.

## **Mission (III)**

Il est certain que le déferlement du nihilisme incroyant dans nos sociétés occidentales trouve des causes indiscutables dans la faiblesse de la foi et de son conséquent manque d'esprit missionnaire. Et il faut dire que la mission n'est pas principalement et forcément adressée aux

êtres des régions lointaines : la caractéristique permanente et quotidienne de la mission est plutôt parmi ses proches, en entreprise, dans son quartier, dans son diocèse, dans sa paroisse... La mission au Japon, en Afrique ou en Inde n'est que la projection de cette attitude missionnaire qui mesure, universellement, les pulsations et la passion de notre présence dans la socialité naturelle. Les activités de notre travail quotidien constituent le terrain privilégié et planétaire de notre témoignage missionnaire. Quoi de plus commun et homogène de nos relations de travail, avec collègues, clients et fournisseurs, en rapport – d'ailleurs – avec les marchés du monde entier ? Par ailleurs, comment vivre l'issue salvifique et sacramentelle de sa propre vie chrétienne sans l'annonce sur les toits – privé de fanatisme, naturellement – de ses relations personnelles ? Comment sortir de l'horrible pataugement étrié et petit bourgeois de son existence effacée et tragiquement séparée de l'altérité ? C'est cet esprit de fraternité amoureuse qui constitue le combustible de ces Néocatéchuméniaux du monde entier, ou des toujours jeunes volontaires de CL, militants de l'AVSI, une de leurs organisations dans les missions des régions de tous les continents. J'ai eu ce mois de juin un grand plaisir à lire une interview à un copain de ma génération qui est parti comme missionnaire au Brésil, au début des années 60. Lui était parmi les tout premiers de la communauté de don Giussani qui s'embarquait vers « notre » première mission à Belo Horizonte. On l'appelait amicalement – encore aujourd'hui, après cinquante ans – Pigi et il était à peine séminariste. Aujourd'hui, il a fait un voyage dans sa terre d'origine et sa recommandation d'évangéliser surtout l'Europe m'a frappé : « Là-bas – il vient de le déclarer dans une interview dans un journal milanais – ils vivent tous dans un rapport strict et quotidien avec Dieu ». Même si mon épouse et moi soutenons économiquement à distance deux enfants de sa communauté là-bas, je me suis senti ô combien tiède face à sa foi bien vivante, et toujours universelle.

### **Mission (et vocation)**

Le soutenable d'une mission doit possiblement coïncider avec la vocation de ses protagonistes. Sinon on rentre presque inévitablement dans le cas de figure d'une « mission impossible ». Il faut d'abord définir qui est le Maître d'ouvrage de la mission en question : certainement pas l'homme tout seul, autonome et auto-satisfait. C'est bien Dieu le Maître de l'Univers et de la Création continue. La mission commence lorsque les hommes se reconnaissent comme créatures qui demandent de pouvoir accomplir une mission en coopérant dans l'obéissance humble et intelligente avec le dessin du Saint Esprit : le véritable Créateur. Même la mission la plus difficile, la plus hardie et la plus incertaine, celle qui demande les plus géniales et généreuses des capacités humaines, ne peut même pas être concevable sans une vision profondément christocentrique. Autrement, bonjour les dégâts ! Par ailleurs, en quoi serait-il diminué le mérite de l'homme sans cette reconnaissance, au préalable et dans la continuité, de l'éternelle dépendance confiante de l'homme à la puissance mystérieuse de Dieu ? Son intelligence doit également se concentrer – surtout – sur l'effective correspondance vocationnelle de la Mission. *Tout d'abord*, elle doit s'inscrire dans les lois divines et non contre elles (se méfier de Satan – toujours entreprenant – car il existe opérationnellement autant que Dieu). *Deuxièmement*, la Mission doit être reconnue et assumée par l'Église : rien ne doit être accompli contre la communauté ecclésiale : le sens des principes non négociables et des éventuelles objections de conscience, par exemple, est justement celui-ci. *Et troisièmement*, elle doit s'abandonner tout le

temps et *in fine* aux critères de réalisation qui ne peuvent pas être délimités par le succès : et ceci, malgré l'engagement sans réserves du travail humain.

## Modernisme (I)

Tous les mots terminant avec un suffixe en « isme », comme aussi « laïcisme » ou « rationalisme », expriment généralement une tendance de dégradation dans le sens qu'un mouvement historique se greffe à la parole originale pour la déformer en l'absolutisant et en la réduisant. Ainsi, le modernisme constitue la parodie de la recherche légitime de modernité. La position occasionnelle, neutrale, devient quête systématiquement de neutralité : neutralisme. Ou bien le mouvement tout à fait digne de laïcité qui devient forcené, furibond de laïcisme... Alors que, légitimement, l'État doit être aconfessionnel et même pas laïc. C'est comme un élastique qui, tiré à son extrême, change de nature jusqu'à déterminer continuellement un risque de rupture antinaturelle. Le modernisme devient ainsi même la négation de la modernité dans sa tension à tout rendre moderne (moderniste), et à tout prix.

## Modernisme (II)

« Il est nouveau, ça vient de sortir » : Coluche avait fait sarcastiquement de cette réplique le centre d'une critique féroce au modernisme. Il y a une idée reçue dans notre époque selon laquelle tout ce qui est nouveau, qui vient de sortir, serait à accepter et à suivre prioritairement. La matrice idéologique de cette banale idée est la conviction que la technoscience est la panacée de la vie moderne. Donc tout ce qui sort comme nouveauté ne peut qu'être positivement intégré dans le progrès et dans le salut de l'homme. Une idée si simpliste, quoiqu'elle soit devenue de masse, n'a pas résisté à la preuve et à l'usure du temps. Déjà au début des années 80, il n'y avait plus aucun véritable théoricien scientifique. Des millions d'hyperconsommateur dans le monde, non seulement occidental, ne se font pas manquer plusieurs téléphones portatifs dont au moins un iPad, une tablette et une montre précise au millième de secondes (alors qu'on a tendance à des retards même de plusieurs minutes : le quart d'heure ou même la demie heure dite académique...). Que l'on remarque les innombrables et immanquablement surnuméraires publicités des montres. Ainsi, tout ce qui « fait moderne » constitue la culture du modernisme. C'est plus qu'une mode. C'est la tentative du remplissage du vide de la technoscience avec la nouveauté « neuviste » : ça vient de sortir... En entreprise, le modernisme fait les fortunes des gadgets relatifs aux méthodes marketing, par exemple. Des expédients dont la fatalité et l'inutilité tiennent le temps de leur diffusion nominalistique : on arrive à consommer, et à oublier, aussi les nouveautés modernistes soi-disant technoscientifiques. La modernité, par contre, c'est tout autre chose.

## Moines

Le mouvement monacal a été le plus grand et multiforme facteur de civilisation chrétienne, encore actif de nos jours. Il a vu son focus se dérouler sur plus de mille ans. Déjà aux premiers siècles après Jésus-Christ, les Pères du désert se retiraient en pénitence et en anachorètes, ou en petites communautés, dans le silence de prière. Ils créaient des polarités d'attraction pour toutes les populations. Et, naturellement, pour leurs royaumes et principautés. Les souverains de l'époque entraient en compétition pour s'assurer le soutien chrétien de ces premiers monastères, primitifs mais déjà prestigieux et incontournables. Leurs centres spirituels se sont vite transformés aussi en grands pôles culturels et technologiques de la civilisation paysanne : les moines, surtout après saint Benoît qui avec sa règle « Ora et labora » (Prie et travaille) avaient déferlé en Europe par milliers en des splendides monastères. Ils étaient les rares voyageurs dans le continent pendant tout le Moyen Âge. La Renaissance a été préparée par des siècles de travail autour des cloîtres des monastères européens. L'idée de l'entreprise moderne prends son origine des minutieuses activités artisanales et artistiques de ces innombrables communautés de moines qui, comme des noyaux centraux, non seulement ont sauvé les héritages des civilisations anciennes, mais elles les ont nourries et développées vers la modernité.

## Mondialisation

Un certain aspect factuel de l'universalité, typiquement chrétienne, est la mondialisation des choses et des idées. Fondamentalement, elle prend la forme de la consommation homogène intercontinentale. Mais également des productions. Aujourd'hui, pour être modernes, il faut disposer d'une vision mondialisée des choses. Une conception globale, aussi bien pour la production que pour la consommation. À cette tendance générale et irréversible, il y a une multitude de réactions très efficaces dictées par la crainte, sur le plan culturel, d'être laminés par ce mouvement irréductible d'homologation. La défense des identités n'a jamais été si forte. Contre le cosmopolitisme fatalement impersonnel, les tendances identitaires (des pays, des communautés et des personnes) se font toujours plus puissantes et sophistiquées. Une certaine superficialité politologue appelle ces mouvements « nationalistes » ou « populistes ». Mais ce n'est nullement le cas. L'entreprise, par exemple, glocalisée le sait bien. Par ailleurs, c'est le christianisme qui a introduit dans l'histoire l'idée d'universalité. Jésus lui-même, juif qu'il était, a parlé souvent dans ses paraboles de « gentils », des humains dans leur dimension mondiale et universelle.

## Moralisme

Nous vivons dans un monde antimoral, immoral, mais de plus en plus moraliste. Presque tout le monde lève son petit doigt pour faire la morale, sa morale, aux autres. Tous les partis politiques fixent des nouvelles règles comportementales, des préceptes à suivre leur système éthique. Tout ce bazar de règles et de réglementations, le plus souvent infondées, constituent le moralisme. L'abondance de moralisme, inévitablement subjectif et arbitraire, n'induit pas la moralité. On pourrait même affirmer le contraire : l'immoralisme et les comportements corrompus, licencieux



et dépravés (outre à demeurer tant qu'il y aura – toujours – des hommes sur lesquels le diable ne cesse d'opérer) sont même amplifiés et produits par le moralisme même déferlant. Sans fondement religieux, c'est-à-dire non jailli du *religare*, du relié, du lié à une seule et unique conception divine, il est fatal que le némésis de la morale arbitraire et relativiste ne s'affirme même en immoralisme pratique généralisé. La voie des règles est infinie, par définition, elles ne suffisent jamais. La preuve ? Les jungles des lois dans lesquelles s'égarer et se perdent même les moralismes des États européens les mieux intentionnés. Ainsi, essayer la perte de Dieu et de ses comportements fondés sur la Miséricorde par un déluge de réglementations moralistiques amène à provoquer plus de problèmes qu'à en résoudre. Même en entreprise : la multiplication des règles managériales n'a abouti qu'à la bureaucratisation intriquée et étriquée, relativistique, incompréhensible et inefficace. Le management le plus moderne en entreprise ne peut que se réduire encore et encore : finalement, il faut licencier et se protéger ainsi de tous les moralistes.

## Mots

Dans la communication, surtout multilingue, les mots ont – par définition – une importance centrale. Pour communiquer et persuader dans l'ère où on est soumis quotidiennement à des centaines de messages, par tous les médias en public, il faut appliquer certaines règles à suivre scrupuleusement. *Tout d'abord* la concision et la brièveté du message : toute l'expérience publicitaire des dernières sept décennies parle de « one selling proposition », d'un seul thème de communication. Déjà avec deux propositions combinées, on s'introduit dans la confusion. L'homme moderne ne supporte pas facilement une concentration, une réflexion et une élaboration supérieure. *Deuxièmement*, la densité laconique des mots-clés : la communication synthétique, doit même se fixer sur des mots-emblématiques et précis qui résument ou évoquent le contenu du message. *Troisièmement*, la communication doit également être et se montrer clairement étrangère à toute fonction « auto-thérapeutique » de la part de l'émetteur du message. En d'autres termes, l'annonceur en question doit complètement s'assurer – au préalable – qu'aucune angoisse puisse, même collatéralement, s'infiltrer dans le message. Curieusement, ces trois règles sont complètement adaptées non seulement dans le marketing direct mais également dans les *speeches* des managers et dans les homélies des prêtres. À l'instar des managers, plus préoccupés de montrer leur culture que d'obtenir des résultats efficaces, les prêtres s'adonnent à des sermons autant longs et soporifiques que confus. L'idée de ne communiquer qu'un seul contenu parmi les milliers présents dans la Bible (ou dans l'argumentaire de vente de l'entreprise) les mobilise dans une réaction logorrhéique et épuisante qui font la renommée de ces prêches incoutables et (presque) inutiles. Le pape François, par contre, est un attentif communicateur moderne : il pèse ses mots, les réduit à l'essentiel, les assemble afin de formuler des métaphores claires et frappantes et affectionne ses auditoires pour la prochaine brève, très brève, homélie avec des mots « mémorables ».

## Mystère

Mot désuet : l'homme moderniste croit tout savoir et tout connaître. Il se fait même tout le temps un devoir de tout dévoiler sans tirer aucun profit de ses connaissances nouvelles dont,

habituellement, n'en saisit que des contours approximatifs et très imprécis : comment, par ailleurs, tout connaître ? Et, surtout, à quoi bon ? On vit dans une inflation de connaissances vagues qui fait justice de cette gourmandise de « transparence », naturellement, qui n'en est pas une et ne peut pas en être une. La sagesse n'est pas tout connaître. La connaissance indiscriminée a un nom, le *notionisme* : le contraire de culture. Le barbare moderniste informé de tout est très souvent un monstre repoussant complètement paumé dans la réification d'un univers, le sien, où il a perdu le nord et dans lequel il devient fatalement fou. C'est quoi ce nord ? Paradoxalement, c'est le Mystère. C'est l'essentiel, d'abord à accepter et, ensuite, à découvrir, c'est le noyau central de l'Absolu vers lequel on est constamment attiré. Le monothéisme, c'est-à-dire l'origine de toute véritable civilisation, est né de cette irrésistible attraction. L'homme moderniste a par contre horreur du Mystère, de se retrouver face à son secret, à son énigme qui vit dans le silence, qui doit être cherché dans les arcanes de ce qui lui arrive, et outre. Il se remplit d'informations et de bougeotte pour échapper au Mystère, au grand mystère de sa vie. La recherche de Dieu, de sa centralité dans l'existence, son inévitable secret sont le contraire de toute cette rumeur qui a remplacé la petite musique de chacun qui accompagne l'humanité dans son travail quotidien. C'est dans le travail personnel et incessant que le Mystère devient familier, qu'on y vit amicalement dans une compagnie inlassable.

## Neutralité

L'expédient de l'idéologie du néant, qui est exprimée par le relativisme (toutes les vérités sont acceptables car aucune d'elles ne l'est et ne peut pas l'être), est le support de la soi-disant neutralité. Comme si elle existait réellement, la neutralité est requise à tout va : quoi de mieux – avance-t-on – qu'une position neutre pour bien tolérer toutes les positions ? Mais, voilà, la position neutre n'en est pas une. *Tout d'abord*, elle est une véritable position assimilable, culturellement et idéologiquement, à toutes les autres. Dans le relativisme absolu lui-même, pourquoi la position dite neutre serait-elle au-dessus du lot ? *Et ensuite*, comment pourrait-elle, la neutralité, revendiquer le statut d'une catégorie de l'esprit disposant de la faculté de juger les autres positions ? Est-il possible dans un monde globalisé et coordonné que l'on puisse se découper une sorte de Suisse idéologique et intellectuelle ? Par ailleurs, même le neutralisme politique a progressivement disparu. Que l'on pense au soi-disant neutralisme dans l'enseignement. Toutes les philosophies y sont présentées comme équivalentes sans mettre en évidence que c'est justement cette idée d'équidistance et de « neutralité » qui constitue une philosophie non différente des autres avec l'aggravante d'un préjugé arbitraire de supériorité non seulement méthodologique. Dans le journalisme, par ailleurs, il n'y a presque plus aucun professionnel qui ose encore affirmer la possibilité d'une communication neutre. La pensée unique, fondement du nihilisme, s'identifie dans cette culture d'impossible neutralité, sans possibilité d'espaces d'existence. Mais qu'importe : le fait que cette idéologie soit infondée, même sur le plan théorique, n'empêche pas qu'elle puisse déferler pratiquement dans tous les domaines : dans la conception laïque de l'État (avec l'hypocrisie arrogante du laïcisme) jusqu'à la vision de l'entreprise comme machine automatique à sous dépersonnalisée (ayant le profit comme sa seule loi et inévitable issue). La DES (Doctrine Sociale de l'Église) ne cesse de le répéter

## Nihilisme

Le nihilisme est l'idéologie dominante, ou qui se veut dominante, dans notre ère. Ses racines sont situées dans l'idée athéiste d'un univers sans Créateur et sans finalité où l'homme est auto-suffisant et sa vie n'a pas besoin de transcendance et de sens. En dernière analyse, il s'agit de l'idéologie de ce qu'on appelle le pouvoir. Où le pouvoir est constitué des innombrables et des différents centres de pouvoir, tous partiels, mais homogénéisés et unifiés par ce qu'on a défini internationalement comme l'opérationnalité, logique à défaut d'être rationnelle, de la « pensée unique ». Or, le pouvoir, dans toute époque, a toujours été réticent et discret à se définir. Ainsi, même le nihilisme ne s'auto-définit pas comme tel. Il ne fait que se présenter comme culturellement « neutre » et respectueux des « mille vérités » en circulation sur les marchés des idées. Naturellement, le nihilisme affirme non seulement que la vérité n'existe pas, mais qu'il est parfaitement inutile de la chercher. De surcroît, elle assène l'idée que la vie, toute la vie, n'a pas de sens et que la seule recherche de l'intérêt de chacun, de son propre et unique intérêt, est à poursuivre, même si, il va de soi, illusoirement. D'où l'exploitation intensive de l'hyperindividualisme, caractéristique emblématique de notre époque. Sur le plan social – car la socialité n'est pas éliminable – le nihilisme pratique toujours sans le dire, la « stratégie » de l'absence, ou de la réticence, dans la projectualité. Sur le plan économique, les entreprises ont tendance, également selon cette idéologie infernale, à pratiquer l'opportunisme *au jour le jour*. La récession économique, dont on annonce tous les six mois sa fin, est le résultat de ce mélange de manque de perspectives, de démission endémique dans tout engagement volontaire et, enfin, d'entropie des énergies vitales. Le reste est déterminé, par exemple, par les dettes réelles et cyclopéennes venues toutes à inutile échéance.

## Non-profit

Durant les quarante dernières années les entreprises non-profit ont continué à se multiplier. Et ceci, même dans les pays en développement économique dits du « tiers monde ». Comme parallèlement les entreprises, aussi bien grandes que moyennes, voire petites ou toutes petites, ont vu leurs profits se réduire généralement comme une peau de chagrin (à cause du monstrueux étatisme de l'Occident), les différences entre sociétés profit et non-profit ont beaucoup disparues. Même dans leur conception et leurs statuts. Le concept du « quasi marché » a été entre temps créé pour essayer de définir cette évolution. Et les entreprises non-profit du monde entier n'hésitent pas à prendre comme nouveaux modèles celles très jeunes des pays même africains grâce aussi à leur faible dépendance à des subventions de la part des États : l'accusation, pour toutes ces entreprises et ONG (Organismes non gouvernementaux), d'étatisme parasitaire s'est beaucoup développée – à juste titre – dans les dernières années. De nombreux rapports et livres sont publiés à ce sujet.

## Obéissance

L'extrême psychologisme, déferlé en Europe, surtout, depuis les années 1960, considère comme une vertu la rébellion et non l'obéissance. Le slogan écervelé des soixante huitards était : « Se

rebiffer est juste ». Et depuis lors, l'irrationalisme pédagogique célébré dans la culture massifiée (journaux, télé, radio, cinéma, école et même à l'intérieur de la famille) n'a jamais affirmé autre chose : le subjectivisme freudien, au service de l'individualisme dément, ne fait que maîtriser tous les comportements sociaux de désobéissance à l'autorité. Et ceci, indépendamment des contenus de cette rébellion. Il y a des mouvements dits populistes qui basent leurs fortunes électorales sur la protestation symétrique à l'ordre politique. L'action syndicale est ainsi devenue « protestation syndicale ». La révolte féministe est même arrivée jusqu'aux nonnes américaines qui, en désobéissance sans espoir aux règles réitérées et ontologiques depuis plus de quatre décennies de l'Église, viennent d'être stigmatisées, fatalement, par le nouveau pape François comme des « vieilles filles » et non comme des « mères » (tout en confirmant les mesures traditionnelles du pape Benoît). Les ados, qui ont toujours cultivé légitimement une attitude modérément désobéissante, même nécessaire au développement de leur personnalité générationnelle, arrivent à prolonger leur adolescence rebelle jusqu'à risquer de plonger dans la sénilité pathologique sans passer par leur âge adulte et responsable... L'écrivain et poète américain Robert Bly a même créé un néologisme pour définir cette tendance : « adulthood », contraction entre adulte et adolescence. Alors, c'est quoi au juste l'obéissance ? Loin d'être une prédisposition acritique de « yes men », l'obéissance est d'abord la reconnaissance bien mûre et consciente de la vérité ontologique de l'existence. L'homme est fait pour suivre inévitablement sa véritable autorité. Certes, il doit le faire avec toute son intelligence et critiquement afin de modifier en l'optimisant la réalité avec son travail personnel et innovatif. Ainsi l'obéissance est fondée, avant tout, sur la culture consciente et, ensuite, sur la liberté à adhérer à la réalité pour la modifier pertinemment et concrètement, sur la base de la Vérité. Finalement, la modalité de l'obéissance est le travail : stade suprême de l'essence humaine.

## Ontologie

J'ai été contraint d'utiliser ce mot beaucoup (trop ?) de fois en écrivant ce lexique. Il le sera de plus en plus – je crois – de la part de tous ceux qui, critiquement, vont s'opposer aux idéologies qui se veulent dominantes dans notre temps. L'ennemi numéro un des idéologies réductionnistes est toujours l'ontologie. Avec sa description de la nature intrinsèque et immuable de toute chose et, surtout, de la vie humaine, le retour constant à l'ontologie va coïncider avec la résistance et la lutte ouverte au nihilisme. Et à toutes ses tentatives qui œuvrent, dans l'acharnement quotidien, contre la nature humaine et qui voudraient la réduire à ses représentations étriquées. L'ontologie affirme la vérité. Le relativisme la rend vaine totalement. Le matérialisme réduit la réalité aux choses en la réifiant totalement. L'ontologie voit la réalité dans toute son existence et dans ses origines même non immédiatement visibles et palpables : « expérimentables » disent les réductivistes sceptiques et incroyants. Le nihilisme déconstruit et déstructure la réalité en la pulvérisant. Il la réduit en parcelles dans son analyse autant folle qu'atomisée sans aucun respect pour la vérité éternelle de ce que la sagesse est arrivée à dénommer comme holistique. C'est-à-dire que la vision globale et totale est toujours supérieure à l'addition de ses parties dans lesquelles on a voulu la sectionner et charcuter. La foi dans le sens global amène à la valeur, à la valeur de l'éternel. Comme si on regarde bien le réel, on y voit à travers – non seulement avec le langage du cœur biblique –, même les agnostiques inconditionnels de l'incroyance sont contraints de sortir de la désuétude ce mot : les athéistes commencent à utiliser de plus en plus le terme

ontologie. Le pape Benoît a continué toute sa vie à l'utiliser : dans la certitude que le christianisme n'a nullement peur de la rationalité. Ce qui redoute est le rationalisme – le contraire de la raison, qu'il répétait et continue à le dire – c'est-à-dire l'idéologisation de la tant aimée rationalité. En entreprise, l'ontologie doit faire aussi un grand retour afin de faire retrouver ses valeurs originaires et éternels où la personne est remise au centre de toutes les activités : c'est exactement l'opposé de la soi-disant défense des intérêts économiques et normatifs du travailleur faite par les syndicats et les partis politiques matérialistes. Y compris le fait de remettre également au centre la personne du client (de nombreux, de tous clients). C'est celle-ci la fonction d'éclairage extrême propre à la Doctrine Sociale de l'Église et de chaque chrétien. Quotidiennement, et tout au long de la vie.

### **Ora (et labora)**

Saint Benoît, dans sa règle monacale devenue célèbre et passée à l'histoire, avait créé ce slogan, une sorte de *pay off* publicitaire moderne, dont il pourrait se revendiquer comme le prototypique « prie et travaille ». Dans sa simplicité réduite à l'essentiel, il avait synthétisé dans ces deux verbes la globalité du destin de l'homme. La prière comme reconnaissance active de sa propre créaturalité et le travail comme activité libre de sa téléologie dans le sens et à la gloire de Dieu. Ce n'est pas un hasard si toute la civilisation européenne et occidentale a pu se fonder sur ces deux mots. Plusieurs siècles de monachisme ont structuré une culture profonde qui a tissé toute la trame de la beauté et de la fonctionnalité (les origines de la technologie). La Renaissance des arts et des activités économiques doit toutes ses sources au monachisme. Celui-ci avait emblématiquement résumé les tenants de notre civilisation eurocentrique et occidentale dans la dimension religieuse de prière et dans la gratuité la plus totale du travail dans sa longue et toujours actuelle recherche d'innovation.

### **Organisations (patronales)**

Un des mérites de la première phase historique des syndicats (jusqu'aux années 1960) a été d'induire la naissance et le développement des organisations patronales. Celles-ci ont – à leur tour – beaucoup contribué à l'innovation technologique et à la création de conditions de travail vraiment modernes et démocratiques. Malheureusement, l'involution dégénérative des syndicats en correspondance, et par après, du mouvement anarchique soixante-huitard a trouvé une dégradation progressive et symétrique également auprès des organisations patronales. Les premières réactions vraiment efficaces se sont produites en France au début des années 2010 et, en Italie, tout de suite après avec l'abandon de FIAT-CHRYSLER des rangs de l'organisation patronale *Confindustria*, par l'initiative très polémique de la part de son administrateur délégué, monsieur Marchionne.

## Ouvriers

Il se peut que l'entrepreneur américain Maurice Taylor, de la multinationale Titan, ait tout de même exagéré en jugeant, début 2013, que les ouvriers français (il vient de refuser le rachat d'une de leurs entreprises présentée en déconfiture, Goodyear) ne travaillent pas plus de « trois heures par jour ». Certes, la réputation de l'ancienne « classe ouvrière » très laborieuse et alacre qui avait légitimement conquis les congés payés dans les années trente, a pris un énième coup mortel. Surtout si l'on pense à la fuite des entreprises de la France (et de la Belgique) d'un autre grand entrepreneur de l'acier, monsieur Mittal. Le processus dégénératif dans les cinq dernières décennies des syndicats européens (à l'exception partielle de l'Allemagne) a porté à des faits pareils. Habituellement, on accuse les syndicats d'être responsables de la dévastation culturelle et économique dans laquelle même les ouvriers se sont progressivement enfoncés. En réalité, il faut également renverser le problème : il ne faut jamais oublier que ce sont les masses populaires qui sont au moins autant responsables que leurs organisations représentatives ! Si les syndicats se sont transformés négativement comme corporatistes et *économistes* tout en faisant l'apologie du non-travail et de l'étatisme parasitaire (et immanquablement toujours interventionniste), si les syndicats et les partis ouvriers ont embrassé les idéologies les plus nihilistes, cela dépend également des passions et des demandes qui ont une origine directe de ce qu'on appelle « la base » : les ouvriers et les employés eux-mêmes. Ce n'est pas par hasard si à l'ordre du jour des réformes des contrats des travailleurs européens, on a mis presque partout l'égalisation des statuts des ouvriers avec ceux des employés. Et ce n'est pas par hasard si, avec le chômage généralisé, des vieilles propositions économiquement écervelées, insidieusement et traitreusement anti-travail refont surface : l'idée « géniale » est de diminuer l'horaire du travail pour le « partager (tragiquement) avec les autres ». Une classique fausse bonne solution au lieu d'avancer l'autre, presque jamais abordée et toujours délaissée, de créer des nouvelles entreprises et, donc, de nouveaux emplois. Et de travailler encor plus !

## Overclaim (publicitaire)

Technique de surcharge publicitaire utilisée pour distraire et fourvoyer les clients des promesses réelles que les produits ou services devraient assurer pour être compétitifs. J'ai rencontré ce terme à la fin des années 1980 lorsque je m'attelais à internationaliser mon agence bruxelloise pendant que tous mes concurrents augmentaient leurs budgets publicitaires, et surtout, pendant qu'ils falsifiaient leur communication. L'*overclaim* leur permettait – et leur permet encore aujourd'hui – de conter fleurette aux prospects avec de fausses promesses qu'ils ne pourront jamais réaliser. Pour mieux entrer dans la description de ce qu'est l'*overclaim*, parlons d'exemples que je connais bien : ceux de mes secteurs d'activités. Pour produire des services de communication multilingue et multimarchée de qualité, il faut à tout prix disposer déjà d'une organisation glocalisée (située dans le pays des langues cible). La raison, on l'a déjà vu, est très simple, aussi bien pour la pertinence de la conception publicitaire que pour la précision terminologique des traductions, il faut que les rédacteurs-traducteurs soient non seulement de langue maternelle mais également qu'ils habitent dans le pays de la langue cible. Le contexte anthropologique et culturel de la production l'exige, aussi bien pour la conception-rédaction que pour la traduction, en passant par le contrôle, la correction et la validation finale. Sinon, qui réalise ces trois dernières fonctions



décisives ? Pour ce faire, il faut que des copywriters, des traducteurs-réviseurs, des terminologues (et même des graphistes) travaillent main dans la main sur place, au sein de l'agence de la même marque située dans le pays cible. Mais cette disponibilité coûte trop cher et implique une construction qui nécessite de nombreuses années avant de pouvoir être vraiment opérationnelle et rentable : se déplacer et s'installer dans le monde entier n'est pas gratuit. Par conséquent, « mieux vaut demeurer monocalisé dans un seul pays – selon les opportunistes – et s'adonner à cœur joie à l'overclaim ». On va aussi raconter, par exemple, qu'on dispose de centaines, parfois de milliers de traducteurs et de rédacteurs techniques (fantomatiques, naturellement) tous soi-disant spécialisés (pourquoi pas, de toute façon il est invérifiable) dans le domaine du client, etc. Toutes ces promesses, non vérifiables et impossibles (même trop belles pour être vraies), cachent en réalité le problème central du contrôle, de la correction et de la validation finale qui demeurent toujours inexistantes et qui sont toutefois indispensables pour garantir une qualité certifiée. Il en va de même pour le problème des mémoires informatiques des textes, langue par langue. En faisant de l'overclaim un faux problème, on éloigne l'entreprise de l'innovation (effectivement nécessaire), de la glocalisation et on agit sur le plan marketing pour tromper et conquérir des clients. Simple.

## **Panthéisme**

Le pape François a déjà positivement émerveillé à plusieurs reprises le peuple de Dieu avec des métaphores étonnantes et très justes. Par exemple, il a éreinté le panthéisme tout simplement avec la formule du « Dieu spray ». Toute sa grande culture de jésuite, depuis saint Ignace de Loyola, a produit, pendant des siècles, l'admiration des plus grands intellectuels. Mais le pape François est également un franciscain, de l'ordre le plus humble et de la culture la plus simple et populaire de l'Église. Les deux dimensions sont admirablement fusionnées et produisent ces petits mots qui ont déjà fait sa réputation de théologien, profond et populaire. Le panthéisme contré par François est parfaitement stigmatisé : c'est l'individu moderne qui décide, dans son automatisme auto-suffisant, le rapport avec Dieu. Il ne croit pratiquement pas dans la Trinité qui signifie la relationalité du plan salvifique (pour lui n'a aucun sens, de facto, de se signer au Père, au Fils, et au Saint Esprit, sauf comme geste presque de superstition), il ne croit dans la Personne de Dieu le Père ; il ne croit pas non plus, dans la sainteté et le magistère éternel de l'Église... Mais il croit dans la nature déifiée par son action de reconnaissance : ce que François a décrit comme l'action de l'aérosol du « Dieu spray » activée à la besogne : le résultat final est un petit dieu réduit au rang, à l'occasion, d'un bel arbre ou d'un panorama enchanteur. Cette idée, même très banalement panthéiste, trouve application aussi en entreprise dans ce qu'on appelle le marketing « glamour » : un coup de spray bien placé et abondamment parfumé, et la persuasion est (devrait être) assurée...

## **Pardonner**

Pardonner n'est pas oublier, même si cela pourrait en avoir les apparences. Les chrétiens pardonnent car ils savent que tout homme est (ontologiquement) un pécheur. Et c'est justement cette conviction constatative qui lui permet de pardonner. Mais naturellement, c'est en vertu de

cette mémoire intelligente que le pardon peut être toujours accordé généreusement : à l'enseigne du grand pardon permanent et continue de Dieu. Et comment se règle-t-il le chrétien à l'égard du droit/devoir à l'oubli ? Après avoir pardonné sans aucun oubli et grâce à sa propre mémoire, le chrétien laisse faire la vie et le pardonné qui peut agir : ce dernier pour qu'il se rachète dans sa rédemption et la vie afin qu'elle puisse peser sur sa mémoire et pour qu'elle « oublie » réellement. Le tout sous la direction et la force magistrale du Saint Esprit. Mais il faut le premier geste : celui – libre et gratuit – du pardon. Toute l'indépassable supériorité du christianisme commence avec ce geste de liberté où la rémission se fonde avec une fraternité et une identification irréductibles. Le contraire du très bourgeois «homo homini lupus » de Thomas Hobbes. Cette merveilleuse dynamique miséricordieuse fonctionne et s'applique également entre peuples et communautés et non seulement dans les relations interpersonnelles. Même les horreurs des guerres peuvent être pardonnées. Et « oubliés », dans la mémoire historique des hommes. Le sacrifice du Christ sur la croix n'a évidemment pas été inutile. En entreprise, le pardon, gratuit mais non sans peine, peut même devenir économiquement intéressant lorsque le pardonné se livre activement à sa rédemption. Saint Paul, le plus grand chrétien de l'histoire proto-chrétienne, était auparavant à sa conversion un des plus grands persécuteurs des chrétiens.

### **Pari (de Pascal)**

Blaise Pascal, au XVIII<sup>e</sup> siècle, avait lancé aux rationalistes français un pari sur la foi qui est resté célèbre. Il avait pour cela mis de côté les raisons démonstratives du cœur pour ne se limiter qu'à la logique formelle dans laquelle les rationalistes positivistes s'étaient (et apparemment le sont toujours) enfermés. En résumé, il leur disait : « comme vous ne pouvez pas vraiment et assurément prouver l'inexistence de Dieu, vous avez tout intérêt à parier sur son existence... ». Benoît XVI avec son « daretur » latin toujours à Paris dans le Collège des Bernardins, avait en substance repris le même pari en l'adressant à tous les sceptiques du nihilisme du troisième millénaire : « vous avez intérêt à vivre comme si Dieu existait ».

### **Parole**

La plus offensive des paroles est toujours plus dialogique d'un non-dit qui devient implicite et exclusivement comportemental. Les invasions barbares, après les conquêtes violentes et les saccages, venaient toujours absorbées par les civilisations soi-disant perdantes. Qu'est-ce qui rendait réellement gagnant les pays envahis par les barbares ? La parole, la Parole. La culture est constituée de paroles transformées en comportements et en richesses « pour le dire ». La finalité de ce lexique est justement celle de rappeler les paroles qui expriment les concepts définissant la civilisation du travail et ses alentours. C'est la culture judaico-chrétienne qui dans l'histoire a affirmé la centralité du logos, d'essayer de rappeler la parole globale, comme fondante du discours narratif dont la personne est le protagoniste. Un discours dans lequel toutes les dimensions connotatives de son eschatologie, de ses recherches ultimes, sont présentes. Un discours complet, et on ne peut plus complet, totalement en opposition avec toutes les idéologies réductionnistes qui se sont éloignées, qui se sont séparées, du sens accompli où toute l'existence humaine, factuelle et religieuse, visible et invisible, se réunit dans son unité finale. Quel est le

rapport entre une parole qui totalise toute la réalité avec le travail quotidien de chaque homme ? Avec chacune de ses réalisations, aussi grandes ou petites soient-elles ? Quelle est, en d'autres termes, la sanctification salvifique qui fait que chaque respiration soit reliée au souffle vital de l'unité ? Le mystère du Saint Esprit est déjà contenu dans ces interrogations que chaque être humain peut se poser. Et, même implicitement. La construction d'une chaise, son accomplissement factuel et esthétique, pose et impose l'identique question et finalité.

## **Parole (en public)**

Ma fille, malgré son jeune âge, est déjà manager dans une entreprise multinationale installée à Bruxelles et partout dans le monde (avec son Head office en Australie). Elle m'a rapporté ce qui se passe habituellement dans les speech-cocktails qui se déroulent au siège de la principale association professionnelle des entreprises belges (surtout, naturellement, des petites et moyennes). Les rencontres s'ouvrent, avant les cocktails, avec des brèves présentations de la part des managers et chefs de société, sur leurs activités, leurs produits et leurs services. Sa remarque portait sur la fréquente impréparation à communiquer, même pour quelques minutes, au public malgré des collègues tout de même bienveillants et intéressés. Comme j'ai souvent amené mes enfants, dès leurs primaires et secondaires, à mes conférences et rencontres commerciales (aux universités, aux salons professionnels dans toute l'Europe et autre), ils ont l'habitude de la prise de parole en public et ont cultivé depuis longtemps une attitude d'assertivité critique et d'éloquence dans les speeches. Ils considèrent qu'un chef d'entreprise doit pouvoir, toujours et en toute occasion, savoir parler de son entreprise et autour de ses problèmes dans le contexte particulier donné et sur toute question économique comme il fait en privé chaque jour à son travail, d'ailleurs. En réalité, les chefs de PME et de TPE (toutes petites entreprises) ont généralement peur de parler en public et en sont souvent techniquement incapables ou pas trop efficaces. Le problème n'est pas qu'ils ne sont pas préparés au speech spécifique, mais qu'en général ils ne sont jamais préparés à parler publiquement d'une manière politique et sociale. Ils ont toujours traité leur communication d'une manière *grosso modo* privée, dans leur propre entreprise. La parole en public a toujours été vue par eux comme un exercice d'intellos, de hauts fonctionnaires sachant bien structurer un speech, même avec sympathie, malgré le vide souvent pneumatique de leurs contenus... La parole en public est devenue une spécialité des technocrates et bureaucrates. Les intellectuels ont pris la parole et ne l'ont plus rendue. Ainsi, les petits entrepreneurs, les vrais producteurs de richesse, pratiquement presque les seuls qui devraient être habilités à communiquer, sont devenus muets ou handicapés. Pleins de sentiments, ils sont incapables d'une véritable déclaration d'amour. En tout cas, ces causeries bruxelloises sont au moins un instrument pédagogique important pour ces apprentis communicateurs sûrement retardés.

## **Partenariat (I)**

Le partenariat sera, sans aucun doute, la forme du mode de production dominant dans le futur. Il commence déjà à l'être à notre époque. Il est impossible que la passivité du travail puisse résister à l'attaque que les crises économiques, se télescopant depuis déjà plus d'une vingtaine d'années,

produisent avec les récessions cumulées toujours en cours. Par ailleurs, déjà pour les jeunes, l'informatisation et les effets extraordinaires des marchés globalisés ont déjà modifié la donne fondamentale du travail subordonné qui est en train de devenir de plus en plus obsolète ou culturellement marginale. Les rhétoriques syndicales et de certains partis politiques paupéristes, voire soi-disant « prolétaires », se montrent de plus en plus inadaptés aux niveaux de responsabilisations globales et personnelles que la modernité impose. Déjà la classe ouvrière et ses luttes anachroniques sont-elles aussi montrées du doigt comme des manifestations résiduelles d'une époque déjà révolue ou irréversiblement marginalisée. Le partenariat responsable du travail va devenir, ou plutôt devrait devenir culturellement, même sociologiquement dominant.

## **Partenariat (II)**

Il s'agit de la forme par antonomase du travail, de tout le travail. La finalité des activités est de réunir et fondre les contributions, toutes les contributions, dans les résultats du travail universel et final. Chaque travailleur sait que de son effort, sa diligence, son application libre et intelligente dans son métier, dans ses tâches, le moindre sacrifice qu'il accomplit ne sera jamais perdu dans le mystère de la Création continue. On est là dans le symétrique opposé du matérialisme qui définit le travail comme aliénant. La conception marxienne et matérialiste du travail, en effet, considère chaque activité complètement perdue à toute possible récupération non strictement économique. Il faut s'en éloigner le plus tôt possible tout en se faisant rémunérer, selon la philosophie syndicale, au niveau le plus élevé et aux conditions des plus avantageuses. Indépendamment de tout, selon l'anarcho-syndicalisme le plus extrême. Mais le partenariat n'est pas seulement le model prototypique du travail pour tout travailleur. Normalement il désigne le type de relation entre entreprises, entre fournisseurs et clients. Le mot partenariat est utilisé habituellement comme relation privilégiée et approfondie dans le couple entreprise cliente et fournisseur. Le spécialisme de plus en plus poussé des métiers a amené toute entreprise à externaliser des fonctions non directement liés à ce qu'on appelle le « core business », l'activité spécifique d'une société. L'objectif est, naturellement, aussi d'éviter le gigantisme. Les crises récessives de l'Occident ont beaucoup réduit cette tendance à l'externalisation dans la fourniture de produits périphériques et services accessoires : le souci de mieux utiliser les ressources internes et de ne pas trop licencier du personnel est à la base de cette réduction de partenariat externe.

## **Partenariat (tripolaire)**

Un des problèmes cruciaux des multinationales est celui de parvenir à maîtriser le contrôle linguistique de ses propres filiales ou de ses distributeurs dans les divers pays, souvent éloignés culturellement et géographiquement. Il n'est pas rare, en effet, que les techniciens « indigènes » des succursales ou des distributeurs soient tentés de profiter – consciemment ou non – de leur « exclusivité linguistique » pour affirmer une sorte de monopole sur la communication de la maison-mère dans « leur » marché. Cette appropriation – très souvent non demandée et non légitime – pourrait se produire au détriment de l'homogénéité de la communication marketing de l'entreprise et du positionnement de ses produits. Elle est, de toute manière, contraire au processus de nécessaire centralisation, d'accumulation et de contrôle d'une des richesses les plus

importantes des entreprises – et institutions – de notre époque globalisée et multilingue. Le partenariat tripolaire restitue ainsi au client la maîtrise effective du processus de son édition. En effet, la solution au problème désormais classique du monopole linguistique, local et centrifuge, consiste à bâtir rapidement un partenariat triangulaire et « glocal » entre : a) le département éditant de l'entreprise-cliente multinationalisée ; b) les centres de terminologie fournisseurs (les agences, par exemple, de mon groupe) ; c) les techniciens de chaque filiale du Client ou de ses distributeurs locaux. Le Client redevient ainsi le maître effectif de son édition et de son publishing pouvant compter sur les apports (critiques et non monopolistiques) de ses deux principales sources de connaissances culturelles et linguistiques : les traducteurs-terminologues des agences (de mon groupe) et les techniciens-correcteurs de ses filiales/distributeurs.

## Patronat

Jamais le syndicat n'a été si puissant et déterminant. Et jamais on a autant parlé de son inutilité, de sa détestable influence antiéconomique et aussi de son abolition. De même, le patronat, dans ses organisations ponctuellement nationales est considéré à la fois comme anachronique, inadéquat à la réelle condition moderne de l'économie et même de la contractualisation. Il est souvent contesté ou ignoré par la grande partie en développement de la TPE (toute petite entreprise), par les PME et aussi de plus en plus grandes entreprises ou multinationales qui décident de s'y dissocier même publiquement et avec éclat. Parfois, l'abolition des associations patronales est symétriquement mise à l'ordre du jour idéal autant que la perte moderne des syndicats (et leur destruction dans le processus de débureaucratisations). En quoi consiste ce confus et apparent paradoxe qui présente, en même temps, des cas de figures de surpuissances et d'abolitions, de pertes et d'inutilités au moins autant que de nuisibilité et obsolescence ? La totale remise en question des organisations patronales, presque autant que celle des syndicats, est due aux cinquante années et plus d'« hyperlégislativité » que ces deux grandes institutions du travail ont engendrée dans les pays de l'Occident. Le pouvoir des syndicats est désormais fondé surtout sur les pensionnés (et prépensionnés) et sur l'inféodation législativement bureaucratique dans les structures étatiques : même les inscriptions de ses affiliés sont réalisées – dans certains pays – par « défaut » d'opposition avec des lois ! Le reste de leur puissance vient de la gestion de structures étatiques de rentes parasites et pléonastiques. Les patronats, inévitablement, se retrouvent à devoir remplir le rôle, assigné par l'État, de la « troisième force sociale »... Le tout dans un théâtre économique, politique et culturel qui s'est – entre temps – mondialisé et globalisé. Et qui, surtout, s'est « hyperlégislativisé » en marginalisant ou rendant obsolète (voir nuisiblement inefficace) la fonction des soi-disant « acteurs sociaux », ainsi induits à manifester continuellement leur existence et leur puissance. La planète entière s'attend à une nouvelle civilisation et à des nouvelles organisations : légères, très légères ! Et politiquement moins prétentieuses. Alors que les actuelles ne sont devenues que des lobbies de pouvoir parasites et bien corporatistes à la faveur de l'étatisme !

## Paupérisme

Aux tendances dissipatrices, de l'hédonisme à crédit, aux pratiques dépensières bien au-dessus des moyens disponibles qui ont caractérisé les quarante dernières années de l'Occident (qui n'a pas hésité à endetter ses États jusqu'aux niveaux de l'insoutenable et de l'immoralité la plus flagrante), se sont manifestés des mouvements symétriques paupéristes à vrai dire très minoritaires. Ce qui est surprenant c'est que ces mouvements paupéristes, prônant des idées existentielles et économiques fondées sur la modération et même la réduction drastique du train de vie des populations, n'ont programmé, ni théoriquement ni sur une base politique, leurs visions. Il s'agit principalement d'écologistes, de néo-communistes, d'opposant génériques au « capitalisme » ou de ceux qu'on appelle habituellement et génériquement les populistes. Leur paupérisme n'est pas revendiqué et affirmé. On doit le déduire en analysant leurs revendications disparates et leurs déclarations – souvent contradictoires – réductives du niveau de vie et des dépenses. Il s'agit donc de mouvements habituellement réactifs et peu propositifs. Souvent, ils proposent même des utopies économiques aux allures grossièrement démagogiques. Comme par exemple un salaire social minimum pour tout le monde de 1 000 euros, ou bien l'abolition du nucléaire sans aucune couverture économique ou sans alternatives énergétiques comparables. Au revendicationisme infini des étatistes qui a conduit à la dévastation par les dettes et les avantages sociaux insoutenables, le paupérisme ne sait opposer qu'une lutte autant réactive qu'économiquement infondée. Les mêmes positions idéologiques sont utilisées par les paupéristes catholiques à l'intérieur de l'Église : ils soutiennent très instrumentalement un fantomatique retour à une Église « pauvre », alors que les fidèles dans la continuité en Occident ne dépassent presque jamais 10% de la population (aux offres des messes c'est rare qu'on puisse voir de la monnaie en papier), des séminaires et des couvents souvent vides et des offres en constante diminution. Par ailleurs, le discours évangélique sur les pauvres était surtout dans le sens des pauvres d'esprit, des simples de cœur. Le paupérisme actuel est donc comme générosité sentimentaloidé, mais dans la plus totale confusion philosophique et théologique. Et économique.

## Pauvreté

C'est quoi la pauvreté à l'ère du *welfare state* et des sociétés dites opulentes de l'Occident ? Jésus parlait de la charité qu'il fallait réserver aux pauvres en évitant de la considérer comme une aumône en dehors de toute relation directe ou réciproque (même dans la gratuité)... Le Christ parlait souvent de la pauvreté comme pauvreté d'esprit, de simplicité de cœur qu'il posait en contraste des attitudes pharisaïques et « intellectualistiques » qui faussaient le rapport avec la réalité. Par ailleurs, quand et à quel degré on devient-on pauvre ? Les critères économiques de jugement de la pauvreté bougent – paraît-il – continuellement. Les seuils de pauvreté sont constamment avancés. Si on pouvait faire une comparaison entre les pauvres de l'époque de Jésus et ceux jugés de nos jours, on devrait affirmer que les pauvres du temps du discours de la Montagne étaient misérables à des pourcentages au-dessus de 80% par rapport à nos jours. C'est le sociologisme étatiste de notre culture fondée sur les droits et non sur les devoirs et les disponibilités à prétendre parler génériquement de pauvreté. Sans parler de la culture dominante hédoniste et matérialiste. À part les immigrés extracommunautaires, arrivés souvent clandestinement et démunis de tout, comment considérer « pauvres » les assistés avec les



allocations chômage même à vie (non rarement volontaires) ? La planification anonyme de l'assistantat étatique a brouillé complètement la notion même de pauvre. Depuis plus de cinq ans, je vois tous les matins la même personne extra-communautaire à la sortie de l'autoroute qui fait la manche avec un journal de « sans abri ». Il essaie de recueillir quelques sous, mais durant toutes ces années je l'ai vu recevoir deux ou trois fois quelques monnaies (sur plusieurs milliers de jours !). Il aurait pu apprendre les deux langues nationales, se préparer en informatique ou en menuiserie voire aller réparer les chauffages... Je l'ai pensé des centaines de fois pendant que, ponctuellement, je le voyais (je le vois toujours) sous la pluie, la neige ou sous le soleil battant offrir inutilement et systématiquement aux vitres fermés des voitures son journal qui n'intéresse personne. Dans les deux ou trois dernières années, on le voit – toujours le même – mieux habillé et bardé (fondamentalement le matin à l'heure des files pour le travail) d'une sorte de carte d'identité au cou de son organisation étatique de « sans abri ». S'agit-il d'un pauvre auquel on devrait faire la charité ? On pourrait dire de même de la dizaine de « clochards » qui font la manche à la cathédrale où les prêtres et, surtout, la diaconie de service, est chargée de ne pas les faire entrer dans l'église : ce « privilège » est accordé exclusivement à deux ex-clochards, pas plus, attirés... Ce qui est « marrant » c'est que l'État s'en mêle, les services de charité des églises s'en mêlent... Et les « fidèles » comme moi ne savent pas quoi faire. Je rappelle, entre autres, que je travaille tous les jours jusqu'après 16h30 pour payer les taxes de l'État qui annonce continuellement d'éradiquer (pourquoi ?) les mendiants dans la ville et que j'ai tout le temps une petite entreprise qui doit faire face à une toujours possible faillite, à cause de l'addition infinie de taxes à payer (et de la dépression conséquente des marchés). C'est comme cela que l'étatisme prend de la place et ne résout, naturellement, rien. La dernière merveilleuse encyclique du pape Benoît s'intitulait *Caritas in Veritate* : elle rappelait tout simplement que la charité ne peut être réalisée que dans la splendeur de la vérité, de la Vérité. Dans l'Église elle-même, cependant, l'idée de pauvreté n'est plus bien claire.

## Péché

Le péché, quel péché ? La psychanalyse et le psychologisme de masse semblent avoir aboli la notion de péché. Qui en parle publiquement encore ? La laïcité, correctement, le tolère. Le laïcisme, dictatorialement, l'interdit. Toutes les actions, même les plus immondes, sont « explicables » par une soi-disant et immanquable... enfance difficile, par exemple. À moins que la loi ne le permet pas explicitement et, alors, on a le droit de tout faire. Et si on le fait quand même, on trouvera bien une entourloupette pour s'en sortir... Le péché, la morale ? Mais, dit-on, tout est « relatif » ! Le nihilisme est beaucoup plus diffusé qu'on ne le pense. Je considérerais que même les catholiques « pratiquants », à propos des péchés dont on parlait un jour en entreprise, ne les considéraient pas tels car « tout le monde les fait, tout le monde fait comme ça » : la fréquence ou la statistique comme règle de vie et de doctrine morale. La subjectivisation des comportements a tout réduit au droit de faire ce qu'on veut ou ce qu'on dit. Ou bien ce qu'on « désire ». Un monde sans péché est naturellement l'idéal des idéologues relativistes. Il s'agit, évidemment, d'un univers sans Dieu, sans principes, sans règles, sans aucun sens. « Dans un monde sans Dieu – écrivait Dostoïevski (il est toujours bon de le rappeler) – tout est possible », dans le sens qu'il est possible tout ce que Satan a prévu : le mal. On arrive, même à rendre

habituel, normal et légal, avec la dépénalisation de l'avortement, le fait de tuer des êtres vivants, humains et inoffensifs.

### **Péché (pécheurs, amalgame)**

L'Église dans l'histoire et le nouveau pape François ne cessent de recommander la miséricorde chrétienne. Elle est très sévère contre le péché mais fonde toute son existence sur le pardon de l'homme qui est, par définition, un pécheur : cependant ne jamais faire l'amalgame entre le péché et le pécheur. C'est l'enseignement du Christ crucifié qui pardonnait tous ses meurtriers, car « ils ne savent pas ce qu'ils font », à sauver le monde entier. On est aux antipodes de l'idéologie hobbesienne (au fondement de l'étatisme) qui affirme que l'homme est un loup pour l'autre homme. C'est également pour cette distinction nette entre péché et pécheur que mes agences n'arrêtent pas de dénoncer les supercheries du monolocalisme pour produire le multilinguisme (seul le glocalisme peut le faire réellement dans la qualité). En même temps, nous n'avons jamais nommé un concurrent monolocalisé, intrinsèquement fraudeur.

### **Pensée (unique)**

On a appelé pensée unique, à la charnière du troisième millénaire, l'idéologie nihiliste. En réalité il s'agit d'une pensée multiforme et composite et pas unique. Le nihilisme, en effet, est le résultat d'une addiction plus ou moins complète d'idéologies différentes mais convergentes en un seul point : la négation farouche (ou sournoisement souriante) de l'existence de Dieu. Ainsi, relativisme, matérialisme, positivisme, agnosticisme, scientisme, etc. célèbrent une pensée tour à tour différente mais toujours antireligieuse et fondée sur l'autosuffisance de l'homme moderniste totalement centrifugé dans ses idées incohérentes et fatalement contradictoires. Ce sont les mêmes nihilistes qui accusent de faire de la propagande à la pensée unique d'autres nihilistes surpris à soutenir implicitement des idéologies à peine différentes de la leur. Il s'agit là de l'anarchisme endémique qui met tout le monde contre tout le monde dans la logorrhée du débat infini, souvent insultant, du relativiste occasionnel critiquant la pensée unique, le positivisme ou le scientisme... Quitte à pouvoir produire juste après des positions symétriques, autant absurdes, où le bœuf accuse le mouton d'être cornifié. En entreprise, la pensée unique trouve mille expressions où les clichés font la part belle au conformisme toujours égale à lui-même. La pensée unique coûte très cher : elle est l'idéologie à la base, finalement, des crises économiques récessives de l'Occident. C'est seulement la foi en Dieu et la culture de la DSE (*Doctrin Sociale de l'Église*) qui peut sauver ce monde devenu fou dans son nihilisme destructeur.

### **Perfectionnisme**

C'est quoi au juste le travail, le véritable travail, sinon la tentative permanente de perfectionner l'existant, de servir complètement les créatures et la Création? Le perfectionnisme était le style des activités artisanales : il n'est pas rare qu'il en soit encore ainsi. Mais, habituellement, dès qu'on sort ce mot on voit bien assener un sourire sarcastique, ou bien on voit présenter une

calculatrice prête à comptabiliser les « inutiles » coûts de ce mot dit « archaïque » et aux effets donc « obsolètes ». Travailler, dans la généralité des cas, n'est plus parfait, n'est pas toujours produire une activité pour rechercher la perfection au moins factuelle : désormais l'automatisation, l'informatique sont les seuls moyens d'atteindre, sinon une perfection, au moins un standard élevé de fonctionnalité. Une idéologie presque invisible d'opportunisme nous fait continuellement oublier que nous sommes faits pour l'absolu, l'achevé, la beauté. Mais est-il vrai que l'inachevé, l'approximatif, l'incomplet coûtent moins que la recherche active de la perfection ? Les travailleurs qui ont appris à travailler de manière déductive aux principes de perfection idéale, et non d'une manière inductive selon des principes « intuitifs » et souvent imprécis, sont même plus rapides dans leur exécution perfectionnée que les travailleurs approximatifs et sans diligence. Toute la différence est concentrée sur le rapport (religieux) qu'on cultive dans le travail considéré sacré dans sa réalisation fondée sur la recherche constante du sens. Les dictionnaires donnent, pour le mot « perfectionnisme », même l'acception négative d'excès de perfection, comme si on ne devait pas, dans le travail, « chercher trop » l'impeccable de l'excellence... Pour tous les nihilistes selon lesquels la vie n'a pas de sens, une œuvre achevée est toujours excessivement perfectionniste. Chaque note de Bach parle de Dieu et la perfection accomplie dans un meuble de Louis XIII révèle dans chaque détail de sa construction une présence divine dans la personne (même anonyme) qui l'a réalisée.

## Personne

On peut dire que toute la différenciation avec les idéologies nihilistes, relativistes, laïcistes et matérialistes contemporaines passe par ce mot-clé. La personne humaine, son incommensurable complexité et transcendance – aussi bien immédiatement compréhensible que clairement différenciée – constitue le point de convergence global de toute critique possible aux idées falsifiantes de notre ère. La personne, avec toutes ses connotations concrètes et matérielles mais, également, avec toutes ces dimensions spirituelles et téléologiques, est relativement facile à contrer – par exemple – ces quatre idéologies sur-indiquées : tout au moins sur le plan d'une confrontation vraiment dialogique et rationnelle. Ces idéologies, intrinsèquement réductionnistes, défigurent et dénaturent toute la réalité humaine. Face à la simple conception fondée sur l'intérêt global et indiscutable de l'éternel centre cosmogonique incarné par la personne, elles ont l'air de se liquéfier. Elles s'appuient sur la catégorie hobbesienne faussement totalisante et absolutiste de l'étatisme : toute la crise moderniste et des récessions économiques le montre et démontre amplement. Dans l'entreprise moderne, même la plus automatisée, le facteur humain (incarné par la personne, unique et indivisible) constitue de plus en plus l'élément décisif de solution à tout problème.

## Philosophie

Pourquoi y a-t-il la sentence séculaire suivant laquelle la philosophie n'est que la servante de la théologie ? *Philosophia ancilla theologiae* ! La raison est très simple : la théologie est constituée par la philosophie plus la recherche consciente et programmée sur le sens global et eschatologique (de la totalité des finalités et de la vie). La philosophie peut très bien se limiter à

rechercher (ou se contenter) des buts spécifiques ou partiels : c'est pour cela qu'elle est presque toujours réductionniste. Ainsi, la philosophie s'est manifestée dans l'histoire comme une série de théories qui ont bouffé les précédentes pour se présenter comme relatives ou de dernière systématisation. Quitte à recommencer, plus ou moins arbitrairement, « ab ovo », depuis le début. D'où son caractère éternellement aléatoire, plus ou moins intelligent ! Par exemple, après les productions des deux derniers siècles, de l'idéalisme au marxisme et de l'existentialisme au nihilisme, la philosophie contemporaine n'a produit que de la « pensée faible » ou, actuellement (le dernier cri), le « nouveau réalisme ». Mais également, de la pensée dite « irrationalistique » (sic !) et caetera : tout et le contraire de tout selon le plus pur relativisme et dans le désordre rigoureusement contraire et nihiliste, ou presque. Tous ces courants philosophiques, innombrables désormais, tournent autour d'un pôle central qui est défini comme la fin théorique de l'anti-transcendance. Très bien. On s'approche de la théologie... Et du réalisme propre et intrinsèque aux entreprises et aux marchés. Il y a une vingtaine d'années, j'en avais eu un avant-goût à un congrès de trois jours qui s'est déroulé ici à Bruxelles à l'Université Libre : y participaient des « penseurs » très réputés (il y avait même le *grand* philosophe allemand Gadamer) et les orateurs se départageaient grosso modo entre herméneutiques (continentaux) et analystes (anglophones). Ah, s'ils avaient eu la conscience que tous les coups (sans aucune exclusion) qui s'échangeaient n'auraient servi à rien d'autre que de se rapprocher un peu de la théologie et du concret réalisme du travail !

## Poétique

En rapport à l'adjectif *poétique*, j'essaie d'avoir la même réticence de précaution que j'emploie avec le même adjectif religieux. D'un certain point de vue, je les considère comme des synonymes. Il s'agit de deux mots qui appartiennent à la dimension du sacré, du visible invisible, de la transcendance captable seulement grâce à des antennes du cœur. La supériorité du poétique vient de sa capacité de transformer la vision de la réalité pour mieux la voir et l'appréhender. C'est justement de cette capacité, de restituer au réalisme vital sa dimension et sa profondeur transfiguratrice dans l'aveugle banalité de l'homme qui, éternellement nihiliste et tendanciellement incrédule, ne fait que presque toujours superficialiser et réifier. Je n'ai jamais osé écrire de vers, mais j'ai publié – peut-être coupablement – divers livres, essais, nouvelles, histoires... La poésie est une autre paire de manches. Le niveau de la nullité spirituelle se présente rien qu'en lisant un vers de qualité. Inutile de dire que je juge la plus grande partie de la « poésie » contemporaine comme étant un vrai et propre sacrilège dans lequel tous les lieux communs, le minimalisme et les pensées préconçues de la stupidité matérialiste sont affichés sans vergogne : il reste, tout de même, toujours le plaisir de se détacher de la massification (toujours appréciable). Le terme poétique exprime toujours cette tendance à perforer cette cuirasse d'obtusité propre à l'animalité de l'homme. Ce mot cherche tout le temps les relations impalpables de la grande unité cosmique, les fils imperceptibles qui relient tous les membres du mystérieux corps de la vie. Un des plus beaux moments auxquels mon épouse et moi avons pu assister sur Internet a été la présentation d'une série de grands poètes internationaux qui ont lu leurs vers devant un public émerveillé dans un silence on ne peut plus charmé. Il s'agissait du Meeting annuel de Rimini de 2012 : Davide Rondoni, lui-même poète de grande épaisseur et réputation, face au public extasié de plus de mille personnes, de jeunes et moins jeunes, racontait

avec précision et simplicité les « secrets » sublimes de la poésie atemporelle. Quel est le rapport entre le poétique et le travail quotidien ? Même l'activité la plus factuelle et apparemment la plus banale cache sa propre dimension poétique. Aussi des coups de marteaux ont de résonnances souvent épiques... Je me rappellerai toujours d'un paysan qui se présenta à un jeu télévisé en Italie qui connaissait et disait par cœur, en direct, des milliers de vers de la *Divine Comédie* de Dante. Je l'ai toujours imaginé pendant qu'il taillait *poétiquement* ses vignobles en pensant ou fredonnant même sur ces vers immortels.

## Politically correct

Ceux qui décident de devenir athéistes ou agnostiques sont très souvent rattrapés par le moralisme, version toujours dégénérée de la morale chrétienne. Le respect de la personne, propre et même exclusif de la culture judaïco-chrétienne revient au galop, au secours de leur décision irrationnelle qui les a privés d'une vision respectueuse de l'humanité. Ainsi, ils ont fini par inventer l'eau chaude du *politically correct* : une façon dégradée du respect de la personne qui mène, tout de même fatalement, au ridicule. Que l'on pense aux « opérateurs écologiques » qui devraient remplacer les classiques « éboueurs » ou bien aux « diversement habiles » au lieu, selon eux, de l'« offensif » handicapés : la formule euphémistique remplaçant le terme attitré. Pas grave, et même appréciable dans l'intention si cette idéologie n'introduisait pas systématiquement de l'hypocrisie assez transparente dans la définition de la réalité. En effet, plutôt que de se préoccuper de la relation de vérité, propre au franc parler du christianisme définissant la chose et l'amour pour elle, on a tendance à éliminer l'amour pour le remplacer (comme si on pouvait le faire !) par la formule aseptique, dite *politiquement correcte*, qui risque fatalement de devenir risible : en empirant même l'attitude qui se voudrait gentille. Ce qui est en jeu, en réalité, est l'introduction d'une vision nihiliste et humanoïde à la place d'une conception vraiment religieuse comme si on pouvait – impunément – substituer la charité chrétienne par des formules de politesse très modernistes.

## Politique

Pourquoi, répète-t-on tout le temps, que la politique ne sauve pas l'homme ? Malgré l'extension applicative de la *polis*, de la cité humaine, la politique n'est qu'une partie de la dimension eschatologique. Si bien que culturellement vaste et même relative jusqu'au planétaire, l'activité politique peut essayer de remplir une existence mais ne pourra jamais la combler. Les interrogations ultimes ne concernent pas le rayon décisionnaire propre aux activités politiques : elles s'adressent à la dimension globale et totalisent de l'existence. Par ailleurs, la politique reçoit les indications opérationnelles de la part de la conception transcendante et, donc, culturelle de la part de la civilisation à laquelle elle est subordonnée. C'est comme avec l'entreprise, qui remplit une vie mais ne suffit vraiment à personne. L'homme le plus modeste et le plus simple, même intuitivement, le sait et cultive systématiquement un sain scepticisme sur les promesses, par ailleurs presque toujours surdimensionnées, de la politique. La fameuse distance entre la politique et les peuples, toujours clamée comme un grand danger par les politiciens de tout bord, est en réalité la mesure concrète de la partialité toujours délimitée de la sphère politique par rapport à

celle absolue de la religion qui la contient inévitablement. Même s'il s'agit de la sphère athéiste. Celle-ci fait tout de même fonction d'une sorte de « religion » globale, de la part des politicistes, d'une vision idéologique totalisante qui, fatalement, tend à idolâtrer la politique et la situer sur le rang supérieur et indépassable qui est celui de la globalité. La politique, par contre, doit se limiter à promouvoir le « bien commun » et possible. Aujourd'hui, 6 mai 2013, est mort Giulio Andreotti à 94 ans. Depuis qu'il avait écouté à 19 ans un discours de De Gasperi (un des pères de la République italienne et fondateur – avec Adenauer et Schuman – de l'Union Européenne), il n'a fait que faire de la politique, avec sa charge de sénateur à vie, de sept fois premier ministre et de très nombreuses années comme ministre même des affaires étrangères. Un record de 75 ans aux sommets internationaux et pas seulement italiens. Ses funérailles se dérouleront dans la petite église à Rome où, tous les jours de sa vie, il est allé prier sachant bien que son extraordinaire vie politique ne l'aurait jamais sauvé.

## Populisme (I)

Le mot populisme et ses dérivés sont devenus habituellement une insulte. Pourtant, la démocratie toujours célébrée est tout de même populaire. Quelle est donc la différence entre les adjectifs *populiste* et *populaire* ? Avec ce deuxième adjectif, on indique le degré de partage d'une idée sociale ou d'une conviction morale qui est parvenue, après un processus critique et libre (souvent long), à devenir majoritaire, même très majoritaire (ou minoritaire), dans le domaine public : une conception donc vraiment démocratique. Par exemple, au Parlement européen, les partis qui ont comme référence cette démarche de formation de l'opinion publique sont réunis aussi sous la dénomination de Parti populaire européen (PPE). Malgré les différences culturelles des divers pays où ils sont opérationnels, leur homogénéité européenne est très assurée (même avec irénisme, c'est-à-dire avec tolérance bénévole) et ce parti est généralement majoritaire. Le terme populiste, bien que la racine peuple soit la même que pour celle de populaire, signifie tout autre chose. Tandis que populaire est le résultat d'une production complexe et historiquement sélectionnée dans une confrontation inévitablement dialectique et réfléchie, les mouvements populistes sont toujours réactifs et soudainement « opérationnels » (en réalité seulement à paroles). Ils sont habituellement explosifs et à croissance systématiquement rapide. Ces mouvements ont souvent de bonnes motivations, qu'on peut même partager, mais au lieu de s'opposer aux crises qu'ils dénoncent radicalement, en font finalement partie : leur durée ne peut qu'être historiquement éphémère. Politiquement, peu efficaces car leurs positionnements sont habituellement plutôt dans une opposition systématique de protestation (souvent même fatalement contradictoire), leur influence réelle se manifeste surtout sur le plan culturel, et non toujours positivement. Ils sont destinés à être des mouvements à récupérer dans le temps, de la part d'autres partis qui en assurent un certain fondement avec des contenus tout de même cohérents. Finalement, ces mouvements, dans le meilleur des cas, deviennent des partis intégrés dans le système avec un positionnement autant politiciste que partisan. Les excès, les crimes politiques et les idéologies dévastatrices des autres partis constituent généralement le carburant politique de ces mouvements populistes. Mais si on analyse par exemple d'un point de vue économique, les programmes contradictoires de ces populistes, on ne peut que constater des conséquences d'ultérieure décroissance. En effet, à cause des crises générales récessives, ces mouvements les aggravent ultérieurement (de par leur critique radicale mais encore très partielle



à l'étatisme). Parfois ils deviennent même collectivistes et leurs positions culturelles demeurent globalement et fondamentalement nihilistes.

## Populisme (II)

Qui alimente le populisme et qui produit les faramineuses abstentions dans les élections populaires bien au-dessus de 50 % aux votations ? La désaffection à la politique est une caractéristique propre à notre époque où l'étatisme a atteint des degrés qu'on craint souvent qu'ils aient rejoint le point de non-retour : l'emprise des États et de leurs taxations a dépassé de loin les 50 % du PIB depuis plus de trois décennies. Je me souviens du président français Giscard d'Estaing qui, pour contredire (inutilement) les thèses encore plus collectivistes de François Mitterrand en 1981, disait : « Nous avons déjà dépassé la taxation de 50 %, donc nous nous trouvons dans un état socialiste... ». En réalité, sa considération était très en dessous de la réalité : sa moyenne de taxation dépassait déjà largement 60 % si on devait exclure toutes les couches de populations qui ne payaient pas de taxes ou en mesure très limitée. Malgré cela, Mitterrand devint président à deux reprises en augmentant les taxations bien d'avantage : les populations voulaient du *communisme*-démocratique (comme dans d'autres pays européens) décidé par des élections (non seulement en France). Et cela continue avec Hollande, son émule toujours collectiviste, ainsi que le socialiste wallon Di Rupo en Belgique et bien d'autres, comme en Italie Letta, « le modéré » (jusqu'à l'impuissance) à cause des contraintes extrémistes de gauche de son parti. Entretemps, la dette colossale des pays européens augmente, les taxes aussi et également la crise économique outre que récessive. Et les fonctionnaires ? Que les étatistes se rassurent, ils augmentent eux-aussi. Le populisme, concernant une partie non négligeable des populations, qui s'oppose farouchement à cet état des choses surréel, ne peut qu'augmenter partout en Europe. Mais, comme il s'agit, pour le moment, d'un mouvement réactif en non stratégiquement positionné, il devient fatalement une partie du problème à résoudre et non la solution. Lequel, naturellement, ne peut qu'augmenter si un miracle de civilisation rationnelle (et non seulement de type politicien) ne se produit pas.

## Président

Avec son presque synonyme (en anglais) *premier*, c'est le mot du personnage le plus suivi et critiqué de la planète : le président (ou le premier ministre, selon les pays), malgré la fragilité de son consensus ou sa fréquente impopularité, est la fonction la plus suivie et discutée parmi toutes les autres publiques. Ce phénomène, compréhensiblement anarchique, constitue la dérivation d'une attitude généralisée qui est encore en train d'amener chaque peuple à revendiquer tous les droits imaginables de chaque minorité (ou majorité) qui ait l'occasion de se manifester. La popularité toujours chancelante de tout président est redevable de cette quête ininterrompue pour affirmer socialement et législativement tous ces « droits ». Pendant plus de quarante années, l'obtention politique de ces « droits, ou plutôt de ces désirs, de la part des innombrables minorités humaines a provoqué les gigantesques dettes des États qui sont devenues, fatalement, les exécutants de toutes et de chacune de ces forces dites sociales. Avec la même méthode revendicative, sans aucune limite, l'homme-masse moderniste devient un des dizaines de millions

*de présidents et de premiers ministres* – pratiquement incarnés dans chaque citoyen – qui s’arrogent tous les droits de décision politique : pour résoudre, naturellement, les innombrables problèmes créés et induits par leur même mouvement de revendicacionnisme infini, et non arrêté, du « droit à revendiquer tout droit ». Ainsi, avec le même électoralisme revendicatif, ils osent aussi « imposer » leurs solutions résolutivees immanquablement tronquéees et partielles : du corporativisme des revendications on passe à l’individualisme encore plus fou de la gouvernance. Sans, il va de soi, jamais hiérarchiser les problèmes et les objectifs par rapport au fameux *bien commun*. Comme les présidents sont tenus responsables de ce mouvement revendicatif intrinsèquement irresponsable, on ne fait que changer de partis ou de courants politiques aux pouvoir pour affirmer, finalement, la même politique de la dette étatique (qui permet de vivre au-dessus de ses propres moyens). Jusqu’au point où on commence à voir qu’il n’est plus possible de continuer à produire des dettes très, très coûteuses. Les récessions économiques, le chômage généralisé, amènent aux blocus sociaux malgré que, sur le plan idéologique, les mouvements minoritaires continuent leurs marches qui apparaissent de plus en plus irrationnelles et injustes. Les présidents, par conséquent, n’arrivent pas à gouverner l’ingouvernable et sont contraints à « gérer les situations » : ils ne peuvent devenir que démagogiques. Lorsqu’ils ne tombent pas sous l’emprise de la « Justice » à cause d’affaires (vraies ou fausses) qui objectivement les ont concernés : souvent, même le pouvoir judiciaire essaye d’avoir le dessus sur celui politique... À son tour, le « quatrième pouvoir », celui de l’information, participe activement à ce mouvement général d’anarchisme en montrant sa relative et paradoxale ignorance avec des journalistes qui ne posent pas, et ne savent pas poser, les questions de vérité mais seulement celles de chronique (ou de lobbying). Ainsi, on finit par vivre dans un monde de crise incapable de le décrire réellement et d’une manière véridative. Ce système qu’on appelle démocratie n’a jamais trouvé un meilleur compétiteur dans l’histoire. Le salut total de l’homme est naturellement ailleurs.

### **Présomption (arrogante I)**

Ça m’arrive de regarder la télé pendant la nuit, toujours en la privant du son (même pendant la journée d’ailleurs). Comme souvent il s’avère pour les vieux, je me réveille et pour me rendormir, il me faut me distraire un peu. La nuit du 11 mai 2013 en zappant, il s’est présenté à l’écran le curé de ma paroisse, père Scholtès, également porte-parole de l’évêché de Bruxelles et responsable de la radio locale catholique. À côté de lui, il y avait sur le plateau Anne Morelli, de l’Université Libre de Bruxelles qui était également prof de mon fils : une « experte » d’origine italienne dans l’histoire des religions que je connaissais depuis longtemps à cause de sa militance dans des organisations de gauche. Père Ringlet, le prêtre belge le plus représentatif du mouvement catho-protestant, était aussi de la partie. Dans l’émission *talk-show* à succès qui repassait en boucle, il y avait aussi une brochette très animée de jeunes « artistes ». J’ai branché alors le son dans le casque de mon épouse (qui dormait) pour suivre l’émission qui se montrait intéressante. En effet, j’ai été tout de suite plongé dans le climat animé et enflammé d’une discussion où les interventions se télescopaient dans cesse, y compris avec celles constantes du *modérateur*-conducteur qui ne faisait qu’entrecouper les contributions de chacun, de manière à ce que leur durée ne puisse pas dépasser de beaucoup la quarantaine de secondes à cause du – soi-disant – auditel ou audimat. C’est avec des occasions de ce genre que je réalise l’importance prédominante des mots dans la communication de la télé : la logorrhée agitée dans l’angoisse de

ne pas pouvoir dire une pensée accomplie – parfois quelques phrases complètes – devient pathologique. Encore que, dans la surexcitation des échanges superposées, on pouvait entrevoir la préoccupation d’exprimer une pensée dotée au moins d’un minimum de structure logico-formelle. En réalité, tout le bombardement exacerbé (on pouvait tout de même immédiatement le comprendre) pivotait autour d’une attaque sans répit contre l’Église, le pape, les papes, les « vieux » cardinaux, les évêques, les prêtres, leur célibat, la nubilité des bonnes sœurs, la « pédophilie » du clergé... Et, il va de soi, à la faveur du pouvoir des femmes dans la hiérarchie presbytérienne, du mariage des ecclésiastiques, de la « pauvreté » de l’Église, de son écartement du pouvoir politique et dans la société, de la montée des sectes et des protestants, de la désertion des fidèles dans les églises... Bref, de tous les innombrables thèmes et arguments bateau du conformisme médiatique anticlérical et antireligieux. De surcroît, le plus idéologique, typique de la pensée unique. Heureusement, que les temps de l’émission – selon les règles de l’audimat rapide – était relativement court, très court, surtout, par rapport – à la demi-douzaine d’intervenants tous ayant – comme par hasard – un livre, un court-métrage, une exposition ou un soi-disant événement à essayer de présenter au passage. Deux choses m’ont impressionné à part la complète débilite sans aucune finalité rationnelle de l’émission : tout d’abord, que fabriquait le représentant de l’évêché dans ce bordel infernal où aucune amorce de dialogue n’était possible dans un climat de lynchage sans aucune possibilité même d’échappatoire ; ensuite, et surtout, l’arrogante présomption des convenus sur le plateau d’avoir une parfaite raison dans l’optimisme prévenu, superficiel, contradictoire et sans sens. Et même inutile dans l’impertinence de leurs thèses nullement démontrées et démontrables. La possible et ancienne présomption de l’Église a changé de camp, à l’évidence.

## Présomption (arrogante II)

À vrai dire, il y avait un autre aspect qui m’avait très frappé en écoutant le débat nocturne à la télé avec le casque. Et peut-être était-ce le plus significatif. Tous les participants – sauf mon curé de la paroisse de Wezembeek-Oppem (Bruxelles) – étaient particulièrement acharnés et excités dans l’attaque concentrique à l’encontre de l’Église catholique. C’était comme si l’argument les avaient surexcités outre mesure au-delà de toute prévisibilité et *raisonnabilité*. Cette surexcitation les avait obnubilés au point que les deux consacrés présents sur le plateau, père Ringlet et père Scholtès, n’étaient même pas écoutés mais seulement pris comme des stimuli à leurs invectives antireligieuses et anti-catholiques, par ailleurs nullement argumentées car le climat surexcité ne le permettait même pas. Surtout que le climat dialogique, totalement inexistant, n’exigeât pas d’arguments démonstratifs : toute l’évidence de leur « raison » était préjudicialement acquise. Même les deux prêtres ne défendaient pas trop l’accusée victime mis au bûcher dans l’émission. Ils ne le faisaient que par des bémols face à la hardiesse et à l’insoutenable des improvisés procureurs. Père Scholtès, le porte-parole ainsi que curé paroissial, utilisait toute la maîtrise dialectique de sa formation jésuite pour se retrancher derrière les fameuses *restrictions mentales* de son ordre très cultivé de la Compagnie de Jésus : « pour le moment, disait-il, l’Église n’envisage pas que les femmes aient une autre position ou que le célibat soit mis en discussion... ». Dans ce « pour le moment », il excluait d’introduire la thèse ontologique, celle principale et de fond, à la base des positions théologiques de la Tradition à la faveur du célibat et de la marianologie. Cette dernière est même parvenue, avec le dogme de l’Assomption à affirmer

pour Marie, le seul être humain (non seulement féminin) à avoir été cooptée au-dessus de l'humanité au Ciel : aucun homme, même le plus saint n'a reçu ce privilège divin ! Mais qui l'aurait écouté, mon élégant curé porte-parole, exprimer cette vérité suprême ? En effet, c'était cet aspect qui m'avait frappé le plus significativement : aucun des accusateurs ne montrait intérêt, non à être persuadé, mais même pas à écouter, à être vraiment intéressé aux positions du contradictoire, à la possible richesse de l'autre, de l'altérité. C'était la négation de la dialogicité, sans espoir. Tous les artistes et les intellos (des véritables « analphabètes de retour », auraient-ils pu être définis par des sociologues intelligents) parlaient comme des vieux adolescents irresponsables et fatalement séniles non intéressés à apprendre un iota. Des cinéastes, des conducteurs de télé, des conférenciers catho-protestants, des professeurs écervelés (!) d'université, des sculpteurs aux talents douteux et peintres, des écrivains à la mode, des comédiens de la société du spectacle (ou plutôt du spectacle de la société), bref tous ces représentants intellectualoïdes ne peuvent que véhiculer que des poncifs, des lieux communs, des banalités et des stupidités inutiles. Des insultes vivantes, donc, à la même raison laïque et à la pensée libre. Mon curée aurait mieux fait de se lever et de s'en aller du plateau sans dialogue possible après l'avoir clairement dit et dénoncé. Quant à moi, je continuerai à regarder presque toujours la télé sans son comme depuis plus d'un quart de siècle.

## Prière (I)

Pourquoi l'homme moderne prie-t-il ? Pourquoi l'homme qui a marché sur la lune, qui a inventé la pilule contraceptive, qui avec son *smartphone* peut parler en un clic avec un Australien, qui peut du matin à l'après-midi se retrouver sur un autre continent à la même heure de départ, pourquoi cet homme pratiquement « omnipotent » prie-t-il ? Il est bien vrai que rassasié de puissance et d'invulnérabilité, cet homme n'a pas la prière comme, peut-être, la première exigence qui lui passe par la tête. Et pourtant de millions et millions de ces personnes prient tous les jours. Il y en a même qui prient plusieurs fois par jour (sans pour autant être des consacrés) avec le *Livre des heures* (depuis des siècles) en commençant par les *Laudes* du matin jusqu'à la *Complète* du soir avant de se coucher. Et ceci sans renoncer à aucune des prérogatives de leur modernité. Pourquoi prient t-ils ? L'homme moderne qui prie est-il fou ? Non, il n'est pas fou, il est même un grand sage qui sait, qui n'en finit de connaître et de mesurer sa finitude malgré sa toute-puissance apparente. Même pas toute la myopie moderniste de la technoscience la plus scientiste arrive à lui offusquer la réalité de sa fragilité, de ses limites, que ses servitudes hyperfonctionnelles ne pourront jamais modifier. Le véritable homme moderne qui maîtrise vraiment la totalité scientifique de la modernité sait prier encore avec plus de conscience que l'homme, généralement, préindustriel, pauvre et même misérable. C'est la prière de l'homme dit postmoderne, de l'homme qui habituellement se considère tendanciellement autosuffisant, qui est la plus rigoureuse et la plus authentique. Et que l'on arrête avec l'idéologie paupéristique qui identifie l'homme religieux presque en l'homme pauvre qui seul serait en mesure de prier. Enfin, on peut bien relire les béatitudes du Discours de la montagne, où la pauvreté était déjà celle surtout de l'esprit.

## Prière (II)

L'archevêque de Bruxelles, primate de Belgique Mgr. Léonard, s'est rendu protagoniste d'un grand geste de témoignage chrétien. Au début de mai 2013, lorsqu'il participait à une rencontre à l'Université Libre de la capitale belge, il fut agressé par un groupe « Femen » qui, comme d'habitude, a mis en scène sa provocation hystérique en se dénudant les seins et en criant les slogans inscrits sur leurs topless contre l'Église. L'archevêque, en réponse, s'est mis à prier en joignant ses mains pendant que les filles dénudées lançaient leurs accusations blasphèmes. L'archevêque a ainsi réagi génialement avec l'acte le plus approprié et simple : en se mettant à prier.

## Privatisation

Tandis que l'étatisme arrive en Occident à s'appropriier jusqu'à 75% de la richesse produite par les hommes, il y a une tendance également parallèle et symétrique de la part des ouvriers, des employés, des managers (et même des patrons) de s'approprier des biens sociétaux du privé, de privatiser le patrimoine des entreprises. Ainsi, pendant que le président de la France, François Hollande, repose la loi de taxer à trois quart les gros bénéfices que le Conseil constitutionnel a à peine abrogé (celle pour laquelle l'acteur Depardieu a changé de nationalité), les syndicats soutiennent le mouvement de « privatisation », au bénéfice du particulier, de la richesse résiduelle des entreprises. À part les appropriations illégales que la loi encore sanctionne (ou elle devrait punir), il y a toute sorte de comportements endémiques qui ont tendance à utiliser l'entreprise et ses structures productives à usage privé. Par exemple, l'informatique. Combien d'employés tiennent ouverts toute sorte de *social networks* pendant qu'ils « travaillent ». Moi j'ai dû licencier en 2012, pour faute grave et sans indemnités, un project manager qui avait cumulé – sans en avoir même pas « connaissance » ou conscience (de la faute) – presque 800 fichiers sur le serveur central de mon agence head office qui concernaient deux entreprises que ses copains étaient en train de mettre en route. Aussi sa voiture de société qu'on lui avait confié avec une carte d'essence prépayée (comme d'ailleurs son smart-phone) étaient utilisés à son bénéfice personnel et pour les livraisons de deux entreprises en formation. Lorsque je lui ai livré le gros volume du printing décrivant ses forfaits, il avait même l'air d'être dépité non pas pour ce qu'il avait fait mais pour le fait qu'on l'avait découvert et documenté. Comme si sa vie privée avait été violée ! Les cas de ce genre ne sont pas rares. Moi je suis un supporter de la création de nouvelles entreprises, surtout de la part de jeunes, mais non pendant l'horaire de travail et aux frais de l'entreprise dans laquelle on travaille, où l'on devrait travailler.

## Projectualité

Pourquoi le succès extraordinaire et incommensurable de la civilisation chrétienne a fondé l'Occident que toute autre culture est en train de suivre (également dans ses dégradations) ? Même les civilisations chinoises, indiennes ou primitives se dépêchent volontairement d'emboîter le pas aux innombrables enseignements qui jaillissent – également sur le plan économique – des valeurs chrétiennes. La réponse est dans le concept de projectualité qui, à son tour, dérive de celui

d'universalité chrétienne. D'ailleurs il n'existe guère d'autres universalités que la chrétienne. Où sont-ils les missionnaires shintoïstes, hindouïstes, bouddhistes, animistes ou musulmans ? L'idée elle-même de religion n'est possible, librement, sans l'universalisme. Il pourrait exister une projectualité islamique si elle n'avait pas comme méthode la conquête violente (ou, au meilleur des cas) par la ruse illégitime voire la menace de la peine de mort pour leurs « fidèles » convertis aux autres religions (la charia le prescrit, pour ne parler des fatwas...). La gratuité qui est à la base de toute activité dont parle Benoît XVI est un concept productif, d'une projectualité qui ne peut être inscrite que dans l'ontologie universelle propre au christianisme. C'est Jésus Christ qui a tout subordonné, jusqu'à sa vie, à cette idée accomplie du projet de Dieu dont Il a bu jusqu'à la dernière goutte, dans le calice, que la Trinité lui a passé sur la Croix. Le Chrétien dans son travail, n'a qu'à suivre cette projectualité qui l'anime toujours avec une énergie et une finalité transcendantes. Le contraire d'un Bouddha qui pose l'idéal de vie dans l'observation « contemplative » de l'arbre qui doit jaillir lentement sous l'ongle de son orteil.

## Psychologisme

La psychanalyse, qu'elle soit de Freud ou de Jung (de Jung beaucoup moins), au début du siècle dernier, a déclenché un très vaste mouvement psychologistique qu'on pourrait définir aujourd'hui comme très dégénéré et banalisé. Il faut considérer qu'en parallèle, le déferlement du nihilisme avec notamment l'assomption totale du relativisme individualiste dans toutes les recettes de la vaste et très fantaisiste cuisine athéiste, a utilisé cette dégradation de la psychologie comme une manne à soutien de la subjectivité anti-véritative. Celle-ci poursuit dans l'encore plus vaste mouvement idéologique de la sécularisation. Quoi de mieux que la parcellisation et la multiplication des vérités permises par le subjectivisme psychologistique, à soutien d'une nullification de la réalité et de la vérité ? La psychologie, naturellement, a toujours existé. La Bible et l'Évangile témoignent déjà d'un degré très sophistiqué de culture même formelle où le niveau d'individualisation de la personne, c'est-à-dire de la tournure spécifique et irréductible de chaque individu (ou, en d'autres termes, de son profil psychologique personnel), ont atteint un stade tellement recherché, éternel, que l'homme moderne n'en est pas mieux structuré. La fondation du concept de « personne » appartient à la culture judéo-chrétienne. Au contraire, le psychologisme (et non la psychologie) le détourne continuellement du rapport avec non seulement la rationalité mais aussi avec la réalité élémentaire. On n'a jamais vu autant de nos congénères paumés littéralement dans les tautologies inutiles, creuses et stériles du psychologisme le plus superficiel et à l'emporte-pièce le plus escompté. Fallait-il en faire une discipline (et même une pseudo-thérapie), des activités « psy », dont Dante, Shakespeare, Cervantes, Leopardi ou Charles Péguy et Miguel de Unamuno ont excellé sans en faire tout un fromage scientifique ? Naturellement, il y a des excellents psychanalystes et psychologues qui se tiennent bien au large des dangers du psychologisme. Sans en faire une analyse approfondie, que l'on pense à Julia Kristeva (en France) et à Claudio Risé (en Italie).



## Qualité

Tout le monde clame la qualité de sa propre production mais il est rare, rarissime, qu'on en fasse la démonstration. Pour produire de la qualité, et de la Qualité Totale, il faut en avoir les moyens. Par exemple, dans les productions de la communication multilingue, on ne peut même pas parler légitimement de qualité si on ne dispose d'autant d'agences localisées dans les pays que des langues cibles... L'*overclaim* publicitaire est devenu la règle. Les clients y croient sauf, par après, y rester déçus. Et de commencer à relativiser. Ainsi, le nihilisme commence à s'installer. On ne croit plus à la qualité. Et pourtant, assurait Charles, il y avait un temps – disait-il – où les ouvriers chantaient et étaient allègres : ils travaillaient avec entrain et dans la méticulosité spontanée. La qualité était le chiffre stylistique de leur travail. D'une manière tout à fait naturelle, gratuite... Puis, la conception des activités comme vente de la force du travail est arrivée avec son idéologie matérialiste et marxiste de l'aliénation... La qualité a dû être imposée par les certifications ISO. Et encore ! Car même l'ISO est conçue sur le principe d'une méthode de production de la qualité propre à l'entreprise qu'elle va par après certifier. Si la qualité n'est pas produite d'abord et spontanément, il ne reste pas grande chose à certifier. C'est seulement l'amour vocationnel du travail qui peut assurer la véritable qualité. Mon agence de Bruxelles (ainsi que d'autres agences du groupe) est aussi certifiée ISO 9001.

## Quasi-profit

Les différences entre les organismes « non lucratifs » et les entreprises privées continuent à s'estomper. Comme la grande majorité des entreprises arrivent difficilement à faire des profits (surtout les PME) et les organismes *non-lucratifs*, même célèbres, trouvent difficilement les subventions publiques des États devenus pauvres et endettés, ces différences ont déjà largement disparues. En effet, on parle de plus en plus d'organismes d'utilité publique « quasi-profit » dans le sens qu'ils ne vivent que partiellement, très partiellement des subventions étatiques. C'est généralement grâce à l'affirmation des politiques de subsidiarité que cet adverbe, *quasi*, s'est introduit dans le dictionnaire économique. Dans tous les pays développés, il y a des tendances explicites à la théorisation des organismes « quasi-profit » plutôt que « non lucratifs » pour souligner l'existence de véritables marchés où la compétitivité doit pouvoir jouer même pour ces types d'organismes d'utilité publique.

## Racisme

On utilise ce mot tellement à tort et à travers qu'on a perdu sa signification originale fondée sur l'affirmation (très falsifiée) suivant laquelle il y a des races biologiques supérieures et d'autres inférieures. On a montré et démontré même scientifiquement qu'il n'en est rien. Les problèmes pour lesquels on utilise si abondamment le mot « racisme » sont habituellement de type sous-culturel et interculturel. Et, le fait qu'il y ait toujours des résidus d'acceptation de racisme, dans le sens biologique, produit même un malentendu permanent. Malgré des exemples bien célèbres de personnes artistiques, scientifiques, politiques et poétiques de première grandeur, appartenant à des races dites noires, jaunes, bleues et rouges, ce mot n'est pas prêt de se préciser et

d'être utilisé de manière appropriée. Le malentendu est entretenu activement par les utilisateurs *politically correct* de ce mot. Ceux-ci ne sont nullement racistes d'un point de vue biologique, mais osent exprimer des critiques comportementales (très souvent justifiées) à l'encontre de personnes d'autres « races ». La chose produit paradoxalement même un « racisme inversé » où ces locuteurs sont victimes de leurs congénères farouchement et faussement néo-*politically correct*. Jusqu'à quand ce général malentendu va-t-il durer ? Naturellement jusqu'à l'existence de vrais racistes qui affirment des catégorisations sur base biologique ! Mais également jusqu'à l'existence des idéologies égalitaristes sur le plan comportemental où les critiques réciproques sont jugées a priori des attaques « racistes » à « lèse-majesté ». Le relativisme qui égalise toutes les cultures sur le même niveau induit, naturellement, beaucoup d'expressions racistes ignobles de type réactif.

## Radicalisme

Les crises consécutives du marxisme dans le vingtième siècle, jusqu'à sa mort annoncée avec la chute du Mur de Berlin en 1989 et le « libéral » Eltsine parlant à la foule sur le char avec le canon pointé sur le Parlement moscovite, n'ont pas empêché le communisme de survivre pratiquement à lui-même. Certes, les formes de cette survie n'avaient en Occident – comme dans les soixante années précédentes – presque rien de commun avec le marxisme-léninisme ou le maoïsme de l'extrême Orient. Finalement, entre les pouvoirs totalitaires, qu'ils soient nazi-fascistes ou communistes, les différences étaient insignifiantes : lorsque les peuples vivent sous la dictature du totalitarisme, de droite comme de gauche, rien ne change dans la substance. Y compris le nombre de morts comptés par centaines de millions, « rouges » ou « noir ». Mourir pour ou à cause de Pol Pot, Staline ou Hitler ne change pas grande chose. La seule différence fondamentale, surtout après la deuxième guerre mondiale, entre les deux idéologies de droite et de gauche, demeure sur le plan quantitatif : les régimes nazistes et fascistes anéantis ou presque par la victoire des alliés libéraux anglo-américains (et des minorités de maquisards), ont presque disparus en Europe en laissant des restes politiques toujours marginaux. La gauche totalement communiste, par contre à plusieurs reprises est devenue majoritaire (sur la surenchère politique des partisans surtout communistes). Comment, alors ce gigantesque malentendu selon lequel des deux totalitarismes, seulement un – celui de gauche – a pu se sauver presque en catimini ? Et a-t-il pu se perpétuer pendant plus de quarante ans et qui continue, affaibli, encore aujourd'hui ? Tout ceci a pu se réaliser par la contribution farouche d'une classe sociale et politique européenne qu'on a appelé celle des radicaux, surtout antireligieux, et qui a réalisé un véritable amalgame transformiste entre le communisme marxiste et le radicalisme athéiste. À la base de ce véritable mouvement qui est encore en train de traverser notre époque, presque sans opposition depuis le dernier siècle, il y a toute la classe intello-parasitaire qu'on a appelé « radicalisme », dont le père fondateur pourrait être indiqué dans le couple non seulement idéologique Sartre-De Beauvoir. Il suffirait relire leurs mémoires falsificatrices sur leur visite en Russie (ou à Venise) et on découvrirait le model de toutes les manipulations frauduleuses qu'une paire de générations d'intellectuels gauchistes et radical-chics ont infligé au monde avec leurs contrefaçons et voyages apologétiques dans les pays du « soleil levant » jusqu'en Chine. Le résultat tangible, destructeur et ravageur pour les entreprises de cette classe constituée de sauterelles exterminatrices, a été l'étatisme occidental.

## Raison

C'est quoi, au juste, la raison, et d'où vient-elle ? Pour bien le savoir, il faut commencer par le commencement : « Au début il y avait le Verbe et le Verbe s'est fait chair ». L'évangile de Jean commence comme ça. Le Verbe est le Logos et son incarnation coïncide avec la vie, la mort et la résurrection de Jésus. Et qu'est-ce que le Logos ? Le Logos est plus que la raison : c'est également la Parole. Voilà donc situé le mot raison : il est contenu dans le mot global et omnicompréhensif Logos. La raison est située à l'intérieur de ce mot divin signifiant à la fois le cosmos et l'humain. L'entreprise actuellement glocalisée sur quatre continents que j'ai fondée s'appelle logos avec le privatif euro qui la localise avec modestie géographiquement et historiquement (d'un point de vue humblement mais fièrement eurocentrique...). La raison est ainsi tout à fait humaine. Mais, intrinsèquement, elle se *projecte* même au delà du réel, avec les yeux du cœur. La raison est également l'homme qui essaye d'ordonner l'univers et la vie humaine dans toute sa signification globale et ontologique : car l'existant est rationnel, y compris le cœur, dans le Mystère à découvrir. Petit à petit (ou d'emblée), l'homme avec son travail y pénètre et commence à le dévoiler. Mais, surtout, la raison est intrinsèque à l'homme qui recherche à la pratiquer comme il respire : il faut tout l'irrationalisme idéologique pour la réduire à une vision dégradée, simplifiée et diminuée. Le rationalisme est la limitation bornée et handicapée de la raison, de sa méthode raisonnable qui échappe à toute soumission et anéantissement. C'est pour cette logique que la raison amène toujours au-delà d'elle-même. Il ne faut pas la mettre en opposition à la foi : les grands théologiens comme père Giussani et le pape Benoît l'ont toujours répété. Au fond et au début de la rationalité (évidemment non du rationalisme idéologique), on rencontre toujours le Mystère. La raison fait partie du Mystère transcendant de la vie. Et ce n'est pas un hasard si le travail se fonde sur la raison aussi bien dans ses finalités téléologiques que dans ses modalités techniques et factuelles.

## Rationalisme

Le pape Benoît a défini le rationalisme comme la négation de la rationalité (que lui aime presque autant que la Vérité). La différence entre rationalité et rationalisme (comme celle de laïcité et laïcisme, relativité et relativisme, modernité et modernisme, spontanéité et spontanéisme, etc.) n'est même pas prise en considération par les masses de laïcistes, relativistes et modernistes : la partie à la place de sa totalité. En d'autres termes, la dégradation idolâtre de la raison est réduite à une petite idéologie des intellectuels massifiés et modernistes. La leur est une ignorance de superficialité, de banalisation consternante. Et pourtant, ils n'arrêtent de pontifier (si on ose dire) partout dans les médias y compris dans les montagnes de livres nihilistes qu'on trouve dans les librairies. Je ne parle pas des idioties indécentes souvent pondues, par des multitudes d'abrutis, sur Facebook et sur d'autres networks du genre (que l'on peut bien mieux utiliser !). Le rationalisme est donc l'extrémisation dégradée et banalisée de la rationalité. Au lieu de se mettre sur les traces des sages spirituels de l'histoire pour en parcourir le chemin avec toute son intelligence – même si très limitée –, ces pantins font un usage impropre de leurs notions de raisonnable pour les transformer en critères de jugement globaux et indiscutables... En entreprise, on les voit arriver, ces jeunes, déjà avec une mentalité rationaliste, sectaire et irréaliste dont on ne saurait pas quoi faire. Si besoin est, on doit essayer de les recycler en les

ramenant au réalisme le plus simple et, de là, les rééduquer à l'usage sacré de la divine raison. Un véritable travail colossal tant les dégâts ont été faits en une vingtaine d'années de rationalisme même scolaire : aussi et surtout, par la brochette de professeurs qui ont ruinés les jeunes étudiants en leur inculquant également les autres idéologies « confrères » comme le relativisme, le laïcisme, le matérialisme et le nihilisme. Mais la lutte concerne désormais la prise en acte d'un autre protagoniste, « amoureux » fou, exclusif de la possible déchéance par rapport à la liberté de l'homme : le diable lui-même.

## Réalisme

C'est en regardant la réalité, globalement avec intensité et authenticité, qu'on y voit également à travers, au-delà et au-dessus. Le réalisme est la première méthode applicative de l'intelligence. Intelligence vient d'*intelligere*, pénétrer le réel, et veut dire tout simplement entrer dans la réalité et la comprendre. C'est pourquoi les artisans et les entrepreneurs sont toujours doués de cette intelligence qui immédiatement frappe en les regardant : on ne finirait jamais de se rassasier d'observer un travailleur expert dans son travail. Même l'enchaînement d'un procédé d'une machine automatique, pour autant qu'il soit intelligemment programmé, fascine dans sa beauté de perfection : von Karajan qui écoutait extasié le son du moteur de sa Porsche comme la perfection du son de son orchestre de Berlin. Le réalisme constitue ainsi la première et indispensable phase de tout travail, du véritable travail. Par exemple, en traduction, c'est la lecture, ou mieux son architecture, la première phase pour bien savoir transposer toutes les connotations (ni plus, ni moins) du texte – explicites et implicites – dans une autre langue. Par ailleurs, pour améliorer, il faut passer par le réalisme : aussi bien comme point de départ que comme point d'arrivée.

## Recherche

C'est le mot peut-être le plus emblématique du chrétien qui se voit, toute sa vie durant, en pleine activité. À la recherche, justement, de son destin et de sa vocation. L'homme, tout-à-fait fixé dans son humanité horizontale, recherche tout de même sa dimension verticale et divine : dans la quête de la perfection à l'image de Dieu. Aristote, des siècles avant Jésus, l'avait clairement déjà dit : « sans recherche, une vie n'est pas digne ». De même, une entreprise ne devrait jamais se limiter à reproduire une modélisation productive et organisationnelle déjà existante. Les inépuisables besoins de rationalité humaine, de nouveaux produits, de nécessités économiques les plus performantes et belles, exigent toujours plus d'innovation. C'est pour cette simple raison, même très factuelle, que les jeunes ne devraient jamais craindre le chômage ou, surtout, des occupations non qualifiées. Pour se faire, il faut maîtriser déjà à l'école une culture entrepreneuriale qui tragiquement fait défaut.

## Recherche (appliquée)

Il existe deux types de recherches : la recherche fondamentale et la recherche appliquée. La petite entreprise est généralement engagée dans cette deuxième. Tandis que la recherche fondamentale

n'a pas de but immédiatement commercial, donc elle est très rare, celle appliquée est plus diffusée qu'on le croit. L'idéologie opportuniste, et d'immédiate rentabilisation économique, conjuguée à la taxation étatique de confiscation, fait que les petites et moyennes entreprises, nos PME, ne font, apparemment et comptablement, aucune recherche d'innovation. Au début de mon entreprise bruxelloise, je m'étais demandé pourquoi la quasi-totalité des agences de notre secteur de services multilingues ne disposaient (et ne disposent) que d'un seul siège dans un seul pays. Le fait de devoir fournir des traductions et des services de communication multilingues, comme le copywriting, devrait induire – même d'une manière intuitive – à innover pour une expansion mondialisée des agences « là où les langues sont parlées ». Sans être particulièrement un chercheur acharné, j'avais immédiatement compris qu'il fallait disposer d'autant d'agences que de langues promises aux marchés. Donc, si on affirme et propose publiquement un produit « toute langue », on devrait avoir honte de ne disposer que d'un siège monocalisé dans un seul pays. Comment peut-on valider un texte conçu ou traduit en espagnol ou en tchèque, voire en chinois si on ne dispose pas des agences, par exemple, à Madrid, à Brno ou à Shanghai ? Et pourtant, dans le secteur des bureaux de traduction, les « boîtes aux lettres » monocalisées (c'est ainsi qu'on les appelle car elles ne font que sous-traiter à des freelances) constituent – encore après plus de quarante ans – 99 % du marché ! J'ai même rencontré un riche entrepreneur allemand qui avait tenu, comme moi, une conférence dans un congrès en Italie, lequel il se plastronnait sans vergogne d'avoir bâti son entreprise de « services multilingues » exclusivement dans sept villes en Allemagne : plurilocalisé dans une monolgue ! La plupart de l'auditoire à cette conférence autocélébrative qui, à l'évidence, n'avait pas lu suffisamment Aristote, grand supporter de la recherche, était même apparemment admirative et envieuse du succès économique de leur « confrère » allemand. C'est à ce moment que j'ai eu un exemple de ce qu'est une conception dégradée et ignoble du travail, décrite dans ce glossaire – entre autres – sous le terme d'*economicisme*. Il faut remarquer que le niveau de taxation des États étatistes attribué particulièrement aux PME est tellement élevé qu'il dissuade d'emblée tout petit entrepreneur potentiel de se lancer dans l'innovation, surtout si internationale. Il a fallu que je fasse des sacrifices sur le plan marketing et publicitaire, de beaucoup de ces sacrifices, pour réaliser (si bien initialement) le projet de glocalisation de mon groupe de sociétés. Le résultat a été positif pour l'internationalisation mais très négatif, paradoxalement, sur le plan économique pour mon agence head office qui a payé le prix du projet et de l'opération.

## Réductionnisme

Le matérialisme, l'économicisme, le politicisme, le laïcisme, le relativisme, le nihilisme, l'étatisme, bref toutes les idéologies les plus courantes qui, séparément ou additionnées, sont opérationnelles dans notre monde contemporain, sont également toutes réductionnistes. En effet, ces idéologies sont telles dans la mesure où elles essayent de réduire la réalité, toute la réalité, aux représentations artificiellement minimalistes et tronquées qu'elles prétendent. Elles refusent toutes la tendance ou elles excluent que la dimension du *religare*, même s'ils arrivent à en supposer l'existence, puisse être opérationnelle dans la « réalité publique » qui devrait, selon leur opinion, concerner « tous sans autres prétentions ». En termes savants, on devrait dire avec les mots du prêtre anglican John Polkinghorne (notre contemporain), qu'il s'agit d'une conception holistique : lorsqu'on déstructure, ou charcute par tranches, la réalité et on prétend de l'évaluer

par menus morceaux, on procède à une opération holistique. Elle vise à affirmer que l'addition des analyses des « sections » ainsi obtenues est égale à la valeur de l'unité initiale... Mais la valeur de l'unité décomposée est toujours supérieure à celle de l'addition réelle de ses parties ! Ainsi, les lunettes, plus ou moins colorées et qui plus ou moins réduisent la globalité et la complexité de la vie et du monde (visible et immédiatement non visible) à une mesure, à une modélisation préalablement établie, ont l'arrogance d'occuper la totalité du réel. Ces visions réduites qui évidemment falsifient la réalité en essayant de la forcer dans un moule interprétatif qui, fatalement, la déforme, la dénature et la viole, constituent la tentative réductionniste et toujours conflictuelle qui tente d'envenimer mortellement, souvent avec succès, nos vies sociales et de relation. Quelle est la seule et unique alternative au fatal réductionnisme des idéologies ? C'est avant tout, et sans aucune intention apologétique, le christianisme, c'est la rencontre toujours personnelle avec le Christ qui est venu sauver l'humanité et chaque homme de l'esclavage des idéologies et de leur réductionnisme existentiel. C'est le message d'amour total qui, par définition, annule toute tentative d'emprisonner l'humain et, surtout, l'homme lui-même dans une dimension de finitude antagoniste à son destin infini, divin et éternel. Même dans le travail où sa dimension religieuse s'identifie à sa profonde gratuité ontologique, souvent apparemment absurde.

## Réification

Réification, du latin *res* (chose), signifie évidemment chosification : dans la lutte informelle ou salvifique entre l'État et la Personne, le premier réifie et la deuxième sacralise. En effet, toutes les idéologies étatistes ont tendance à réduire et traiter l'homme en chose, tandis que la conception personnaliste, propre au christianisme, amène l'homme à sa nature aussi divine et intangible. C'est cela le sens de la célèbre phrase judéo-chrétienne « l'homme est fait par Dieu à son image ». L'accomplissement du destin humain est dans sa divination vocationnelle. La réification, par contre, se manifeste à toute occasion dans laquelle on veut réaliser les désirs des hommes qui prétendent se superposer aux lois naturelles et à celles enseignées par Dieu en ce qu'on appelle la Révélation et la Tradition. De la naissance et de la mort. Toute manipulation interventionniste sur l'ordre de la nature, dans l'instant de la conception – pour l'homme – à celui de sa mort naturelle, doit être proscrite comme un acte contre l'humanité. Cela fait partie des « Valeurs non négociables » face auxquelles la politique et la science doivent s'arrêter et reconnaître leurs limites. Le système de la vie et de la mort, dans sa grandeur incommensurable, donne la mesure à l'homme qui ne peut même pas penser d'être chosifié, réifié dans son destin tout à fait sacré. Même l'utilisation, très délicate dans sa complexité, de la règle de ne pas employer « l'acharnement thérapeutique », est dans l'optique de ne pas risquer de tomber dans la réification. La DSE (*Doctrine Sociale de l'Église*) traite et stigmatise complètement l'opposition à la sacralisation du travail par la réification apparemment marketing (avec une conception commerciale et publicitaire souvent déshumanisée).



## Relativisme

L'arme totale du nihilisme est le relativisme : il ne dénie pas l'existence de la vérité mais il en affirme d'une manière indifférenciée des innombrables. Le relativisme est croire que la vérité est subjective. À l'instar de la désinformation, en créant une inflation dans la continuité pour l'aplatir et la situer dans l'indifférenciation, le relativisme tue la vérité en affirmant que tout et le contraire de tout peut être vrai. La meilleure arme contre la vérité et le fait de son existence n'est ainsi pas de la combattre mais de la banaliser, de la chosifier, réifier. Il suffit d'en créer « démocratiquement » dans un nombre insoutenable pour une évaluation rationnelle. En effet, c'est l'opinionisme généralisé, d'autant plus si soutenu de l'idée que c'est seulement la soi-disant liberté de choix qui permet d'être « objectif », donc vrai. Ainsi, par glissements successifs, on peut même se vanter de disposer de plusieurs vérités et de les utiliser, tout à tour, selon les occasions. Le relativisme est donc « fondé » sur l'imposture fondamentale de la vérité rendue équivalente à l'arbitraire. La liberté comme choix indifférent et toujours légitime, en rapport au « cas échéant ». Au lieu d'affirmer que la vérité est le fruit de la rencontre avec la personne divine qui a incarné le Logos, Jésus Christ, la diffusion du relativisme a éliminé *in nuce* cette Vérité éternelle et salvifique : en la noyant, comme toutes les autres, dans l'océan des autres soi-disant vérités disponibles dans les supermarchés des possibles idées. Le relativisme neutralise, de la sorte, toute recherche authentique de vérité, en affirmant même sa supériorité surfaite par l'abondance d'opinions rigoureusement non validées (dans l'enfer des fausses bonnes idées en circulation).

## Religare

Voici le verbe latin *religare* qui est l'étymologie de religion. Comme le diable est par définition le maître de la séparation (le mal est séparation), *religare* ne peut venir que de Dieu. Par ailleurs, le monothéisme qui ramène et révèle tout à l'unité, donc qui permet à toutes les croyances centripètes de s'appeler « religion », poursuit une vision intrinsèquement unique et unitaire de l'univers. Les autres croyances, à la rigueur, sont approximativement des religions car plutôt polythéistes ou réductionnistes.

## Religiosité

Malgré les innombrables interventions théorétiques des athéistes, malgré le soutien systématique et constant des médias, malgré le très vaste mouvement matérialiste et immanentiste depuis des siècles, malgré que l'école soit devenue un centre on ne peut plus puissant et radical de propagande capillaire du relativisme et de la soi-disant « libre pensée », malgré que le Satan de l'incrédulité soit opérationnel nuit et jour et tout azimut, la religiosité est toujours présente dans le cœur humain et resurgit continuellement impérieuse de toute falsification réitérée. Certes, on dirait que le monde et son fonctionnement se déroulent à l'intérieur d'un tiraillement permanent entre le religieux (relié au divin) et le dominé (par la séparation diabolique) d'une profanation au naturel toujours revenant. Apparemment, l'ère dans laquelle nous vivons et qui se reproduit sans cesse dans l'évidence la plus clamée et envahissante, incombe et détermine tout. Ainsi, la

religiosité réapparaît avec une persévérance obstinée qu'on dirait qu'elle n'avait été que seulement couverte, provisoirement voilée et jamais vraiment meurtrie. Même l'École philosophique de Francfort était parvenue à définir, déjà dans les années 1950, avec Adorno (*Minima moralia*), cette disparition avec son *Éclipse de la raison*. Ressuscitée tout le temps de ses cendres apparentes, la religiosité se manifeste comme le fil rouge indestructible qui relie l'essentiel de toute existence. Qui peut vraiment s'en libérer ? Saint Paul se posait la même question : Qui nous séparera de l'amour de Christ ? ». Même la richesse du travail le plus alacre et ses résultats les plus éclatants amènent à une reconnaissance ultime qui les dépasse, tout en les englobant téléologiquement (et parfois sournoisement). La recherche de l'absolu et de l'infini, finalement, se joue de la finitude, même la plus sublime. On se rend compte, à ce stade, qu'on avait tout fabriqué dans la recherche d'une totalité dont seule la religiosité a le secret.

## Relocalisation

Pourquoi parle-t-on toujours de délocalisation pour la production de produits en tous genres et de relocalisation pour les services multilingues ? En effet, on peut construire des casseroles de qualité, indifféremment en Chine, en Inde ou en Roumanie et aux États Unis, mais on ne peut pas produire de services linguistiques en dehors de leurs environnements anthropologiques et culturels : comment rédiger, contrôler et valider qualitativement le roumain en Chine ou en Inde, et vice-versa ? De surcroît, lorsqu'on délocalise, c'est pour produire à moindre coût, tandis que la production monocalisée dans un seul pays de « toutes les langues du monde » coûte toujours plus cher : outre qu'avec une qualité (toujours à la limite ou au-delà de l'inacceptable). À la différence des productions factuelles, la conception de textes et de leurs traductions validées n'est possible que si des équipes sous la même marque assurent toutes les phases (sous le même toit) dans les pays des langues et des cultures cible. Les productions de services multilingues, en tant que production monocalisée dans une seule culture et dans un seul géostyle (géomarketing), sont en réalité presque toujours délocalisées (plus de 99% des agences de publicité et des bureaux de traduction le sont). L'astuce naïve de certaines agences ou de bureaux de traduction, monocalisés, appelés « boîtes aux lettres », car ils ne font que transférer les textes reçus par des freelances toujours faillibles, est de dire qu'il faut faire faire une révision finale par un autre freelance. Mais qui contrôle cette révision qui peut également toujours être fautive ? L'embarras des agences monocalisées consiste ainsi dans le fait de se retrouver devant deux versions entre lesquelles elles ne savent pas choisir pour finir par en livrer une ! Si toujours elles arrivent vraiment à pratiquer réellement cette procédure habituellement impossible. En effet, elles ne sont toujours pas dans la condition de valider le texte avant sa livraison. Relocaliser les productions culturelles signifie se glocaliser, tout simplement.

## Responsabilité

Le mot responsabilité est très « humain » : il individualise toute la valeur de la personne sur laquelle la relation, la socialité et la communauté peut ainsi compter. La responsabilité est toujours personnelle. Toute la civilisation juridique est constituée sur la responsabilité personnelle qui fonde les relations interpersonnelles et sociales. Naturellement, la totalité de la

structure de l'entreprise est conçue sur la coordination des responsabilités individuelles. L'entreprise est la responsabilité de dizaine ou centaines de responsabilités individuelles. Vous avez dit comme Hobbes « homo homini lupus » ? Le gérant ou l'administrateur délégué exprime vis-à-vis même des tiers de cette addition-multiplication de responsabilités. Il est surtout dans ce sens qu'il en gère le pouvoir interne et externe. C'est pour cette raison que chaque agissement en tant qu'entreprise vis-à-vis de tiers se réalise sous la responsabilité du chef d'entreprise. Naturellement, on ne peut pas être responsable de quelque chose dont on n'a pas choisi la charge librement. C'est pour cette raison que la responsabilisation est toujours interne à l'acte de contractualisation. Mais, avant tout, c'est la liberté qui produit la responsabilité : une société non libre produit toujours de la déresponsabilisation. Ou bien elle la dilue de manière telle que la responsabilité disparaît progressivement dans le néant.

### Revendictionnisme (infini)

En correspondance et après le mouvement de 68, les syndicats ont récupéré les nombreux stimuli de revendication que chaque catégorie sociale avançait. Comme le point de repère social s'était renversé, les revendications se sont multipliées. En effet, ce renversement a fait que chaque désir et revendication étaient devenus, par le seul fait d'être formulés, des droits « inaliénables » à obtenir. Une nouvelle société venait de naître, la société des droits à gogo. Auparavant, les droits étaient tout de même paramétrés aux possibilités de pouvoir les obtenir et se les payer. Pratiquement, on avait assez garanti un équilibre entre droits, devoirs et moyens. À partir de ce niveau de développement revendicatif, le déséquilibre a été comblé par deux aberrations. *La première* était de type idéologique : comme le mouvement général (surtout européen) avait sanctionné le fait qu'on devait vivre dans une « société de l'imagination » (qu'ils disaient en paraphrasant, naturellement sans le vouloir, l'idée toute différente mais transcendante du christianisme vers l'infini), chaque idée revendicative devenait ainsi, *ipso facto*, un droit à obtenir. *La deuxième* aberration était constituée par le fait que la classique couverture économique de ces revendications (toutes présentées comme urgentes) se faisait à crédit, en les mettant sur le dos des futures générations. D'où les faramineuses dettes des États. Mais il y a même plus grave. Ce revendictionnisme pratiquement infini (comme les désirs) devenait progressivement même désagrégateur d'un point de vue social. Non seulement il provoquait la désolidarisation délinquenciellement avec les générations futures, mais la désagrégation concernait (et concerne) également les catégories sociales contemporaines. En effet, le revendictionnisme infini est surtout corporatiste : chaque catégorie sociale lutte pour soi-même, dans son propre et unique intérêt et même contre les autres catégories. Que l'on pense aux privilèges acquis par les catégories des transports aériens qui, avec leurs grèves, bloquent en large partie l'économie d'un pays, obtiennent assez systématiquement bien plus que d'autres catégories moins dévastatrices. Le passage du corporatisme sectoriel et corporatiste à l'intérêt personnel et individualiste est, ensuite, écrit dans le ciel des choses. Et le bien commun ?

## Rhétorique

Il y a un courant pédagogique et didactique contemporain qui prône un grand retour, dans les différents degrés de formation, à la rhétorique du Moyen Âge. La rhétorique était l'art de bien écrire, de bien parler et, surtout, de persuader. Actuellement, après s'être saoulé pendant des décennies avec la « créativité instinctive et spontanée » des écoliers (de la part des « experts » pédagogiques), on s'aperçoit que la formation passe par des fondamentaux de la civilisation : la rhétorique en est un. De quoi s'agit-il ? Tout d'abord, il est nécessaire de partir des formes logico-formelles de la communication élémentaire ou modernisées : l'idéologie du spontanéisme aura décomplexé deux générations mais a fait perdre la solidité structurelle et fondante de la communication. Par exemple, l'idée de ce qu'on appelait la « captatio benevolentiae », s'assurer de la bienveillance préalable de l'interlocuteur : inutile de commencer à parler sans d'abord avoir créé le climat de confiance et même de la sympathie dialogique. Pour ensuite énoncer les limites précises des contenus à communiquer : l'objet dont on parle avec ses objectifs bien délimités. Puis passer au développement des argumentations en s'appuyant sur la méthode contrastive, où les possibles objections à la thèse soutenue sont englobées rapidement dans le récit traité... Jusqu'à atteindre la conclusion démonstrative avec les passages nécessaires de la logique conséquentielle. La rhétorique, donc, comme travail attentif pour la construction rationnelle du discours. Car sans travail, pas de valeur ajoutée, donc pas de finalisation de la communication. En effet, un des paradoxes absurdes de notre ère dite de la communication est la perte tragique de ses contenus. Par ailleurs, exposer, savoir bien exposer ne peut jaillir que d'un savoir bien penser. Donc, savoir bien structurer et habiller sa pensée. La rhétorique, toute la richesse articulée et complexe de la rhétorique, n'est évidemment pas innée. Il apparaît évident que sans principes rhétoriques, on ne parvient pas à produire de la publicité qui, intrinsèquement, a comme but la persuasion. Même lorsqu'on utilise un code de communication apparemment antirhétorique.

## Richesse (I)

La richesse est très évangélique : jamais Jésus n'a eu un mot contre la richesse en elle-même. Il y a naturellement bien des paraboles contre les mauvaises et injustes utilisations de la richesse. Mais il y en a au moins autant dans lesquelles le Christ fait l'apologie de la richesse factuelle comme préalable et moyen de la richesse spirituelle : la parabole des noces de Cana, par exemple. L'homme est fait – cela va de soi – pour disposer de richesse afin de pouvoir développer sa vie – naturellement terrienne – dans une dimension de grâce, d'abondance et de générosité. Certes, la richesse économique offre des tentations multiples qui justifient la métaphore selon laquelle il est plus facile pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Le christianisme, en effet, n'aime pas l'avarice. Il condamne l'acédie paupériste et misérabiliste au moins autant que les péchés bien capitaux de la superbe et de la luxure... Le but de la vie est de créer de la richesse aussi bien matérielle que spirituelle. Pourquoi cette dernière exclurait la première ? À vrai dire, il s'agit là même d'un devoir : il est inconcevable pour un homme catholique de ne pas s'appliquer au développement de la richesse et à son utilisation dans la vérité de la charité, comme bien écrit même dans l'encyclique de Benoît XVI (*Caritas in Veritate*). Naturellement, il y a les consacrés qui se dédient à une vie communautaire principalement habitée de prière et de liturgie. Cette vie monacale fondée sur le

vœu de pauvreté existe depuis les premiers moines du désert, du troisième et du quatrième siècle, en Égypte et en Palestine, mais elle n'a jamais été en opposition à la production de richesse. Toute une ère, celle du monachisme, notamment celle de saint Benoît, a réussi à développer aussi bien les progrès des technologies que ceux des couvents (très beaux et riches, ils sont admirés encore aujourd'hui aux plus hauts degrés, après plus de mille années). La prière et les petites entreprises, les plus innovantes de l'époque, en toute l'Europe avaient trouvé leur slogan dans le fameux « ora et labora ». Pendant tout le Moyen Âge, les moines étaient les rares connaisseurs et grands voyageurs entre les monastères européens et leurs expériences entrepreneuriales (et sociales) ont proliféré dans toute l'Europe. Une nouvelle et grande civilisation s'était ainsi développée, surtout en agriculture, en tessiture et en manufacture, prête à fleurir dans le boom de la Renaissance.

## Richesse (II)

Habituellement on pense que l'entrepreneur donne toute sa peine, son risque, fait des sacrifices inouïs pour poursuivre la richesse économique. Tous ceux qui le connaissent vraiment et de près savent que cela n'est nullement vrai et est même très loin de la réalité. Certes, à la longue, comme tout le monde, notre entrepreneur espère être récompensé également sur le plan économique, tout en sachant qu'il peut toujours aussi faire faillite. La véritable richesse à laquelle tend tout fondateur d'entreprise est celle que rappelle Eugenio Dal Pane sur le site web de la CDO Ravenna et Ferrara dont il est le président. En citant Pavese, il arrive rapidement à dénicher la véritable raison de la passion de l'entrepreneur qui l'anime réellement : « Toi tu vaux car tu existes ». La richesse première de sa propre modeste existence est pour l'entrepreneur, surtout dans ses premières tentatives, le fait de devoir rencontrer des autres personnes auxquelles il peut dire « Il est bien pour moi que tu existes ». Car l'essence même de la création d'une entreprise et, en général du travail, est celle de rencontrer l'autre que soi : l'altérité qui est en soi et dans la relation. Par ailleurs l'entrepreneur est toujours pauvre car le développement de ses projets le gardent toujours à la limite (ou outre) de ses possibilités même personnelles : les marges bénéficiaires des marchés en récession ne permettent généralement pas l'innovation désirée et nécessaire. Bien souvent, afin d'éviter la faillite ou la fermeture volontaire, il est contraint d'intervenir avec du capital personnel laborieusement épargné. Et pourtant, la production de richesse demeure toujours l'idéale de l'entreprise. Dans tous les sens, aussi bien économiques que culturellement et sur le plan de l'esprit. Il ne faut pas l'oublier : l'entreprise est faite pour produire de la valeur ajoutée à la Création. Si toujours l'État ne se charge pas – comme actuellement et on ne sait pas pour combien de temps encore – de tout confisquer avec des taxations bien supérieures à 50 %, même de la moyenne nationale. Donc, supérieures au seuil de communisme réel. Je n'oublie jamais que je dois travailler jusqu'après 16 h 30 pour commencer à gagner ma vie (ou, ce qui est de même, jusqu'au début-moitié de septembre). Vous avez dit richesse ? Que l'on pense à l'obstination diabolique d'un socialiste qui n'a jamais travaillé pour le marché (il n'est pas le seul), le président de la République française, Hollande : malgré le fait que le Conseil constitutionnel ait annulé sa décision de taxer les revenus à 75 % (ce qui a déclenché la révolte sacro-sainte de personnages très riches et talentueux de changer de nationalité), le collectiviste farouchement impénitent a reproposé la même loi, encore une fois, même si avec une entourloupette !

## Salvifique

Il s'agit d'un objectif dont notre contemporanéité soi-disant sociale, littéraire ou philosophique ne sait quasi pas quoi faire. Sauver qui et pourquoi, n'en finissent-ils de se demander ? C'est l'idée même d'être sauvé qui a été presque effacée de la culture des hommes avec plus de deux siècles de sécularisation active. Généralement, il ne reste que dans la dimension personnelle et intime pour que l'adjectif salvifique garde encore tout son sens. Comme l'athéisme et l'agnosticisme ne croient pas à la vérité ontologique que l'homme est fait à l'image de Dieu, donc ils dénie (apparemment) toute vocation divine, ils font affirmer que l'homme n'a rien à sauver dans sa vie. « Ils ne reste que ces réactionnaires des catholiques qui croient encore au péché », qu'ils proclament, assertivement, les incrédules de tout poil. Donc, le mot salvifique les concerne : « mais pas pour la plupart des hommes », qu'ils continuent à assener. En réalité, malgré le haut degré de déchristianisation de l'Occident, la demande de transcendance continue à se généraliser. Surtout dans la dimension intime et privée : les faillites avouées des conceptions athéistes et l'éternelle, irréductible, conscience de l'homme en ses propres limites font de plus en plus revenir à l'évidence le besoin ultime de l'humain d'être sauvé dans sa « vallée de larmes ». La nécessité, finalement, de pouvoir être affranchi de sa condition aveugle et sans projectualité : de son *boulot, métro, dodo*.

## Sapience (I)

Les grands communicateurs de notre époque n'en finissent de vanter, à juste titre, les mérites de nos sociétés de l'information et de la connaissance. Mais le véritable problème est celui des périls de perte de la civilisation et de la sapience, aussi bien générale que personnelle. La connaissance et l'information se différencient en quoi par rapport à la sapience ? L'accumulation des informations, des notions ne pourraient constituer nullement une parcelle de sapience. Les connaissances produisent le notionisme, la « culture des barbares », comme l'avait définie déjà dans les années 1930 Ortega y Gasset. La disponibilité sur Internet d'une très grande partie de la connaissance est sans aucun doute un avantage gigantesque pour toute l'humanité. Mais cela peut se muer également par une relativisation colossale au rabais des valeurs et, surtout, des capacités à les synthétiser dans une vision culturelle unitaire. Celle-ci doit pouvoir permettre à cet océan de connaissances parcellisées (et même contradictoires) d'enrichir plutôt que de barbariser. La sapience ne peut commencer qu'à partir de l'origine de la connaissance globale, du Logos. Si on perd ce point de départ, on devient superficiellement réductionnistes et esclaves des idéologies nihilistes. Naturellement, plus on connaît de choses, plus l'ancrage culturel dans une vision *religata*, religieuse devient nécessaire afin de trans-évaluer toutes les choses connues ou disponibles dans une globalité unitaire dite sapience. À partir de la culture polyédrique et harmonieuse d'un Léonardo dans laquelle il pouvait être un génie aussi bien dans les activités d'ingénierie, qu'entrepreneuriales, artistiques en peinture, en sculpture, la culture moderne s'est développée en se spécialisant toujours plus jusqu'à se perdre dans ses nécessaires technologies et branches spécifiques. Dans ce troisième millénaire, il s'avère désormais indispensable de revenir à une sapience centripète en mesure de sauver toute cette culture aux forces et aux dynamiques centrifuges. Voilà fondamentalement le pourquoi une figure intellectuelle et sapientiale, comme celle de Benoît XVI, suscite autant d'intérêts et de suivis si attentifs. Ou bien des critiques



féroces de la part de ses opposants nihilistes. Même en marketing et dans le knowledge management, on est en train de suivre le cheminement de la nouvelle synthèse. La crise récessive générale et celle particulière des agences de publicité (de la communication multilingue) ne sont pas étrangères à ce grand retour à la sagesse professionnelle plus qu'à la soi-disant spécialisation des disciplines.

## Sapience (II)

La sagesse n'est pas l'addition de connaissances et de notions. Elle commence à se profiler lorsque l'homme se situe dans l'univers comme créature les pieds bien par terre et les yeux aux profondeurs du ciel représentant l' $\alpha$  et l' $\Omega$  (l'alpha et l'oméga) de la connaissance. Elle commence à exister lorsqu'il se dispose à coopérer avec Dieu qui est à l'origine et à la fin de toute son existence. La sagesse n'est donc pas encore la culture des choses ou la science, ainsi que réductivement l'homme nihiliste a tendance à le croire : tout ce qu'il connaît n'est qu'une parcelle toujours provisoire et minime, des connaissances qu'il lui a été possible de découvrir et que son sacro-saint travail a su dévoiler. Et surtout, la sagesse est la sagesse éternelle que le Créateur a révélée à l'homme à partir de sa Révélation et de la Tradition ecclésiale. Ainsi, toute l'histoire de la Création et la dimension de l'universalité entière constituent le topo de son existence : nous ne pouvons nous localiser dans cette condition globale où le sens règne bien au-delà, souvent, de notre capacité de repérage et de maîtrise. Le travail, aussi bien dans sa spécialisation productive et économique que dans la recherche eschatologique générale, nous amène à rendre sage la réalisation des œuvres et des entreprises et, on ne peut plus profonde, la civilisation.

## Scientisme

Les progrès scientifiques du dernier siècle ont été bien plus importants que ceux obtenus dans tous les acquis des millénaires précédents. Très bien. Mais ceci a enorgueilli les humains au point qu'ils ne se sont que massivement convaincus de leur autosuffisance téléologique et de la puissance suprême de la technoscience. Ils ont commencé ou continué à croire à la seule méthode expérimentale et à renier toute transcendance. En effet l'idée suivant laquelle la science, avec toutes ses méthodes, doit s'étendre à tous les domaines de la vie intellectuelle, morale et spirituelle est refusée par les scientifiques. Pour eux, la science ne peut être que positivement calculable et vérifiable sans d'autres évaluations. En réalité, même les scientifiques (non les scientistes !) du nouveau millénaire ne croient plus à cette idéologie simpliste et réductionniste : ils la jugent désormais naïve car, même d'un point de vue strictement « scientifique », se retrouvent face à des problèmes que la science elle-même ne sait pas résoudre. Don Giussani et bien d'autres avant et après, Jean-Paul II et Benoît XVI ont eu tellement confiance en la rationalité de la science et de ses méthodes qu'ils ont parié un grand retour à une conception scientifique et religieuse, en même temps : ce qui est en train de se passer, même à des niveaux déjà bien massifiés. Mais les masses abruties par le scientisme superficiel y sont encore esclaves... Au point que beaucoup d'employés, ou bien ont encore du mal à métaboliser

l'utilisation des technologies avancées (d'une manière obsolète), ou bien ils ont tendance à s'y soumettre acritiquement d'une manière plutôt passive et inefficace.

## Sécularisation

La sécularisation a commencé avec la révolution française qui au nom de son État rationalistique, a entamé la confiscation des biens de l'Église : il fallait ainsi séculariser la spiritualité par le biais de l'État bourgeois, absolutistes et sanguinaire. La persécution de l'Église (avec l'expulsion de France des Jésuites et l'assassinat des consacrées, les carmélitaines, par exemple) et la guillotine pour les nobles (installés dans l'aristocratie par « volonté divine ») constituaient les modalités essentielles pour l'instauration de la république révolutionnaire antichrétienne. La restauration immédiatement suivante devait rétablir provisoirement l'ordre monarchique. Mais le processus de sécularisation ne s'est jamais arrêté jusqu'à nos jours, en devenant de plus en plus idéologique et culturel. Actuellement, la sécularisation est plutôt appelée laïciste et revendique également une majorité politique de masse très contestée au niveau populaire. En France, par exemple avec les Veilleurs debout. Mais non seulement.

## Sens

Le nihilisme affirme, ou plutôt affirmait tout le temps, que la vie et le monde n'ont pas de sens. Et pourtant, chaque homme, dans tous les temps et au premier regard, cherche le sens de ce qu'il voit et ressent. Les idéologies positivistes, le scientisme, le matérialisme, les adeptes de la « libre pensée », depuis deux siècles se sont préfixés l'objectif d'expliquer ce manque de sens. Ils ont même proclamé tous la « mort de Dieu », producteur suprême de sens, depuis plus de deux siècles et depuis cette formulation célèbre de la part de Nietzsche (qui, lui, est assurément mort en 1900 à Weimar). Dans les derniers mois de 2012, on vient de sortir un livre intitulé « La belle mort de l'athéisme moderne » chez PUF (Presse Universitaire de France), une maison d'édition réputée pour ses publications philosophiques et même laïcistes. Philippe Nemo, professeur depuis 30 ans (!) à l'École supérieure du Commerce à Paris et directeur du Centre de recherche en philosophie économique, en est l'auteur prestigieux. Il a répondu affirmativement, avec son ouvrage qui a déjà eu beaucoup de suites, à la question « l'athéisme moderne a-t-il vécu ? ». Sa thèse est que l'athéisme n'a actuellement rien à dire ou à suggérer aux problèmes fondamentaux que se posent les hommes modernes : principalement, les éternels problèmes du sens de la vie. Tous les espoirs de la culture laïque, c'est-à-dire de la presque totalité de la culture nihiliste et incrédule, n'ont-ils pas trouvé réponse au problème crucial du sens ? Les théoriciens de l'athéisme sont même arrivés à reconnaître que la laïcité elle-même est une idée chrétienne : c'est Jésus Christ, et non Kant ou Popper, qui en a fondé le concept avec la distinction historique entre César et Dieu (avec la fameuse « démonstration » des deux faces de la pièce de monnaie). Naturellement, d'un point de vue sociologique, il y a encore une grande majorité des hommes contemporains qui croient encore au laïcisme et à la « religion dite laïque ». L'obsolescence est là aussi de rigueur : tandis que les philosophes et les intellectuels ont souvent changé radicalement d'idée, les masses sont encore perdues dans le chaos et les incertitudes de « l'insensé de la vie ». Cela va généralement changer, c'est sûr (pourrait-on dire). Quelle a été la contribution de

l'expérience propre à l'entrepreneuriat d'au moins un siècle, le vingtième, n'a pas vraiment été établie. Normalement, les philosophes ne sont pas très reconnaissants aux acquis historiques, même s'ils ont bouleversé toutes les conditions qui ont fait basculer leurs idées idéologues.

### **Sens (des activités)**

Il y a-t-il une activité qui plus que le travail réalise, intrinsèquement, la recherche du sens, de la logique, de la finalité ? Le travail, sa même définition, coïncide avec cette recherche : j'ai toujours dans les oreilles la question absurde posée par le fonctionnaire qui au téléphone me disait que le stagiaire pouvait « commercer son stage à la condition que son travail ne soit pas... productif » ! Et que, par conséquent, l'entreprise devait prévoir des activités non productives. Toute la crise occidentale avec ses récessions économiques pouvait être contenue dans l'ineptie insensée de cette affirmation. Dans la stupidité saugrenue de sa formulation. L'enfant, même dans ses jeux – il suffit de le regarder – ne fait que chercher le sens de toutes ses activités.

### **Simplicité**

Tout devient de plus en plus complexe et l'homme ne cesse d'avoir besoin de simplicité pour vivre. Comment faire ? La seule possibilité d'obtenir une capacité de simplicité dans la modernité est tout de même d'en maîtriser la complexité. Fini les possibilités de se découper des patelins où on peut vivre simplement sans avoir d'abord fait un grand travail pour dompter, réordonner tout le compliqué, souvent presque inextricable, de la contemporanéité. La quarantaine d'années où le nihilisme s'est rendu massif et capillaire ne permet à personne de pouvoir se retirer, dans un lieu séparé, par exemple même pas dans un couvent, pour vivre dans la simplicité. C'est naïf de le penser. Le diable relativiste et matérialiste, mais également faussement spiritualiste, habite désormais dans les plis où la complexité a envahi la réalité, toute la réalité. Il n'y a pas d'alternative à la maîtrise culturelle – naturellement proportionnelle à son hauteur spirituelle – pour se réapproprier sa propre simplicité essentielle.

### **Société**

La société – disait Madame Thatcher – n'existe pas. Ce n'était pas une boutade. Les racines culturelles de cette affirmation viennent de loin, de la critique radicale à la sociologie, ou mieux, au sociologisme, un des cancers culturels de notre époque. Déjà Benedetto Croce, le philosophe libéral le plus important de la première moitié du vingtième siècle non seulement italien, auteur d'un ouvrage intitulé « nous ne pouvons pas ne pas nous définir comme des chrétiens », s'était opposé à l'introduction de la discipline sociologique dans les universités. Il lui déniait toute dignité scientifique. Avec le freudisme et sa psychanalyse – y compris ses dérivés comme la psycho-sociologie et, justement, la sociologie – l'attaque à la civilisation de la personne allait s'accomplir dans toute sa monstruosité. L'idée centrale de cette vision hérétique de l'humanité, paradoxalement, était l'élimination du principe de liberté. Le subjectivisme psychologique remplaçait le libre arbitre de l'individu. Et l'idée même du péché, du choix éternel entre le bien et

le mal, allaient être anéantis dans les méandres mécanistes des dynamiques de la psyché dans l'objectivité et le subconscient... La notion même de société était affectée par cette idéologie restrictive et annihilée de la structure libre, totalement libre, de l'homme dans la société. Il existe des hommes, qui vivent ensemble, réunis en communautés et dans des structures sociales et productives dont ils partagent plus ou moins les finalités... Et tout ceci n'est pas assimilable au mot omnicompréhensif « société ». À la rigueur, il existe plusieurs sociétés qui vivent ensemble. La religion, la culture, la politique, l'économie elle-même ont la fonction d'opérer dans ces sociétés afin de les transformer et de les faire évoluer. La simplification de la notion société fait semblant que toutes ces composantes n'existent pas : c'est la base matérielle, celle-ci, à l'idéologie de la « pensée unique ». Que l'on pense aux discours démagogiques des politiciens commençant avec l'immanquable « la société l'exige... » : ils parlent naturellement de leur société, de leur électeurat. Comme quoi, Madame Thatcher, qui n'était pas démagogique, disait une grande vérité.

## Spiritualisme

Le diable ne pense qu'à ça : il est naturellement très intelligent mais toujours maléfique. Et il se sert même du spiritualisme, et non seulement du matérialisme, pour provoquer la damnation de l'homme moderne. Kierkegaard répétait souvent que la mondanité est diabolique. Mais l'homme, dans sa vie, n'a pas le choix : il ne peut pas se passer de bouffer et de métaboliser le diable de sa matérialité. La matérialité factuelle revient au galop à toute tentative de s'y échapper. La vocation du christianisme est de se réaliser dans une civilisation humaine régie par les principes divins qui, par ailleurs, sont également très humains. Complètement humains. Remarquez-le, les spiritualistes ont tendance à ne pas travailler : le travail enracine dans la vie, dans la culture vivante du quotidien, des relations, de sa propre contemporanéité. L'essence du travail est la vie elle-même. Et qui pense de s'en passer ou d'y passer à côté est déjà esclave du Satan qui ne fait que séparer les hommes de leur vie, de leur véritable vie. Autre chose, naturellement, est la vie monacale consacrée. Qui, tout de même, se fonde sur le fameux « Ora et labora ».

## Stages

Lorsque nous accueillons dans nos agences – depuis presque trente ans – des stagiaires, nous nous trouvons en face de jeunes (traducteurs, copywriters, marketeurs, informaticiens ou graphistes) qui, d'un point de vue technique et spécialiste, sont généralement, et relativement, assez bien préparés. Surtout dans la dernière décennie. Ils ont tous eu au moins un ou plusieurs séjours importants à l'étranger et leur dimension n'est pas seulement assez polyglotte mais également et irréversiblement très cosmopolite. Mais d'un point de vue culturel et idéologique, c'est une toute autre évaluation. Ils ont vécu pendant presque une vingtaine d'années – toute leur vie – dans un univers aux antipodes des marchés. Dans les mains idéologiques devenues souvent dévastatrices de familles presque systématiquement désagrégées (le nihilisme a accompli ses ravages) et, surtout, auprès de professeurs ordinairement adeptes de la culture habituellement étatiste des fonctionnaires. Les exceptions, aussi bien pour les familles que pour les professeurs, sont rares. D'un point de vue politique, ils sont cuits à feu doux et parfumés à une sauce rebelle.

et profondément encore dite « anticapitaliste », même si cet adjectif a été vidé de tout possible sens véridatif et historique depuis un quart de siècle. Une évidente grande énergie les anime : le naturel vital de leur jeunesse est tout de même de mise contre les idéologies faussement hédonistes et de réelle réification. La culture massifiée du sexe, du divertissement de la société du spectacle les a communément déjà bien aplatis. Je commence avec eux, à leur arrivée en agence, en leur annonçant un stage principalement centré sur le rapport, justement, avec le marché, les marchés : ceux dans lesquels on produit – et on ne consomme pas, en la dissipant, la richesse économique et spirituelle. Certes, en les immergeant dans leurs futures activités pour lesquelles ils ont suivi déjà des longues expériences formatives, mais avec l’œil et l’oreille orientés vers les marchés, la source et l’aboutissement du travail. Ils doivent devenir des producteurs, essentiellement des producteurs, et non plus des consommateurs. Déjà des consommateurs instruits qu’ils sont pour y avoir été si longuement « éduqués ». Serait-il ce point de leur expertise en consommation et de leur ignorance inapte à la production (outre aux lois scélérates et à la paralysie d’une économie hyper-endettée) à expliquer que plus d’un tiers de jeunes – si bien très cultivés – sont au chômage ? Je ne finis jamais de me demander le pourquoi réel des soi-disant intellectuels et des innombrables pseudo-artistes de notre monde – qui ne font que se présenter comme des modèles pour les jeunes – et qui se professent quasi systématiquement nihilistes. Comme si la recherche de la vérité et de la beauté également spirituelle devrait être antagoniste aux formes artistiques et d’amusement ! Au contraire. Mais, on le sait, Satan préfère ces terrains de soi-disant légèreté. Et de séparation. Les stages en entreprise pour des jeunes sont tout de même des grands moments d’une possible éducation pas seulement strictement professionnelle.

### **Subordination (du travail)**

Les contrats d’ouvriers et d’employés sont établis selon la dénomination légale de « subordination ». Les employeurs sont les subordonnés. Rien de mal, en principe. Mais nous vivons dans un univers où les relations de travail sont de plus en plus coordonnées donc complètement inadaptées à des contrats de travail de subordination. Toute institution économique ne cesse de recommander, inutilement, une plus grande, immensément plus grande, « flexibilité du travail ». Les contrats de subordination, par contre, demeurent figés, tragiquement figés, jusqu’au moment où on délocalise l’entreprise à l’étranger, on ferme toute activité devenues inutiles ou non compétitives ou on fait faillite. C’est à ce moment que commencent les lamentations ou les récriminations, inefficaces autant que tragiquement tardives. Le contrat de subordination ne fait – entre-temps – que demeurer. Mais il y a encore pire : la subordination obligée engendre des conséquences néfastes sur le plan culturel aussi bien dans la conception du travail que d’un point de vue comportemental. Que l’on pense à l’opportunité absolument improbable qu’un ouvrier ou un employé puisse seulement penser devenir entrepreneur !

### **Subsidiarité**

Pour bien comprendre ce qu’est la subsidiarité, il faut partir de la matrice idéologique contraire et opposée, aujourd’hui dominante : celle de l’étatisme. Celle fondée sur l’armée infinie des lois et des réglementations qui prétendent légiférer (en vain) dans toute la vie humaine, y compris dans

ses recoins. Sans aucun succès, naturellement, ou bien en la bureaucratissant et en la déshumanisant totalement. Son principe fondateur, implicite ou bien caché, est, en effet, le tristement célèbre de l'homme est loup pour l'autre homme, de Hobbes : d'où un État absolutiste et surpuissant prétendant tout gérer et imposer. Le marxisme et le facho-nazisme jaillissent de cette idéologie hobbesienne du dix-septième siècle déjà complètement totalitaire, quoique à l'époque seulement théorique. Le principe fondateur de la subsidiarité n'est nullement une quelconque idéologie préfabriquée, mais la personne humaine elle-même. De la sorte, l'État est au service de la personne et non la personne humaine totalement assujettie – fatalement, jusqu'à l'esclavage volontaire et moderniste – à la dictature culturelle et légaliste de l'État, finalement (*in fine*) dirigiste et absolutiste. La subsidiarité se présente ainsi comme une sagesse humaine privilégiant la personne, ses libres initiatives et ses associations, face à un État nécessaire mais qui doit demeurer minimal : la subsidiarité n'est donc pas une forme d'anarchisme. Toute politique subsidiaire privilégie avant tout la primauté de la personne sur toute forme de présence et action de l'État. Celui-ci peut agir en complément et en soutien des initiatives privées jusqu'à disparaître immédiatement si sa fonction n'est plus nécessaire. Il y a trois formes de subsidiarité : la verticale, l'horizontale et la latérale.

### **Subsidiarité horizontale**

À la différence de la subsidiarité verticale, celle horizontale permet et facilite l'intégration et la communication entre les différents acteurs qui participent aux opérations de subsidiarité aux mêmes niveaux : par exemple ceux des régions, des provinces, des départements, des communes, des familles... En réalité, la subsidiarité horizontale privilégie l'initiative de la personne et de ses associations par rapport à l'initiative verticale et « descendante » à partir des organismes publics et centraux. La subsidiarité verticale est ainsi équilibrée par cette dynamique de signe opposée permettant de protéger davantage le citoyen et la personne de l'intervention fatalement « invasive » de l'État et de ses organes institutionnels.

### **Subsidiarité latérale**

La subsidiarité latérale est aussi définie comme relationnelle. L'action privilégiée de ce type de subsidiarité est celle des systèmes de relationalité continue. Les contrats figés y sont marginaux jusqu'à joindre à la subsidiarité circulaire où plusieurs types d'acteurs sont mobilisés : ils sont appelés les *multistakeholders*. Giorgio Vittadini, professeur de l'Université de Milan en Italie, est considéré comme un expert, même international, de la subsidiarité.

### **Subsidiarité verticale**

Elle indique l'intervention de l'État dans les activités des privés qui cultivent une utilité publique. Elle est toujours subsidiaire, contribue et n'est jamais indispensable (ne doit jamais l'être). L'esprit lui-même de la subsidiarité est exprimé par ce principe auxiliaire qui permet à la personne et à l'initiative de ses propres organisations privées et spontanées de bien garder le



caractère libre et autonome dans la conduite de l'initiative en question. Par exemple, l'école privée – qu'elle soit catholique ou d'autres confessions – en tant qu'école reconnue par l'État, c'est-à-dire conforme aux lois réglant l'enseignement, a le droit d'être subventionnée au moins comme l'école publique. À vrai dire, il faudrait même affirmer le contraire : c'est l'école de l'État qui devrait être financée comme celle privée (on y ferait même des économies). En réalité, il faudrait renverser la conception courante actuelle qui devrait montrer l'utilité pour l'État à disposer d'une école publique toujours provisoire et suppléante. Il y a des États ou des administrations publiques qui mettent à la disposition des citoyens des *vouchers*, des tickets personnels correspondant à la valeur des dépenses pour l'école : les citoyens sont ainsi libres des les utiliser pour l'école de l'État ou pour une école privée et reconnue de leur choix. La liberté de la personne, dans ce cas celle des parents, est ainsi garantie directement. Au-delà de l'exemple, l'Union européenne elle-même a fourni une claire définition générale de la subsidiarité : « L'État ne doit intervenir que lorsque les personnes et les groupes ne sont pas en mesure de s'en sortir tout seuls. » La tendance laïciste à vouloir éliminer les écoles privées montre toute la folie totalitaire de l'interventionnisme étatique dans nos jours et dans nos vies.

## Syndicats

Les syndicats ont surgi à la fin du dix-neuvième siècle d'organisations spontanées et hétéroclites dans presque tous les pays. Ils s'appelaient avec des dénominations de soutien mutuel dans les luttes qui s'organisaient pour obtenir les premiers droits élémentaires du travail. À l'époque, il s'agissait surtout de paysans et d'ouvriers de la grande industrie de l'époque qui venaient de se former et se développer en organisations. Parallèlement, les premiers partis politiques venaient de se fonder. C'est ainsi que les travailleurs ont commencé à bénéficier d'une double représentation : celle syndicale, dans le travail, et celle politique, dans le pays (lorsque le suffrage universel était déjà de mise). Très rapidement, les syndicats se sont ultérieurement départagés selon leur appartenance politique ou référents idéologiques. Ainsi, leur histoire s'est déroulée en contribuant à la construction des démocraties nationales qui s'est bien achevée au milieu des années 1960. Par après, surtout dans les pays européens, il y a eu le développement d'un mouvement de dégénérescence, d'hyperdémocratie qui a amené à un étatisme dévastateur dont les syndicats se sont rendus parmi les principaux responsables. Leur histoire, leur revendicacionnisme infini, a radicalement changé de sens. Jusqu'à atteindre les crises conséquentes actuelles sans apparentes solutions. Les démocraties mûres (à la limite de la sénilité bureaucratique et dépensière) ne savent plus comment se passer de ces syndicats obsolètes, et concurrents pléonastiques des partis politiques, dans les sociétés devenues ingérables par des législations du travail, entre-autres, toujours hyperdimensionnées.

## Syndicats (refus du travail)

À part l'angoisse de le perdre, l'éloignement culturel du travail, jusqu'à son refus comme hostilité d'attitude, ne peut pas être attribué qu'aux syndicats. C'est le nihilisme général de notre époque qui en est redevable. Comme les syndicats, dans les dernières décennies, n'ont jamais défendu l'idée du travail en tant qu'activité éminemment gratuite outre que contractuelle, ils se

sont positionnés pratiquement à l'intérieur ou à la tête, du mouvement dévastateur du nihilisme. En effet, toute la politique revendicationniste des syndicats européens (sauf de très rares exceptions) a brillé par son « économicisme » exaspéré. La conception plutôt marxiste des luttes a refait, ou a continué à faire surface. Celle-ci, on le sait, en séparant le travailleur de son produit et de son entreprise, lui fait vivre toute l'aliénation construite artificiellement sur le travail : Fatalement, le travailleur subordonné se sent plus proche ainsi de sa vie dans son temps soi-disant libre. Et, inévitablement, il a toujours tendance à refuser son travail, toujours sacré. Le diable, éternellement séparateur, a la liberté de répéter son habituelle performance, même grâce aux services du syndicat, d'éloigner le travailleur de son essence. Et je pèse mes mots en sachant très bien que le mot Satan fait souvent sourire.

### Talents (I)

On s'aperçoit de ses talents comme on découvre être gaucher ou droitier. Évidemment, il faut travailler et essayer pour comprendre : sérieusement et nombreusement essayer. On s'approche, il va de soi, de la découverte de ses propres talents par approximation et par défaut : si je suis obèse, inutile de me préfixer de devenir un grimpeur dans le cyclisme... Pour d'autres talents plus sophistiqués, il faut procéder bien plus attentivement, mais c'est toujours l'engagement avec le travail personnel le véritable cheminement. *Tout d'abord*, il faudrait découvrir si on est majoritairement associatif, évaluatif, intellectif ou normatif, c'est-à-dire si on dispose d'un tempérament naturel qui prévaut sur les trois autres selon les règles déjà découvertes, par ailleurs, par Aristote. *Puis*, ce sont les résultats permanents des essais rationnels qu'on a l'opportunité – tout banalement – d'expérimenter et de comprendre. C'est dans le rapport avec son marché et même ses marchés personnels (ce qui est défini comme son prochain) que l'on trouve ces opportunités. En tout cas, on est toujours responsables de ses propres talents dont il faut répondre, à tout moment et globalement, face au Créateur : cela sera son premier critère de jugement final.

### Talents (II)

Pourquoi lorsqu'on parle de travail à propos des talents personnels, le thème de l'entrepreneuriabilité n'est jamais, ou presque jamais, pris en compte ? Le travail dans la mentalité contemporaine est systématiquement associé à sa forme de subordination : la création, la fondation et la gestion de l'entreprise, qui constituent tout de même les actes et les conditions toujours préalables, déterminantes dans la continuité et décisifs pour son développement innovatif, on les donne par escomptées. De même, on ne tient pas compte, généralement, des talents interprétatifs vis-à-vis des besoins implicites des marchés et des procédés technologiques qui sont à la base et permettent – tout simplement – l'existence elle-même des activités économiques. On ne parle que d'emploi, de postes de travail qui ne sont que les résultats d'une longue et complexe filière d'études, de prise de décisions de rassemblement de capitaux, de structurations techniques, de risques importants... Tout l'espace culturel de discussion est ainsi pris et accepté par les syndicats et les politiciens qui sont rigoureusement étrangers à toute pertinence en la matière. Leurs talents périphériques et marginaux, deviennent ainsi centraux dans l'occupation encombrante du terrain et, surtout, excentriques (très excentriques) en rapport à

la solution des problèmes. En effet, la politique ne doit se limiter qu'à créer les conditions objectives et favorables au bien commun donc à la personne et à l'entreprise (jamais elle n' a pu créer un seul poste de travail, à l'exception de ceux déjà bien pléonastiques pour plus que la moitié des fonctionnaires !) ; et quant aux syndicats, ils devraient se borner à défendre ces conditions dans la continuité, dans l'intérêt stratégique des travailleurs : naturellement leur talent pour cet intérêt stratégique n'est autre chose que le bien commun poursuivi également par le talent des politiciens et des entrepreneurs. Ah, si chacun se bornait positivement à travailler dans les limites et dans la reconnaissance de ses propres talents et, réciproquement, de ceux des autres !

### **Technolecte**

On appelle technolecte le langage technique d'un secteur spécifique ou d'une entreprise (voire d'une de ses divisions professionnelles). Dans la modernité de la communication, tout le langage devient de plus en plus technique. Même la langue quotidienne et habituelle est influencée par les technolectes qui ont envahi nos lexiques quotidiens. En copywriting et en traduction, l'industrie des langues a résolu le problème de la précision et de la rigueur de la terminologie technique avec les Mémoires informatiques. Depuis une vingtaine d'années, on a ainsi pu démystifier les falsifications pénibles et embarrassantes de beaucoup d'agence vantardes qui n'en finissaient pas de raconter qu'elles disposent – encore aujourd'hui – de milliers d'impossibles experts copywriters et traducteurs tous « spécialisés » en rédaction technique dans les technolectes des clients. Trop beau même pour être vrai.

### **Technoscience**

On a appelé technoscience l'idéologie du modernisme. Les scientifiques du dix-neuvième et du début du vingtième siècle, en développant leurs technologies extraordinaires qui nous ont permis de marcher sur la lune et de nous connecter sur la planète avec Internet, ont abandonné, apparemment en grande partie, l'idée de la transcendance, ne croyant plus qu'au palpable de la radiographie et des smartphones. La technologie était devenue l'idole le plus cru. Puis, petit à petit, la recherche scientifique les a menés à nouveau au Mystère de l'univers. Actuellement, très peu de véritables scientifiques sont réellement athées alors que la culture de la technoscience non religieuse et matérialiste déferle et est inversement proportionnelle à la connaissance véritable des progrès de la science. Lorsque l'iPad se vend par centaines de millions, les masses adeptes à la technoscience, continuent à refuser – apparemment et avec retard, beaucoup de retard – la transcendance.

### **Téléologie**

J'aime tellement ce mot que le nom de mes agences de publicité est tiré de sa racine (en grec *telos*). Comme le laisse entendre son étymologie, le terme téléologie se réfère au processus en devenir inscrit dans une action, un phénomène, dans la vie d'une personne ou d'une marque... En

effet, le terme *telos* – ma marque publicitaire – signifie cible, réalisation ou résultat d'un projet. Pour les Grecs anciens, le *telos* représentait l'achèvement, le sommet ou encore la finalisation d'une initiative. L'accomplissement d'une résolution, d'un rêve. Toutefois, la téléologie désignait également la description d'une tension vers un programme ou le surplomb d'un dessin. La téléologie raconte, ou introduit, aussi le concept arc-boutant d'une stratégie. Bref, c'est le mot de la recherche du sens, un mot plein de résonances projectives. Ce n'est donc pas par hasard s'il est quelque peu désuet : notre civilisation en déclin a aboli virtuellement le terme « sens » car sa culture dominante, le nihilisme, affirme que la vie n'en a pas, elle n'aurait – pas toujours – que des utilités pratiques.

### Tempéraments (les quatre)

Il est tout de même assez curieux que les quatre tempéraments que déjà Aristote et Hippocrate avaient détecté ne soient pas très connus et utilisés dans la sélection et dans le management des entreprises. Quels sont ces quatre tempéraments ? *Tout d'abord le politique* : sont à classer dans cette catégorie ceux qui ont un tempérament associatif, les personnes dotées de facultés avant tout de communication dont la caractéristique essentielle est de se mettre en rapport direct avec les autres. Pour s'entendre, il s'agit des vendeurs, des *public relations men* (ou *women*), de tous ceux en mesure d'assumer et représenter facilement l'image de la totalité de l'entreprise face à l'extérieur (ou à l'intérieur pour son unité). *Deuxièmement l'économique* : la catégorie est formée par les éléments capables naturellement d'évaluer avec précision la valeur aussi bien des personnes que des choses, donc, il s'agit des évaluateurs. Ce sont les responsables aptes de la production, les product managers, les responsables économiques et financiers. Il s'agit de ceux qui sont destinés à fixer aussi bien pour l'extérieur que pour l'intérieur la valeur de l'entreprise, de ses produits et de leur développement, y compris à fixer la valeur relative des personnes. *Troisièmement le scientifique* : la catégorie est constituée par les intellectifs, par les personnes dont la tournure d'esprit est fondamentalement le rapport avec la vérité, l'essence des choses et des personnes. Ce sont ceux qui, au-delà des circonstances, des personnes et des succès sont en rapport avec la substance intellectuelle d'entreprise, de sa recherche technologique et de ses forces innovatrices. *Quatrièmement le culturel* : la catégorie est constituée par les normatifs, par les personnes en mesure de se préoccuper instinctivement des principes et des règles de comportement des personnes, aussi bien en vue de fonder et de renforcer la « culture d'entreprise », soit comme force centripète et unifiante, que comme force stylistique vers l'extérieur pour en visualiser l'identité et sa spécificité. Ainsi, le politique (*associatif*), l'économique (*évaluatif*), le scientifique (*intellectif*) et le culturel (*normatif*) sont les quatre tempéraments dont chaque personne est douée dans des proportions différentes mais avec toujours une caractéristique qui prévaut nettement en rapport aux trois restantes. Il n'est pas donc à conseiller de mettre à la tête d'une entreprise un intellectif ou comme responsable de sa structure financière un normatif, voire comme chef de département R&D un associatif... À moins que, dans une certaine phase, on ne veuille pas souligner la nécessité de soigner une carence bien déterminée avec l'emploi d'un tempérament excentrique ou même opposé, nécessaire d'un point de vue théorique. Par exemple, après un pape associatif comme Jean-Paul II, on a choisi très intelligemment un pape intellectif comme Benoît XVI avec un tempérament plus approprié à

stabiliser théologiquement l'Église après la phase politique et de masse de l'après-Concile. Mais, autant savoir ce qu'on fait. Même avec la clarté d'un Aristote.

## Théologie

Littéralement, c'est la discipline qui s'occupe des choses de Dieu. Elle a même été définie comme l'activité principale de l'homme, celle avec laquelle l'humain cherche un sens à son existence, téléologiquement. En effet, on dit « *philosophia ancilla theologiae* », la philosophie n'est que la servante de la théologie. Donc, plus que des choses de Dieu, la théologie s'occupe des choses des hommes qui cherchent un sens à leur vie, qui recherchent eschatologiquement le but final, l'origine de leur existence permanente. Contrairement à ce que l'on peut penser, la théologie est la pensée la plus diffusée et première de l'homme. Le sens religieux est le plus diffusé, inné dans tout homme. Le grand anthropologue Julien Ries a même défini avec l'appellation « *homo religiosus* » (dans ses centaines d'articles et livres publiés), la caractéristique essentielle et originelle de l'humain. « Le sens religieux » est également le titre du livre fondateur du mouvement le plus moderne et le plus rigoureux de notre contemporanéité : *Communions et Libération*. Quel est le rapport entre la théologie et le travail en entreprise ? La question, apparemment saugrenue, et qui ferait sursauter aussi beaucoup d'entrepreneurs, repose le même rapport que l'anthropologie a avec la formule du cardinal belge Ries qui a créé une discipline fondatrice – avec son *homo religiosus* – à la tête de la série de l'*homo habilis*, l'*homo faber* et l'*homo sapiens*... La théologie concerne au plus haut degré le travail : le travail est la continuité de la Création divine dans l'éternité.

## Tièdeur

« Au diable la tièdeur ». C'est une petite phrase que père Michel Zanotti, curé à Marseille, répète souvent. Tout aussi comme « Les tièdes vont en l'enfer ». Avec sa soutane et sa figure de jeune premier, il remplit son église de fidèles. Ceux-ci ont besoin d'absolu et de vérité et non de câlins spirituels. Le Christ et ses saints n'ont jamais été tièdes. Et jamais on a compté, comme dans notre monde contemporain, autant de martyrs. Des centaines de milliers chaque année ! Ils vont à la Messe en sachant qu'ils peuvent courir le risque de sauter en l'air avec une bombe assassine. Et pourtant, ils n'hésitent pas. Il doit y avoir un secret. Mais le secret n'en est pas un. Il n'en a jamais été un dans l'histoire. Don Giussani répétait souvent que la « raisonnable du chrétien le récompense avec – comme il est dit dans l'Évangile – le centuple même dans cette vie ».

## Tradition

Il y a, naturellement, la tradition sensée et du sens, et – désormais – la tradition, par contre, insensée du non-travail et du parasitisme. Il y a la tradition de la rationalité laborieuse et la tradition de l'hédonisme misérable, parasitaire ou à crédit illégitime, quoiqu'ignoblement légalisé. Superflu de dire que les décisions économiques des quatre ou cinq dernières décennies ont été prises radicalement, même contre le bon sens. Les syndicats et les partis politiques

bourgeois nous ont mené non seulement – comme on dit – au bord du gouffre, mais véritablement à son intérieur, en hypothéquant une grande partie de notre avenir à cause des dettes. Mais qui est-ce qui a dirigé les syndicats et les partis ? Nous, les travailleurs, plus ou moins zélés : ce sont toujours les hommes les vrais responsables des choix politiques. On ne doit jamais l’oublier. Même les partis de droite ont cédé aux dérives socialement et économiquement criminelles qui nous ont fait sombrer dans les dettes et dans les welfares au-delà de nos moyens. Mais le mot tradition, dans le sens de la tradition religieuse, signifie également la continuité de la vérité évangélique dans l’histoire ecclésiale. Dans ce sens, le mot n’a qu’une signification positive. Par exemple, l’action des quatre pontificats conciliaires et postconciliaires a reconduit les égarements catho-progressistes et catho-protestants du modernisme des cinquante dernières années à l’intérieur de la Tradition (à tort, je ne compte jamais le pontificat d’un mois de Jean-Paul Ier, mort très prématurément). L’élection du dernier pape argentin François, se présente déjà depuis ses débuts sous le signe de la pure et grande tradition théologique et ecclésiologique. Cela a été l’idée du christocentrisme, qui a fait du futur Béat Luigi Giussani peut-être le plus grand théologien et pasteur du vingtième siècle. Il était même ami personnel des trois derniers papes, y compris François, lesquels l’ont célébré sans réserve aux plus hauts niveaux. Son infatigable travail a réuni et recomposé les grandes tendances divergentes à l’intérieur de l’Église catholique : principalement celle de la Rupture ou celle de la continuité dans la Tradition. Les quatre personnes, des véritables géants de la foi, avec en plus le cardinal Scola du diocèse le plus important au monde – celui de Milan – qui a explicitement renoncé à être élu pape à la faveur du cardinal argentin Bergoglio, ont sauvé virtuellement l’Église – quoi qu’on en dise les journaux et une certaine opinion publique – d’une dérive catho-protestante. Bien d’autres théologiens et religieux, naturellement, se sont rendus protagonistes dans cette structure de sauvetage (un pour tous, le théologien suisse von Balthasar). Dans cette ligne, Benoît XVI n’a pas hésité à placer le grand diocèse de Milan comme modèle avancé de la nouvelle Église mondiale (le cardinal Scola, élève strict de don Giussani, est un ami cher de Ratzinger : il continue à rester à la tête ou très proche de la revue christocentrique *Communio*, traduite en plusieurs langues).

### Traduction (d’essai)

Sur notre site web, il est écrit que nous ne livrons plus de traductions d’essais aux clients depuis la fin des années 1980 et ce, pour deux raisons. *Tout d’abord*, après plus de trente-cinq ans d’expérience sur les marchés internationaux, nous n’avons vraiment plus rien à prouver, et il serait donc très humiliant et inutile de continuer à le faire. *Deuxièmement*, cette pratique n’est pas du tout probante : très subjective, elle témoigne en fait d’un niveau professionnel des évaluateurs très primitif et naïf. Lorsqu’il est question d’une traduction d’essai, tous les candidats la soignent particulièrement avec des techniques et des procédures spécifiques qui, à coup sûr ou presque, ne seront pas utilisées dans les fournitures suivantes (ne fut-ce que pour un simple problème de coût, assurément de la part des agences monocalisées). Il est rare, rarissime, qu’une entreprise privée demande une traduction d’essai. Il faut tout le simplisme borné des fonctionnaires, pour ne pas utiliser d’autres adjectifs inévitablement offensifs, pour croire au bien-fondé d’une traduction test. Naturellement, elles sont presque toutes acceptables et il faut tout le déploiement du ridicule pseudo-professoral du fonctionnaire évaluateur de service pour les différencier avec des nuances finalement insignifiantes et douteuses... L’idée que bien d’autres critères d’évaluation objectifs



puissent être mis en jeu comme le glocalisme, le contrôle, la correction et la validation internes (même pour les géostyles), semble ne pas effleurer ces acheteurs publics de traductions modernes, désemparés et évidemment très ignorants. Souvent, il faut bien dire, la traduction d'essai est requise par les procédures bureaucratiques... Pour ne pas parler de la méconnaissance elle-même des Mémoires de traduction qui sont à la base des textes contemporains, inévitablement techniques. Il faut beaucoup travailler pour qu'un minimum de savoir-faire professionnel puisse pénétrer le milieu des appels publiques qui semblent encore vivre dans les années 1960-70.

## Traductologie

Les sciences n'en finissent de se développer : la traductologie « ante litteram », qui n'avait pas cette dénomination moderne, était déjà bien présente il y a plus de mille cinq cents ans avec toutes les recherches et les essais de saint Jérôme, le patron de la traduction. L'homme moderniste devrait vraiment devenir moderne en se rendant compte que la science contemporaine n'a pas attendu la proposition de l'atome planétaire du Danois Bohr, dont Bruxelles dispose un monument fameux (l'Atomium de 102 mètres de hauteur), pour commencer ses premiers pas. Pour rester dans cet exemple, le mot « atome » vient du grec *atomos* : en Grèce et à Rome, il y avait pas moins de trois grands philosophes atomistes : Démocrite, Épicure et Lucrèce... Quant à leur *atomos*, dont le sens était « indivisible », le très grand laboratoire à Genève, avec son accélérateur de particules gigantesque, a justement découvert qu'il est ultérieurement divisible. C'est une histoire comme celles de toutes les sciences qui permettent de découvrir progressivement la vérité. L'homme, au lieu de s'enorgueillir inutilement et de se considérer arrogamment autosuffisant, devrait plutôt évaluer sa relative ignorance et continuer ses recherches sous l'illumination de l'éternelle sagesse divine. Cela vaut, naturellement, également pour la traductologie où mon ignorance est moins flagrante grâce à mes activités professionnelles.

## Transcendance

Personne n'a jamais vu Dieu. Pourtant, cela fait des milliers d'années qu'on en parle. Il s'est même révélé dans l'histoire de l'Ancien Testament et, dans l'Évangile, l'incarnation de Jésus a même fixé la Trinité et la conséquente Église dans la continuité de la Tradition. Mais personne n'a jamais vu Dieu le Père. Sauf – entre autres – les multitudes d'Hébreux, ses apôtres et saint Thomas, l'incrédule, qui lui a même fourré son doigt dans la plaie du côté, après la Résurrection. Certes, d'innombrables yeux du cœur l'ont expérimenté et « vu » – on pourrait dire chaque homme – avec une profondeur et une efficacité on ne peut plus puissante et certaine dans l'histoire millénaire. Le cardinal belge Ries, qui vient de mourir début mars 2013, était un anthropologue culturel reconnu. Il a même documenté l'histoire de l'« homo religiosus » dans toutes les cultures et toutes les latitudes. La transcendance n'est donc pas positivement et matériellement démontrable. Cependant, qui pourrait le nier rationnellement ? C'est justement la raison qui amène à la réalité et celle-ci, inévitablement, est exclusivement perçue par l'intelligence indépassable du cœur : la transcendance.

## Travail (œcuménique)

Ils ont participé très nombreux et activement à la Conférence de Beyrouth, à la fin du mois de mars, les représentants religieux musulmans avec ceux chrétiens pour s'interroger sur le thème « La finalité humaine de l'économie ». Quoi de plus universel que la production de richesse pour se confronter dans le dialogue entre Coran et Évangile ? Les citations de ces livres sacrés sur le travail ont été mises en valeur. « Le meilleur d'entre vous est celui qui est le plus utile aux autres hommes », disait le prophète Mahomet. Et « À qui on a donné beaucoup, sera demandé beaucoup et à qui on aura confié d'avantage, sera demandé d'avantage » avait déjà écrit plus de cinq siècles auparavant Luc dans son Évangile (12, 49), en répétant les paroles de Jésus. Les entrepreneurs musulmans étaient de la partie au Liban également en nombre, conscients d'un très grand retard de leur religion par rapport aux thèmes du travail. En face, ils avaient l'immense expérience des chrétiens en économie qui déjà dans le haut Moyen Âge, aux temps de la Patristique et même du premier monachisme, avaient fait face à la place théologique des activités économiques, technologiques et culturelles dans la civilisation et dans la transcendance. Pour ne pas parler de la profondeur incommensurable de la Doctrine Sociale de l'Église (la DSE) dans les deux derniers siècles. Toute la civilisation occidentale et mondiale s'est façonnée sur les principes extraordinaires du christianisme : toute autre culture, où qu'elle soit située, ne fait que suivre les traces de ce qu'on a appelé, d'une façon impropre, le « capitalisme chrétien ». En effet, le ressort fondamental de la civilisation opulente de l'Occident chrétien a été constitué des trois polarités de la téléologie salvifique de l'humanité : la liberté, la laïcité et l'universalité. Avec cette triade de valeurs capitales tous introduits et soutenus par Jésus, la catholicité a pu guider l'histoire du progrès non seulement matériel, mais également spirituel et culturel, de l'humanité entière. Que l'on pense, par exemple, au handicap colossal des travailleurs et des entrepreneurs musulmans paralysés sous le fouet (non métaphorique) et la condamnation à mort de la Sharia pour tous ceux qui veulent changer de religion. La première vérité totale qu'ils sont contraints à rencontrer et constater, dans ce genre de rencontres œcuméniques avec les chrétiens entrepreneurs, est que sans liberté, sans aconfessionnalité de l'État, comme vient de le dire le cardinal Scola à Milan, et sans l'universalisme catholique, jamais ces musulmans pourraient s'approcher de la moralité élémentaire de la science du monde. Plus que leur dire ces vérités très primaires, c'est très bien – et œcuménique – que les musulmans les voient et les rencontrent.

## Travail (sacralité du)

Même le travail le plus solitaire et le plus retiré met inévitablement en relation le passé et l'avenir avec le marché, le marché de la demande et de l'offre, et avec ses interlocuteurs clients directs. Le travail fait entrer fatalement en rapport avec la socialité, le véritable sens du marché : le travail sert intrinsèquement à la socialité et il y est finalisé. Il n'y a rien qui « socialise » plus que le travail. Or, le sacré est très habituellement conçu comme une attitude qui se détache du mondain et du social pour s'adresser aux choses célestes, du ciel. Le christianisme nous a appris, par contre, qu'il n'y a rien de sacré qui soit étranger à l'homme et à son monde. Tout le mystère chrétien passe par l'incarnation : Dieu qui s'est fait homme et qui s'est socialisé dans son univers comme tout autre homme de son temps. Le travailleur, dans sa culture entrepreneuriale de producteur de richesse, ne sera jamais facilement un pseudo-spiritualiste ; son rapport avec la

factuelité concrète ne lui permet pas de s'abstraire de sa réalité humaine. C'est vrai que l'homme doit s'élever dans le transcendant mais sa nature originaire d'homme demeure jusqu'à sa mort toute entière. En effet, le chrétien appartient contemporanément aussi bien à sa dimension humaine factuelle et qu'à celle sacrée et divine. Comment l'homme pourrait-il ne pas intégrer, dans cette double appartenance où toute sa vie se dilate vers l'infini, le défi même qui essaye de se dépasser dans la séquelle du Christ ? Le travail constitue un facteur non seulement important mais décisif dans ce processus de sacralisation de toute l'existence. Peut-on imaginer une vie en voie de suivre un processus salvifique, de salvation – propre à tout chrétien, naturellement, pécheur – sans que la sacralité du travail soit mise en jeu d'une manière radicale et authentique ?

### Université (catholique ?)

Il y a en Belgique un cas qui est en train de devenir historique et emblématique. La fameuse Université Catholique de Belgique, à Louvain, une des plus prestigieuses au monde depuis des siècles, a mis à l'ordre du jour l'abolition de l'adjectif « catholique » dans sa dénomination : UL au lieu UCL ! C'était l'Université où le cardinal Ries enseignait et où il avait réalisé l'essentiel de sa recherche sur l'« homo religiosus ». L'emblématique de cette métamorphose consiste au fait que depuis des décennies la culture catholique de l'Université avait sombré sous les coups réitérés d'une culture quelque peu laïciste et relativiste dont la Belgique, en général, est devenue une des championnes de l'Europe et du monde. Les idéologies du socialisme matérialiste et du libéralisme aux racines scientistes semblent déjà avoir remplacé les principes séculaires de la grande université belge aux principes chrétiens authentiques. Les populations qui ont une vénération du Roi Baudouin (qui avait abdiqué pendant 48 heures pour ne pas signer l'horrible loi anti-chrétienne sur l'avortement) n'en reviennent pas face à ce bouleversement qui montre le degré de l'emprise du nihilisme même dans son institution catholique la plus importante du pays. Ce n'est pas grave, répètent-ils les intellos radical-chics : il n'y a qu'enlever un « C » !

### Utile

Une des premières choses factuelles que l'homme primitif doit avoir appris est le sens de ses limites et le besoin de vivre en groupe, au moins dans sa petite et grande famille. Là il doit également avoir rencontré immédiatement le devoir de se rendre utile : la réciprocité de ses cohabitants, d'abord, et ensuite, celle de ses congénères, lui imposaient même la compétitivité. Naturellement, il n'y avait pas d'entreprises auprès desquelles on pouvait postuler : il fallait que chacun se conçoit comme « entreprise » avec ses propres talents. Ou bien qu'il se positionne – pour utiliser un terme du marketing moderne – comme un travailleur autonome, comme indépendant (et sans aucune sécurité sociale ou presque). Finalement, l'important c'était qu'il se rend utile sans réserves aux autres, à son groupe, à sa socialité. Autrement, il aurait été expulsé, éloigné (ou pire) de sa collectivité. Sur le plan moral, après quelque dizaine de milliers d'années, rien n'a changé, naturellement. Mon fils aîné, après sa licence en sciences politiques, est allé faire le garçon de restaurant (il s'est acheté même un costume noir de service avec chemise blanche...). Sa vocation personnelle ? Ses études ? D'abord il s'est rendu utile (tout en continuant à le faire) et il a commencé à récompenser sa famille et la société qui l'a formé jusqu'à son âge

de jeune adulte. Puis il aura tout le temps et les occasions pour trouver sa place dans l'univers économique et social, y compris la possibilité qu'il fonde lui-même une entreprise... Je suis fier de mon fiston ! Par ailleurs, comment penser d'entamer une vraie carrière authentique par une longue période de chômage (rétribuée presque non chichement par des allocations), avec le prétexte que les possibles travaux ne soient pas conformes au diplôme universitaire ? Qu'est-ce qu'ils en savent ces jeunes de leur vocation s'ils ne connaissent même pas ce que cela veut dire se rendre utiles ?

## Valeur ajoutée

Qui peut contester d'une manière rationnelle et probante que la vie a au moins le sens d'ajouter de la valeur à l'existant ? Intrinsèquement, chaque être humain ne pense qu'à ça : laisser son empreinte dans la vie est, même pour les nihilistes militants, une nécessité naturelle, ontologique. L'acharnement des relativistes et des athéistes à vouloir « démontrer » que l'existence, toute l'existence, n'est qu'un phénomène biologique sans transcendance montre une passion à ajouter la valeur intellectuelle, de leur « vérité » ne fût-ce que négationniste, à la vie. Il est bien vrai également que l'idée nihiliste, à la longue, arrive à s'attaquer même à l'envie de vivre (comme avait remarqué père Teilhard de Chardin déjà au début des années 1950). L'ajout de la valeur, en réalité, est pour la création totale et continue : l'homme après avoir constaté que dans un jour précis a été mis au monde (et que il devra sûrement le quitter), a l'obligation de demeurer dans ses limites et reconnaître qu'il y a bien autre chose que l'intelligence (tout de même à peu près mesurable quoique extraordinaire) de sa future carcasse. D'un certain point de vue, le fait qu'il lui faut faire beaucoup de choses dans sa vie, donc à y ajouter de la valeur que seulement lui est appelé à réaliser, devrait lui donner le chemin véridatif pour chercher le sens permanent de son « inutile et insensée » existence tant réclamisée. Grâce à ce paramètre si simple et universel de la destinée existentielle, le travail avec plus ou moins de valeur ajoutée selon ses propres talents, chaque humain dispose de la clé salvifique de sa vie, où qu'il se trouve. En effet, après lui avoir serré la main, ou lui avoir fait la bise, c'est ce qu'il fait dans sa vie professionnelle (même ménagère...) qui entre en jeu dans la relation personnelle et va pouvoir la développer. Demain matin, va arriver à Bruxelles le responsable de la nouvelle agence de mon groupe de Skopje, en Macédoine : je vais le présenter à toute l'équipe de l'Head office, et puis à toutes les autres agences et sur Internet, avec la fierté de l'accueillir comme un véritable entrepreneur déjà de qualité. Et ceci, bien que je ne le connaisse que par les (nombreux) contacts téléphoniques et par e-mails et malgré que son agence n'aura pas en vue un développement foudroyant, en considérant les conditions économiques de la région des Balkans (encore bien pires, il va de soi, que celles occidentales). Mais le jeune responsable macédonien (34 ans) aura droit à tous les honneurs : qui, sinon les entrepreneurs et les intrapreneurs, les véritables et premiers producteurs de valeur ajoutée de notre époque, pourraient avoir la légitimité des privilèges aristocratiques dans notre ère nihiliste ?

## Veilleurs debout

Un mouvement qu'on pourrait à peine lier, du moins nominalistiquement, aux indignés est celui des « Veilleurs debout » en France. *Tout d'abord*, ils sont silencieux : qualité incomparable ! Ils ne crient pas, ils ne s'agitent pas, ils sont immobiles, debout (même pour de longues durées). *Deuxièmement*, ce sont des témoins méditatifs et qui font méditer tous ceux qui les croisent (par exemple, place Vendôme, à Paris). *Troisièmement*, ils ont une seule revendication à présenter : les Valeurs non négociables de l'Église. Mais ils le témoignent sans un seul mot et sans un geste, uniquement à travers leur posture debout, fière et inoffensive. *Quatrièmement*, bien que faisant partie d'un mouvement (des Veilleurs qui se donnent même le relais pour un témoignage permanent), ils affirment la responsabilité personnelle en manifestant physiquement sans aucune attitude agressive et rien qu'avec leur corps. *Cinquièmement*, leur discours muet en dit long et fort, il est relié – fondamentalement aux valeurs actuellement abusées mais proclamées par l'Église contre l'euthanasie ou le mariage homosexuel – mais également à des principes laïcs, par exemple celui de Camus, « Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux ». Ou bien, de Mark Twain, « Ils ne savaient pas qu'il était impossible et alors ils l'ont fait »... Déjà en Turquie, le mouvement en place contre Erdoğan commence à faire des émules, L'acéphalie des indignés, c'est fini. Le pouvoir ne se trompe pas et réagit avec une violence inouïe contre ces manifestants on ne peut plus paisibles, silencieux et immobiles. Même les médias l'ont compris : ils n'en parlent presque pas.

## Vocation (personnelle)

La vocation est une voix qui clame. Elle peut être écoutée si on y est au préalable syntonisé, naturellement. La syntonie, dans ce cas si général et vaste pour la vie de chacun, n'est que la recherche active du sens, le « touning » permanent (surtout de la part du jeune) dans la quête de soi-même. Et dans la totalité de sa propre existence. Quelles sont les modalités de cette écoute, très attentive – cela va de soi – pour que chacun puisse repérer son propre chemin et son propre destin ? On pourrait dire que la vocation est le mot clé que chaque petit enfant recherche lorsqu'il commence à rêver, même naïvement, de devenir médecin ou maîtresse de maternelle... C'est la recherche de soi-même qui passe par la recommandation de Socrate : « connais-toi toi-même ». Il apparaît tout de suite évident que cette quête sera d'autant plus authentique et exhaustive si l'homme se place à l'intérieur de la globalité complète de son existence comprenant aussi bien les balises mondaines que celles surnaturelles : on ne cherche pas sa vocation seulement dans son petit jardin factuel. En effet, on trouve l'essence de soi, de sa propre vie téléologique, celle pour laquelle on est fait, par approximation : on y arrive chemin faisant, par sélections négatives. Parfois, après des méandres apparemment et mystérieusement contradictoires. Ou bien il faut un esprit simple et une écoute zélée et assidue et délicate, sans interférences en ligne, pour parvenir à bien saisir sa propre vocation. Naturellement, ce que les Évangiles appellent les « pauvres d'esprit », ceux qui suivent l'imperceptibilité des faibles émissions sans filtres idéologiques et sans préjugés, sont peut-être, ou plutôt, les privilégiés à découvrir vite leur propre vocation. Il y a deux mots qui peuvent aider considérablement dans la poursuite de sa propre voie : le terme *découvrir*, c'est-à-dire dévoiler jusqu'à atteindre sa propre vérité, et un mot analogique avec la lecture, l'*archilecture*, un mot savant des traductologues qui décrit ainsi la lecture complète et à

plusieurs niveaux pour bien saisir un texte et le restituer dans une autre langue. Pour trouver sa véritable et propre vocation il faut savoir interpréter et traduire les signes factuels et transcendants de sa vie.

### Vocation (politique)

Une fois que la vocation globale et personnelle est bien claire dans son propre destin, une fois que sa propre condition de créature est solidement acquise et que l'on a accepté la fragilité de sa propre humanité toujours défaillante face à l'Absolu, on est prêt à répondre à son éventuelle vocation politique. Il faut cependant avoir résolu encore deux problèmes spécifiques. *Le premier* est celui de son professionnalisme personnel : chaque homme doit assurer d'abord sa liberté, fondamentale et irréductible, l'autonomie économique avec au moins un métier qui lui garantisse l'indépendance sociale dans la dignité. Même si par la suite les circonstances peuvent l'amener à devenir un politicien de profession, notre candidat doit d'abord disposer des moyens techniques et matériels pour pouvoir toujours sortir librement de l'activité politique et revenir à son statut particulier d'homme sans aucun mandat public. Ce premier problème factuel résolu, comme précondition à toute réponse à une possible vocation politique, pratiquement libre de contraintes de survie financière, on doit résoudre *le deuxième problème* d'ordre professionnel. Que l'on pense à l'ignominie des politicards qui « s'accrochent » à leurs mandats car, autrement, ils ne sauraient même pas quoi faire professionnellement dans le monde pour gagner leur vie. La noblesse de l'activité politique l'exige. Peut-il alors résoudre le problème crucial pour disposer des caractéristiques tempéramentales et de culture politique afin de permettre à ses activités de devenir efficaces et congrues à la poursuite du « bien commun ». Ce dernier constitue tout de même le but de toute la politique. On ne doit jamais oublier qu'en politique, il faudrait disposer (ce qui n'est pas souvent le cas) d'une culture philosophique et historique très solide, à défaut d'en maîtriser une sur le plan suprême : celle théologique. On n'improvise pas le « bien commun » de la polis, de la cité humaine : même lorsqu'on poursuit un intérêt particulier (tous les intérêts le sont finalement), il faut le situer et le paramétrer dans son contexte général. Puis, il faut également ne pas avoir la langue dans sa poche : l'art de persuader, de la rhétorique, de l'éloquence, doit être maîtrisée, y compris le courage de faire face à l'impopularité. Le pape Paul VI avait déjà défini la politique comme « la plus haute des charités ». Enfin, il est indispensable de savoir soumettre humblement, mais de manière inconditionnelle, tous les objectifs humains du bien commun à la défense intransigeante de ce que l'on appelle les « Valeurs non négociables ». Car en politique, ces valeurs de droit naturel, de liberté et de défense de la vie sont primordiales et indiscutables dans le maintien et le développement de la civilisation : le droit à la vie de la conception à la mort naturelle, le droit à la famille et au mariage (le seul) homme-femme, le droit à l'éducation des enfants, le droit à ne jamais dépasser l'ordre naturel pour satisfaire le soi-disant désir humanoïde de faire ce que l'on veut. La défense des libertés politiques a ce prix, jusqu'à l'objection de conscience et au martyre.



## Webmasters

Le chef du web, des sites web, des *social networks*, des blogs d'une entreprise, d'une institution, d'une activité économique est une figure centrale de la communication moderne. Si possible, celle-ci doit être avant tout multilingue car, de par sa nature, elle s'adresse à tous les habitants de la planète. Il doit non seulement maîtriser les technologies du web en constante évolution mais aussi savoir conduire la communication moderne à l'intérieur de la civilisation et de sa décence naturelle. Le succès de Facebook et de Twitter, par exemple, a également amené la honte du déballage en public de toute la misère indicible et les banalités de l'individu nihiliste contemporain. L'instrument de communication le plus révolutionnaire et le plus puissant qu'on pouvait imaginer au service de l'homme est également devenu (fatalement, pourrait-on dire) l'amplificateur surpuissant de la stupidité et des perversions parmi les plus ignobles. Le webmaster en est le responsable, dans le bien comme dans le mal.

## Week-end

La fin de semaine contient évidemment le mot fin. Dans le monde entier, on se souhaite un « bon week-end » avec soulagement, comme si l'on se souhaitait deux jours de liberté outre que de repos : en effet, qui pourrait le nier ? Mais, à vrai dire, la culture de la tradition judéo-chrétienne (qui a vraiment inventé ce qu'on appelle à présent le week-end) avait proposé ces deux jours comme un couple réunissant une fin, le samedi, et un début, le dimanche. Le dimanche, le jour du Seigneur, était vécu comme le premier jour de la semaine consacré au transcendant. Je me souviens que jusqu'aux années 50-60, le dimanche était presque pour tous synonyme « de précepte » (il l'est toujours); on allait à la messe. On commençait la semaine en écoutant et en célébrant, dans l'Eucharistie, la parole du Créateur. On se remettait en rapport avec le premier acte liturgique de la semaine. Celui qui allait informer et transformer les cinq jours suivants de travail sous le signe d'une sanctification qui par après allait progressivement disparaître. Jusqu'à l'indifférence du dimanche actuel, vidée de sens pour tous les non-chrétiens. Désormais, il n'y a qu'une petite minorité, malheureusement, qui fréquente la liturgie de l'Église.

## Welfare (8, 25 et 50)

C'est la dénomination en anglais des ministères européens du bien-être et de la prospérité. Finalement, il s'agit de la sécurité sociale. Tout État a non seulement le droit mais également le devoir d'améliorer les conditions de vie de son peuple : la téléologie humaine et l'histoire de la civilisation l'exigent. Mais à une seule condition : que l'on n'engage pas les futures générations à payer ces progrès et que l'on ne dépense pas plus ce qu'on a effectivement déjà encaissé via les impôts très modérés. Cette « règle d'or », appelée ainsi même par les institutions de l'Union Européenne, qui, de surcroît, est intuitive (pourquoi un État devrait-il dépenser plus qu'il est en mesure de se le permettre ?), n'a nullement été appliquée au cours des quarante dernières années. Ceci a conduit à l'endettement planétaire, qui a paralysé toutes les économies. Elles sont résignées, ou presque, à payer les dettes et surtout, pour le moment, les intérêts des dettes. On attend toujours l'ère où nos politiciens ne cèdent plus à faire des promesses vaines aux électeurs

gourmands d'un niveau de vie au-dessus de leurs moyens. Mais, surtout, on attend que les politiciens reconnaissent les limites à leur action, s'identifient dans leur *créaturalité* et se subordonnent au bien commun de la Création. Que l'on se souvienne alors de trois chiffres à la conclusion de ce lexique commencé, malheureusement, avec le mot « abrutissement » : 8, 25 et 50. Huit pour cent c'est le pourcentage actuel des populations européennes par rapport à celles du monde (la dénatalité des quarante dernières années a déjà produit ses ravages) ; vingt-cinq pour cent c'est le pourcentage de la richesse concentrée en Europe (les crises télescopées des vingt dernières années et surtout actuellement, des dettes étatiques ne font que nous appauvrir relativement toujours plus) ; et cinquante pour cent c'est le pourcentage dément et délirant du *welfare* européen par rapport à celui du monde. Ce dernier chiffre pourrait, à lui tout seul, expliquer la raison factuelle d'être de ce dernier livre dans le petit triptyque que je viens de rédiger ces dernières années.

### 3. Postface

#### L'inversion et la liberté

La compilation de ce *Lexique*, de ce glossaire, avec son introduction d'une vingtaine de petits chapitres, a conclu le projet, que j'avais entamé il y a quatre ans, d'écrire trois livres. La trilogie, mon petit et modeste triptyque sur le travail et ses alentours, s'est achevée ainsi avec ces « mots pour le dire » (avec, naturellement, beaucoup d'inévitables – pour moi – répétitions).

J'aurais dû rédiger, à la rigueur, les trois essais dans l'ordre inverse.

Après ce lexique sur les activités quotidiennes et contextualisées pour tout homme sur la planète, il fallait que je présente la vocation première du travailleur : celle exemplifiée, principalement et emblématiquement, dans le deuxième essai que j'ai rédigé, par le petit entrepreneur et par l'intrapreneur. Celle, en effet, du producteur et créateur de la cellule génératrice de toute activité mère et globalisante.

Et puis, j'aurais dû terminer la triade des livres avec la description de l'activité réelle que j'ai effectivement accomplie. Y compris sa projectualité innovatrice par rapport à ses marchés de référence : en l'occurrence la petite glocalisation mondiale de mes agences de communication multilingues, face à l'obsolescence monocalisée d'une très grande partie (la quasi-totalité dans deux secteurs) des entreprises concurrentes.

Ainsi, ces trois petits livres constituent tout de même une seule œuvre tripartite, un petit exemple d'une vie existentielle et professionnelle centrée sur le travail, dans sa dimension eschatologique et dans ses activités matériellement économiques.

Ces trois essais sont même accessibles en plusieurs langues sur Internet.

Voici, outre ce dernier livre plutôt consacré au *Lexique*, les deux autres titres :

- *Les services multilingues trahis par le monocalisme*

et

- *Entrepreneurs et petite entreprise moderne.*

J'aurais dû rédiger en premier – sur le plan de la logique formelle – ce troisième livre sur « les mots pour le dire », pour ensuite écrire les réflexions sur le modèle éternel et canonique du travailleur : l'entrepreneur. Et, pour finir, j'aurais dû décrire, avec le troisième essai, l'expérience professionnelle de la fondation et du développement de mon petit groupe glocalisé dans le monde de la communication multilingue.

Pourquoi cette inversion si flagrante et évidente ? Fondamentalement, pour deux raisons.

*Tout d'abord*, à cause de la foncière dégradation professionnelle propre à la figure du petit entrepreneur. Moi, par exemple, je suis toujours – dans notre situation économique de crises endémiques ou récessives – en activité épuisante et harassante sur le travail, à l'aube de mes 70 ans accomplis. Et je suis toujours plus éloigné du statut privilégié des « écrivains de profession » : j'ai écrit ces trois livres le soir et le weekend, souvent pendant que je ramenaient du travail de l'agence à la maison (mais rien d'héroïque, tous les petits entrepreneurs le font). En réalité, donc, j'ai commencé par le livre le plus directement professionnel et concret. Et non par ce dernier, définissant le contexte et mon positionnement personnel (pour n'utiliser ici qu'un langage plutôt marketing).

*La deuxième raison* de cette « anomalie » est due au fait que le thème central de la triade, le travail, est un sujet qui, par définition, amène intrinsèquement (même habituellement) à une démarche descriptive de type inductif (qui va du concret vers le théorique) et non déductif (des concepts généraux vers leurs applications). Tout au moins, pour moi personnellement. Cependant, ceci est l'apanage anti-idéologique presque exclusif de tous les entrepreneurs, surtout des petits qui vivent dans un rapport avec le réel toujours nécessairement direct, rationnel et simple. Et non falsifié par un risque d'intellectualisme dangereusement théorique ou vainement abstrait.

Cette inversion ne m'embarrasse donc pas vraiment.

Parmi toutes les vexations et les innombrables injustices auxquelles le petit entrepreneur est quotidiennement soumis (de surcroît en incognito) ; parmi toutes ces confiscations odieuses et incomparables, désormais, avec toute autre catégorie sociale, il y a cet avantage aussi inégalable que sublime : celui de pouvoir agir toujours dans la plus virtuelle et complète liberté personnelle. La précondition peut-être indispensable pour être sauvé éternellement, et depuis ce bas et merveilleux monde.

F.T.

Bruxelles, le 30 juin 2013

## 4. Index des noms

Conrad Adenauer (co-fondateur de l'Union européenne)	p. 139
Theodor Adorno (philosophe allemand)	p. 153
Alexandre Le Grand	p. 87
Allemagne	p. 20, 60, 90, 127, 150
Saint Ambroise	p. 13
Giulio Andreotti (politicien italien)	p. 139
Arcelor (industrie leader sidérurgie)	p. 38, 90
Kiko Arguello (fondateur des néo-catecuménaux)	p. 118
Aristote	p. 149, 150, 165, 167, 168
Aufklärung (mouvement des <i>lumières</i> allemand)	p. 12, 22
Saint Augustin	p. 13, 16, 81, 118
Australie	p. 130, 143
AVSI (Association missionnaire de CL)	p. 119
Babel (Tour de)	p. 47, 87, 103
Johann Sebastian Bach (compositeur protestant)	p. 91, 136
Sante Bagnoli (publiciste)	p. 86
Hans Urs von Balthazar (théologien suisse)	p. 68, 69, 169
Baudouin (roi de la Belgique)	p. 175
Ludwig van Beethoven	p. 16, 17, 91, 110
<ul style="list-style-type: none"> <li>• Appassionata (sonate de Beethoven)</li> <li>• Hammerclavier (sonate de Beethoven)</li> <li>• 109, 110, 111 (dernières sonates de Beethoven)</li> </ul>	<p>p. 16</p> <p>p. 16</p> <p>p. 16</p>
Belgique	p. 20, 38, 47, 53, 59, 64, 78, 83, 86, 90, 92, 110, 127, 140, 144, 172
Belo Horizonte (Brésil)	p. 119
Benoît XVI (pape émérite)	p. 7, 8, 12, 13, 14, 16, 28, 30, 43, 62, 90, 91, 98, 117, 129, 145, 155, 158, 167, 169
Saint Benoît	p. 121, 126, 156
Berlin	p. 23, 106, 148, 149
Tim Berners-Lee ( <i>sir</i> père d'Internet)	p. 16, 48, 91, 99, 100
Beyrouth	p. 171
Bloomsbury (cercle littéraire de Londres)	p. 101
Robert Bly (poète USA)	p. 125
Carlo Bo (écrivain catholique italien)	p. 110
Niels Bohr (scientifique danois)	p. 170
Boston (MIT université)	p. 72

Chicago Boys (économistes libéraux)	p. 72
Johannes Brahms (compositeur allemand)	p. 48
Brésil	p. 60, 119
Grande-Bretagne	p. 21, 71, 83, 104
Brno (ville industrielle tchèque)	p. 150
Bruxelles	p. 15, 17, 19, 30, 39, 44, 45, 48, 53, 54, 57, 60, 78, 82, 83, 85, 98, 102, 107, 110, 130, 137, 141, 142, 144, 146, 170, 173
Bouddha	p. 145
David Cameron (premier ministre anglais)	p. 83, 104
Albert Camus (écrivain français)	p. 174
Canada	p. 33
Caritas in veritate (encyclique Benoit XVI)	p. 10, 82, 90, 134, 155
Julian Carrón (président de C.L.)	p. 73
Riccardo Cascioli (journaliste italien)	p. 13
Caterpillar (multinationale mouvements de terre)	p. 90
Jules César	p. 11, 17, 39, 71, 102, 159
Chine	p. 23, 45, 60, 75, 147, 153
Chrysler (multinationale auto)	p. 90
CISL (syndicat italien)	p. 25
Coluche (comique populaire français 1980)	p. 120
Compagnie de Jésus	p. 62, 142
Compagnie des Œuvres (association de CL)	p. 16, 17, 18
Communion et Libération	p. 13, 16, 18, 30, 52, 62, 63, 70, 106, 109, 168
Concile Vatican II	p. 8, 13, 15, 30, 66, 92, 117
Confindustria (assoc. patronale italienne)	p. 90, 126
Contre-Réforme (catholique)	p. 29
Giampaolo Crepaldi (responsable DSE)	p. 9, 13
Cristophe Colomb	p. 88, 90
Eugenio Dal Pane (publiciste)	p. 156
Damase (pape du quatrième siècle)	p. 100
Jean Daniélou (cardinal français)	p. 12
Godfried Danneels (cardinal belge)	p. 86
Dante Alighieri (poète italien)	p. 48, 138, 145
Simone De Beauvoir (écrivaine française)	p. 147
Theilard de Chardin (théologien français)	p. 37, 173
Miguel de Cervantes (écrivain espagnol)	p. 150
Alcide De Gasperi (co-fondateur de l'Union européenne)	p. 139
Alexis de Tocqueville (philosophe et sociologue français)	p. 41
Miguel de Unamuno (écrivain espagnol)	p. 145
Bart De Wever (politicien « populiste » belge)	p. 84
Paolo Del Debbio (journaliste italien)	p. 7
Aquiles Delle Vigne (pianiste)	p. 16
Démocrite (philosophe grec)	p. 170
Gérard Depardieu (acteur français)	p. 144



Elio Di Rupo (premier ministre belge)	p. 25, 86, 140
Doctrine Sociale de l'Église	p. 11, 70, 118, 126, 171
Luca Doninelli (écrivain italien)	p. 30
Fiodor Dostoïevski (écrivain russe)	p. 16, 89, 134
Elisabeth II (reine de la Grande-Bretagne)	p. 48, 91, 99
Boris Eltsine (premier ministre russe)	p. 147
Épicure (philosophe latin)	p. 170
Espagne	p. 20, 59, 90, 94, 99, 103
États-Unis	p. 21, 60, 78, 90, 94, 103
Saint Étienne (premier martyr chrétien)	p. 107
EUATC (association sociétés de traduction)	p. 41
(Groupe) Eurologos	p. 47, 48, 96, 110
Fédération Internationale des Traducteurs	p. 41
FEMEN (mouvement féministe)	p. 144
FIAT (multinationale auto)	p. 25, 90, 126
Rino Fisichella (monseigneur italien nouvelle évangélis.)	p. 13
Ford (multinationale auto)	p. 90
Michel Foucault (philosophe français)	p. 77
France	p. 20, 24, 33, 38, 53, 59, 90, 104, 126, 127, 140, 144, 145, 159, 174
Francfort	p. 153
François (pape actuel)	p. 8, 9, 28, 63, 83, 107, 113, 122, 128, 135
Saint François	p. 43, 44
Sigmund Freud (psychanalyste)	p. 145
Milton Friedman (économiste libéral USA)	p. 72
Hans-Georg Gadamer (philosophe allemand)	p. 137
Genève	p. 170
Valéry Giscard D'Estaing (président français)	p. 15, 145
Luigi Giussani	p. 7, 8, 9, 13, 14, 16, 17, 18, 19, 30, 34, 35, 43, 52, 62, 68, 69, 70, 78, 81, 91, 103, 106, 107, 119, 148, 158, 168, 169
Goodyear (multinationale pneus)	p. 127
Gonzalez Ruiz (père de la contestation ecclésiastique)	p. 106
Grèce	p. 20, 57, 68, 90, 91, 94, 170
Beppe Grillo (politicien « populiste » italien)	p. 84
Johannes Gutenberg (inventeur allemand)	p. 90, 91, 100
Gustavo Gutierrez (fondateur <i>Théologie libération</i> )	p. 106
Hippocrate	p. 167
Hitler	p. 147
Thomas Hobbes (idéologue anglais du 17 <sup>e</sup> siècle)	p. 6, 22, 79, 129, 154, 163
François Hollande (président français)	p. 104, 140, 144, 156
IBM (multinationale informatique)	p. 35
Japon	p. 21, 60, 119
Saint Jean	p. 16, 74, 109, 148
Jean-Paul I (pape)	p. 8, 169
Jean-Paul II (pape, en béatification)	p. 8, 10, 43, 62, 91, 106, 158

Saint Jérôme	p. 13, 91, 100, 170
Steve Jobs (père du <i>smart phone</i> d'Apple)	p. 113
Carl Gustav Jung (psychiatre)	p. 145
Immanuel Kant (philosophe allemand)	p. 12, 22, 111, 159
Herbert von Karajan (maestro et musicien autrichien)	p. 149
John Mainard Keynes (économiste anglais)	p. 101
Sören Kierkegaard (écrivain protestant danois)	p. 34, 161
Julia Kristeva (psychanalyste française)	p. 145
Le Soir (quotidien belge)	p. 38, 64, 83, 85
Léon XIII (pape du XIX <sup>e</sup> siècle)	p. 10, 30, 71
Mgr. André-Joseph Léonard (primate Belgique)	p. 144, 157
Giacomo Leopardi (poète italien)	p. 16, 108, 145
Enrico Letta (politicien italien)	p. 140
Léviathan (livre idéologique de Hobbes)	p. 6, 22, 79
Claude Lévi Strauss (anthropologue français)	p. 78, 86
Liège	p. 38, 90
Saint Luc	p. 70, 171
Lucrèce (écrivain latin)	p. 170
Lumières	p. 12, 22, 43, 45
Louis XIII (roi de France)	p. 136
Macédoine	p. 173
Madrid	p. 150
Maghreb	p. 53
Thomas Mann (écrivain allemand)	p. 110
Mahomet	p. 171
Saint Marc	p. 70
Sergio Marchionne (CEO FIAT/Chrysler)	p. 90, 126
Sainte Marie (mère de Jésus)	p. 10, 14, 70, 71, 89, 143
Jacques Maritain (théologien français)	p. 8, 68
Raïssa Maritain (femme de Maritain)	p. 9
Saint Matthieu	p. 70, 74
Mathusalem (personnage biblique)	p. 115
Michelin (multinationale pneus)	p. 50
Milan	p. 9, 13, 16, 19, 24, 30, 47, 63, 68, 69, 102, 163, 169, 171
Lakshmi Mittal (entrepreneur indien)	p. 38, 127
François Mitterrand (président français)	p. 140
Anne Morelli (professeur à l'Université de Bruxelles)	p. 141
Moscou	p. 23
Mozart	p. 91
Gerhard Müller (Congrégation doctrine de la foi)	p. 106
Luigi Negri (évêque de Ferrara)	p. 8, 13
Philippe Nemo (philosophe français)	p. 159
New York	p. 35, 94
Friederich Nietzsche (philosophe allemand)	p. 11, 12, 22, 159
Norvège	p. 59

ONU	p. 70
Oxford	p. 15
Pakistan	p. 107
Parlement européen	p. 15, 64, 139
Parti Populaire Européen	p. 139
Blaise Pascal (théologien français)	p. 43, 129
Patristique	p. 29, 171
Saint Paul	p. 129, 153
Paul VI (pape)	p. 8, 9, 10, 60, 61, 98, 117, 175
John Paul Polkinghorne (prêtre anglican)	p. 150
Cesare Pavese (écrivain italien)	p. 12, 156
Pays-Bas	p. 59
Charles Péguy (écrivain français)	p. 48, 145
Vincent Peillon (politicien laïciste et ministre français)	p. 116
Picasso	p. 60
Gifford Pinchot (Intrapreneur : <i>best seller</i> )	p. 99
Pol Pot	p. 147
Karl Popper (philosophe austro-anglophone)	p. 159
Populorum progressio (encyclique Paul VI)	p. 10, 60
Porsche (industrie auto)	p. 149
Portugal	p. 20
Québec(ois)	p. 33
Joseph Ratzinger (pape émérite)	p. 9, 12, 14, 30, 39, 44, 52, 63, 86, 91, 106, 109, 169
Restauration	p. 43, 159
Renaissance	p. 22, 90, 94, 121, 126, 156
Julien Ries (cardinal belge)	p. 45, 78, 86, 93, 168, 170, 172
Gabriel Ringlet (prêtre «progressiste» belge)	p. 141, 142
Claudio Risé (psychanalyste catholique)	p. 145
Roumanie	p. 153
Royal Economic Society	p. 71
Russie	p. 60, 147
Giulio Sapelli (professeur à l'Université de Milan)	p. 13
Jean-Paul Sartre (écrivain français)	p. 147
Tommy Scholtès (prêtre hollandais en Belgique)	p. 86, 141, 142
Robert Schuman (co-fondateur de l'Union européenne)	p. 139
Angelo Scola (cardinal diocèse de Milano)	p. 68, 102, 103, 169, 171
William Shakespeare (écrivain anglais)	p. 48, 145
Shanghai	p. 150
Sicile	p. 83, 84
Adam Smith (philosophe et économiste anglais)	p. 22
Antonio Socci (journaliste italien)	p. 89
Socrate (philosophe grec)	p. 174
Stalin	p. 147
Bernadette Soubirous (Lourdes)	p. 89
Suisse	p. 59, 68, 123

Charles Taylor (écrivain canadien)	p. 16
Maurice Taylor (entrepreneur américain)	p. 127
République tchèque	p. 63
Luc Terlinden (curé théologien belge)	p. 16
Giovanni Testori (critique d'art milanais et écrivain)	p. 30
Margaret Thatcher (premier ministre anglais)	p. 160, 161
Titan (multinationale américaine)	p. 127
Saint Thomas d'Aquin	p. 29
Michel Tournier (écrivain français)	p. 110
Twin Towers (détruites à New York en 2001)	p. 35
Turquie	p. 174
Mark Twain (écrivain américain)	p. 174
UIL (syndicat italien)	p. 25
Veilleurs debout (mouvement français)	p. 104, 159, 174
Giorgio Vittadini (professeur de CL, Université de Milan)	p. 163
Hadrian's Wall (limite romaine en Angleterre)	p. 88
Webster (dictionnaire américain)	p. 20



## 5. Bibliographie

Alford, Helen J.; Rusconi, Gianfranco, & Monti, Eros, *Responsabilità sociale d'impresa e dottrina sociale della Chiesa cattolica*, Milano, Franco Angeli, 2010, (IT)

Angelini, Giuseppe, *Eros e agape: Oltre l'alternativa*, Milano, Glossa, 2006, (IT)

Antonini, Luca, *Sussidiarietà fiscale*, Guerini e Associati, Milano, 2007 (IT)

Antonini, Luca, *Sussidiarietà fiscale: la frontiera della democrazia*, Milano, Guerini e associati, 2005, (IT)

Baron, Jonathan, & Guzzardi, Luca, *Contro la bioetica*, Milano, Cortina, 2008, (IT)

Benoît XVI, *Esortazione apostolica postsinodale Verbum Domini*, Città del Vaticano, Libreria editrice vaticana, 2012, (IT)

Benoît XVI, & Casale, Umberto, *Fede, ragione, verità e amore: la teologia di Joseph Ratzinger*, Torino, Lindau, 2009, (IT)

Benoît XVI, & Seewald, Peter, *Luce del mondo: Il Papa, la Chiesa e i segni dei tempi: una conversione con Peter Seewald*, Città del Vaticano, Libreria editrice vaticana, Città del Vaticano, 2010, (IT)

- Benoît XVI, *Caritas in veritate*, Città del Vaticano, Libreria editrice vaticana, Città del Vaticano, 2009, (IT)
- Benoît XVI, *Crede: Enchiridion della fede e della vita cristiana*, Città del Vaticano, Libreria editrice vaticana, 2012, (IT)
- Benoît XVI, *Deus caritas est*, Città del Vaticano, Libreria editrice vaticana, 2006, (IT)
- Benoît XVI, *Jésus de Nazareth. Deuxième partie : De l'entrée à Jerusalem à la Résurrection*, Monaco, Éditions du Rocher, 2011 (MO)
- Benoît XVI, *L'infanzia di Gesù*, Milano, Rizzoli, 2012, (IT)
- Benoît XVI, *Mon concile Vatican II enjeux et perspectives*, Perpignan, Éd. Artège, 2011, (FR)
- Benoît XVI, *Spe Salvi*, Città del Vaticano, Libreria Editrice Vaticana, 2007, (IT)
- Biffi, Giacomo, *Memorie e digressioni di un italiano cardinale*, Siena, Cantagalli, 2007, (IT)
- Böckenförde, Ernst-Wolfgang, & Bazoli, Giovanni, *Chiesa e capitalismo*, Brescia, Morcelliana, 2012, (IT)
- Boglione, Marco, *Piano piano che ho fretta*, Itaca, Castel Bolognese, 2010, (IT)
- Bonhoeffer, Dietrich, *Memoria e fedeltà*, 22 Edizioni Qiqajon, Comunità di Bose, 1979, (IT)
- Bonhoeffer, Dietrich, *Memoria e fedeltà*, Magnano, Biella, Edizioni Qiqajon, 1995, (IT)
- Balsamo, Milano, Edizioni Paoline, 1998, (IT)
- Bonhoeffer, Dietrich; Bethge, Eberhard, & Gallas, Alberto, *Resistenza e resa: lettere e scritti dal carcere*, Cinisello Balsamo, Milano, San Paolo, 2001, (IT)
- Borghese, Alessandra, & Caffarra, Carlo, *La verità chiede di essere conosciuta*, Milano, Rizzoli, 2009, (IT)
- Bosco, Nynfa, *Tommaso d'Aquino: invito alla lettura*, Cinisello Balsamo, San Paolo, 2001, (IT)
- Bosco, Nynfa, *Vladimir Solov'ev: invito alla lettura*, Cinisello Balsamo, San Paolo, 2001, (IT)
- Boutin, Christine; Byk, Christian, & Folscheid, Dominique, *Le mythe bioéthique*, Paris, Ed. Bassano, 1999, (FR)
- Briner, Bob, *Gesù come manager*, Oscar Mondadori, Milano, 2010, (IT)
- Briner, Bob, *Gesù come manager: gli insegnamenti di Gesù per il business di oggi*, Milano, Mondadori, 1997, (IT)
- Brivio, Ernesto, & Navoni, Marco, *Vita di Sant'Ambrogio: narrata nell'antico coro ligneo de Duomo di Milano*, Milano, NED, 1996, (IT)
- Brun, Cyril, *Pour une spiritualité sociale chrétienne*, Tempora, Perpignan, 2007, (FR)
- Byk, Christian, *Le mythe bioéthique*, Bassano, Paris, 1992, (FR)
- Caffarra, Carlo, *Viventi in Cristo: Compendio della morale cristiana*, Milano, Jaca Book, 2006, (IT)
- Callegari, Lina, *John Henry Newman: la ragionevolezza della fede*, Milano, Ares, 2010, (IT)
- Calvet, Louis-Jean, *L'Europe et ses langues*, Essai Plon, Bruxelles, 1993, (BE)
- Camisasca, Massimo, *Comunione e liberazione: il riconoscimento: 1976-1984*, Cinisello Balsamo, Milano, San Paolo, 2001, (IT)
- Camisasca, Massimo, *Comunione e liberazione: la ripresa: 1969-1976*, Cinisello Balsamo, Milano, San Paolo, 2001, (IT)
- Camisasca, Massimo, *Comunione e liberazione: le origini: 1954-1968*, Cinisello Balsamo, Milano, San Paolo, 2001, (IT)
- Camisasca, Massimo, *Dentro le cose, verso il mistero: la mia vita come un albero*, Milano, BUR Rizzoli, 2012, (IT)
- Camisasca, Massimo, *Don Giussani: la sua esperienza dell'uomo e di Dio*, Cinisello Balsamo, Milano, San Paolo, 2009, (IT)
- Camisasca, Massimo, *Il vento di Dio*, Piemme, Milano, 2007, (IT)
- Camisasca, Massimo, *Il vento di Dio: storia di una fraternità*, Casale Monferrato, Piemme, 2007, (IT)
- Camisasca, Massimo, *La casa, la terra, gli amici: la Chiesa nel terzo millennio*, Cinisello Balsamo, Milano, San Paolo, 2011, (IT)



- Camisasca, Massimo, *Padre: Ci saranno ancora sacerdoti nel futuro della Chiesa?*, Cinisello Balsamo, Milano, San Paolo, 2010, (IT)
- Campanini, Giorgio, *La dottrina sociale della Chiesa, le acquisizioni e le nuove sfide*, EDB, Bologna, 2007, (IT)
- Campanini, Giorgio, *Testimoni nel mondo: Per una spiritualità della politica*, Roma, Studium, 2010, (IT)
- Caprotti, Bernardo, *Falce e carrello*, Marsilio, Venezia 2007, (IT)
- Cathéchisme de l'église catholique*, Fidélité, Paris, 2005, (FR)
- Chouraqui, André, *La Bible*, DDB, Genève, 2003, (FR)
- Clark, Charles, *Comment être créatif dans le travail*, Dunod, Paris, 1986, (FR)
- Comby, Jean, *L'histoire de l'église*, Paris, 2003, (FR)
- Comby, Jean, *Pour lire l'histoire de l'église : des origines au XXIe siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 2003, (FR)
- Conseil pontifical de la justice et de la paix, *Compendium de Doctrine sociale de l'Église*, Librerie Vaticaine, Rome, 2004, (IT)
- Constantini, Federico, *Cornelio Fabro e il problema della libertà*, Udine, Forum, 2007 (IT)
- Corno, Fabio, *L'etica nel governo dell'impresa: convergenza tra pensiero laico e dottrina sociale*, Milano, Guerini e associati, 2002, (IT)
- Costantini, Federico, & Fabro, Cornelio, *Il problema della libertà*, Forum, Udine, 2007, (IT)
- Courtois, Stéphane, & Kauffer, Rémi, *Le livre noir du communisme : crimes, terreurs et répression*, Paris, R. Laffont, 1997, (FR)
- Courtois, Stéphane, *Du passé faisons table rase !*, Robert Laffont, Paris, 2002, (FR)
- Crepaldi, Giampaolo, *Il cattolico in politica: manuale per la ripresa*, Siena, Cantagalli, 2010, (IT)
- d'Iribarne, Philippe, *La Logique de l'honneur: gestion des entreprises et traditions nationales*, Paris, Ed. du Seuil, 1989, (FR)
- Dal Pane, Eugenio, *L'Impresa possibile, l'ideale della prova*, Itaca, Castel Bolognese, 2010, (IT)
- Daniel, Mc Donald, *Dottrina sociale della Chiesa, Il pozzo di Giacobbe*, Trapani, 2010, (IT)
- Daniélou, Jean, *La cultura tradita dagli intellettuali*, Milano, Rusconi, 1974, (IT)
- Danneels, Godfried, *Confidences d'un cardinal*, Racine, Bruxelles, 2009, (BE)
- Danneels, Godfried, *Si tu connaissais le don de Dieu: commentaire pastoral de saint Jean*, Namur, Fidélité, 2007, (BE)
- De Bortoli, Maurizio, *Antonio Rosmini: Ragione & libertà: una biografia*, Milano, Ares, 2010, (IT)
- de Matteo, Carlo, *Contro l'azienda etica*, Basic Edizioni, Torino 2010, (IT)
- Deschner, Karlheinz, *La politica dei papi nel XX secolo*, Edizioni Ariele, Milano, 2009, (IT)
- Dossetti, Giuseppe, *La costituzione come ideologia politica*, Ares, Milano, 2009, (IT)
- Drucker, Peter F., *Les entrepreneurs*, Paris : L'Expansion Hachette-J.-C. Lattès, 1985, (FR)
- Drucker, Peter F., *Les entrepreneurs*, Hachette, Paris, 1985, (FR)
- Ducoli, Bruno, *Un anno con la parola di Dio*, Convento San Tommaso, Gargnano, 2006, (IT)
- Durieux, Albert, & Jourdain, Stéphane, *L'entreprise barbare*, Paris, le Grand livre du mois, 1999, (FR)
- Eliot, T.S., *Cori da La Rocca*, Milano, Biblioteca universale Rizzoli, 2002, (IT)
- Evdokimov, Pavel, Nikolàjevic, *Teologia della bellezza: l'arte dell'icona*, Milano, Edizioni San Paolo, 1990, (IT)
- Fabro, Cornelio, *L'anima: Introduzione al problema dell'uomo*, Segni, Roma, Edivi, 2005, (IT)
- Fabro, Cornelio, *Riflessioni sulla libertà*, Edivi, Rimini, 1999, (IT)
- Fabro, Cornelio, *Riflessioni sulla libertà*, Segni, Roma, Editrice del Verbo incarnato, 2004, (IT)
- Fare Impresa*, brochure, CDO, Milano, 2010, (IT)
- Farina, Renato, *Don Giussani: Vita di un amico*, Casale Monferrato AL, Piemme, 2007, (IT)
- Farina, Renato, *Maestri: Incontri e dialoghi sul senso della vita*, Casale Monferrato AL, Piemme, 2007, (IT)

- Finkielkraut, Alain, *Nous autres, modernes*, Ellipses, Paris, 2005, (FR)
- Florenskij, Pàvel Aleksándrovich : Valentini, Natalino ; Zák, Lubomir, & Mondadori, Arnaldo, *Non dimenticatemi : Le lettere dal gulag del grande matematico, filosofo e sacerdote russo*, Milano, Mondadori, 2006, (IT)
- Fondazione per la sussidiarietà, *Sussidiarietà ed educazione: rapporto sulla sussidiarietà 2006*, Milano, Mondadori università, 2007, (IT)
- Formigoni, Roberto, *Il buon governo: Per non rinunciare alla democrazia*, Milano, Edizioni Ares, 2012, (IT)
- Gaidon, Maurice, *Un évêque français entre crise et renouveau de l'Église*, Paris, Éd. de l'Emmanuel, 2007, (FR)
- Garza, Luis, *Dio e il mio lavoro*, Edizioni ART, Roma, 2009, (IT)
- Gaziaux, Éric, *Être soi dans l'institution : un défi pour la théologie*, Paris, Les Ed. du Cerf, 2012, (FR)
- Giguère, Paul-André, *Une foi d'adulte*, Montréal, Novalis, 2005, (CA)
- Gilder, George, *L'esprit d'entreprise*, Fayard, Paris, 1985, (FR)
- Giussani, Luigi, & Bagnoud, Jacques, *Peut-on vivre aussi ? : Une étrange approche de l'existence chrétienne*, Paris, Parole et silence, 2008, (FR)
- Giussani, Luigi & Feliciani, Giorgio, *La fraternità di comunione e liberazione: l'opera del movimento: in occasione del ventesimo anniversario del riconoscimento pontificio*, Cinisello Balsamo, Milano, Edizioni Paoline, 2002, (IT)
- Giussani, Luigi, *A l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris, 2006, (IT)
- Giussani, Luigi, *All'origine della pretesa cristiana: volume secondo del PerCorso*, Milano, BUR, 2006, (IT)
- Giussani, Luigi, *Avvenimento di libertà*, Marietti, Milano, 2002, (IT)
- Giussani, Luigi, *Certi di alcune grandi cose, (1979-1981)*, Milano, Biblioteca universale Rizzoli, 2007, (IT)
- Giussani, Luigi, *Ciò che abbiamo di più caro, 1988-1989*, Milano, Biblioteca universale Rizzoli, 2011, (IT)
- Giussani, Luigi, *Il miracolo dell'ospitalità*, Casale Monferrato, Piemme, 2003, (IT)
- Giussani, Luigi, *Il Movimento di Comunione e Liberazione*, Jaca Book, Milano, 1986, (IT)
- Giussani, Luigi, *Il senso di Dio e l'uomo moderno*, Biblioteca universale Rizzoli, 1996, (IT)
- Giussani, Luigi, *Il tempo e il tempio: Dio e l'uomo*, Milano, Rizzoli, 1995, (IT)
- Giussani, Luigi, *L'avvenimento cristiano*, Biblioteca universale Rizzoli, 1998, Milano, (IT)
- Giussani, Luigi, *L'Io rinasce in un incontro (1986-1987)*, Milano, Rizzoli, 2010, (IT)
- Giussani, Luigi, *L'io, il potere, le opere*, Marietti, Milano, 2000, (IT)
- Giussani, Luigi, *La conscience religieuse de l'homme moderne*, Cerf, Paris, 1999, (FR)
- Giussani, Luigi, *La familiarità con Cristo*, San Paolo, Milano, 2008, (IT)
- Giussani, Luigi, *La libertà di Dio*, Marietti, Milano, 2005, (IT)
- Giussani, Luigi, *Le mie letture*, Milano, Biblioteca universale Rizzoli, 1996, (IT)
- Giussani, Luigi, *Le risque éducatif*, Nouvelle cité, Domaine d'Arny, 2006, (FR)
- Giussani, Luigi, *Le sens religieux*, Fayard, Paris, 1988, (FR)
- Giussani, Luigi, *Perchè la Chiesa*, Rizzoli, Milano, 2003, (IT)
- Giussani, Luigi, *Porta la speranza: primi scritti*, Genova, Marietti, 1997, (IT)
- Giussani, Luigi, *Qui e ora: 1984-1985*, Milano, Biblioteca universale Rizzoli, 2009, (IT)
- Giussani, Luigi, *Riconoscere una presenza*, Cinisello Balsamo, San Paolo, 1997, (IT)
- Giussani, Luigi, *Si può (veramente) vivere così?*, Milano, Rizzoli, 1996, (IT)
- Giussani, Luigi, *Si può vivere così?: uno strano approccio all'esistenza cristiana*, Milano, Biblioteca universale Rizzoli, 2007, (IT)
- Giussani, Luigi, *Spirto Gentil: un invito all'ascolto della grande musica guidati da Luigi Giussani*, Milano, Rizzoli, 2011, (IT)

- Giussani, Luigi, *Un caffè in compagnia: conversazioni sul presente e sul destino*, Milano, Rizzoli, 2004, (IT)
- Giussani, Luigi, *Uomini senza patria (1982-1983)*, Milano, Rizzoli, 2008, (IT)
- Giussani, Luigi, *Vivendo nella carne*, Biblioteca universale Rizzoli, Milano, 1998, (IT)
- Gotti Tedeschi, Ettore, & Cammilleri, Rino, *Denaro e paradiso: i cattolici e l'economia globale*, Torino, Lindau, 2010, (IT)
- Grillo, Girolamo, *Dottrina Sociale della Chiesa*, Marietti, Milano, 2001, (IT)
- Grillo, Girolamo, *Sommario della Dottrina Sociale della Chiesa: per storici, studiosi e studenti: dalla Rerum Novarum alla Caritas in Veritate*, Genova, Marietti, 2010, (IT)
- Gross, Martin, *Les psychocrates*, Robert Laffont, Paris, 1979, (FR)
- Grün, Anselm, *Sopravvivere lavorando: manuale antistress*, Milano, Edizioni Paoline, 2008, (IT)
- Guardini, Romano, *Una morale per la vita*, Brescia, Morcelliana, 2009, (IT)
- Guitton, Jean, *Dieu et la science*, Grasset, Paris, 1991, (FR)
- Guntern, Gottlieb, *La médiocratie démasquée : pour un leadership créatif*, Paris, Village Mondial, 2001, (FR)
- Haddad, Philippe ; Arnould, Jacques, & Bencheikh, Ghaleb, *Juifs, chrétiens, musulmans : "ne nous faites pas dire n'importe quoi !"*, Montrouge, Bayard, 2008, (FR)
- Hamblenne, Jean-Pierre, *Saints et saintes de Belgique au premier millénaire*, Braine-l'Alleud, Belgique, Editions Altaïr, 2003, (BE)
- Höffner, Joseph, *La dottrina sociale cristiana*, Cinisello Balsamo, San Paolo, 1987, (IT)
- Höffner, Joseph, *La mia dottrina sociale cristiana*, San Paolo, Milano, 1995, (IT)
- Intiglietta, Antonio, *Una realtà si racconta*, Guerini e Associati, Milano, 2007, (IT)
- Introvigne, Massimo, & Ferraresi, Piermarco, *Il Papa e Joe l'idraulico: la crisi economica e l'enciclica Caritas in veritate*, Verona, Fede & Cultura 2009, (IT)
- Jackson, Richard P., *Ma misi me per l'alto mare aperto: Mediterranean seamending during the Medieval commercial devolution*, Itaca, 1992, (IT)
- Jean Paul II, *Redemptoris custos: la figura e la missione di San Giuseppe nella vita di Cristo e della Chiesa: esortazione apostolica*, Milano, Figlie di San Paolo, 1989, (IT)
- Jean XXIII, *Mater et magistra*, Roma, Edizioni Paoline, 2009, (IT)
- Jean XXIII, *Pacem in terris*, Roma, Edizioni Paoline, 2009, (IT)
- Jean Paul II, *Centesimus annus*, Roma, Edizioni Paoline, 2009, (IT)
- Jean Paul II, *Laborem exercens*, Roma, Edizioni Paoline, 2009, (IT)
- Jean Paul II, *Lettre aux familles*, Paris, Plon, 1994, (FR)
- Jean Paul II, *Redemptor hominis*, Roma, Edizioni Paoline, 2009, (IT)
- Jean Paul II, *Redemptoris missio*, Roma, Edizioni Paoline, 2009, (IT)
- Jean Paul II, *Sollicitudo rei socialis*, Roma, Edizioni Paoline, 2009, (IT)
- Jean Paul II, *Veritatis splendor*, Roma, Edizioni Paoline, 2009, (IT)
- La valeur des valeurs*, brochure, Uniapac, Bruxelles, 2008, (BE)
- Langone, Camillo, *Manifesto della destra divina: difendi, conserva, prega!*, Firenze, Vallecchi, 2009, (IT)
- Laurent, François, *Valoriser votre communication: media-planning presse et climats de lecture*, Paris, Ed. l'Organisation, 1991, (FR)
- Léon XIII, *Rerum novarum: lettera enciclica sulla questione sociale di S.S. Leone 13*, Roma, Edizioni Paoline, 2009, (IT)
- Levitt, Theodore, *Innovation et marketing*, Paris, Les éditions d'organisation, 1969, (FR)
- Loew, Jacques, *Comme s'il voyait l'invisible*, Paris, Ed. Du Cerf, 1987, (FR)
- Loewenthal, Elena, *L'ebraismo spiegato ai miei figli*, Milano, Bompiani, 2002, (IT)
- Luciani, Alfredo, *La spiritualità del lavoro: dalla dottrina sociale una sfida per il futuro*, Milano, Paoline, 2012, (IT)

- Macchioni, Giuseppe, *Évangéliser en paroisse: l'expérience des Cellules paroissiales d'évangélisation*, Nouan-le Fuzelier, Pneumatheque, 1996, (FR)
- Maino, Girolamo, *Vivere come se Dio ci fosse: La scommessa sulla verità di Pascal e di Ratzinger*, Padova, Messaggero, 2009, (IT)
- Manzone, Gianni, *Una comunità di libertà, introduzione alla teologia sociale*, Padova, Messaggero, 2008, (IT)
- Martini, Carlo Maria, *Qualcosa di così personale: meditazioni sulla preghiera*, Milano, Mondadori, 2009, (IT)
- Mauro, Mario, *Guerra ai cristiani*, Lindau, Torino, 2010, (IT)
- Mauro, Mario, Forte, Matteo, & Venezia, Vittoria, *Guerra ai cristiani: le persecuzioni e le discriminazioni dei cristiani nel mondo*, Torino, Lindau, 2010, (IT)
- Meyer, David; Simoens, Yves et Bencheikh, Soheib, *Les versets douloureux: Bible, évangile et Coran entre conflit et dialogue*, Bruxelles, Lessius, 2007, (FR)
- Montanelli, Indro, *Storia dei Greci*, Milano, Biblioteca universale Rizzoli, 1978, (IT)
- Mortari, Luciana, *Vita e detti dei Padri del deserto*, Roma, Città Nuova, 1975, (IT)
- Negri, Luigi, & Cascioli, Riccardo, *Perché la Chiesa ha ragione: su vita, famiglia, educazione, AIDS, demografia, sviluppo*, Torino, Lindau, 2010, (IT)
- Negri, Luigi, *Controstoria*, Milano, Cantagalli, Milano, 2000, (IT)
- Negri, Luigi, *False accuse alla Chiesa*, Piemme, Casale Monferrato, 1997, (IT)
- Negri, Luigi, *Lo stupore della vita che si rinnova: spunti di riflessione sull'esperienza cristiana*, Siena, Cantagalli, 2008, (IT)
- Negri, Luigi, *Ripensare la modernità*, Cantagalli, Siena, 2003, (IT)
- Neusner, Jacob, *Il Talmud, cos'è e cosa dice*, Cinisello Balsamo, Milano, San Paolo, 2009, (IT)
- Newman, John Henry, & Gauthier, Pierre, *Sermons paroissiaux: VII*, Paris, Ed. Du Cerf, 2007, (FR)
- Newman, John Henry, *L'identité chrétienne*, Cerf, Paris, 2007, (FR)
- Newman, John Henry, *Le renoncement chrétien*, Cerf, Paris, 2007, (FR)
- Newman, John Henry, *Sermons paroissiaux VI*, Paris, Ed. Du Cerf, 2006, (FR)
- Novac, Michael, *L'impresa come vocazione*, Rubbettino, Soveria Mannelli, 2000, (IT)
- Odifreddi, Piergiorgio, *Perché non possiamo essere cristiani: (e meno che mai cattolici)*, Milano, Longanesi, 2007, (IT)
- Olivelli, Paola, & Mezzamanica, Mario, *A qualunque costo?: lavoro e pensioni, tra certezza e insicurezza*, Milano, Guerini e associati, 2005, (IT)
- Parravicini, Giovanna, *Marija Judina: più della musica*, Milano, La Casa di Matriona, 2010, (IT)
- Paul VI, *Humanae Vitae*, Roma, Edizioni Paoline, 2009, (IT)
- Paul VI, *Populorum progressio*, Roma, Edizioni Paoline, 2009, (IT)
- Père René-Luc, *Dieu en plein cœur*, Presses de la Renaissance, Paris, 2004, (FR)
- Pezzotta, Savino, *Il Codice di Camaldoli*, Roma: Lavoro, 2005, (IT)
- Pizzol, Giampieri, *Giuseppe il falegname*, Castel Bolognese, Ravenna, Itaca, 2010, (IT)
- Prato, Andrea, *Meglio un contadino laureato che un avvocato disoccupato: una proposta per rilanciare l'Italia grazie alla combinazione di energie rinnovabili, agricoltura e turismo*, Milano, Guerini e associati, 2010, (IT)
- Quadrio, Curzio, Alberto, & Marseguerra, Giovanni, *Intrapresa, sussidiarietà e sviluppo*, Milano, Libri Scheiwiller, 2007, (IT)
- Quagliarello, Gaetano, *Profitto, sterco del diavolo?: Capitalismo e dottrina sociale della Chiesa a confronto*, Siena, Cantagalli, 2011, (IT)
- Quagliarello, Gaetano, *Liberalismo, cristianesimo e laicità: convegno Fondazione Magna Carta: 10 dicembre 2004*, Milano, Mondadori, 2005, (IT)
- Rahner, Karl, *Chi è tuo fratello?*, Messaggero, Padova, Brescia, 2006, (IT)
- Rahner, Karl, *La penitenza della chiesa, saggi teologici e storici*, Roma, Edizioni Paoline, 1968, (IT)



- Rahner, Karl, *Sulla teologia della morte*, Morcelliana, Brescia, 1958, (IT)
- Ratzinger, Joseph, *Gesù di Nazareth*, Rizzoli, Milano, 2007, (IT)
- Ratzinger, Joseph, *L'Europe, ses fondements, aujourd'hui et demain*, Éditions saint-Augustin, Saint Maurice 2005, (FR)
- Ratzinger, Joseph, *Opera Omnia, Teologia della liturgia*, Libreria editrice vaticana, Città del Vaticano, 2010, (IT)
- Ratzinger, Joseph, *L'elogio della coscienza: la verità interroga il cuore*, Siena, Cantagalli, 2009, (IT)
- Ricoeur, Paul, & Bianchi, Enzo, *Paul Ricoeur: la logica di Gesù*, Magnano, Biella, Edizioni Qiqajon, 2009, (IT)
- Ricoeur, Paul, *La logica di Gesù*, Edizioni Qiqajon, Comunità di Bose, 2009, (IT)
- Risé, Claudio, *Don Giussani e la ricerca della bellezza*, Venezia, Marsilio, 2006, (IT)
- Rondoni, Davide, *Contro la letteratura: poeti e scrittori: una strage quotidiana a scuola*, Milano, il saggiatore, 2010, (IT)
- Rosmini, Antonio, *Ragione e libertà*, Edizioni Ares, Milano, 2010, (IT)
- Salomon, C., Robert ; & Hanson, Kristine R, *La morale en affaires clé de la réussite*, Les Éditions d'Organisation, Paris, 1985, (FR)
- Sant'Agostino, *Confessioni*, Rizzoli editore, Milano, 1958, (IT)
- Sapelli, Giulio, *L'inverno di Monti: il bisogno della politica*, Milano, Guerini e associati, 2010, (IT)
- Sargent, Lyman Tower, *Les Idéologies politiques contemporaines*, Paris, Economica, 1987, (FR)
- Scatena, Silvia, *La teologia della liberazione in America Latina*, Roma, Carocci, 2008, (IT)
- Scherrer, Monique; Mazuy, Frédéric, & Surcouf, Erwann, *Il libro dei simboli cristiani nell'arte*, Padova, EMP, 2010, (IT)
- Schooyans, Michel, *La dérive totalitarie du libéralisme*, Ed. Universitaires, Paris, 1991, (FR)
- Schooyans, Michel, *Les idoles de la modernité*, Lethielleux, Paris, 2010, (FR)
- Schooyans, Michel, *Pour relever les défis du monde moderne*, Presses de la Renaissance, 2004, Québec, (CA)
- Schooyans, Michel, *Pour relever les défis du monde moderne : l'enseignement social de l'église*, Paris, Presses de la renaissance, 2004, (FR)
- Scola, Angelo, *Alla scoperta del Dio vicino*, Milano, Centro Ambrosiano, 2008, (IT)
- Scola, Angelo, *Chi è la Chiesa?: una chiave antropologica e sacramentale per l'ecclesiologia*, Brescia, Queriniana, 2005, (IT)
- Scola, Angelo, *La vita buona, Dialoghi su laicità, scienza e fede, vita e morte alla vigilia del Redentore*, Padova, Messaggero, 2009, (IT)
- Scola, Angelo, *Maria, la donna: I misteri della sua vita*, Siena, Cantagalli, 2009, (IT)
- Scola, Angelo, *Morte e libertà*, Cantagalli, Siena, 2005, (IT)
- Scola, Angelo, *Un pensiero sorgivo sugli scritti di Luigi Giussani*, Genova, Marietti, 2004, (IT)
- Scola, Angelo, *Una nuova laicità*, Marsilio, Venezia, 2007, (IT)
- Scola, Angelo, *Uomo-donna: il caso serio dell'amore*, Genova, Marietti, 2002, (IT)
- Scoppola, Pietro, *La coscienza e il potere*, Editori Laterza, Roma, 2007, (IT)
- Severino, Emanuele, *Democrazia, tecnica, capitalismo*, Brescia, Morcelliana, 2009, (IT)
- Smets, Paul F., *Entreprises, levez-vous*, Goemaere, Bruxelles, 1982, (BR)
- Socci, Antonio, *La guerra contro Gesù*, Milano, Rizzoli, 2011, (IT)
- Solomon, Robert C., & Hanson, Kristine R., *La Morale en affaires, clé de la réussite*, Paris, Editions d'Organization, 1989, (FR)
- Solov'ev, Vladimir, *Il significato dell'amore*, Milano, Edilibri, 2003, (IT)
- Sorrentino, Domenico, *L'economista di Dio: Giuseppe Toniolo*, Roma, AVE, 2001, (IT)
- Stark, Rodney, *La vittoria della ragione: come il cristianesimo ha prodotto libertà, progresso e ricchezza*, Torino, Lindau, 2006, (IT)
- Sussidiarietà ed educazione*, Rapporto alla sussidiarietà 2006, Mondadori, Milano, 2007, (IT)

- Terlinden, Luc, *Le conflit des int riorit s: Charles Taylor et l'int riorisation des sources morales : une lecture théologique   la lumière de John Henry Newman*, Roma, Editiones Academiae alfonsianae, 2006, (FR)
- Testard, Gérard, *Quelle  me pour l'Europe ? : 250 communautés et mouvements chretiens Ensemble pour l'Europe*, Bruy res-le-Ch tel, Nouvelle cit , 2012, (FR)
- Tettamanzi, Dionigi, *Cristiani in politica*, Magistero dell'Arcivescovo, Milano, 2010, (IT)
- Tischner, J sef, *Etica della solidariet  e del lavoro*, Itaca, Castel Bolognese, 2010, (IT)
- Tommaso d'Aquino, *I vizi capitali*, (introduzione, traduzione e note di Umberto Galeazzi), BUR, Milano, 2009, (IT)
- Toso, Mario, *Democrazia e libert : laicit  oltre il neoilluminismo postmoderno*, Roma, LAS, 2006, (IT)
- Troiano, Franco, *Destra, sinistra o centro? Sopra. Dialogo tra un piccolo imprenditore liberista e un giovane disoccupato statalista*, TCG  d., Bruxelles, 1994, (BE)
- Troina, Gaetano, *L'impresa sostenibile*, Guerini e Associati, Milano, 2006, (IT)
- Ventorino, Francesco, *Dalla parte della ragione*, Itaca, Castel Bolognese, 1997, (IT)
- Ventorino, Francesco, *Dalla parte della ragione: le grandi questioni del vero e del bene*, castel Bolognese, Ravenna, Itaca, 2007, (IT)
- Vignali, Raffaello, *Eppur si muove*, Guerini e Associati, Milano, 2006, (IT)
- Vingt-Trois, Andr , *Croire, espérer, aimer*, Paris, Presses de la renaissance, 2007, (FR)
- Vingt-Trois, Andr , *Les signes que Dieu nos donne*, Parole et silence, Paris, 2007, (FR)
- Violini, Lorenza, & Vittadini, Giorgio, *La sfida del cambiamento: superare la crisi senza sacrificare nessuno*, Milano, BUR, Rizzoli, 2012, (IT)
- Vittadini, Giorgio, (a cura di), *Liberi di scegliere*, Etas, Parma, 2002, (IT)
- Vittadini, Giorgio, (a cura di), *Un «io» per lo sviluppo*, BUR, Milano, 2005, (IT)
- Vittadini, Giorgio, *Capitale umano*, Guerini e Associati, Milano, 2006, (IT)
- Vittadini, Giorgio, *Che cosa   la sussidiariet *, Guerini e Associati, Milano, 2007, (IT)
- Vittadini, Giorgio, *La ragione esigenza di infinito*, Mondadori, Milano, 2007, (IT)
- Vittadini, Giorgio, *Liberi di scegliere: dal welfare state alla welfare society*, Milano, ETAS, 2002, (IT)
- von Balthasar, Hans U., & Ratzinger, Joseph, *Perch  sono ancora cristiano, Perch  sono ancora nella Chiesa*, Queriniana, Brescia, 2006, (IT)
- von Balthasar, Hans U., *La semplicit  del cristiano*, Milano, Editoriale Jaca Book, 1987, (IT)
- von Balthasar, Hans U., *Solo l'amore   credibile*, Classici Borla, Roma, 2006, (IT)
- Watzlawick, Paul; Helmick Beavin, Janet ; Jackson, Don D., & Morche, Janine, *Une logique de la communication*, Paris, Ed. du Seuil, 2001, (FR)
- Woimb e, Grégory, *l' glise et l'Inquisition*, Perpignan, Tempora, 2009, (FR)
- Zambrano, Maria, *Filosofia e poesia*, Bologna, Pendragon, 2002, (IT)